

Le [illegible]
le [illegible] et le [illegible] pour [illegible]
[illegible]
le [illegible] à [illegible]
le [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
le parlement [illegible]

[Duveyrier, Anne Honoré Joseph]

LA NEIGE,

OU

L'ÉGINARD DE CAMPAGNE,

TABLEAU VILLAGEOIS EN UN ACTE,

PAR MRS. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE;
[pseud.]

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 26 DÉCEMBRE 1823.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18,
ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1823.

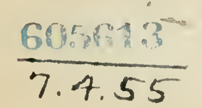
PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES LEDOUX, maître meûnier.	M. *Bosquier.*
DENISE, sa fille.	Mlle. *Pauline.*
TOINETTE, sa cousine.	Mlle. *Jenny-Vertpré.*
PATAUD, maréchal-ferrant, promis à Denise.	M. *Odry.*
JULIEN, amoureux de Denise. . . .	M. *Vernet.*
BLANCHET, garde-moulin.	M. *Brunet.*

La scène se passe au moulin de Jacques Ledoux, près d'un village de la Bresse.

AVIS.

Les Pièces de Théâtre que je fais imprimer devenant ma propriété, par la cession que m'en font les Auteurs, je déclare que je poursuivrai, comme contrefacteurs, tous ceux qui, sans mon autorisation formelle, feraient imprimer tout ou partie des susdites Pièces. QUOY.

De l'Imprimerie de NOUZOU, rue de Cléry.



LA NEIGE,

TABLEAU VILLAGEOIS EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur du moulin de Jacques Ledoux ; à gauche, la porte de la chambre de Toinette, et un peu plus haut, l'entrée principale ; au fond, au milieu, une grande porte donnant sur le rivage de la rivière, et de chaque coté de cette porte, une fenêtre descendant à fleur de terre, fermée par des contrevents. Lorsqu'elles sont ouvertes, on voit au travers de celle qui est à droite une partie de la roue du moulin, qui est arrêtée et entourée de glaçons ; et dans le lointain, la campagne couverte de neige, de l'autre côté de la rivière. Sur le devant, à gauche, une cheminée avec du feu. Au lever du rideau tout le fond est fermé.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENISE, TOINETTE.

(*Elles sont occupées à préparer des atours de femmes. Toinette monte un bonnet. Le théâtre est éclairé par une lampe, suspendue près de la cheminée*).

TOINETTE.

Eh ! bon dieu, Denise!... Queu gros soupir!... V'là une heure que tu ne fais que ça !...

DENISE.

Que veux-tu, ma pauvre cousine... C'est demain que je me marie !..

TOINETTE.

Tiens!... j'en connais qui donneraient ben queuque chose pour être à ta place...

DENISE.

Avec un M. Pataud.

TOINETTE.

Pourquoi pas?

DENISE.

Laisse donc... il est laid comme tout...

TOINETTE.

Mais non... pas trop !..

DENISE.

Un air gauche !.. une physionomie bête !..

TOINETTE.

Qu'est-ce que ça fait... c'est toujours un mari !..

Air : *Vaudeville du Diable couleur de rose.*

Si j'devons croire les propos
D'cell's qui connaiss'nt le mariage,
On dit qu'ce n'sont pas les plus beaux
Qui font toujours meilleur ménage.
Les maris, j'te l'disons tout net,
Sont un' marchandis' ben étrange,
J'voudrais qu'ça s'prit comm' un bonnet,
Quand il n'vous va pas, (*bis*). on le change.

Avec ça, l' tien est riche, il a de beaux biens, et puis c'est un bon parti, un maréchal.

DENISE.

Oh ! oui..., j' sais bien, il aurait un bon état... si je l'aimais....

TOINETTE.

Tu n'aurais donc pas été fâchée, si quelque fille du village avait cherché à te l'enlever.

DENISE.

L' maréchal - ferrant !... Dieu ! si on pouvait me l'séduire, j' donnerais encore du retour !...

TOINETTE, *à part, se levant.*

C'est bon, je m'en souviendrai... quoiqu'il soit un peu tard...... c' garçon - là me revient assez... et puis je n'ai pas de dot.... et si j' n'ai pas l'esprit d' me marier à moi toute seule....

DENISE, *se levant.*

Quoiqu' tu dis donc là, Toinette ?

TOINETTE, *avec malice.*

Je dis.... Sais-tu c' qu'il t'aurait fallu ?...

DENISE

Pardine... il m'aurait fallu quéqu'un de pus gentil... de pus aimable...

TOINETTE, *de même.*

Dans le genre du petit Julien... le jardinier du château....

DENISE, *effrayée.*

Mais... tais-toi donc... si mon père t'entendait... lui qui est si terrible pour la sévérité !..

TOINETTE.

Ça c'est vrai, l' cher oncle est brutal.... Il vous donne des soufflets... v'li! v'lan!..

DENISE.

A qui l' dis-tu? J'ai été élevée avec ça, il dit qu'ça conserve la jeunesse!

TOINETTE.

Mais qu'est-cé qui lui a donc pris à c' Julien d's'en aller?.. v'là quinze jours qu'on ne l'a vu...

DENISE, *avec dépit.*

Demandez-le-moi, est-ce qu'on entend rien aux caprices de ces messieurs... ils sont tous comme ça... Au moment où on croit les avoir sous la main... c'est pas que j'y songe, au moins... parce que moi je vais me marier... Eh bien! si je n'ai pas un mari aimable, au moins j'aurai d' belles robes, de beaux bonnets... (*en soupirant*). Et ça m' consolera comme tant d'autres...

TOINETTE.

Air : *Dites, dites-moi n'ai-je pas bien fait.*

Ah! que tu vas paraître belle,
J'voudrais être à demain matin,
Pour te voir ton bonnet d' dentelles,
Tes rubans, tes souliers d'satin.
Comme un' demoisell' de la ville,
T'auras d'la grâce, du maintien.

DENISE, *tristement.*

Tout ça pour prendre un imbécile.

TOINETTE, *regardant le bonnet de Denise.*

Ah! mon dieu, mon dieu! comme ça m'irait bien! (*ter*).

BLANCHET, *en dehors, et criant.*

Ah là! là!.. not' maître!..

LEDOUX, *en dehors.*

Ah! je t'y prends, mauvais sujet!

DENISE.

C'est mon père, n' parlons plus de ça.

(*Elles se rasseyent*).

SCÈNE II.

Les Mêmes, LEDOUX, BLANCHET.

(*Ledoux entre en tenant Blanchet par l'oreille*).

BLANCHET, *criant.*

Ah! aye! aye!.. Mais lâchez donc, not' bourgeois...

LEDOUX.

Avance un peu ici, mon drôle...

BLANCHET.

Je ne sais pas pourquoi vous tenez comme ça à mes oreilles... Si ça continue, elles ne tiendront plus à moi.

LEDOUX.

Je t'apprendrons à cajoler les jeunes filles.

BLANCHET, *niaisement.*

Dam'! quand on a un cœur... et qui bat plus fort qu' votre moulin, faut bien l'utiliser!...

LEDOUX.

C'est bien à toi, grand benet, d'avoir un cœur... est-ce qu'un garçon meûnier a besoin d' ces choses-là... Fais d' la farine, nigaud, fais d' la farine, et ne donne pas de mauvais exemples à ma fille et à ma nièce! Ah! ah!... c'est qu' dans les petits villages.... l'honneur et la bonne renommée avant tout; c' n'est pas comme à Paris .. dans les grandes villes, ils ont tant d' choses, qu'ils peuvent s' passer d' ces misères-là.

Air: *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Il faut chez nous que les parens
Pour les jeun's fill's soient ben sevères;
Comm' jadis chez les paysans,
On n'fabrique plus des rosières.
D'monsieur l'bailli, d'monsieur l'éch'vin,
Aisément on avait l'suffrage;
Et l'père qu'avait le meilleur vin,
Avait la fille la plus sage.

Heureusement t'es venue à bien, aussi j'tons trouvé un mari dont je fais tout c' que j' veux, c'est ben agréable pour toi... avec ça, pour un maréchal-ferrant, c'est qu'il est doux, poli!..

DENISE, *à part.*

Oui, pour un homme qui ne parle qu'à des chevaux!..

LEDOUX.

T'es ben contente, pas vrai. (*Écoutant sa réponse*). Hein!...

DENISE, *feignant de ne l'avoir pas entendu.*

Hein! quoi, mon papa?..

LEDOUX, *d'un air menaçant.*

Je te demande si tu n'es pas contente?

TOINETTE, *bas à Denise.*

Dis donc bien vîte que oui, il y a un quart-d'heure qu'il n'a rossé personne, ça lui fait mal à c' t'homme.

DENISE, *vivement.*

Oui, oh! oui, mon papa..., très-contente.

LEDOUX, *à part.*

Je ne sais pas, c' t'air sournois m'est suspect... J'y veillerai... et demain n'y aura plus à s' dédire.

PATAUD, *en dehors.*

Hu, dia! arriais!.. là, petit..., là, petit..;

LEDOUX.

Eh! justement v'là Pataud, v'là mon gendre. (*Aux femmes*). Allons donc, vous autres, finirez-vous vos guenilles de bonnets? (*A Blanchet*). Et toi, compte les sacs plus vîte que ça.

SCÈNE III.

Les Mêmes, PATAUD, *en costume de maréchal-ferrant.*

LEDOUX, *lui donnant une poignée de main.*

Bonsoir, mon garçon.

TOINETTE, *lui faisant la révérence.*

Vot' servante, M. Pataud!

PATAUD, *à Denise.*

Salut, mame Pataud... pour demain... et la compagnie.

LEDOUX.

A qui qu'vous en aviez donc, tout à l'heure?

PATAUD.

Quoi?.. quand j'ai dit... hu!.. arriais? j'parlais à une pratique... le limonnier de Robert... vous savez ben, son petit poil d'omelette?..

LEDOUX.

Oui... oui... il paraît que l'commerce va toujours ferme?..

PATAUD.

Y a pas un pied d'cheval qui n'me passe par les mains... les mulets, les chevaux, les ânes... j'sors pas d'là... j'suis ferré, aussi... faut tout dire.

(*Blanchet dans le fond, compte des sacs vides*).

LEDOUX, *à Pataud.*

Ah! ça... j'voulais causer avec vous d'la cérémonie...

PATAUD, *cherchant à rassembler ses idées.*

Oui .. vous voulez m'parler... pour qu'nous causions... au sujet d'l'affaire... v'là d'abord... eh! bien, moi aussi... j'veux parler, parce que j'ons réfléchi... voyez-vous... pour le contrat... (*Toinette et Denise rentrent leur ouvrage*). Sur l'avantage que vous disiez que c'était pour moi...

LEDOUX.

Ah! pour la rivière... ce petit bout qui touche mon enclos et que vous m'cédez...

PATAUD.

Oui... c'est ça... c'est qu'ils disions tretous, que les conditions n'sont pas si avantageuses pour moi, que pour vous!..

LEDOUX, *se récriant.*

Pas si avantageuses!.. c'est-à-dire, mon ami, que je faisons tout pour vous... je me sacrifions pour mon enfant!.. moi!.. j'vous donne que six cents livres de dot, c'est vrai... mais à côté de ça... que d'avantages vous allez trouver à vous allier avec nous... d'abord, vous étiez seul... eh! bien, vous viendrez m'tenir compagnie... vous savez lire et écrire... vous ferez mes comptes avec les fermiers... ça vous amusera!.. le soir, vous n'avez rien à faire... vous m'aiderez à ranger mes moutures... à nettoyer le moulin... après ça, j'nous divertirons.... j'irai dîner chez vous tous les dimanches, j'vous l'promets, là, sans façon, j'vous aiderai à vider quelques bouteilles de vot' vieux vin... dame! après ça, si vous trouvez que je ne fasse pas assez pour vous...

PATAUD.

Oh! si... c'est que la rivière...

LEDOUX.

Est-ce que ça peut entrer en comparaison avec l'trésor que j'vous donne... une fille sage, économe, vertueuse, qui n'aime que son père.

PATAUD.

Eh! bien, et moi, donc?

LEDOUX.

Les filles qui n'aiment que leux pères, aiment toujours leux maris de reste!

PATAUD..

J'entends bien... mais c'est qu'elle est bien poissonnière.

LEDOUX.

Qui ?

PATAUD.

Eh! pardine, ma rivière.

LEDOUX.

Raison de plus pour m'la céder... vous n'pêchez jamais!..

PATAUD.

Non, c'est trop bête de pêcher... ça vous tend l'esprit comme le diable.

LEDOUX.

J'crois ben... alors, pendant ce temps-là, le poisson vieillit.

PATAUD, *d'un air stupide.*

Et puis, il meurt de vieillesse.

LEDOUX.

Ou il passe dans la poële du voisin, qui s'moque de vous en mangeant vos matelottes et vos fritures... au lieu que moi, je suis là... toujours là... et j'prends tout...

(*Les deux femmes reviennent en scène*).

PATAUD, *se frottant les mains.*

Et vous prenez tout... c'est clair... c'est drôle, je n'avais pas pensé à ça... et pourtant j'suis ferré...

Air : *Vaudeville de Fanchon.*

Allons, j'suis un bon drille,
Vous m'donn'rez votre fille,
Demain,
Dès le matin.

LEDOUX.

Mon garçon, je l'espère,
Dans c'marché t'auras tout le gain.

PATAUD.

J'vous donn'rons ma rivière,
Ça s'ra le pot-de-vin.

TOINETTE, *affectant de rire.*

Ah! le pot-de-vin... mon dieu! qu'il est aimable!

DENISE, *à part.*

Épouser un pareil idiot!..

LEDOUX.

Ah! ça... j'ons là des sacs de blé à rentrer... vu qu'ma roue n'va plus d'puis qu'il gêle... vous allez m'donner un coup d'main, pas vrai?.. vous verrez qu'vous s'rez content d'être d'la famille... vous avez bon dos, n'est-ce pas?

PATAUD.

J'porterais l'moulin et vous, sur mes épaules.

LEDOUX.

C'est ce qu'il me faut.

Air : *Vaudeville des gascons.*

(*à Toinette et à Blanchet*).

Allons, jarni, dépêchez-vous,
Vous l'savez, j'aim' pas qu'on lanterne ;
Toinette, allume ta lanterne,
Et toi, Blanchet, viens avec nous.

TOINETTE, *regardant Pataud.*

Je crois qu'il me regarde un peu.

PATAUD, *à Denise.*

Vous quitter, me chagrine l'âme.

TOINETTE, *allumant sa lanterne et regardant Pataud.*

J'voudrais ben qu'ça pût prendre feu!

PATAUD.

Adieu donc, mamselle ma femme.

LES AUTRES PERSONNAGES.

Allons, jarni, dépêchons-nous,
J'sais bien qu'il n'aim' pas qu'on lanterne ;
Marche / J'marche } d'vant avec la lanterne,
{ Et nous allons vous suivre tous.
{ Et vous autres suivez-nous tous.

Reprise.

Allons, jarni, dépêchons-nous, etc.

(*Ils sortent par la droite du spectateur*).

SCÈNE IV.

DENISE, *seule.*

Eh! bien... grandissez donc... tâchez donc de devenir ben gentille, pour être la femme d'un balourd comme celui-là!... oh! ce Julien!.. comme j'lui en veux!.. s'il avait été ici, on aurait pu s'entendre... mais pendant qu'on m'tourmente, qu'on me marie... j'suis sûre qu'il s'promène dans les environs ben tranquillement, les mains dans les poches... (*Elle l'aperçoit*). Ah! mon dieu! le v'là... il est ben temps!..

SCÈNE V.

DENISE, JULIEN.

DENISE, *émue.*

Ah ! c'est vous, monsieur, c'est heureux !.. on ne comptait plus sur l'plaisir de vous voir ?

JULIEN, *les bras croisés et d'un air sombre.*

Il y parait.... mamselle.... j'en ai appris d'belles en arrivant.

DENISE, *avec ironie.*

C'est qu'aussi vous vous êtes tant pressé !.. faut qu'vous ayez oublié queuque chose pour revenir sur vos pas !..

JULIEN.

Tout juste, mamselle... j'avais oublié d'vous dire... qu' vous êtes une charmante petite personne ben aimable... ben fidèle... et que maint'nant j'vous déteste autant que j'vous aimais...

DENISE, *prête à pleurer.*

Là... j'vous l'conseille... c'est p't'être ma faute...

JULIEN.

Vous verrez qu'c'est la mienne...

DENISE.

Pourquoi que vous vous en allez pendant qu'on vous attend ?..

JULIEN.

Pourquoi qu'vous vous mariez pendant qu'on s'en va ?

DENISE.

C'est mon père qui l'a voulu...

JULIEN.

Fallait pas y consentir.

DENISE.

Il m'aurait battue !..

JULIEN.

Eh bien ! mamselle ! quand vous auriez reçu queuques tapes pour moi, il me semble que j' suis bon pour vous en tenir compte ! Mais vous ne m'aimiez pas.... vous faisiez semblant d' me préférer par coquetterie, et dès qu'un autre plus riche que moi s'est présenté, vous avez été enchantée de m' faire ce chagrin-là... Vous avez profité du moment où j' m'occupais d' vous.... où j'avais été voir mon oncle pour

tâcher d'accrocher une dot.... puisque vot' père les aime tant les dots..., pour m'abandonner, pour épouser un rustre, un animal !.. un Pataud !..

DENISE, *le cœur gros.*

Dieu ! si on peut dire.

JULIEN.

Air : *Vaudeville de Vadé.*

Mamsell', n'ajoutez pas un mot,
Vous justicier, c'est impossible !
Si vous épousez ce Pataud,
Vous m'ferez fair' queuqu' malheur terrible.
J'ai su qu'vous alliez m'oublier,
Et j'avais l'âm' si désolée,
Qu' j'étais sur l'point de me noyer.

DENISE.

Oh ! ciel !

JULIEN.

Oui, mamsell', j'allais me noyer,
Mais la rivière était gelée.

A présent faut qu' j'attende la débâcle, et dieu sait où ça me mènera... Mais j' trouverai quelqu'autre moyen de m'périr, allez.

DENISE, *sanglottant.*

C'est affreux !.. me traiter comme ça.... vous êtes un ingrat.... un méchant.... vous savez bien que je n'ai jamais aimé que vous, que je vous aimerai toujours.... et que j' serai malheureuse comme les pierres avec l'autre...

JULIEN, *attendri.*

Denise !.. Elle sanglotte !.. Denise ! est-ce bien vrai ? me promets-tu d'être bien malheureuse ?

DENISE, *tendrement.*

Autant que j' t'aime...

JULIEN.

Vous m'aimez.

DENISE.

S'il n' faut que te l' jurer...

JULIEN, *lui saisissant la main.*

Pas d' mots.... faut me l' prouver...

DENISE.

Comment ?

JULIEN.

C'est demain qu'on vous marie.... faut empécher ça... J'entends du bruit lá haut... on descend l'échelle.

DENISE.

C'est peut-être mon père, parle lui...

JULIEN, *vîte.*

A vot' père!... non.... il commence toujours la conversation par des taloches.... moi je n'aime pas causer avec ces gens-là... Mais faut que j' vous parle... je reviendrai dans deux heures.

DENISE, *effrayée.*

Y pensez-vous, Monsieur...

JULIEN.

Vous m'attendrez...

DENISE.

Où donc?

JULIEN.

A vot' fenêtre... ici..., ça m'est égal....

DENISE.

Non, non.

JULIEN.

Si vous refusez... je déclare tout, et je m' fais tuer par vot' père!.. Me promets-tu?

DENISE.

Non.... oui.... je ne sais plus ce que je dis!... Ah! mon Dieu, c'est ton rival.

JULIEN.

Pataud!... je reste....

DENISE.

Ne lui dites rien... au moins.

JULIEN.

Laissez donc, c'est mon intime.... est-ce qu'on dit ces choses-là à un ami.

DENISE.

Je m' sauve. (*Elle rentre dans sa chambre*).

SCÈNE VI.

JULIEN, PATAUD, *tout blanc, de farine.*

PATAUD, *sans voir Julien.*

Merci, père Ledoux, j'en ons assez comme ça... avec ses

sacs... j'en ons plein... mes habits... et mes mains qu'étaient si noires, les v'là propres à présent! (*Voyant Julien*). Quiens!.. te v'là, toi... d'où donc qu' tu sors ?

JULIEN.

J'ons été voir mon oncle... à Saint-Remi.

PATAUD.

Ah! ben, tu arrives tout juste... pour être l'premier garçon d' la noce.

JULIEN.

Oui... je v'nais te faire mon compliment.

PATAUD.

Merci!.. dis donc, es-tu comme moi... l'aurais-tu aimé, toi, Denise?

JULIEN.

Denise... d'ici?.. mais...

PATAUD.

All' est un peu mijaurée... il y en a qui disiont qui faudra que j' prenne garde à moi... parce qu'elle pourrait bien... mais là-dessus j' suis ferré... moi... faudra qu'elle marche...

JULIEN, *à part.*

Il la battra... c'est sûr!..

PATAUD.

En attendant... j' rirons demain... va, j' nous en donnerons... je te conseillons d'aller t'coucher... t'as une bonne trotte d'ici au château... et il s'en va déjà neuf heures et demie.

JULIEN, *à part.*

M'en aller au château... ah! ben oui... et mon rendez-vous...

PATAUD.

Quoique tu dis donc?

JULIEN.

Que j' suis bien fatigué... et qu' si j'avions pu coucher dans les environs...

PATAUD.

Tiens, pardine... j'ai ma grange qu'est à ton service... tu y as dormi plus d'une fois... du temps d' nos farces dans l'pays... Veux-tu que j'te donne la clef...

JULIEN.

Ma fine... c'est un vrai service d'ami qu' tu m' rendras là!

PATAUD.

N'est-ce pas ? tu seras tout porté, attends... (*Il cherche dans un trousseau de clefs, et lit les étiquettes*). Clef du jardin... c'est pas ça... clef d'la forge... clef d'la grange à Pataud... Tiens... bonsoir, mon vieux... tu trouveras d'la paille fraîche... j' rentre pas encore... moi... parce que j'ai mon idée...

JULIEN.

Comment ?

PATAUD.

Une niche que j' veux faire à ma prétendue pour l'apprivoiser.

JULIEN, *inquiet.*

Hein ?

PATAUD.

Oui, oui, j' te dirons ça.

Air : *Vaudeville des Cancans.*

A demain,
D' grand matin,
Nous boirons,
Nous danserons,
Et puis l'soir,
Faudra voir,
Nous dans'rons
Et nous boirons.

Ici trouv' toi ben, jarni.

JULIEN, *préoccupé.*

Oui, l'rendez-vous est ici,
Sois tranquill', j'te réponds, moi,
Que j'm'y trouv'rons avant toi.

TOUS DEUX, *se donnant la main et dansant.*

Tra la la, tra la la,
Nous boirons, nous danserons,
Tra la la, tra la, la,
Nous boirons et cœtera.

(*Julien sort*).

SCÈNE VII.

PATAUD, LEDOUX, BLANCHET, TOINETTE.

LEDOUX.

Allons, allons !.. v'là qu'est fini, demain... j' n'aurons plus qu'à nous divertir ; jarni, mon cher Pataud... comme vous allez vous amuser !..

Air : *Contredanse de la Fille mal gardée.*

Queu plaisir d'êtr' le marié,
C'est à qui lui fera fête;
Faut qu'il ait un' fameuse tête
Pour t'nir à tant d'amitié.

Le r'pas d'noce le réclame,
Tandis qu'les vieill's preun'nt sa main,
Sa place auprès de sa femme,
Est pris' par un p'tit cousin.

(*Il rit*). Ah! ah! ah!

(*Pataud rit aussi et tout le monde reprend :*)

Queu plaisir d'êtr' le marié, etc.

Tandis qu'en l'honneur d'sa flamme,
Il trinque avec les barbons,
Tout l'mond' fait danser sa femme,
Et puis il pay' les violons.

PATAUD, *riant.*

Oui! oui!..

Queu plaisir d'êtr' le marié, etc.

PATAUD, *riant bêtement.*

Ah! ah! ça s'ra drôle...

LEDOUX.

Ah ça!.. où c' qu'est donc ma fille Denise! Denise!

DENISE, *dans sa chambre.*

Mon père!

LEDOUX.

Quoiqu' tu fais donc là?

DENISE.

V'là une heure que j' sis endormie.

LEDOUX, *allant à la chambre.*

Comment...

PATAUD, *l'arrêtant.*

Puisqu'all' vous dit qu'all' dort, laissez-la dormir, c' t'enfant!.. demain... (*Il rit*). ah! ah! ah!

LEDOUX.

Au fait, il est temps d'se coucher... Ah! ça, voisin, quoiqu' vous soyez presque not'gendre, faut vous en aller.. la veille du mariage... j' veux pas qu'on voye sortir d'ici à une heure indue.

PATAUD.

Indute... ah! bah!.. qu'est-ce que ça ferait...

LEDOUX.

Non, non, diable... j'entends pas raillerie là-dessus... Toinette, éclaire l' voisin, et ferme bien la porte...

TOINETTE, *allumant une chandelle.*

Allons, monsieur Pataud.... demain à c' t'heure-ci vous n' serez plus garçon...

PATAUD.

Ah!.. peut-être ben... (*A part*). Faut pourtant que je puisse revenir pour que Denise trouve ça à son réveil... et si on ferme la porte...

TOINETTE, *à part.*

Décidément... il me regarde...

PATAUD, *s'approchant d'elle, et à voix basse.*

Dites donc, mamzelle Toinette, n' fermez pas la porte du collidor.

TOINETTE.

Comment, Monsieur...

PATAUD, *bas.*

Chut! chut! c'est pour queuque chose... j' vous dis qu' ça...

TOINETTE, *à part.*

Ah! mon dieu!.. est-ce que ça serait pour me parler. (*Ici Ledoux se trouve près de Pataud*).

LEDOUX.

Air : *Bonsoir la compagnie.*

Allons, partez, bonsoir.

PATAUD, *qui a roulé une feuille de papier et qui l'allume.*

V'là z'un bougeoir
Qui n'est pas bête!
Pour m'éclairer en ch'min,
J'tiens dans ma main
L'flambeau d'hymen.

BLANCHET.

M'sieur Pataud est malin,
Oh! oui, c'est un malin.

PATAUD.

Adieu, mamsell' Toinette.

TOINETTE.

Bonn' nuit que j'vous souhaite.

LEDOUX.

Toinette, lâche l'chien.

TOINETTE, *à part.*

J'm'en garderai bien.

(*Elle conduit Pataud et emporte la chandelle*).

SCÈNE VIII.

(*Il reste une lampe sur la table*).

LEDOUX, BLANCHET, *se frottant les yeux et baillant.*

LEDOUX, *à part.*

Jarni... je n'serons pas tranquille d'ici à demain... c'te trouée que j'venons de découvrir à la haie, ça m'chiffonne... et s'il y avait queuque manigance!.. (*A Blanchet*). Approche ici, Blanchet, il s'agit maintenant, mon garçon...

BLANCHET.

D'aller nous coucher, not' maître? j'en suis!..

LEDOUX, *avec mystère.*

Écoute... à partir de d'main, je te laisserai dormir tant qu'tu voudras; mais cette nuit-ci, ne te couche pas, veille ben exactement à la fenêtre de ta chambre!

BLANCHET.

Est-ce que vous avez entendu parler de queuques voleurs?

LEDOUX.

Des voleurs... pas précisément... mais vois-tu... quand il y a des jeunesses, tu sens bien, toi qu'a d'l'esprit... enfin, faut si peu d'chose pour faire manquer un mariage... et celui-ci est si heureux pour nous... pour Pataud... qu'j'en serais inconsolable si ça s'rompait...

BLANCHET.

Eh! ben... c'est dit... j'veillerai.

LEDOUX.

Regarde ben le long d'la haie... sur le bord de la rivière.

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Je n'm'endormirai qu'pour la forme,
J'aurons toujours l'oreille au guet;
Mais si par malheur faut que j'dorme,
Appell'-moi, mon fusil est prêt,
Et si j'voyons quelqu'un paraître,
Ça partira comme l'éclair.

BLANCHET, *effrayé.*

Oui, mais dit's donc, j's'rons à ma fenêtre,
Not' maîtr' ne tirez pas en l'air.

LEDOUX.

Sois donc tranquille... tu auras un bon pour-boire... si tu me rends bien compte...

BLANCHET.

Un pour-boire !.. ah ! vous êtes bien sûr que je verrai queuque chose ! bonsoir, not' maître...

LEDOUX.

Nous allons monter ensemble, viens, mon garçon...
(*Ils sortent en emportant la lampe*).

SCÈNE IX.

DENISE, *seule, sort de sa chambre.*

(*Elle paraît aussitôt que Ledoux et Blanchet sortent, elle tient une chandelle dont elle cache la lumière avec sa main*).

Enfin, ils sont partis... mon père rentre dans sa chambre.. Blanchet dans son grenier... bien !.. ils ne tarderont pas à s'endormir... et Julien... ah ! qu'est-ce que j'ai promis là... le voir, lui parler, la veille de mon mariage ! si mon père l'entendait, ah ! j'donnerais tout au monde pour qu'il ne vînt pas, (*Écoutant*). Mon dieu, comme il s'fait attendre ; bien certainement je l'écouterai pas, ça serait trop mal, et si j'ai consenti à l'recevoir... c'n'est qu'pour lui dire d's'en aller ben vîte... ben vîte... (*On entend frapper au contrevent de gauche*). Ah ! c'est lui... mais où est-il donc ? (*On frappe de nouveau*). C'est là...

(*Elle ouvre la fenêtre, on aperçoit la tête de Julien à la lucarne du contrevent qui reste fermé*).

SCÈNE X.

DENISE, JULIEN, *en dehors.*

JULIEN.

Ouvre vîte... j'vas monter par la fenêtre...

DENISE.

Du tout, monsieur, nous pouvons bien causer comme ça... voyons... quoique vous avez à m'dire... ah ! mon dieu, j'entends du bruit.

JULIEN.

Quoi donc ?

DENISE, *écoutant.*

On ouvre la porte du collidor.

JULIEN, *tremblant.*

Va vîte voir... dieu! nous v'là bien.

DENISE, *regarde à l'entrée du corridor.*

C'est M. Pataud...

JULIEN.

Pataud!.. à c't'heure-ci... la veille de son mariage... enfermez-vous dans vot' chambre, mamselle... j'vous l'ordonne.

DENISE.

Et toi, reste là... et ne te montre pas, j't'en conjure...

(*Elle repousse la fenêtre de manière qu'on voit de temps-en-temps la tête de Julien, Denise oublie sa lumière sur la table et se sauve dans sa chambre*).

SCÈNE XI.

PATAUD, *arrivant sur la pointe des pieds et tenant un bouquet derrière son dos.*

J'dis qu'en fait de galanterie... en v'là une solide... oh! (*Il montre son bouquet*). Offrir à sa future, un bouquet au cœur de l'hiver... il est vrai que l'pot était à côté d'ma forge.. ça li a valu une serre chaude.

(*Il se retire du côté de la porte de Denise*).

Air : *Dormez donc, mes chers amours.*

Vous dormez, ô ma chère amour,
Mais demain au p'tit point du jour,
Le malin qui vous fait la cour,
Veut vous causer un' fièr' surprise,
O la plus belle des Denise!
Comm' l'image de mes amours,
Acceptez mes oreilles d'ours,
Acceptez, mes oreilles
Acceptez mes oreilles d'ours.

J'entends quelque chose... c'est mamselle Toinette.

SCÈNE XII.

PATAUD, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

Le v'là... si j'pouvais par queuque moyen... c'te pauvre Denise m'a dit qu'ça li ferait tant d'plaisir.

PATAUD.

Ah! c'est vous, mamselle Toinette.

TOINETTE, *feignant la surprise.*

Comment... comment, vous êtes ici, M. Pataud... au milieu d'la nuit... par exemple... il faut être ben hardi...

PATAUD.

Ne criez pas au moins...

TOINETTE.

Et si près d'ma chambre, encore!..

PATAUD.

Bah! où donc qu'alle est vout' chambre.

TOINETTE.

Eh! ben, mais là... et il ne tiendrait qu'à moi d'vous gronder ben fort, de m'plaindre à mon oncle...

PATAUD.

Est-elle drôle.., ça la fâche... eh! ben, tout est dit, quoi... j'm'en vas!

TOINETTE, *à part.*

L'imbécile! (*Haut*). Oui, allez vous en, la neige tombe, qu'on ne mettrait pas un chien dehors.

PATAUD, *revenant.*

Je reste... tant pire pour ceux qui sont dehors...

TOINETTE, *s'asseyant près de la table et ayant l'air de travailler.*

Eh! ben, n'allez-vous pas vous camper là, n'vous gênez pas.

PATAUD, *regardant son ouvrage.*

Oh! faites comme si vous étiez seule.. c'est la même chose.. ah! ça, vous travaillez la nuit... vous?

TOINETTE.

Je finis mon bonnet pour la noce, faut ben s'rendre utile, avoir de l'ordre, d'l'économie... j'suis pas comme ma cousine, qui n'sait que s'parer comme une chasse et danser toute la sainte journée...

PATAUD.

Ah! elle est faignante!.. c'est pas comme vous... (*Lui frappant sur le bras*). Hé! hé! la petite mère... ça fera-t-il une bonne femme de ménage?

TOINETTE, *d'un air de pudeur alarmée.*

Monsieur, qu'est-ce que c'est que ces libertés-là?

PATAUD, *étonné.*

Des libertés!.. quoiqu'elle a donc?

TOINETTE.

La veille de vot' mariage... si Denise découvrait l'pot aux roses...

PATAUD, *regardant son pot de fleur.*

Pardine... l'pot aux roses n'pourrait pas la fâcher !..

TOINETTE.

Il est vrai, que ça lui est bien égal... vous savez donc enfin ce qu'il en est ?..

PATAUD.

Quoi donc ?

TOINETTE.

Eh ! ben... au sujet de... pour...

PATAUD.

Hein ?..

TOINETTE, *minaudant.*

Ah ! ben, non... c'est pas agréable à dire à une personne...

PATAUD.

Quiens... ça m'est égal... dites toujours...

TOINETTE.

Au fait... puisque vous vous êtes aperçu qu'all' n'vous aimait pas.

PATAUD.

Qui ?

TOINETTE.

Eh ! mais, Denise...

PATAUD.

Bah ! vous croyez ?..

TOINETTE.

Ça saute aux yeux d'tout l'monde.

PATAUD.

Là... j'en aurais mis ma main au feu ! je m'suis même dit à part, moi, deux ou trois fois... j'sais pas, mais je crois qu'elle m'haït, c'te femme-là !.. du reste, ça m'est égal... ça n'me r'garde pas... son père nous marie...

TOINETTE.

C'est d'autant plus mal à lui, qu'il n'est pas à s'apercevoir, que vous d'vot' côté... vous n'aimez pas non plus sa fille...

PATAUD, *très-surpris.*

En vérité !

TOINETTE.

Vous ne l'aimez pas du tout, du tout...

PATAUD.

Vot' parole d'honneur!

TOINETTE.

Foi de Toinette!..

PATAUD, *se récriant et se levant.*

Voyez un peu c' t'imbécile de père Ledoux, qui vient m' dire que j' sis amoureux d' sa fille... A quoi qu'il m'exposait pourtant... c'est que j'l'ons cru moi-même...

TOINETTE.

Vous vous êtes trompé.

Air : *Un soir après maintes folies.*

Jamais l'chagrin de son absence,
Ne vous a fait perdre l'esprit;
Jamais l'espoir de sa présence,
N'vous a fait perdre l'appétit!
Jamais un mouv'ment d'jalousie,
N'vous porte à suivre tous ses pas;
Et mêm' près d'elle, j'le parie,
Vous me trouvez encor jolie,
Vous voyez bien qu'vous n'l'aimez pas.

PATAUD.

C'est qu' c'est vrai!

TOINETTE.

Deuxième Couplet.

En pensant à D'nis', je l'présume,
Vous n'avez jamais bu d'travers,
Ni pris vot' main pour une enclume,
Ni ferré vos ch'vaux à l'envers.
Vous n'li fait's jamais d'attrape,
Vous n'li pincez jamais les bras,
Enfin, monsieur, quand all' vous frappe,
Vous n'li rendez pas un' bonn' tape,
Vous voyez bien qu'vous n'l'aimez pas.

PATAUD, *émerveillé.*

Comme c'est tapé juste!.. Ah! j' n'aime pas mamzelle Denise!.. j' suis bien aise de l' savoir.. Alors, si je ne l'aime pas...

TOINETTE.

C'est que vous en aimez une autre...

PATAUD, *très-étonné.*

J'en aime une autre...

TOINETTE.

Ça n' peut pas être autrement.

PATAUD.

Pardine !.. le difficile est de deviner la queulle.

TOINETTE, *rajustant son fichu en minaudant.*

Dame ! c'est pas malaisé, n'y a qu'à voir celle qui paraît la plus aimable à vos yeux.., celle qui s'occupe toujours d' vous... dont les r'gards suivent sans cesse les vôtres. (*Elle le regarde en dessous*).

PATAUD, *se grattant la tête.*

J' sais ben... mais j'ai beau chercher...

TOINETTE, *à part avec dépit.*

Dieu ! a-t-il la tête dure ! (*Haut*). Enfin... c'est aux personnes à savoir qui qu'on aime... parc' que... Ah ! ben, monsieur Pataud... j' vous en prie... n' me regardez donc pas comme ça...

PATAUD.

Moi, j' vous regarde... j'y pense seulement pas...

TOINETTE, *jouant l'émotion.*

Si fait... j' m'en aperçois ben, allez... et ça m'en rend toute honteuse...

PATAUD, *la regardant.*

Quiens ! c'est vrai... au moins, vous avez l'air tout chose, vot' main tremble... Voyons donc. (*Il lui prend la main*).

TOINETTE, *lui donnant un soufflet de l'autre main.*

Par exemple, c'est trop fort.

PATAUD.

Ah !

TOINETTE.

Oser me dire ces choses-là en face... me faire une déclaration.

PATAUD, *à part.*

Oh ! quel trait de lumière. (*Se tenant la joue*). Après des avances comme celle-là, gn'y a pus de doute... c'est elle. (*Haut*). Etais-je bête d'avoir pas deviné... ma chère Toinette.

TOINETTE, *pleurant.*

Oui.... à présent qu' vous m'avez déclaré vot' amour.... qu' vous m'avez séduite par vos sermens.... vous allez vous moquer de moi.... épouser ma cousine...

PATAUD.

Épouser vot' cousine... quand j' vous ai séduite. (*D'un air de complaisance*). Alors, faudrait donc que j' soye un monstre, un scélérat !

TOINETTE.

Ainsi, vous n'épouserez pas Denise ?..

PATAUD.

Non jarni... quand ce n' s'rait que pour montrer au père Ledoux qu'on ne m'attrape pas... Oh ! dame, j' suis ferré... Faut seulement qu'à nous deux j' trouvions un moyen.

(*Ici Julien, dans son impatience, pousse la fenêtre et casse une vitre*). Dieu ! on nous écoute.

TOINETTE.

C'est p' t'être Blanchet qui nous épie.

PATAUD, *lui prenant la main.*

J' me sauve, v'nez donc me reconduire jusqu'à la petite abeurvoir.

TOINETTE.

Ah ! monsieur Pataud ! c'est seulement parce que vous ne connaissez pas les êtres.

SCÈNE XIII.

JULIEN, *seul, la figure très-pâle de froid, le bout du nez rouge ; il passe son bras, tire le cordon du contre-vent, l'ouvre et entre dans la chambre.*

Oh ! là, là... oh ! là, là ! j'suis mort... j' suis transi... j' n'en ai pas échappé une miette. (*Il se secoue*). Si je n'avais pas craint de faire du bruit... comme j'aurais battu la semelle contre le mur... Ont-ils jacassé... ont-ils jacassé... (*Il s'avance vers la porte de Denise, et dit en tremblant*). De... De... Denise... ils n'y sont pas.

SCÈNE XIV.

JULIEN, DENISE.

DENISE.

Ah ! mon ami, je mourais de frayeur.

JULIEN.

Et moi de froid.

DENISE.

Mais, qu'avaient-ils donc à se dire... je n'ai pu rien entendre...

JULIEN.

Ni moi non plus... mais c'est queuque complot contre nous... Comme c'est immoral à c'Pataud, de venir comme ça la nuit... et mamselle Toinette... elle qui n' se marie pas... se permettre d' ces choses-là.

DENISE, *tendrement.*

Elle ne s' rait excusable que si elle l'aimait autant que j' t'aime.

JULIEN, *soufflant dans ses doigts.*

Hou!.. hou!.. hou!..

DENISE.

Mais j'ai voulu te prouver que mon amour ne craignait rien, et...

JULIEN, *de même.*

Hou!.. oh! là, là!

DENISE.

Mais, tu ne m'écoutes pas; mon dieu que t'es donc froid!..

JULIEN.

J' crois ben, du temps qu'il fait... soyez donc tout d' feu avec l'onglée!..

DENISE.

Tant pire... moi j' n'aimons pas les amans transis..:

JULIEN.

Tiens... toi qui as chaud aux mains, réchauffe-moi celle-là, j' t'en prie. (*Il lui tend une de ses mains*).

DENISE.

Non, monsieur, laissez-moi...

JULIEN.

Rien qu'une...

DENISE.

Du tout!

JULIEN, *s'approchant du feu.*

Et l'feu qu'est éteint... Ferme au moins la fenêtre... ça fait un courant d'air...

DENISE, *allant à la fenêtre.*

Attends!.. (*Elle regarde*). Ah! mon dieu!

JULIEN, *effrayé.*

Qu'est-ce que c'est ?..

DENISE.

J' nous oublions là... et l' jour qui va bientôt paraître... Va-t-en vite, Julien... va-t-en vite. (*Elle souffle sa lumière, il fait nuit*).

JULIEN.

Comment, déjà ; ah ! ben, par exemple, c'était ben la peine de venir...

DENISE.

Julien... tu n' voudrais pas m' perdre... Si mon père te surprenait ici... il m' tuerait sur la place...

JULIEN.

J' t'ai pas seulement dit pourquoi j' suis venu.

DENISE, *très-agitée.*

Je ne veux rien entendre... tu me l' diras plus tard... demain... après-demain.

JULIEN.

Allons, n' te tourne pas les sens... j' m'en vas... mais n' te marie pas... j' reviendrai d' bonne heure... et tu sauras... Ah! la porte est fermée.

DENISE, *le poussant.*

Prends par l' petit pont. (*Elle ouvre la porte, puis l'autre fenêtre du fond, de manière qu'on aperçoit la campagne couverte de neige, et éclairée par la lune. Orchestre avec les sourdines qui peint le sifflement du vent*). Miséricorde ! la neige qui est tombée partout... est d'une épaisseur...

JULIEN.

Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ?

DENISE.

Comment... et mon père qui fait des rondes dès l' matin... Ce petit jardin est le mien, il n'y a que moi qui y passe, il reconnaîtra les marques de tes pas...

JULIEN.

Bah ! bah ! j' frai des p' tits pas comme toi...

DENISE.

C'est ça, on va prendre ton pied pour le mien.

JULIEN.

Tiens, n'y a pas tant d' différence.

DENISE.

Oui... regarde... (*Elle met son pied à côté de celui de Julien, qui a des souliers énormes*).

JULIEN.

C'est vrai... y a queuque chose... pas grand chose... Mais enfin faut être juste... ils n' sont pas égal... Eh bien! comment donc faire?..

DENISE, *hors d'elle.*

Je n'en sais rien, mais va-t-en. (*Comme frappée d'une idée subite*). Attends!.. quelle idée... si j' pouvais. (*Elle court à la fenetre de gauche, et regarde*).

JULIEN.

Quoi donc?

DENISE, *sans l'écouter.*

Oui... Blanchet, il a justement oublié... Il n'y a pas d'autre ressource... Viens...

JULIEN.

Mais explique moi...

DENISE, *lui prenant la main.*

Air: *Berce, berce, bonne grand'mère.*

Suis mes pas,
N'fait pas d'imprudence,
Suis mes pas,
Et n'm'interrog' pas.

JULIEN.

Mais, que veux-tu?..

DENISE.

Garde bien le silence.

JULIEN.

Enfin, dis-moi...

DENISE, *frappant du pied.*

Mon dieu! qu'il est têtu,
A tous les yeux, j'dois sauver l'apparence,
Chez certain's gens, ça tient lieu de vertu.

Suis mes pas, etc.

JULIEN.

J'suis tes pas,
Puisque la prudence,
M'dit tout bas,
N'lui résiste pas.

(*Elle éteint la lumière et l'entraîne; ils descendent par*

la fenêtre de gauche, qui est très-basse, et disparaissent. Un instant après on voit Julien assis dans une brouette, que Denise pousse et conduit de gauche à droite, et puis de droite à gauche; ils disparaissent. L'orchestre continue, pendant tout ce temps, avec les sourdines).

SCÈNE XV.

LEDOUX, *il entre d'un air soucieux.*

J'ons eu beau faire... j'n'ons pas pu parvenir à m'endormir... y a des choses sur lesquelles un père n'peut pas fermer les yeux... c'est l'peu d'obéissance d'ses enfans; et puis de là haut, il me sēmble avoir entendu... je me suis figuré qu'Denise n's'était pas couchée... (*Il aperçoit tout ouvert dans le fond*). Eh bien! j'sommes joliment clos, à c'qu'il paraît... Ah! mon dieu, quoiqu'ça veut dire... est-ce que... (*Il appelle*). Denise!.. Denise!.. Sa chambre est ouverte... personne!.. quel soupçon... Toinette!.. Toinette!.. (*Il court à sa porte*). Personne, non plus!.. et la porte qui communique au collidor est ouverte... Dieu! se seraient-elles ensauvées!.. avec qui? par où? Blanchet!.. Blanchet!..

BLANCHET, *baillant en dehors.*

Qui... quoi... vous... voulais...

LEDOUX, *furieux.*

Arriveras-tu, coquin! (*Le jour vient*).

SCÈNE XVI.

LEDOUX, BLANCHET.

BLANCHET, *baillant.*

Ah! ah!.. not' maître... vous avez vu queuque chose...

LEDOUX, *le secouant.*

Voilà donc comme tu veilles, drôle! Parle, que s'est-il passé!

BLANCHET, *se frottant les yeux.*

Ah! passé!.. Comment vous n'avez donc rien vu? Tenez, not' maître, j'crois qu'vous n'êtes pas encore bien éveillé...

LEDOUX.

J'vais t'assommer... si tu n'me dis pas tout!

DENISE, *entrant par le fond, et à part.*

Ciel ! mon père !.. (*Elle rentre dans sa chambre sans avoir été vue*).

LEDOUX.

Ma fille !.. ma nièce !.. (*A Blanchet*). Veux-tu ben m' dire où c' qu'all's sont ?

BLANCHET.

Où voulez-vous qu'all's soyent. (*Il va à la porte de Denise*). Mamselle Denise...

DENISE, *paraissant.*

Me v'là, mon père !..

LEDOUX, *confondu.*

Comment !.. mais Toinette ! Toinette !

TOINETTE, *sortant de sa chambre.*

Me v'là, mon onque !

LEDOUX, *plus surpris.*

Par exemple ! j' tombe des nues !..

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, DENISE, TOINETTE.

BLANCHET.

C'était ben la peine de faire tant de bruit.

LEDOUX, *à part, regardant Denise.*

Hum !.. je n' suis pas sa dupe... j' veux savoir la vérité...

DENISE.

Vous m' demandez, mon père ?.. Hum ! hum ! (*Elle tousse*).

LEDOUX, *à part.*

Ah ! qu'est-ce que c'est qu' ça ?

DENISE.

Vous vous portez bien ce matin, mon père. (*Elle tousse plus fort*). Hum ! hum !

LEDOUX *à part.*

Heim ! voyez-vous le rhume accusateur ! (*Haut*). Ça ne va pas mal ; oui, mais toi... il paraît que t'es enrhumée ?

DENISE.

Ah ! c' n'est rien...

LEDOUX, *l'observant.*

T'auras pris l' frais... (*A part*). Mais avec qui qu'alle est sortie ! si je l' découvre celui-là !..

BLANCHET, *toussant.*

Hum ! hum ! hum ! tiens, moi aussi...

LEDOUX, *à part, le regardant.*

Heiu ? est-ce que ce serait... Hum ! tu tousses aussi, toi ?..

BLANCHET.

Pardi ! hum ! hum ! de ce temps-ci, et avec ma fenêtre ouverte, ça n'est pas étonnant !..

LEDOUX, *ironiquement.*

Sans doute... c' te neige qu'est tombée c' te nuit... n'en faut pas davantage, n'est-ce pas, Denise ?..

DENISE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! saurait-il. (*Haut et toussant*). Mon... on père... j' vou... ous... ass... sure... hum ! hum !

BLANCHET, *toussant de son côté.*

Est-ce que... vous... ous croyez. Hum !..

LEDOUX, *le prenant au collet.*

Ah ! c'en est trop, coquin, j' veux qu' tu me dises sur-le-champ..

BLANCHET.

Aye ! aye... comme vous m' serrez.

LEDOUX, *le secouant.*

Tu as vu quelqu'un sortir d' chez moi au milieu d'la nuit.

BLANCHET, *à genoux.*

Eh bien ! j' vas vous l' dire, pas de tapes ; la vérité est que j'ons vu un homme avec...

DENISE ET TOINETTE, *à part.*

C'est fait de moi !

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, PATAUD ET JULIEN, *endimanchés.*

PATAUD.

Hoé... papa beau-père !...

LEDOUX.

C'est vous, mon pauvre Pataud !..

ALFRED.

Ah ! croyez que si je n'y avais été forcé...

DUBREUIL, *pas et le poussant.*

Tais toi donc, ce n'est pas ça...

ALFRED.

Je voulais dire que notre amour...

ESTELLE.

Félix, il n'y faut pas penser, nous étions moins coupables que nous ne le pensions.

ALFRED.

Comment ?

ESTELLE.

Ne vous fâchez pas, je vous en prie, j'ai découvert que je vous aimais beaucoup moins que je ne le croyais.

Air : *J'étais au fond d'un vert boccage.*

Par devoir je viens vous instruire,
De l'erreur, hélas ! où j'étais ;
A seize ans, pour rien on soupire,
J'avais cru que je vous aimais ;
Mais la raison et me guide et m'inspire !

ALFRED, *s'oubliant.*

Comment ? ô ciel ! pour payer mon martyre,
Vous me trahissez en ce jour,
Quand je vous aime sans retour ?

ESTELLE, *qui lui a fait inutilement des signes.*

Monsieur, ici, je dois le dire :
Vous n'entendez rien à l'amour.

ALFRED, *avec jalousie.*

C'est affreux, mademoiselle, après tous vos sermens, vos protestations, lorsque vous m'avez juré mille fois que vous détestiez celui qu'on voulait vous faire épouser.

ESTELLE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, il se perd.

DUBREUIL, *bas.*

Eh bien ! eh bien ! tu prends trop chaudement mes intérêts.

ALFRED, *hors de lui.*

Au surplus, mademoiselle, je n'aurai pas grand peine à prendre mon parti.

ESTELLE, *avec dépit aussi.*

Oh! je n'en doute pas, monsieur.

ALFRED, *s'échauffant.*

C'est même le plus grand plaisir que vous puissiez me faire...

ESTELLE, *les larmes aux yeux.*

Et moi donc, si vous croyez que j'en aie le moindre regret.

ALFRED.

Une volage!

ESTELLE.

Un infidèle, un ingrat!

Air : *Dans cet asyle pur et tranquille.* (Eaux du Mont-d'Or.)

Non, } pour la vie,
Oui, }
Je vous oublie!
Plus d'amours,
Adieu pour toujours.
Je me dégage,
Cœur trop volage,
Pour jamais, } *bis.*
Enfin, je vous hais. }

DUBREUIL, *se mettant entr'eux.*

Eh! mes amis! c'est assez de colère!
Je suis content, calmez ces fureurs-là.
Voyez un peu quel est mon ministère,
Je suis forcé de mettre le holà!...

ENSEMBLE.

ALFRED ET ESTELLE.

Oui, pour la vie, etc.

DUBREUIL.

Quelle furie!
Que tout s'oublie...
En ce jour,
C'est par trop d'amour!

LEDOUX, *la saisissant sans être vu, et lisant l'étiquette.*

Clef de la grange à Pataud... j'en étais sûr... c'est lui... chut. (*Il fait signe à Pataud de venir à lui*). Tsit... tsit...

PATAUD, *sans bouger.*

Quoi ?..

LEDOUX, *à demi-voix.*

Ici... Pataud... ici... (*Il l'entraîne sur le devant de la scène*). Mauvais sujet, vous êtes ben heureux d'être au moment d'épouser ma fille...

PATAUD, *regardant Toinette.*

Mais au contraire... je v'nions vous dire que c'n'est plus elle que j'épouse.

LEDOUX.

Là... je l'aurais parié... n'y a plus de doute, c'est lui; vous devriez rougir.. j'sais tout... c'te nuit...

PATAUD.

Eh! ben... c'te nuit...

LEDOUX.

Vous êtes venu, vous avez entraîné ma fille hors de la maison paternelle.

PATAUD.

C'est pas vrai...

LEDOUX.

Si, monsieur.

PATAUD.

C'est pas moi...

LEDOUX.

Air: *Tu me l'paieras, j'en jure.*

Se jouer ainsi d'un père,
Redoute ma colère,
Morbleu! c'est toi.

PATAUD.

Non, c'n'est pas moi.

LEDOUX.

Oh! jarnigoi,
C'est toi, la chose est claire.

(*Lui montrant la clef*).

Mais v'là c'te clef qui te dérange,
Elle est à toi? réponds, vaurien?

PATAUD.

Je l'avions prêtée à Julien.

LEDOUX.

Comment, Julien !

PATAUD.

Pour v'nir coucher dans notre grange !

LEDOUX.

Comment, Julien ?

DENISE, *à part.*

Pauvre Julien !

PATAUD.

Oui, oui, Julien !

LEDOUX, *furieux.*

Ah! c'est Julien ?

ENSEMBLE.

LEDOUX.

J'étouffe de colère ;
S'moquer ainsi d'son père,
Tu me l'paieras, (*ter*).
Et toi, crains ma colère.

DENISE, JULIEN.

Ah ! calmez-vous, mon père,
Calmez cette colère,
Ne frappez pas, (*ter*).
Montrez-vous moins sévère.

PATAUD, TOINETTE, BLANCHET.

Pourquoi tant de colère,
Calmez cette colère,
Ne frappez pas, (*ter*).
Montrez-vous moins sévère.

PATAUD.

Eh ! bien, eh ! bien, v'là-t-il pas d'quoi mettre le feu au village... ah ! ça, voyons, v'là l'fait... il aime Denise, et moi j'épousons Toinette... ça vous va-t-il ?

LEDOUX.

Qu'est-ce que j'apprends-là !.. comment, tu aimes Toinette ?

PATAUD.

A moins que je n'me soye encore trompé... (*Toinette lui fait signe que non*). Et si vous consentez à tout, j'vous laisse toujours la rivière.

JULIEN, *relevant la tête.*

Et si vous m'accordez Denise... mon oncle, le boulanger,

vous donne sa pratique... c'est joliment avantageux pour un homme de farine comme vous.

DENISE, *caressant son père.*

Acceptez, mon petit papa.

TOINETTE.

Consentez à tout...

LEDOUX.

Il est sûr que la rivière d'un côté, et l'boulanger de l'autre. (*A ses enfans*). Vous pouvez vous vanter que j' suis la meilleure pâte de père...

TOUS, *l'embrassant.*

Vous consentez...

LEDOUX.

Il le faut bien, pour éviter l'scandale... (*A Pataud*). Allons, épouse Toinette. (*A Julien et Denise*). Et vous autres, mariez-vous.

JULIEN, *toussant encore un peu.*

C'n'est pas sans peine... hum ! hum !

PATAUD, *le regardant.*

C'est ça, mariez-vous... et prenez d' la réglisse...

LEDOUX.

C'est qu'ils ont gâgné une mauvaise toux, au moins... Ça doit vous apprendre, jeunes filles...

PATAUD.

Et vous pères et mères de ces mêmes jeunes filles...

LEDOUX.

Qu' la vertu est comme le verglas, ça s'en va au dégel.

PATAUD.

Et que toute fois et quant, jeunes filles, qu'on s'expose deux à deux sur la neige...

JULIEN.

A pied ou en brouette...

LEDOUX.

Ça laisse toujours des traces...

PATAUD.

Et de bons rhumes de cerveaux.

VAUDEVILLE.

LEDOUX.

Air: *De l'Amour meûnier.* (Ronde de M. Meifred).

De marcher sur la neige,
Fillette, on doit trembler,
Elle offre plus d'un piège,
Et quand ell' vient à g'ler,
C'est alors qu'une belle
Redouble d'embarras,
Et doit s'dire tout bas:
En marchant sur le verglas,
L'innocence chancelle,
Ben heureux quand sus l'verglas,
Ell' n'fait point de faux-pas.
(*bis en chœur*).

JULIEN.

Je n'sais pas si l'on s'gausse
D'nous autres paysans,
On dit qu'la baiss', la hausse,
Font glisser ben des gens,
Et qu'tel en équipage,
Qui l'matin fait fracas,
Souvent l'soir est à bas.
Faut qu'ça soit un fier verglas,
Pour causer tant d'ravage,
En sabots, je n'craignons pas
D'faire d'pareils faux-pas.
(*bis en chœur*).

DENISE.

Lis' que rien n'embarrasse,
Tous les jours lestement
Marchait seul' sur la glace,
Sans aucun accident;
Mais hier la pauvrette,
D'Colin ayant pris l'bras,
A fait un' chûte, hélas!
Ça prouv' que sur le verglas,
Vaut mieux marcher seulette,
C'est quand on accepte un bras,
Qu'on doit craindre les faux pas.
(*bis en chœur*).

PATAUD.

Y a quéqu' faux pas bien bonne,
Qui vous r'lèvent joliment;
L'mari d'madam' Simonne
N'avait pas l'sou vaillant,
Maint'nant chacun s'étonne,
De l'voir toujours bien mis.
Il a beaucoup d'amis,
C'est qu'sa femm' fut sur verglas,
Par un beau jour d'automne;
C'est qu'sa femm' fut sur l'verglas,
Et qu'all' fit un faux-pas. } (*bis en chœur*).

TOINETTE, *au Public.*

Tant que le grand-froid dure,
Et qu'a pied l'on s'en va,
Souvent par aventure,
On peut tomber, oui da,
Qu'vot' bonté nous protège,
Ici, nous craignons tous,
Pour nous et même pour vous.
Ce soir, de peur du verglas,
N'fait's pas tomber la neige,
Car si ça d'vient du verglas,
Nous f'rons tous des faux-pas. } (*bis en chœur*).

FIN.

CATALOGUE DES PIÈCES NOUVELLES DONT IL EST ÉDITEUR.

André, ou *la Maison des Bois*, comédie en un acte; par M. Caignez. 1 »

Les Amans du Pont-aux-Biches, ou *la place publique*, vaudeville poissard en un acte; par M. L. Camel » 75

Amélie, ou *le Chapitre des Contrariétés*, vaudeville en deux actes, par M. Sewrin. 1 50

L'Amour Platonique, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

Les Amours du Port au Blé, comédie grivoise en un acte, mêlée de couplets; par MM. Dumersan et Sewrin. 1 25

Anne de Boulen, mélodrame en 3 actes, par M. Frédéric. » 75

L'Antichambre d'un Médecin, scènes épisodiques, mêlées de couplets, par M[rs]. Ménissier, Ernest et Martin. 1 50

L'Arabe hospitalier, mélod. en 1 acte, par M. Ferdinand. » 50

L'Aveugle de Montmorency, Comédie en un acte, mêlée de couplets, de M[rs]. Brazier, Gabriel et Gersin. 1 50

Le Beau Narcisse, vaudeville en un acte, par M[rs]. Scribe, Xavier et de Courcy. 1 25

Le Bal bourgeois, vaudeville en un acte; par MM. Rougemont, Delestre-Poirson et Mélesville. 1 25

Le Banc de Sable, ou *les Naufragés Français*, mélodrame en trois actes par M[rs]. Fréderic, Boirie et Merle. » 75

M. Benoit, ou *l'adoption*, drame en trois actes; par M. Charles-Maurice. 1 50

Bertram, ou *le Pirate*, mélodrame en trois actes, à grand spectacle, par M. Raymond. 1 »

M. Bonnefoi, ou *le nouveau menteur*, comédie-vaud. en un acte, par M[rs]. Carmouche, Saintine et Rougemont. 1 »

Brutus, tragédie en cinq actes, de Voltaire, ornée de deux litographies in-18°. » 50

Le Bureau des Nourrices, vaudeville en un acte; par MM. Frédéric et Belle. 1 »

Le Changement de domicile, vaud. en 1 acte, par M[rs]. ***. » 75

La Chasse au Renard, comédie-vaudeville en un acte, par M. de St.-Hilaire. 1 50

La Cloyère d'huîtres, ou *les plaideurs de Briquebec*, comédie en un acte, mêlée de couplets, par MM. Merle, Carmouche et F. de Courcy. » 75

Le Code et l'Amour, vaudeville en un acte; par MM. Merle et Simonnin. 1 50

Le Comédien de Poitiers, comédie mêlée de couplets, par M[rs]. Merle, Carmouche et de Courcy. 1 »

Le Concert d'Amateur, ou *les Musiciens par Hasard*, vaudeville en un acte, par MM. Dubois et Brazier. 1 50

Les Corsaires pour rire, vaudeville en un acte; par MM. Carmouche et de Courcy. » 75

Les deux Baillis, ou *le mariage par procuration*, comédie en un acte, par M. de Ferrière	1	»
Les Deux Capitaines, comédie-vaudeville en un acte; par MM. Eugène Méville et de Rougemont.	1	25
Les Deux Portraits, ou *l'Hermitage*, comédie en 1 acte; par M. Louis.	1	25
Les Deux Veuves, ou *les contrastes*, comédie en un acte, mêlée de couplets, par Mrs. Aubertin et de Lasalle.	1	25
La Diligence attaquée, ou *l'auberge des Cévennes*, mélod. en 3 actes, par Mrs. Ménissier, Ferdinand et Ernest.	1	»
La Dot du Savetier, vaudeville en un acte, par M. de Rougemont.	1	50
Le Duel et le Baptême, drame en trois actes; par MM. Mélesville, Merle et Boirie.	»	75
L'Écarté, ou *le lendemain d'un bal*, vaudeville en un acte, par Mrs. Jacquelin et Ourry.	1	50
L'Épée de Jeanne-d'Arc, ou *les Cinq Demoiselles*, Apropos burlesque et grivois, en un acte; par MM. Maréchalle, Charles-Hubert et ***.	»	7
Scène ajoutée à l'Epée de Jeanne-d'Arc, à l'occasion de la pièce jouée à Feydeau.	»	30
L'Epicurien malgré lui, vaudeville en un acte, par MM. Armand et Constant.	1	25
Les Epoux de quinze ans, vaudeville en un acte; par M. Ch. Paul Dekock.	»	75
Les Etrennes à contre-sens, vaudeville en un acte; par MM. Merle, Brazier et Lafortellle.	»	75
La Famille Sirven, mélod. en trois actes, par M. Frédéric.	»	75
La Famille Irlandaise, mélodrame en trois actes, par Mrs. Théodore et Varez.	»	75
Fanfan la Tulipe, ou *En Avant*, pièce en un acte, mêlée de vaudevilles; par MM. Frédéric et Brazier.	»	75
Les Femmes et le Secret, comédie en un acte, mêlée de couplets, par Mrs. Lafontaine et Touret.	1	50
La Fête de Jean-Bart, ou *le Retour à Dunkerque*, pièce en 1 acte, mêlée de couplets, par Mrs. Dubois et Brazier.	»	75
Le Fort de la Halle, vaudeville en un acte; par MM. de Rougemont, Carmouche et Ferdinand.	1	25
Les Frères invisibles, mélodrame en trois actes, à grand spectacle; par MM. Mélesville.	»	75
Frontin mari garçon, comédie-vaudeville en un acte; par MM. Scribe et Mélesville.	1	50
Frank, ou l'Homme de la Montagne, drame en trois actes; par MM. Benjamin et Rigaud.	1	50
Hasard et Folie, comédie en trois actes et en prose, avec un divertissement; par M. Victor.	»	75
Les Infidèles, comédie en un acte, mêlée de chant, par M. Ch. Paul de Kock.	1	50
Ismaïl et Maryam ou *l'Arabe et la Chrétienne*, pièce en trois actes, par MM. Frédéric et.	»	50

LE VIEILLARD

ET

LA JEUNE FILLE,

COMEDIE-VAUDEVILLE,

Par MM. BRAZIER, MÉLESVILLE et CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 8 MARS 1824.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,
CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,
EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51, ET COUR DES FONTAINES, N°. 7.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBREUIL	M. LEPEINTRE.
Mme. GERTRUDE	Mme. BAROYER.
ESTELLE, sa fille	Mlle. Jenny VERTPRÉ.
ALFRED, neveu de Dubreuil	M. VICTOR.
NANETTE, servante de Mme. Gertrude	Mlle. ALDEGONDE.
FRANÇOIS, vieux domestique de Dubreuil	M. BRUNET.
UN GARÇON d'auberge	M. GEORGE.

La scène se passe à Nevers, dans l'auberge du Grand Monarque.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE VIEILLARD

ET LA JEUNE FILLE,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une salle commune aux voyageurs, deux portes à droite et deux à gauche avec les numéros 7, 8, 9 et 10, au fond trois grandes fenêtres donnent sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBREUIL, FRANÇOIS, LE GARÇON.

DUBREUIL, *tenant un mémoire.*

Peste! il en coûte cher pour dîner à l'auberge du Grand Monarque. (*tirant sa bourse.*) Mais je ne veux pas disputer. (*donnant des pièces d'or.*) Tiens, mon garçon.

LE GARÇON.

Monsieur compte-t-il toujours partir cette nuit?

DUBREUIL.

Oui... certainement... commande les chevaux pour trois heures précises... et regarde s'il n'y a rien à raccommoder à ma voiture...

LE GARÇON.

Oh! vous pouvez être tranquille, monsieur, le charron est en train de l'examiner, il trouvera toujours quelque chose à y faire.

Il sort.

SCÈNE II.

DUBREUIL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Ah çà ! monsieur, je ne suis pas questionneur de mon naturel, depuis trente-sept ans que je suis à votre service... je n'ai jamais ouvert la bouche que pour manger... mais je ne peux plus me taire... Comment !... vous, monsieur, qui borniez vos petites promenades journalières au Luxembourg, et qui, passé le pont des Arts, vous trouviez en pays étranger... vous prenez la poste tout à coup, et nous voilà depuis huit jours établis à Nevers.

DUBREUIL.

Le fait est que c'est le premier voyage de long cours que j'ai entrepris... mais c'est un secret, n'en dis rien; que penses-tu de Mme Gertrude Grandpré.

FRANÇOIS.

Notre voisine de la rue Jacob? qui est venue vous rejoindre ici avec sa fille?... Diable!... une tête et un caractère solides... il ne faudra pas que sa fille bronche devant elle.

DUBREUIL, *d'un air satisfait.*

Je le crois comme toi !.. je ne connaissais pas cette jeune personne jolie... gracieuse... soumise... et d'une candeur... d'une innocence... enfin, mon ami, elle a tout à fait gagné mon affection.

Air : *Vaudeville des Petits Savoyards.*

Sachant que cette bonne dame,
N'a pour tout bien que sa vertu,
Je suis riche et j'ai résolu,
Aujourd'hui, de prendre une femme.

FRANÇOIS.

Ah ! je devine maintenant;
Je suis fin, et la chose est claire,
Pour assurer le sort de cet enfant,
Vous allez épouser la mère.

DUBREUIL.

Hein ? épouser la mère ! que le diable t'emporte avec tes idées saugrenues... c'est la fille que j'épouse !...

FRANÇOIS, *étourdi.*

La... la... la fille!...

DUBREUIL.

Oui...oui... eh bien! quand tu ouvriras de grands yeux.

FRANÇOIS.

Dam! notre maître, vous n'avez donc pas vu son extrait baptistaire, ou bien vous avez perdu le vôtre... dix-sept ans, et vous soixante-deux!

DUBREUIL.

Ah! je te vois venir!... s'il avait été question d'une jeune personne élevée à Paris, au milieu des plaisirs, de la dissipation... je n'y aurais jamais songé, mais ici c'est bien différent... je me suis dit, je suis seul, l'âge arrive... les amis s'en vont... j'ai besoin de quelqu'un qui ne fasse pas comme eux.

Air : *A soixante ans, il ne faut pas remettre.*

Je le sais bien, quand il prend jeune femme,
On rit tout bas du destin d'un vieillard;
Nous vieillissons, mais il nous reste une âme;
Avec un mot, un soin, un tendre égard,
Pour plaire enfin, il n'est jamais trop tard.
De cet hymen qu'ici je vais conclure,
Quelques plaisans pourront médire un peu;
Mais, pourquoi donc s'en étonner, morbleu!
C'est vers le soir, aux jours de la froidure,
Qu'on a besoin de rallumer le feu.

FRANÇOIS, *entre ses dents.*

Rallumer le feu!

DUBREUIL.

Enfin, les bancs sont publiés, et cette nuit nous partons pour Moulins, où la noce se fera le plus secrètement possible; juge de mon bonheur, car je ne le dirais pas à tout autre, mais je crois vraiment que je suis amoureux fou.

FRANÇOIS, *à part.*

Pauvre cher homme! il s'était si bien conservé jusqu'à présent. (*Haut.*) Ah ça! et votre neveu? qu'est-ce qu'il dit de ce mariage-là?

DUBREUIL.

Alfred? il n'en est pas encore instruit, tu sais bien qu'il est à Aix en Provence pour y faire son droit, et je suis sûr qu'il fait des merveilles là-bas.

FRANÇOIS.

C'est un si bon sujet, un si excellent cœur!

DUBREUIL.

Qui se mettrait au feu pour son vieil oncle, aussi il aura toujours la moitié de ma fortune. (*On entend du bruit.*) Mais j'entends ces dames, vîte, donne-moi un coup de brosse, rajuste ma coîffure, et laisse-nous.

FRANÇOIS.

Vous êtes bien. (*à part en s'en allant.*) Ça me fend le cœur; qu'est-ce qu'il avait besoin d'une femme, nous étions si heureux tous deux.

Il sort.

SCÈNE III.

DUBREUIL, Mme GERTRUDE, ESTELLE, NANETTE.

Mad GERTRUDE.

Enfin, nous voilà arrivées!

NANETTE, *portant des cartons.*

Dieux! faut-il des affutiaux quand on s' marie... (*Elle pose les cartons sur une table à droite du public.*)

Mad. GERTRUDE, *à Dubreuil qui s'avance.*

Ah! c'est vous, mon cher voisin?...

DUBREUIL.

Je vous attendais, je commençais même à être inquiet.

Mad. GERTRUDE.

C'est qu'on n'en finit pas chez ces marchands.

NANETTE, *revenant.*

Et puis le détour que j'avons fait pour éviter c' jeune monsieur qui nous suivait.

DUBREUIL, *inquiet.*

Un... un jeune homme?

Mad. GERTRUDE, *vivement.*

Qu'est-ce que vous dites, sotte que vous êtes?

DUBREUIL.

Mais permettez... elle parlait...

Mad. GERTRUDE.

Comme elle fait toujours... à tort et à travers... un jeune homme...

Air : *Ballet des Pierrots.*

Quand je suis à la promenade,
Si quelque jeune freluquet,
Ose me lancer une œillade,
Je le regarde, il disparaît.
De sa méprise il faut voir comme,
En fuyant, il se mord les doigts.
Ah! je vous réponds qu'un jeune homme
Ne me regarde pas deux fois!

DUBREUIL.

Mais je voudrais...

Mad. GERTRUDE, *l'interrompant.*

Asseyez-vous donc... comment, vous restez debout comme cela après votre dîner... Estelle, approche donc vîte ce fauteuil pour notre cher ami...

DUBREUIL.

Je suis très-bien... (*A Estelle.*) Mais vous, mon enfant, vous avez vu le jeune homme?

ESTELLE.

Moi, monsieur, je ne sais, je crois.

Mad. GERTRUDE.

Du tout, du tout, elle ne l'a pas vu, elle ne peut l'avoir vu...

DUBREUIL.

Et pourquoi donc?

Mad. GERTRUDE.

Parce que nous parlions de vous dans ce moment-là... et d'abord quand nous parlons de vous, ah! ma fille ne voit rien, n'entend plus rien autour d'elle... c'est qu'elle a pour vous un respect, une tendresse... N'est-ce pas, mon enfant?

ESTELLE, *avec un regard timide sur sa mère.*

M. Dubreuil est si bon, il est impossible de le connaître sans avoir pour lui l'affection et la reconnaissance qu'il mérite.

Mad. GERTRUDE, *à Dubreuil.*

Vous l'entendez...

DUBREUIL, *enchanté et lui baisant la main.*

Air : *Contredanse de Muller.*

Quel doux présage ! ah ! mon âme est ravie !

Mme GERTRUDE.

De son amour avez-vous pu douter ?

DUBREUIL.

Elle fera le bonheur de ma vie,
Ah ! par le sien puissai-je m'acquitter !
(*A* Mme *Gertrude.*)
Allons régler le contrat que je porte,
(*A Estelle.*)
Ma chère enfant ! je puis donc espérer ?...

Mme GERTRUDE.

Voyez ses yeux, le plaisir la transporte !

ESTELLE, *à Nanette.*

Bon, ils s'en vont. Ah ! je pourrai pleurer.

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

Momens charmans ! mon âme en est ravie !
De son amour j'avais tort de douter ;
Elle fera le bonheur de ma vie,
Et par le sien j'espère m'acquitter !

Mme GERTRUDE.

Moment heureux ! mon âme en est ravie !
De son amour on ne peut pas douter.
Cet hymen-là va charmer votre vie,
Par son bouheur sachez vous acquitter !

ESTELLE.

Fatal hymen, du bonheur de ma vie,
En ce moment je ne puis plus douter ;
Obéissons puisqu'on me sacrifie,
A mon destin je ne puis résister !

NANETTE.

En vérité, c'est une barbarie !
A soixante ans, est-c' qu'on doit contracter ?
Pauvre vieillard ! puis qu'on la sacrifie,
Que d'accidens t'auras à supporter !

Dubreuil suit Mad. Gertrude dans sa chambre à droite.

SCÈNE IV.

ESTELLE, NANETTE.

NANETTE, *à mi-voix.*

Ah! nous v'là seules!...

ESTELLE.

Oui; que voulais-tu donc me dire avec tes signes?

NANETTE.

Il est ici.

ESTELLE.

Félix.

NANETTE.

C'est lui qui nous suivait.

ESTELLE, *troublée.*

Ah! mon Dieu! que veut-il? qui a pu l'engager à venir?

NANETTE.

Pardine, c'est moi qui l'y ai fait écrire à Moulins.

ESTELLE.

Comment, tu as osé; mais c'est fort mal, Nanette.

NANETTE.

Tâchez donc de savoir un peu c' que vous voulez, c'est vous-même qui m'avez prié, à mains jointes, de l'instruire de vot' mariage, de vot' désespoir, et puis à présent...

ESTELLE.

Est-ce que je savais ce que je te disais; tu n'aurais pas dû me croire. C'est toi qui es cause de tous mes chagrins; car enfin, sans tes conseils, je n'aurais jamais eu la témérité, au milieu d'une pension dirigée par ma tante... de recevoir les lettres d'un jeune homme... de paraître la nuit à ma

fenêtre, d'écouter ses sermens, ses protestations... de l'aimer, enfin.

NANETTE.

En v'là d'une bonne, par exemple!

Air : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Pourquoi m' parler d'un' manière aussi rude!
Ah! c' n'est pas bien, je vous l' dis entre nous...
Me fair' des r'proch's, c'est de l'ingratitude!
Car, dans tout ça, j' n'ons travaillé qu' pour vous.
Lorsque pour vous, l' soir, j' faisais sentinelle,
Et qu' sous mon nez, c' jeune homm' vous envoyait
Des billets doux et des baisers, Mamzelle,
J' vous d'mande un peu quel plaisir ça m' faisait?

ESTELLE.

C'est égal, tu as eu tort.

NANETTE.

C'est vous qui n'avez pas plus de courage que rien du tout, et qui vous laissez marier à un homme que vous n'aimez pas, sans oser souffler le mot.

ESTELLE.

Que veux-tu, ma pauvre Nanette, ni ma mère, ni ma tante, n'ont jamais cherché à s'attirer ma confiance... dès mon enfance, le mot le plus innocent, la pensée la plus naturelle étaient l'objet de leurs reproches... *Mamselle, on ne dit pas ces choses-là à sa mère... Mamselle, vous ne devez pas penser ci, vous ne devez pas penser ça...* Tout enfin, jusqu'à ma tendresse, était soumis aux règles de la convenance, et je n'ai plus eu d'autre ressource qu'une obéissance aveugle et craintive.

NANETTE.

Oh bien! moi, j'aurai du courage pour vous... Ah çà! not amoureux va venir...

ESTELLE.

Je ne le verrai pas, je ne dois pas.

NANETTE.

Eh ben! sauvez-vous, car le v'là.

ESTELLE.

Ah! mon Dieu!

SCÈNE V.

Les Mêmes, ALFRED.

ALFRED.

Ah ! je vous trouve enfin, chère Estelle!

ESTELLE, *avec crainte.*

Parlez bas, je vous en prie, ma mère est dans l'appartement à côté.

NANETTE.

Avec vot' rival... ils dressent l'contrat !

ALFRED.

Le contrat ! Et c'est là ce que vous m'aviez promis cent fois ?

ESTELLE.

Félix, ne vous emportez pas.

NANETTE.

Oui, oui, monsieur, point de reproches, c'est trop commun... cherchons plutôt un moyen de rompre...

ALFRED.

J'y ai bien réfléchi, il n'y en a qu'un, c'est de tuer mon rival, et je m'en charge...

ESTELLE.

Comment, monsieur ?

NANETTE.

Non, non, ce brave homme, il ne faut pas le tuer.

ALFRED.

Oh ! je lui parlerai poliment, mais vous, ma chère amie, vous jurez de me seconder. Eh quoi ! vous hésitez, vous ne m'aimez donc plus ?

ESTELLE, *les larmes aux yeux.*

Allons, il va me gronder aussi... lui... est-ce ma faute si je n'ai pas autant de fermeté que d'amour.

ALFRED.

Ah ! pardonnez, chère Estelle, je vais voir ce rival, je puis bien lui dire que vous ne l'aimez pas.

ESTELLE.

Air : *du Calife de Bagdad.*

Que l'aveu que vous allez faire,
Par la prudence soit dicté ;
Mais, si la chose est nécessaire,
Dites-lui bien la vérité.
Dites-lui, comme de vous-même,
Qu'il en est un autre que j'aime ;
Que je meurs si je n'ai sa foi ;
Mais ne lui parlez pas de moi.

ALFRED.

Un mot encore, comment vous faire savoir le résultat de notre entrevue ?

NANETTE, *montrant la fenêtre du milieu, au fond.*

A minuit, trouvez-vous en bas de c'tte fenêtre.

ESTELLE.

Non, non, je ne veux pas.

NANETTE.

Quel sera le signal ?

ALFRED.

La romance qu'elle aime : le pauvre pélerin.

(*On entend appeler Estelle.*)

ESTELLE, *se sauvant avec Nanette.*

C'est la voix de ma mère !

NANETTE, *à Alfred.*

A minuit.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

ALFRED, *seul.*

Chère Estelle ! attendons ce monsieur, il passera ici, sans doute, pour regagner son appartement, je vais le traiter... (*Il s'assied dans un fauteuil.*) Quel dommage que mon bon oncle ne soit pas ici... c'est un homme de tête qui arrangerait cela en un tour de main, mais impossible d'avoir recours à lui... après mon escapade... il me croit à Aix,

pâlissant sur les donations et les hypothèques, s'il savait que je suis resté à Moulins. Et quelles études j'y fesais!

Air : *Haïr est une folie.*

Fuyant la vieille méthode
Que l'on ne suit plus chez nous,
Malgré Thémis en courroux,
Je lisais mes billets doux,
Bien plus souvent que le code.
Beaucoup d'avocats, je croi,
N'auraient pas mieux fait que moi.
Ah! quelle étude chérie
D'oublier tous les latins,
Et près de femme jolie,
De passer ses examens.

Avec cela, j'ai très-bien fait de prendre le nom de mon camarade Félix, cela déroute. On vient, c'est sans doute mon rival. Ah! nous allons voir, je sens que ma fureur me reprend.

SCÈNE VII.

ALFRED, DUBREUIL.

(*Dubreuil ferme la porte et parle à Mad. Gertrude.*)

DUBREUIL, *le dos tourné.*

Bonsoir, madame. (*Il ferme la porte avec soin.*)

ALFRED, *le regardant.*

Quelle démarche!... quelle lenteur! (*Allant vivement à lui.*) Monsieur, je voudrais bien savoir... (*il l'envisage*) Dieux! mon oncle!

DUBREUIL.

Qu'est-ce que c'est? Alfred.

ALFRED, *très-troublé.*

Oui, oui, vous voyez. (*à part.*) Suis-je assez malheureux! c'est mon excellent oncle que je voulais tuer!...

DUBREUIL.

Comment, c'est toi? à Nevers, quand je te croyais à Aix!... (*à part*) Mon neveu, un jeune homme! près

d'Estelle, au moment de mon mariage... justement ce que je voulais éviter! (*haut*) Ah çà! et que viens-tu faire ici?

ALFRED, *balbutiant.*

Mon oncle, je suis parti, la diligence s'est arrêtée... un accident, et comme je savais que vous étiez ici, c'est à dire, on m'avait appris à l'auberge que (*très vite.*) et alors je suis vîte accouru pour vous embrasser et vous témoigner toute la joie que j'ai de vous trouver en aussi bonne santé...

DUBREUIL.

Quel diable de galimatias?... mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi tu as quitté Aix.

ALFRED.

Ah! j'ai profité des vacances.

DUBREUIL.

Des vacances .. au milieu du mois de juin!

ALFRED.

Oui, mon oncle, des vacances extraordinaires, parce que j'ai déjà subi un examen...

DUBREUIL.

Je ne suis pas au courant... C'est possible!... Au surplus, mon ami, je suis enchanté de te voir... mais tu vas t'en aller sur-le-champ.

ALFRED.

Comment, mon oncle...

DUBREUIL.

Ce n'est pas honnête, je le sens..... mais je suis ici pour une affaire... dans laquelle je n'ai nul besoin de toi... ainsi tu me feras un sensible plaisir...

Pendant cette scène on a vû le jour baisser au travers des fenêtres du fond.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, FRANÇOIS, *des lettres à la main et un bougeoir qu'il pose sur la table.*

FRANÇOIS.

Monsieur, voici vos lettres... Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est M. Alfred! oh! vous arrivez bien à

propos!... j'ai justement un lettre timbrée d'Aix... nous allons entendre chanter vos louanges...

ALFRED, *avec inquiétude.*

Une lettre d'Aix?

DUBREUIL, *la prenant et la décachetant.*

Ah! oui, c'est sans doute du professeur à qui je t'avais recommandé... il me rend compte probablement de tes examens.

ALFRED, *à part.*

Ah! mon Dieu. (*haut et vivement.*) Mon oncle, je ne veux pas vous gêner, je m'en vais.

DUBREUIL.

Un moment... puisque tu es en vacance...

ALFRED.

Non, je crains...

DUBREUIL, *ouvrant la lettre.*

Attends au moins que j'aie lu cette lettre, que je te donne tous les éloges que tu mérites. (*Il lit.*)

ALFRED, *à part.*

Je suis perdu!

DUBREUIL, *se récriant.*

Ah! par exemple!...

FRANÇOIS, *se frottant les mains.*

Quand je vous disais qu'il vous étonnerait.

DUBREUIL, *furieux.*

Comment, monsieur, vous osez paraître devant moi!..

ALFRED.

Mon oncle!

FRANÇOIS.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

DUBREUIL.

Ecoute, écoute ceci, c'est le professeur qui me répond!...
« J'ai été fort surpris en recevant votre lettre, mon cher
» ami, je n'ai point entendu parler de votre neveu, (*s'interrompant.*) Depuis sept mois qu'il est parti! (*il lit.*) « J'ai
» interrogé tout le monde, enfin un de ses amis, un de
» nos élèves, nommé Félix, m'a confié que M. Alfred s'était arrêté en chemin, pour une amourette. »

FRANÇOIS, *à part.*

Aie! aie! qu'est-ce que j'ai fait là?

DUBREUIL, *à son neveu.*

Quoi! monsieur, voilà donc comme vous trompez votre oncle... négliger votre état...

ALFRED, *confus.*

Mon oncle, si vous saviez...

DUBREUIL.

Et pour une amourette, encore!...

ALFRED, *vivement.*

Ah! mon oncle, quelle expression!.. c'est l'attachement le plus vif, le plus profond.

DUBREUIL.

Diable!... il paraît que c'est sérieux; eh bien! écoute, je suis plus indulgent que tu ne crois! je suis même dans une situation à ne pas me montrer trop sévère pour ces sortes de choses-là... quand nous serons à Paris... si la jeune personne est digne de toi, je te la ferai épouser, en vous donnant la moitié de ma fortune.

ALFRED, *lui sautant au cou.*

Ah! mon oncle!

DUBREUIL.

Mais, pars sur-le-champ... je suis ici pour une affaire que ta présence pourrait faire manquer... et si cela arrivait, je crois que j'en mourrais de chagrin.

ALFRED, *frappé de ce mot.*

Que dites-vous?

DUBREUIL.

Va, va, mon ami, occupe-toi de ta belle...

ALFRED, *à part.*

Il en mourrait. (*haut et tristement.*) Impossible, mon oncle... il ne m'est plus permis d'y prétendre... un autre...

DUBREUIL.

Ah! ah!

ALFRED.

L'honneur m'ordonne d'y renoncer, et je saurai en faire le sacrifice.

DUBREUIL.

Ah ! si l'honneur.. : c'est différent... mais tu me conteras tout cela à Paris ; va, mon ami, pars.

ALFRED.

Oui, mon oncle.

DUBREUIL.

Surtout ne remets pas les pieds dans cette auberge.

ALFRED.

Non, mon oncle.

DUBREUIL.

Air : *Vaudeville des Roses.*

À partir sur-le-champ d'ici,
Pour plus d'un motif je t'invite ;
Et te promets, mon cher ami,
De récompenser ta conduite.
Tu vas m'obéir?

ALFRED, *contraint.*

Avec grand plaisir ;
(*A part*) Mais elle saura, ce soir même,
Qu'à lui seul, ici,
Je pouvais ainsi
Céder celle que j'aime !...

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

À partir, etc.

ALFRED.

A me congédier ainsi,
Je sais le motif qui l'invite.
Espérons que tous deux ici,
Me sauront gré de ma conduite.

FRANÇOIS.

A le congédier ainsi,
Je sais le motif qui l'invite ;
Il craint que le jeune homme, ici,
Ne désapprouve sa conduite

SCÈNE IX.

DUBREUIL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *s'essuyant les yeux.*

Pauvre jeune homme!... il m'attendrit...

DUBREUIL.

Moi aussi!... mais il a bien fait de s'en aller... l'honneur lui ordonne d'y renoncer... je me doute bien de ce que c'est... la famille veut marier la jeune personne à quelqu'un qu'elle n'aime pas... un vieillard peut-être... il y a des parens si aveugles, si ridicules.

FRANÇOIS.

On ne voit que ça.

DUBREUIL.

Et voilà trois personne malheureuses pour la vie.

FRANÇOIS.

Allons nous coucher, monsieur, je suis harassé...

DUBREUIL, *distrait.*

Oui... oui... écoute donc, François... je fais une réflexion, si Estelle était dans la même position; tout à l'heure, quand elle est rentrée chez sa mère, elle avait les yeux rouges... elle avait pleuré.

FRANÇOIS.

J'y avais déjà pensé.

DUBREUIL.

Eh bien! imbécille, pourquoi ne me le dis-tu pas; il faut que j'éclaircisse cela, que je l'interroge.

FRANÇOIS.

Demain matin, il sera bien temps.

DUBREUIL.

Non, non, je ne pourrais pas dormir avec cette idée-là... et je vais...

FRANÇOIS, *en colère.*

C'est ça, vous allez passer une nuit blanche... Je ne

vous donne pas huit jours... vous mourrez de vos agitations, et moi des contre-coups.

DUBREUIL, *qui a été près de la porte.*

Chut... chut... voici justement sa mère; va toujours préparer mes pantoufles, je te suis dans l'instant.

FRANÇOIS.

Allons. (*à part.*) Par exemple, si on m'attrape à être amoureux passé huit heures du soir, il n'y a rien de bête comme ça. (*Il rentre dans sa chambre, à gauche.*)

SCÈNE X.

DUBREUIL, Mad. GERTRUDE, *sortant du numéro 7 avec des lettres à la main.*

Mad. GERTRUDE.

Garçon, la fille... c'est vous, mon cher gendre, comment vous n'êtes pas encore couché?

DUBREUIL.

Non, je réfléchissais... mais, vous-même...

Mad. GERTRUDE.

Je viens d'écrire à mon beau-frère, et à quelques amis, pour leur faire part de l'heureux mariage...

DUBREUIL.

Ah! je voulais précisément vous parler... je vous avouerai que depuis quelques instans j'ai une idée qui me tracasse.

Mad. GERTRUDE.

Quoi donc?

DUBREUIL.

Certainement, je suis excessivement flatté de tout ce que votre charmante fille m'a dit par votre bouche; mais elle est très-soumise, très-obéissante... et je crains toujours qu'elle n'ait cédé, sans le dire, à l'autorité maternelle.

Mad. GERTRUDE.

Comment, monsieur, l'autorité! je n'ai jamais pensé à en faire usage.

DUBREUIL.

Ecoutez donc... elle est triste, rêveuse... ne serait-il pas possible qu'elle eût quelques chagrins... qu'une inclination secrète...

Mad. GERTRUDE, *vivement.*

Une inclination secrète!... Ah! l'horreur, ma fille... ma propre fille!... Estelle, je suis sûre qu'elle sera aussi indignée que moi... Ah! la voilà...

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ESTELLE.

ESTELLE.

Qu'y a-t-il donc, ma mère?

Mad. GERTRUDE.

Viens, mon enfant, viens répondre à monsieur qui ose t'accuser...

DUBREUIL.

Mais je n'accuse personne... c'est une supposition.

Mad. GERTRUDE.

Si fait, monsieur, c'est l'affront le plus cruel que vous puissiez nous faire... oser supposer à ma fille une inclination secrète...

ESTELLE, *à part.*

Alfred aura tout découvert, c'est fait de moi... (*Haut à Dubreuil.*) Bien certainement, monsieur, tout ce qu'on a pu vous dire... n'est pas vrai, c'est une calomnie.

Air : *On dit que dans le mariage.*

C'est à tort que l'on me soupçonne,
Si je contracte ce lien,
Jamais je n'aimerai personne,
Monsieur, je vous le jure bien!
Non, je suis sans détour;
Non, non, jamais d'amour!
Et je serai sage, j'espère,
Comme a promis (*bis*) ma mère.

Mad. GERTRUDE.

Eh bien!

DUBREUIL.

Un moment... Ecoutez-moi, Estelle, ceci est plus sérieux que vous ne pensez ; le changement d'état qui s'apprête pour vous, ne vous coûte-t-il aucun regret ?

Mad. GERTRUDE.

Comment voulez-vous qu'elle en éprouve, lorsque...

DUBREUIL, *impatienté*.

Pour Dieu, madame Gertrude, laissez-la répondre.

Mad. GERTRUDE.

Un mariage qui nous honore autant.

DUBREUIL

Ah!...

Mad GERTRUDE.

Je me tais... je me tais...

DUBREUIL, *à Estelle*.

Eh bien ! mon enfant ?

ESTELLE.

Monsieur, ce que dit ma mère, je le dis aussi, en tout ce qu'elle commande, je lui obéirai ..

DUBREUIL.

Obéir... c'est très-bien, ma fille... mais enfin, vous êtes jeune... très-jeune... si vous ne trouvez pas en moi des qualités qui vous plaisent ; ce que je veux avant tout, c'est qu'Estelle soit heureuse.

Mad. GERERUDE.

Mais comment ne le serait-elle pas ?... Réponds donc.

ESTELLE.

Oui, monsieur, très-heureuse,

DUBREUIL.

Et c'est librement que vous m'acceptez pour époux ?

ESTELLE. hésitant

Librement.?

Mad. GERTRUDE.

Sans doute, sans doute... Parle donc !

ESTELLE, *tremblante*.

Oh ! oui, oui, monsieur, très-librement.

Mad. GERTRUDE.

Eh! mon Dieu, cela se voit de reste, car vraiment ce sont des questions à lui faire perdre la tête... Ne sait-elle pas que nous ne voulons tous que son bonheur.

ESTELLE, *elle se jette dans ses bras.*

Maman!

Mad. GERTRUDE.

Chère amie!

DUBREUIL.

Allons, allons, en voilà assez, si l'on nous surprenait pleurant comme des enfans... Je vois que nous serons tous heureux; mais il se fait tard.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, NANETTE, *d'un côté, avec deux lumières,* FRANÇOIS, *de l'autre, avec son bougeoir.*

Air : *Allons prendre un peu de repos.*

TOUS.

Allons prendre un peu de repos.

NANETTE.

Mesdames, voici vos flambeaux.

FRANÇOIS.

Ah! ça, Monsieur, je vous en prie,
Il est onze heures et demie,
Et votre bonnet vous attend.

DUBREUIL ET Mme GERTRUDE.

Bon soir, bon soir, nous rentrons à l'instant.

DUBREUIL, *à Estelle.*

Bonne nuit, charmante amie.

(*A* Mme *Gertrude.*)

Ma voiture, au lever du jour,
Doit vous attendre dans la cour.

Mme GERTRUDE.

Mon gendre, je vous remercie.

FRANÇOIS.

Monsieur (*bis.*), dormons, je vous en prie.

NANETTE, *bas à Estelle.*

Oui, pour sortir plus librement,
J'ai fait un' bonne découverte.
Vous trouv'rez la p'tit' porte ouverte
D' ma chambre à votre appartement.

ESTELLE, *bas à Nanette.*

C'est impossible maintenant.
J'ai tout promis. (*bis.*)

DUBREUIL, *à Mme Gertrude.*

Ma chère amie,
Dormez bien cette nuit.

Mme GERTRUDE, ET ESTELLE.

Monsieur, je vous remercie.

FRANÇOIS, *presqu'endormi.*

Monsieur (*bis.*), dormons, je vous en prie.

ENSEMBLE.

DUBREUIL ET Mme GERTRUDE.

Il est bientôt minuit,
Retirons-nous sans bruit.

NANETTE.

Il est bientôt minuit,
Il va venir sans bruit.

ESTELLE.

Il est bientôt minuit,
Tout mon espoir s'enfuit.

FRANÇOIS.

Il est bientôt minuit,
Je vais rentrer sans bruit.

(*Les dames rentrent chez elles; Nanette emporte les deux lumières.*)

SCÈNE XIII.

DUREUIL, FRANÇOIS, *son bougeoir à la main et dormant debout.*

DUBREUIL, *regardant Estelle sortir.*

Maintenant il ne peut plus y avoir le moindre doute, et je suis sûr de mon bonheur... Nous vois-tu, mon cher François, dans notre ménage.

FRANÇOIS, *s'éveillant.*

On y va.

DUBREUIL

Eh bien! tu dors?...

FRANÇOIS.

Non, monsieur, je rêvais.

DUBREUIL.

Elle s'est prononcée, mon ami! elle n'a aucune autre inclination... aucun penchant qui puisse me donner la moindre inquiétude, c'est l'innocence, la candeur mêmes.

FRANÇOIS.

Eh bien! monsieur, allons dormir là-dessus.

DUBREUIL.

(*On entend un prélude.*) Hein! qu'est-ce que c'est que cela?

FRANÇOIS.

Quelque chanteur des rues qui va encore conspirer contre moi.

DUBREUIL.

Non, il joue trop bien .. Ah çà! est-ce qu'on donne des sérénades dans ce pays-ci... C'est sous cette fenêtre... si près de l'appartement d'Estelle, il n'y qu'elle de jeune femme dans cette auberge.

FRANÇOIS.

Allons, voilà la tête qui galoppe!

DUBREUIL, *l'arrêtant par le bras.*

Chut!... écoute!...

ALFRED, *chantant en dehors.*

Air : *Gentille fiancée.* (Fou de Péronne.)

Aimable Châtelaine,
Un jeune pélerin,
S'en va chantant sa peine,
Pour charmer le chemin.
Mais le froid va morfondre
Le pauvre troubadour;
Ici, pour lui répondre,
Ah! n'attends pas le jour.

(*L'orchestre joue la fin de l'air en sourdine pendant le dialogue qui suit.*)

DUBREUIL.

Ah! morbleu! s'il était possible, j'entends du bruit à cette porte. (*A François*) Vîte, éteins cette lumière... Tiens-toi là près de moi, et qu'il ne t'échappe pas un seul mot.

FRANÇOIS, *souffle la lumière.*

Si vous croyez y voir plus clair comme ça.

DUBREUIL.

On ouvre; tais-toi!...

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, NANETTE, *paraît d'abord, elle attire Estelle, qui paraît ne la suivre qu'avec répugnance. Il fait nuit.*

NANETTE.

Venez, mamzelle, tout le monde est couché.

ESTELLE.

Air : *Comme il m'aimait.*

Je meurs de peur! (*bis.*)

FRANÇOIS, *à Dubreuil.*

Eh! mais, je connais ce ramage?...

(*Dubreuil lui fait signe de se taire.*)

ESTELLE.

Si ma mère... ô ciel!... quel malheur!

NANETTE.

N'ayez pas peur. (*bis.*)

ESTELLE.

Il est en bas...

NANETTE.

Le grand dommage!...
Vous êtes au premier étage...
N'ayez pas peur.

DUBREUIL, *confondu.*

C'est Estelle!

NANETTE, *ouvrant la fenêtre.*

Etes-vous là?... le voici; parlez-lui donc, mamzelle.

DUBREUIL, *bas.*

Je suis anéanti!

ESTELLE, *à la fenêtre.*

Oui, c'est lui . . . ah! chère Nanette, prends bien garde, et si tu entends le moindre bruit. (*Ayant l'air de faire la conversation avec Alfred.*) Au nom du ciel! ne parlez pas si haut... si je suis venue, ce n'est que pour vous dire un dernier adieu. (*Ecoutant*) Un malheur?... hein?... comment, je ne vous entends pas... parlez un peu plus haut... obligé de me fuir... vous ne pouvez m'expliquer?... un billet... (*On jette du dehors un papier attaché à une pierre sur le théâtre du côté de François.*) Eh bien! où est-il donc?

NANETTE, *cherchant.*

Il est tombé par ici, je crois.

DUBREUIL, *bas à François.*

De ton côté... avance doucement, tâche de le ramasser.

ESTELLE, *à la fenêtre.*

Eh! mon Dieu! il s'éloigne maintenant sans me dire un seul mot.

(*François en avançant rencontre une chaise et tombe avec elle.*)

FRANÇOIS.

Ouf!

NANÈTTE, *bas.*

Sauvons-nous, mamzelle.

ESTELLE. *d'une voix faible.*

Nous sommes perdues...

(*Elles rentrent précipitamment dans la chambre n° 8.*)

SCÈNE XV.

DUBREUIL, FRANÇOIS.

DUBREUIL.

Maladroit!

FRANÇOIS.

Dam, monsieur, on n'y voit goutte... mais c'est égal, j'ai la lettre... tenez...

DUBREUIL.

Vîte, de la lumière dans ma chambre ; dépêche-toi donc...

FRANÇOIS.

Allons, nous voilà dans le coup de feu.

(*Il entre dans la chambre n° 9.*)

DUBREUIL, *seul.*

Dix-sept ans, et tant de hardiesse... au moment de se donner à un autre... et après m'avoir juré... il y a dequoi perdre la tête. Allons donc, François; ce misérable est d'une lenteur...

FRANÇOIS, *revenant avec de la lumière.*

Voilà, voilà... un peu de patience

DUBREUIL, *regardant.*

Mon neveu... oui, c'est son écriture.

FRANÇOIS.

Votre neveu!... eh bien! c'est une consolation... ça ne sort pas de la famille!

DUBREUIL.

Le traître! cours vîte le chercher... non... attends, va réveiller la mère... non, elle en mourrait sur le coup! c'est à la perfide elle-même que je veux m'adresser... je veux l'accabler de reproches.. Non, non, je me connais, je ne pourrais pas supporter ses larmes... Eh bien! tu ne m'entends pas, vas donc ..

FRANÇOIS, *étourdi.*

Mais où, monsieur? vous voulez dix choses à la fois.

DUBREUIL.

Eh! non, c'est mon neveu, tu n'entends pas que c'est mon neveu, (*regardant le billet*) il est à l'auberge en face, cours vîte, s'il ne vient pas, je te chasse sans pitié... Ah! demande aussi les chevaux... fais avancer la voiture... je n'en puis plus... Eh! vas donc, bourreau!

FRANÇOIS

Ce st fini, la tête a déménagé!

Il sort en courant.

SCÈNE XVI.

DUBREUIL, *seul*, *furieux*.

Me tromper l'un et l'autre, s'aimer à mon insçu... et dire qu'elle m'épouse librement... Je sais bien que l'effroi que lui inspire sa mère... mais n'importe, c'est une trahison ; elle était si douce, si aimable à mes yeux ; je me promettais tant de bonheur ; n'ai-je pas des droits... oui, je l'épouserai, dès demain elle sera malheureuse, moi aussi... mais c'est égal, je me vengerai de ces ingrats! et puis qui sait, elle ne sera pas si malheureuse, j'ai été aimable, dans mon temps... si je puis seulement me rappeler... Chut... voici mon neveu, contenons-nous.

SCÈNE XVII.

DUBREUIL, ALFRED, *et ensuite* NANETTE *dans le fond*.

DUBREUIL.

Approchez, monsieur, approchez.

ALFRED, *à part*.

Je tremble qu'il ne sache quelque chose!... (*Haut.*) Mon oncle, c'est par votre ordre, car je n'aurais pas remis le pied dans cette maison.

DUBREUIL, *se remettant*.

Je n'en doute pas, mon ami; mais depuis ta visite, je me suis reproché de ne t'avoir pas confié le sujet qui m'a amené à Nevers; tel que tu me vois, je vais me marier.

ALFRED, *troublé*.

Vous?

DUBREUIL.

Oui, tout est disposé... ma future est là... mais je t'avouerai que je ne suis pas sans inquiétude, je crois que l'on me trompe...

NANETTE, *dans le fond*.

Voyons donc si j' pourrons retrouver ce maudit billet... Ah! mon Dieu! (*Elle se masque d'un fauteuil et écoute.*)

ALFRED, *tres-embarrassé.*

Ah ! vous croyez que l'on vous trompe ?

DUBREUIL.

Oui, c'est une idée que j'ai, je soupçonne qu'elle a un amant qui cherche à lui parler, à la voir en secret, et je veux que tu m'aides à découvrir la vérité.

ALFRED.

Moi, mon oncle ?

NANETTE, *à part.*

Son oncle !

DUBREUIL.

Oui, mon ami... tu vas faire l'amant, tu prendras le premier nom venu, celui de Félix par exemple.

ALFRED, *à part.*

Il sait tout !

DUBREUIL.

Tu chanteras à cette porte un petit air, c'est le signal convenu... il n'y a pas de danger qu'elle te reconnaisse. Vous serez au milieu de la nuit ; tu lui parleras de ton amour comme si elle t'aimait depuis long temps... je serai là... j'entendrai sa réponse... et malheur à elle si en effet elle en aime un autre que moi !

NANETTE, *à part.*

Ah ! quel complot abominable ! courons vîte prévenir mamzelle. (*Elle rentre sans être aperçu.*)

ALFRED.

Mais, mon oncle, parler à d'amour une personne...

DUBREUIL.

Que l'on n'aime pas, veux-tu dire ?.. suppose que tu l'aimes... à vingt ans, moi, j'aurais fait toutes les suppositions possibles dans ce genre-là... Allons, commence un petit air tendre... je vais cacher la lumière.

Il la place dans sa chambre.

ALFRED, *à part.*

Dieu ! quelle situation ! si Estelle m'entend, elle reviendra, et son amour peut la trahir.

DUBREUIL.

Eh bien ! y sommes nous ?

ALFRED.

Mon oncle ?

DUBREUIL.

Je le veux, obéissez.

ALFRED.

Allons, puisqu'il le faut... (*A part.*) Pourvu qu'Estelle me comprenne. (*Il chante à demi-voix.*)

Dans ce bocage solitaire,
Ah ! fillettes ! ne venez pas,
Ne venez pas...

DUBREUIL, *l'interrompant.*

Quelle diable de chanson vas-tu choisir là... est-ce que tu crois qu'on fait venir quelqu'un en lui disant :

Ne venez prs, ne venez pas.

Chante donc quelque chose de plus gentil, de plus engageant... par exemple :

Aimable Châtelaine !

ALFRED, *d'un air suppliant.*

Ah ! mon cher oncle !

DUBREUIL.

Et surtout chante plus haut.

ALFRED.

Mais si j'allais réveiller sa mère.

DUBREUIL, *d'un air de bonhomie.*

Ah ! tu sais donc qu'il y a une mère ?

ALFRED, *se reprenant.*

Moi, mon oncle...

DUBREUIL

Je ne croyais pas te l'avoir dit... au surplus, tu as raison... parce qu'il y en a toujours... mais la mère dort bien... sois tranquille, je réponds de tout... chante, mon garçon.

ALFRED, *prenant son parti.*

Il n'y a pas moyen de l'échapper. (*Il chante.*)

Aimable Châtelaine,
Un jeune pélerin...

DUBREUIL, *bas.*

Qu'est-ce que te disais... la porte s'ouvre... songe bien à ce que je t'ai recommandé... pas un mot qui puisse lui faire soupçonner que je suis là... soyez vif, soyez aimable...

ALFRED.

Mais, mon oncle...

DUBREUIL.

Soyez aimable, monsieur, ou je vous déshérite...

Il se place derrière lui.

ALFRED, *à part.*

Ah! si ce n'était que sa fortune...

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, ESTELLE *s'avançant.*

ESTELLE, *à part.*

J'ai tort, sans doute, de suivre les conseils de Nanette; c'est si mal de mentir, mais elle dit que c'est le seul moyen d'éviter la colère de ma mère; M. Dubreuil est là avec lui, il m'écoute, avançons.

ALFRED, *à part.*

Et aucun moyen de la prévenir du piége.

ESTELLE, *à voix basse.*

Est-ce vous, Félix?

ALFRED, *embarrassé et regardant souvent son oncle.*

Oui... c'est moi... je voulais...

ESTELLE.

Pourquoi êtes-vous venu? votre présence ne peut que me rappeler mes torts .. la faiblesse que j'ai eue de vous aimer sans l'aveu de ma mère...

DUBREUIL, *à part.*

Cela commence bien.

ALFRED.

Ah ! croyez que si je n'y avais été forcé...

DUBREUIL, *pas et le poussant.*

Tais toi donc, ce n'est pas ça...

ALFRED.

Je voulais dire que notre amour...

ESTELLE.

Félix, il n'y faut pas penser, nous étions moins coupables que nous ne le pensions.

ALFRED.

Comment ?

ESTELLE.

Ne vous fâchez pas, je vous en prie, j'ai découvert que je vous aimais beaucoup moins que je ne le croyais.

Air : *J'étais au fond d'un vert boccage.*

Par devoir je viens vous instruire,
De l'erreur, hélas ! où j'étais ;
A seize ans, pour rien on soupire,
J'avais cru que je vous aimais ;
Mais la raison et me guide et m'inspire !

ALFRED, *s'oubliant.*

Comment ? ô ciel ! pour payer mon martyre,
Vous me trahissez en ce jour,
Quand je vous aime sans retour ?

ESTELLE, *qui lui a fait inutilement des signes.*

Monsieur, ici, je dois le dire :
Vous n'entendez rien à l'amour.

ALFRED, *avec jalousie.*

C'est affreux, mademoiselle, après tous vos sermens, vos protestations, lorsque vous m'avez juré mille fois que vous détestiez celui qu'on voulait vous faire épouser.

ESTELLE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, il se perd.

DUBREUIL, *bas.*

Eh bien ! eh bien ! tu prends trop chaudement mes intérêts.

ALFRED, *hors de lui.*

Au surplus, mademoiselle, je n'aurai pas grand peine à prendre mon parti.

ESTELLE, *avec dépit aussi.*

Oh! je n'en doute pas, monsieur.

ALFRED, *s'échauffant.*

C'est même le plus grand plaisir que vous puissiez me faire...

ESTELLE, *les larmes aux yeux.*

Et moi donc, si vous croyez que j'en aie le moindre regret.

ALFRED.

Une volage!

ESTELLE.

Un infidèle, un ingrat!

Air : *Dans cet asyle pur et tranquille.* (Eaux du Mont-d'Or.)

Non, } pour la vie,
Oui, }
Je vous oublie!
Plus d'amours,
Adieu pour toujours.
Je me dégage,
Cœur trop volage,
Pour jamais, } *bis.*
Enfin, je vous hais. }

DUBREUIL, *se mettant entr'eux.*

Eh! mes amis! c'est assez de colère!
Je suis content, calmez ces fureurs-là.
Voyez un peu quel est mon ministère,
Je suis forcé de mettre le holà!...

ENSEMBLE.

ALFRED ET ESTELLE.

Oui, pour la vie, etc.

DUBREUIL.

Quelle furie!
Que tout s'oublie...
En ce jour,
C'est par trop d'amour!

Calmons l'orage,
Plus de tapage,
Et je vais rétablir la paix !

ALFRED et ESTELLE, *criant et pleurant.*

C'est une horreur! une abomination!

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, MADAME GERTRUDE, NANETTE, FRANÇOIS. *Ils ont chacun une lumière à la main et entrent par des portes différentes, les deux jeunes gens sont confus.*

FRANÇOIS.

Quel tintamarre!...

NANETTE, *accourant.*

Ah! mon Dieu, que s'est-il donc passé?

Mad. GERTRUDE.

Est-ce la voiture? me voilà, me voilà. (*apercevant Alfred*) Que vois je, un jeune homme?

DUBREUIL, *la prenant par la main.*

C'est mon neveu qui vient d'arriver tout juste pour me servir de témoin.

Mad. GERTRUDE.

Votre neveu... je ne savais pas que vous en eussiez... Comment donc... un jeune homme de la physionomie la plus heureuse .. Monsieur, j'ai bien l'honneur... puisque monsieur est du voyage, et que la voiture est prête, je ne vois pas ce qui nous empêche...

DUBREUIL.

Une simple formalité; c'est qu'il faut vous dire, ma chère voisine, que mon neveu, qui est très scrupuleux sur les mariages, prétend qu'il est impossible que mademoiselle m'ait choisi de son pur mouvement.

ALFRED.

Mon oncle!

DUBREUIL.

Il croit qu'on a forcé son inclination, qu'on lui a arraché le *oui* fatal, comme si nous étions capables... comme il représente ma famille, je ne serais pas fâché que mademoiselle répétât devant lui...

Mad. GERTRUDE.

Comment, monsieur, encore!...

DUBREUIL.

Non pas pour moi, je sais maintenant à quoi m'en tenir, mais pour monsieur mon neveu, qui est un entêté et que je veux convaincre de mon empire sur le beau sexe.

Mad. GERTRUDE.

En vérité, monsieur, voilà bien l'idée la plus ridicule... n'importe, il faut vous contenter... Parlez, Estelle. (*Elle la fait passer à la gauche de Dubreuil.*)

ESTELLE.

Je vous l'ai dit, monsieur, j'obéirai à ma mère.

DUBREUIL.

Eh bien! décidément vous m'acceptez pour époux?

ESTELLE, *jette les yeux sur Alfred, les baisse et répond avec effort.*

Oui, monsieur.

Mad. GERTRUDE, *triomphant.*

Eh bien! monsieur?

DUBREUIL.

Eh bien! madame,... c'est donc à moi de dire *non* pour tous deux!

TOUS.

Non!

Mad. GERTRUDE.

Quoi! monsieur...

DUBREUIL, *lui montrant sa fille.*

Regardez-la... voyez son trouble, son effroi.. ses yeux noyés de larmes, tout cela ne vous dit rien, vous... vous, sa mère, cela ne vous apprend pas que le cœur a dit *non*?...

Mad. GERTRUDE.

Vous pourriez supposer.

DUBREUIL.

Eh! madame, je ne suppose plus... je sais tout, ces deux enfans s'aimaient, s'adoraient depuis long-temps, votre fille s'immolait à votre volonté; mon neveu, brave garçon, se sacrifiait au repos de son oncle; ~~mais j'ai découvert à temps mon erreur, malheur à ceux qui la savent trop tard!~~

Mad. GERTRUDE.

Est-il possible... ils s'aimaient... Ah! grand Dieu! après l'éducation que je lui ai donnée!...

DUBREUIL.

Eh! morbleu, ne parlez pas de cette éducation qui la perdait... au lieu d'obtenir la confiance de votre fille, vous l'avez réduite à chercher les conseils des valets, des servantes; elle est douce, bien née, et grâce à vous, elle apprenait déjà à tromper sa mère; à déguiser la vérité... et voilà ce qu'on ose appeler bien élever les enfans; on leur enseigne à démentir les sentimens les plus innocens... Pourvu qu'une jeune fille feigne de détester ce qu'elle désire le plus, pourvu qu'elle se prête à prononcer, quand on le lui ordonne, un *oui* parjure, origine de tant de scandales.. il est convenu qu'elle est bien élevée, et on appelle une bonne éducation, celle qui lui enseigne l'astuce et le silence d'un esclave.

Mad. GERTRUDE, *sanglottant.*

Ah? monsieur, quels reproches!

DUBREUIL.

Allons, allons, il ne s'agit pas de pleurer, croyez-vous que je ne sois pas là pour tout réparer...

Air : *Dis-moi, mon vieux, dis-moi.*

Oui, je voulais femme jeune et jolie,
Qu'allais-je faire? hélas! pauvre vieillard!
Il était temps, j'ai connu ma folie :
Malheur à ceux qui la savent trop tard!
Femmes, je vois qu'au déclin de notre âge,
Il ne faut plus rechercher votre main,
Que pour s'appuyer en voyage,
Et nous mener jusqu'au bout du chemin.

ALFRED, *sautant à son cou.*

Mon cher oncle !

NANETTE.

Ah! l'honnête homme qu' ça fait !...

Mad. GERTRUDE, *l'embrassant.*

Si j'avais su cela... sois heureuse, chère enfant !

ESTELLE, *embrassant sa mère.*

Ma mère !... ah ! monsieur, que vous êtes bon... je pourrai donc vous aimer comme je le désirais.

DUBREUIL, *la serrant dans ses bras.*

Oui, ma fille, tu m'aimeras comme un ami, comme un père, c'est là le nom qui me convient, et ce que je veux toujours être pour toi... Ah çà ! tout est disposé pour la noce, à Moulins... il n'y aura rien de changé... nous partirons demain...

ALFRED.

Mon oncle, puisque la voiture est prête, si nous partions tout de suite ?...

DUBREUIL.

Du tout, monsieur, du tout... maintenant que je ne me marie plus... je veux dormir...

FRANÇOIS, *reprenant son bougeoir.*

Ça vous vaudra mieux, monsieur, et à moi aussi.

VAUDEVILLE.[1]

ALFRED.

Air : *Craignant pour l'objet.*

N'oubliez pas, ma chère amie,
Quand on nous unit aujourd'hui,
Qu'une seule fois, dans sa vie,
Jeune fille doit dire : oui.

Mais, lorsqu'elle est dans son ménage,
Ce mot-là n'est plus de saison ;
Pour demeurer heureuse et sage,
Femme doit toujours dire : non.

Mme GERTRUDE.

J'eus toujours un bon caractère,
On m'offrit un premier mari ;
J'étais jeune, j'étais légère,
En baissant les yeux je dis : oui.
Pour le second, ce fut de même ;
Aujourd'hui, j'ai de la raison ;
Et s'il en venait un troisième,
Ma foi, je ne dirais pas : non.

NANETTE.

Ma petit' cousine, la blonde,
N'a pas pu trouver un parti ;
Parc' que dans l' village, à la ronde,
Ell' disait : non ; elle disait : oui.
Je n' sais pas si j' savons m'y prendre ;
Mais ; partout comme dans not' canton,
J'avons des amoureux à r'vendre,
Parc' que je n' dis ni oui, ni non.

DUBREUIL, *à Mme Gertrude.*

J'ai pris le parti le plus sage,
Et je me résigne à mon sort ;
Car, avec femme de son âge,
Nous n'eussions pas été d'accord.
L'amour nous aurait fait la guerre,
J'aurais vu ce joli tendron,
Dire toujours oui, pour me plaire,
Et j'aurais trop souvent dit : non.

ESTELLE.

Si l'on vous dit, en confidence :
Cet ouvrage est-il fort joli ?

Entre nous, Messieurs, moi, je pense
Qu'ici vous ne direz pas oui.
Mais si l'on dit : Ça peut-il plaire ?
A voir une fois, est-ce bon !
Auteurs, Acteurs, chacun espère,
Qu'ici vous ne direz pas : non.

FIN.

OURIKA,

OU

LA PETITE NÉGRESSE,

DRAME EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS,

IMITÉ DU ROMAN,

PAR MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 25 MARS 1824.



PARIS,
Chez QUOY, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre, boulevard St.-Martin, nº 18;
Et chez les Marchands de Nouveautés.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DE BEAUVAL.	Mme LEPEINTRE.
FRANVILLE, ancien armateur, son frère.	M. BOSQUIER.
CHARLES, fils de Mme De Beauval.	M. TOUSEZ.
ANAIS, Pupille de Franville.	Mlle PAULINE.
OURIKA, Jeune négresse.	Mlle JENNY VERTPRÉ.
MARCELIN, Jardinier.	M. BRUNET.
Un Paysan.	M. GEORGE.
Valets, Villageois et Villageoises.	

La scène est au château de Madame de Beauval, aux environs de Bordeaux.



Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 2 mars 1824.

Par ordre de Son Excellence :

Le Chef adjoint,

COUPART.

Les exemplaires non revêtus de la signature suivante seront réputés contrefaits.

De l'Imprimerie de DAVID, rue du Faubourg Poissonnière, n° 1.

OURIKA,

OU

LA PETITE NÉGRESSE,

DRAME EN UN ACTE.

Le théâtre représente un jardin élégant. A droite du spectateur, un pavillon élégant avec une fenêtre en face du public : il n'y a pas de porte en scène à ce pavillon, on est censé y entrer par la coulisse. A gauche, des arbres, un bosquet. Au troisième plan, une partie de la façade du château. Au fond, la rivière, séparée du jardin par un mur à hauteur d'appui.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE BEAUVAL, OURIKA, CHARLES.

(*Au lever du rideau, madame de Beauval assise sur une chaise de jardin, est occupée à lire; Ourika, assise à ses pieds dessine le portrait de Charles, qui se lève souvent avec impatience.*)

OURIKA, *à Charles.*

Mais, monsieur, restez donc un moment en place... Voilà deux fois que je recommence les yeux.

CHARLES, *se levant.*

Eh! bien, ma chère Ourika, ne m'en faites pas du tout... Je n'y tiens pas.

OURIKA.

Qu'il est insupportable. Si vous aviez été sage, je vous aurais chanté le petit air de mon pays, que vous aimez tant!...

CHARLES, *se rasseyant.*

Oh! alors, je ne bouge plus.

Mme DE BEAUVAL, *souriant.*

Nous allons voir cela...

OURIKA.

Air *créole.*

Tournez, tournez, cher belle,
Doux yeux toi dans yeux moi
Mirez amant fidèle
Qui gagnez cœur pour toi;
Quand bouche à toi sourit,
Tout corps moi tressaillit;
Mais si petit nuage
Troubler gentil ménage,
Cœur moi manquer courage,
Loin de toi va souffri
Et puis... et puis,
Moi sinti li mouri.

CHARLES, *regardant au fond avec impatience.*
Pas de nouvelles?... je suis d'une impatience!...

OURIKA, *se levant.*

Même air.

Quand toi couri montagne,
Moi couri après toi,
Pour trapper p'tit compagne
Qui gagné zamour moi;
Quand li va fatigué
Sur cœur moi li porté,
Alors, gentil voyage
Vini doubler courage;
Prends doux baiser pour gage,
Tout bonheur moi senti,
Et puis et puis,
Dans plaisir cœur à moi li mouri.

CHARLES, *se levant.*
Ah! je crois que j'entends mon oncle...

OURIKA.

Là... encore! (*à Charles.*) Vous verrez, monsieur, qu'il faudra, pour vous faire à mon goût, que je vous dessine de mémoire... car depuis quelque temps vous êtes si préoccupé, si inquiet. (*Elle jette son dessin et son crayon.*) Charles!... Est-ce que vous ne vous trouvez plus bien près de votre mère... près de moi?...

CHARELS.

Pouvez-vous le penser!...

Mme DE BEAUVAL.

Non, mon enfant, mais un événement qui se prépare... tu le sauras...

CHARLES.

Oui... oui, ma chère Ourika .. vous le saurez bientôt...

OURIKA, *bas à madame de Beauval, et tristement.*

Bonne amie... pourquoi donc ne me dit-il plus *toi*... Il me semble qu'il m'aime moins...

Mme DE BEAUVAL.

C'était bon autrefois... mais tu n'es plus un enfant, et les convenances s'opposent...

OURIKA.

Ce serait bien mal à lui... car moi, chaque jour je sens que je l'aime davantage!...

CHARLES, *qui s'est rapproché.*

Ah! je le sais... bonne Ourika...

OURIKA.

Comment?

CHARLES.

Oui... Pendant que j'étais à Naples, vous m'avez caché le danger qui menaçait mon excellente mère... sans vos soins, sans ce dévouement généreux... c'est vous qui me avez conservée!

OURIKA, *souriant.*

Est-il donc si étonnant que l'on fasse tout pour sauver le seul bien que l'on possède au monde? Vous deux... n'êtes vous pas la seule famille d'Ourika... orpheline, amenée en France dès l'âge de six ans par votre oncle, je ne vous ai plus quittés. (*A madame de Beauval.*) Ne suis-je pas votre enfant adoptif, la compagne de votre fils chéri... élevée près de lui... n'est-ce pas à vous que je dois mon éducation, mes faibles talens, et bien plus... le bonheur d'aimer et d'être aimée?

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Ne craignez pas que de mon cœur
Ce tendre souvenir s'efface...
Mon avenir et mon bonheur,
C'est en vous seuls que je les place.

(*A madame de Beauval.*)

Si je ne vous dois pas le jour,
Vous êtes cependant ma mère;
Car vous avez tout mon amour...

(*Montrant Charles.*)

Et j'aime Charles comme un frère.

Mme DE BEAUVAL.

Oui, chère enfant... tu seras toujours ma fille... (*Elle la serre dans ses bras.*)

CHARLES, *lui prenant la main.*

Et ma sœur... ma sœur bien aimée (*vivement.*) Oh! pour le coup, j'entends quelqu'un... si c'était mon oncle... Non, c'est le jardinier... Marcelin... Marcelin...

SCÈNE II.

Les Mêmes, MARCELIN (*une paire d'arrosoirs à la main*).

MARCELIN.

Vous me demandais... C'est que j'ons là... des salades qu'ont une soif d'enragé...

CHARLES.

Tu iras plus tard... As-tu vu mon oncle ce matin?

MARCELIN, *posant ses arrosoirs.*

Monsieur Franville?

Mme DE BEAUVAL.

Est-ce qu'il n'est pas encore descendu?

MARCELIN.

Descendu!... ah! ben, il était déniché drès cinq heures du matin... il a fait un sabat... il a réveillé lui-même le cocher, l' palfrenier, les chevaux... a fait atteler la voiture de madame... et est parti pour Bordeaux.

CHARLES, *avec joie.*

Pour Bordeaux!... Ah! ma mère, il n'y a que deux lieues... il ne peut tarder à revenir. (*à Marcelin*) Et il n'a rien dit?...

MARCELIN.

Non, monsieur... c'est-à-dire... ah! ma fine, j' l'avions déjà oublié... il m'a chargé de commander au maît' d'hôtel un dîner... d'une fameuse taille... parce qu'il vous ramènera de la compagnie.

CHARLES.

De la compagnie !... Vous l'entendez? ce ne peut être qu'Anaïs.

OURIKA.

Mais quel est donc cette Anaïs, dont je vous entends parler si souvent ?

Mme DE BEAUVAL.

Anaïs de Berty... c'est une jeune personne fort intéressante, la pupille de mon frère... qu'il a fait élever au couvent... à Bordeaux... et que Charles et moi, nous avons été voir quelquefois.

CHARLES.

Vous l'aimerez, j'en suis sûr... vous verrez... elle est si bonne, si jolie... (*à Marcelin, qui a repris ses arrosoirs*) Ah ! Marcelin, vîte, mon garçon... des fleurs dans la chambre à côté de celle de ma mère... Et le dîner... personne n'y a pensé ?...

OURIKA, *souriant*.

Ah ! mon Dieu ! quelle inquiétude... quelle agitation... soyez tranquille... je vais donner les ordres nécessaires.

CHARLES.

Oui, oui... allez, ma chère Ourika... (*Elle sort.*) (*à Marcelin*) Et toi, tes fleurs...

MARCELIN.

C'est dit !... drès que j'aurai arrosé mes vingt-quatre plates-bandes d' chicorée et d' romaine.

CHARLES.

Tout de suite... sur-le-champ.

MARCELIN, *tristement*.

Dieu ! mes malheureuses chicorées !...

AIR : *Voulant, par ses œuvres complètes.*

Ainsi mon pauvre jardinage,
Pendant c' tems se dessèch'ra donc ?

CHARLES.

Ne réplique pas davantage.

MARCELIN.

M'sieur Charl's, j' vous demande pardon,
Comm' nous les plant's ont leux coutumes,
J' l'éprouv' chaqu' jour, j'en suis certain ;
Y a rien comm' la goutt' du matin,
Pour les hommes et pour les légumes.

(*Il sort*).

SCÈNE III.

CHARLES, Mme DE BEAUVAL.

CHARLES.

Quel bonheur !... tous les obstacles sont donc enfin applanis !

Mme DE BEAUVAL.

Je l'espère, comme toi ; ton mariage ne sera plus un mystère... surtout pour cette pauvre Ourika, qui est toute étonnée de nous voir un secret.

FRANVILLE, *en dehors.*

Au jardin ?... c'est bon, c'est bon.

CHARLES, *accourant.*

J'entends la voix de mon oncle... oui, ce sont eux !

SCÈNE IV.

Les Mêmes, FRANVILLE, ANAIS.

FRANVILLE, *donnant la main à Anaïs.*

Ah ! vous voilà, vous autres... vous ne vous attendiez pas à cette surprise là ?

CHARLES, *baisant la main d'Anaïs.*

Mon oncle, vous êtes charmant... Chère Anaïs !...

ANAÏS, *embrassant madame de Beauval.*

Que je suis heureuse de vous revoir !

CHARLES, *vivement.*

Eh ! bien, mon oncle ?

FRANVILLE.

Eh ! bien, mes enfans... le consentement de la tante d'Anaïs est arrivé ce matin !

CHARLES, *avec joie.*

J'en étais sûr !... c'était bien la peine de faire un si grand mystère de ce mariage...

FRANVILLE.

Ah ! mon cher ami... c'est que j'ai de l'expérience... Ces choses là ne sont à peu près sûres, que lorsqu'elles sont faites... et encore, moi, qui te parle, je n'ai jamais pu me marier... pourquoi ?...

AIR *du premier Pas.*

Au premier ban,
Par plus d'un bavardage,
J'ai toujours vu se finir mon roman...
Pour un marin jugez donc quel outrage,
Tous mes hymens venaient faire naufrage,
Au premier ban.

Voilà pourquoi, si je l'avais pu, je ne l'aurais pas dit à la future elle-même.

ANAÏS.

Oui... et vous ne comptez pour rien notre impatience, nos tourmens... oh! le méchant tuteur!...

FRANVILLE.

Oh! bien méchant, en effet! un homme qui depuis deux mois remue ciel et terre pour vous deux... qui a quitté le Sénégal, ses plantations, son sucre et son café, pour empêcher qu'on ne vous fît épouser ce petit cousin que vous détestez et que votre tante protégeait... un homme enfin qui vous assure toute sa fortune, à la seule condition de bien vous aimer et de l'aimer un peu lui-même, quand vous en aurez le temps... c'est un homme affreux que ce tuteur!

CHARLES.

Non, non, c'est un ange!

ANAÏS.

Un père!

Mme DE BEAUVAL.

Le plus tendre ami! (*Ils l'entourent.*)

FRANVILLE, *les regardant avec plaisir et les prenant dans ses bras.*

Hum! petits séducteurs!

CHARLES.

Vous dites donc, mon cher oncle, que le notaire...

FRANVILLE.

Le notaire est prévenu!... il va se transporter ici avec une cargaison de papier timbré, et nous signons sur-le-champ.

CHARLES.

Pourvu maintenant qu'il ne soit pas retardé en chemin.

FRANVILLE.

Sois donc tranquille, mon garçon... les amans ont toujours pour eux la providence... et les notaires...

SCÈNE V.

Les Mêmes, OURIKA.

OURIKA.

Ah! M. Franville, vous voici.

FRANVILLE.

Bonjour, bonjour petite.

OURIKA.

Je suis bien contente; je viens de voir ce bon Laurent, le vieux contre-maître de votre vaisseau qui m'a amené en France.

FRANVILLE.

Il est ici?... C'est juste, il doit repartir aujourd'hui.

OURIKA.

Il m'a reconnu tout de suite. Oh! c'est que nous nous aimons tant; il dit que je ne suis pas changée du tout... (*apercevant Anaïs.*) ah!... (*en regardant Charles.*) c'est sans doute...

CHARLES.

Oui... c'est elle!...

(*Anaïs se retourne, aperçoit Ourika, et fait un mouvement de surprise.*

OURIKA, *à Franville.*

Eh! mais... comme elle me regarde... est-ce que j'ai quelque chose d'extraordinaire?

FRANVILLE.

Non, non, mon enfant... c'est qu'en te voyant pour la première fois... ma chère Anaïs, c'est cette petite Ourika dont je vous ai souvent parlé... elle est la fille adoptive de la maison, et j'espère que vous aurez un peu d'amitié pour elle.

ANAÏS.

Sa tendresse pour Mme de Beauval suffit pour me la rendre chère... et je sens que je l'aime déjà beaucoup.

(*Elle lui tend la main.*)

OURIKA, *s'avançant pour l'embrasser.*

Oh! moi aussi...

(*Anaïs, par un mouvement involontaire, se recule.*)

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Mais... elle ne m'embrasse pas,
Eh! quoi, m'accueillir de la sorte;

FRANVILLE.

Ici ne t'en étonne pas,
Ce n'est qu'un reste d'embarras
Que du couvent elle rapporte.
Moi, je vais toujours commencer,
D'un baiser je n'ai pas de honte...
(*A Anaïs.*)
Pour toi je veux bien l'avancer,
Et plus tard (*bis*) tu m'en tiendras compte.

Mme DE BEAUVAL, *à Ourika.*

Vous aurez le temps de vous connaître, nous n'avons plus de secrets pour toi, Ourika; Anaïs va devenir ta sœur.

OURIKA, *inquiète.*

Ma sœur?...

Mme DE BEAUVAL.

Oui... Charles se marie, et voilà sa femme.

OURIKA.

Sa femme!... (*à part.*) ah! mon Dieu!...

FRANVILLE.

C'est bien... c'est bien, vous vous ferez des complimens une autre fois... songeons à notre grande affaire et menons cela rondement... Chère Anaïs, la femme de chambre de ma sœur va vous conduire à votre appartement... (*Il appelle.*) Justine! Justine! (*Une femme de chambre paraît; Mad. de Beauval va lui parler.*)

FRANVILLE.

Ah!... et le bouquet de la mariée...

CHARLES.

Je l'oubliais... (*à Ourika*) ma chère Ourika... chargez-vous en, je vous prie... toutes les roses du jardin!...

OURIKA, *pensive.*

Oui... oui... Charles... j'y cours... (*à part en sortant*) Sa femme!... je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve!... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Les Précédens, excepté OURIKA.

FRANVILLE, *à Anaïs.*

Faites-vous bien belle, ma petite nièce, nous aurons grand monde, et je veux voir l'effet de mes diamans; vous aussi, monsieur mon neveu, allons, la grande tenue.

Mme DE BEAUVAL.

Je vais moi-même m'occuper de ma toilette.

FRANVILLE, *l'arrêtant.*

Non, non, j'ai besoin de vous, ma sœur (*à demi-voix*) il faut que je vous parle d'une affaire importante; cela regarde Ourika (*aux jeunes gens qui parlent ensemble.*) Allons donc, jeunes gens, si vous me faites attendre... je vous le rendrai.

(*Ils remontent la scène en accompagnant Anaïs, qui sort avec la femme de chambre et Charles, qui les suit. Pendant ce temps, Ourika paraît dans le pavillon.*)

SCÈNE VII.

OURIKA, *dans le pavillon*, FRANVILLE et Mme DE BEAUVAL.

OURIKA, *dans le pavillon, se croyant seule et posant sur la table une corbeille de fleurs.*

(*Tristement*) Je suis bien aise d'avoir eu un prétexte pour ne pas les suivre... sa femme!... Elle est jolie... très-jolie... Eh! bien, c'est singulier, je ne me sens pas pour elle une amitié bien vive...

FRANVILLE, *descendant la scène.*

Là... sommes-nous seuls?

Mme DE BEAUVAL.

Qu'avez-vous donc à me dire?..

FRANVILLE.

C'est une inquiétude qui me poursuit depuis hier!... et maintenant que nos enfans sont heureux... il faut enfin songer à cette pauvre Ourika!...

OURIKA, *à part.*

Cette pauvre Ourika!..

Mme DE BEAUVAL.

Ah! de tout mon cœur... mais qui peut vous alarmer?

n'est-elle pas mon amie, ne l'ai-je pas toujours traitée comme ma fille?

FRANVILLE.

Et c'est justement ce qui me fait trembler. La pauvre petite ne se doute pas de sa position! Quand je vous l'ai donnée, ma sœur, je ne prévoyais pas que cette éducation qu'elle recevrait près de vous allait étendre son esprit, élever ses sentimens!... Habituée à vivre dans votre ~~amitié~~ intimité, elle a acquis des talens, son jugement s'est formé... elle est devenue charmante, j'en conviens, mais enfin elle n'a pu changer son visage... et ce visage très-gentil d'ailleurs, est comme ceux que l'on fait au Sénégal. Maintenant que ferez-vous de cette pauvre petite, et que deviendra-t-elle?

OURIKA, *à part.*

Qu'entends-je!

Mme DE BEAUVAL.

Je vous l'ai dit, mon frère, elle ne me quittera jamais, et mon amitié la consolera de l'injustice du sort!

FRANVILLE.

Chimères, ma bonne sœur! Ourika a quinze ans... les passions vont parler... la pauvre enfant ne consultera pas sa figure pour régler les mouvemens de son cœur... et si elle allait se prendre d'amour pour quelqu'un... pourriez-vous lui faire épouser celui qu'elle aimerait?... Ma sœur, nous avons eu tort... on ne trouble jamais impunément l'ordre de la nature! C'était dans son pays, parmi les siens, qu'Ourika pouvait trouver le bonheur.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'était là... que cette pauvre fille
Aurait dû toujours demeurer,
Car, un époux, une famille,
Peut-elle ici jamais les espérer...
Elle est au printems de sa vie,
Comme une fleur qu'on voulut transplanter,
Et qui ne peut que végéter
Loin du soleil de sa patrie!

OURIKA, *à part.*

Ciel! (*Elle reste accablée*).

Mme DE BEAUVAL.

Ah! mon frère!... je me flattais au contraire qu'avec une

âme sensible et pure, un esprit cultivé, elle pourrait s'élever au-dessus des préjugés.

FRANVILLE.

Tout cela est charmant dans les romans, ma sœur! elle sera seule, toujours seule dans la vie... et cet isolement est le plus affreux de tous les maux!

Mme DE BEAUVAL.

Mais, n'est-il aucun moyen d'adoucir son existence... de préparer pour elle le peu de bonheur qu'elle peut attendre.

FRANVILLE.

C'est justement ce que je voulais vous dire; nous avons fait le mal, c'est à nous de le réparer... J'engagerai Charles à se fixer avec sa femme à Bordeaux... Le spectacle d'un jeune ménage est terrible pour une tête de quinze ans... Ce n'est pas tout; notre fortune nous permet de lui assurer un sort indépendant... Profitons de la présence du notaire...

Mme DE BEAUVAL.

Oui... oui... je vous comprends...

FRANVILLE.

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Que mes bienfaits, que les vôtres, ma sœur,
Soient garans de notre tendresse...
Pour adoucir, s'il se peut, son malheur,
Elle aura du moins la richesse !..
A ses pieds chacun vient ramper,
Et tant de gens, par une erreur commune,
Voient le bonheur dans la fortune...
Ah! puisse-t-elle s'y tromper.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, MARCELIN.

MARCELIN, *accourant.*

M. Franville!... ah! excusais, vous êtes en train de jaser avec madame.

FRANVILLE.

Que veux-tu ?

MARCELIN.

Dame!... c'est vot' gros contre-maître, qui est venu avec vous du Seringa...

FRANVILLE.

Ah! mon vieux Laurent.

MARCELIN.

C'est çà... il vient vous demander vos ordres... pour votre vaisseau et le pays de la mer où c' qu'il va.

FRANVILLE.

Je ne veux pas qu'il parte avant la signature du contrat... Il donnera la nouvelle à nos braves colons.

MARCELIN.

Ah! ben oui... mais dépêchez-vous?...

Air *du vaudeville de Turenne.*

Il dit qu'sur la terre il s'ennuie;
Il se démène, il fait un bruit d'enfer;
Depuis une heure, il gronde, il crie...
C'est pir' qu'un' tempête sur mer. (*bis.*)

FRANVILLE.

Sers-lui du rhum, et tu vas, je le gage,
En un instant l'appaiser subito,
Comme le ciel, par quelques gouttes d'eau,
Vient souvent calmer un orage.

Au surplus, je vais lui parler...

MARCELIN.

Ah? puis, il y a aussi vot' notaire, qui vient d'arriver.

Mme DE BEAUVAL.

Mon frère, je vais l'instruire de nos nouvelles intentions.

(*Elle sort.*)

FRANVILLE.

C'est cela... (*à Marcelin*) Toi, vois vîte si nos jeunes gens sont prêts.

MARCELIN, *d'un air d'intelligence.*

Ah! les mariés... vous voulez dire...

FRANVILLE.

Les mariés... ah! tu sais... tiens voilà pour boire à la santé des mariés...

(*Il sort.*)

MARCELIN, *en sortant aussi et regardant ce que lui a donné Franville.*

A la bonne heure, au moins... la future commence, à me paraître très-agréable. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

OURIKA, *seule.*

(*Elle entre ; les regarde s'éloigner et s'avance lentement la tête penchée et repassant ce qu'elle a entendu.*)

Malheureuse !... je ne m'en étais pas aperçue, mais, je le sens maintenant... oui, je suis malheureuse !... seule pour toute la vie!... Quel arrêt ! et qu'ai-je fait pour le mériter ?... Et, cependant ils me plaignent! ils redoutent pour moi un danger... (*en pleurant*) Ah! Charles, je crains bien qu'ils y aient pensé trop tard !... Ce nom de frère m'a trompée !...

Air *de Céline.*

Je le sens dans mon âme émue,
C'est l'amour qui me fait souffrir,
Mon infortune m'est connue,
Et rien ne pourra la finir. .
J'ai vu le jour sur ce lointain rivage
Où le soleil donne à tout son ardeur...
Le feu qui brûla mon visage,
A pénétré jusqu'à mon cœur!

On vient!... cachons mes pleurs! (*Elle essuie ses larmes et cherche à se remettre.*)

SCÈNE X.

MADAME DE BEAUVAL, OURIKA.

Mme DE BEAUVAL, *sortant de la maison.*

Charles! Charles !... eh! mais où est-il donc... au moment de signer le contrat ?... Ah ! c'est toi, ma chère Ourika... tu n'as pas vu ton frère ?

OURIKA, *troublée.*

Mon frère!... non... non, bonne amie... j'étais occupée...

Mme DE BEAUVAL, *remarquant son trouble.*

Pourquoi donc te tenir éloignée de nous? Depuis l'arrivée d'Anaïs je te trouve l'air rêveur....

OURIKA, *s'efforçant de sourire.*

Moi !

Mme DE BEAUVAL.

Craindrais-tu que cette union ne diminuât mon amitié pour toi; et, parce que je vais avoir une autre fille?... Ah ! rassure-toi... le cœur d'une mère sait suffire à tout... et loin de s'affaiblir, son amour s'augmente avec le nombre de ses enfans !... Pour moi, je sens que je vais t'aimer encore davantage...

OURIKA, *à part.*

Oui... mais, lui!

Mme DE BEAUVAL, *la prenant dans ses bras.*

Viens, Ourika, viens...

FRANVILLE, *en dehors.*

Par la corbleu, ce sont deux extravagans?

SCÈNE XI.

Les Mêmes, FRANVILLE.

Mme DE BEAUVAL.

Qu'avez-vous donc, mon frère?

FRANVILLE.

J'ai... j'ai. . que je suis furieux! que tout est rompu, et que le mariage est à vau l'eau.

OURIKA, *avec un mouvement de joie.*

Est-il possible !

Mme DE BEAUVAL.

Que me dites-vous?... comment se fait-il?...

FRANVILLE.

Ah! parbleu, allez le leur demander ! monsieur mon neveu est un cerveau brûlé, ma chère pupille une petite folle... Parmi des lettres qu'elle vient de recevoir, il y en avait une de ce cousin que sa tante voulait lui faire épouser... monsieur Charles a fait le jaloux, le petit Othello... mademoiselle Anaïs, comme de raison, a pris plaisir à le tourmenter... — Mademoiselle, je dois voir cette lettre?

— Vous ne la verrez pas, monsieur. — Elle est d'un rival? — C'est possible. — Donnez-la moi ! — C'est une tyrannie, une horreur !

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Enfin on ne s'entendait plus...
Rompant le nœud qui les rassemble,
Tous deux alors sont convenus
Qu'ils ne pourraient pas vivre ensemble;
Qu'un tel hymen était contre leur gré;
Voyez pourtant quel malheur est le nôtre,
A leur fureur chacun aurait juré
Qu'ils étaient créés l'un pour l'autre.

OURIKA, *à part.*

Ils ne s'aiment pas ! je renais !

Mme DE BEAUVAL.

Mais ce ne peut être qu'un enfantillage.

FRANVILLE.

Un enfantillage !... morbleu ! j'aimerais mieux avoir à faire à dix matelots bas-bretons qu'à ces deux mauvaises têtes! et pour un rien, j'enverrais le neveu, la nièce et la maison à tous les diables... je me suis pourtant bien conduit; j'ai juré, j'ai crié plus haut qu'eux, impossible de leur faire entendre raison.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, MARCELIN.

MARCELIN, *accourant.*

Ah! monsieur... madame... en v'là ben d'une autre !

TOUS.

Quoi donc?

MARCELIN.

V'là mam'zelle Anaïs qui a fait mettre les chevaux à la voiture, et qui veut s'en retourner à franc-étrier.

FRANVILLE.

Qu'est-ce que je vous disais?... le feu est à la Sainte-Barbe !

Mme DE BEAUVAL.

Que le cocher ne fasse rien sans mes ordres, ou je le chasse.

FRANVILLE.

Courez-y, ma sœur; parlez à cette petite entêtée.

(*Elle sort.*)

MARCELIN.

Et puis, le notaire qui sait que tout est rompu, et qui fait son paquet.

FRANVILLE

A l'autre, à présent!... vous verrez qu'il nous faudra garnison pour retenir les déserteurs; oh! mais le notaire n'est pas amoureux, j'espère, et je vais le mener, celui-là. (*à Marcelin*) Toi, fais fermer les portes, et que personne ne sorte. (*il sort*) Ourika, parlez à mon neveu, et chapitrez-le d'importance... Dieu merci! voilà tout le monde en combustion. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

OURIKA, puis CHARLES.

OURIKA, *à elle-même et agitée.*

Ah! je n'en doute plus... Charles ne l'aime pas, et je puis encore espérer... Ah! le voici!

CHARLES, *très-agité.*

Je viens à vous, ma chère Ourika, vous seule pouvez me comprendre. Mon oncle me gronde, ma mère me désole; je suis au désespoir.

OURIKA.

J'ai bien vu que cette jeune Anaïs, que l'on veut vous faire épouser...

CHARLES.

Comme j'ai été injuste envers elle... un mouvement jaloux m'a fait outrager celle que j'aime, et si je n'obtiens mon pardon!...

OURIKA, *balbutiant, à part.*

Que dit-il? (*haut*) Vous... vous l'aimez?

CHARLES.

L'aimer! ah! c'est trop peu, je l'adore. Avant d'avoir vu Anaïs, la vie était sans prix pour moi; mais depuis que je l'aime, tout a changé; mon avenir, mes espérances, tout est embelli.

Air : *N'est-ce pas d'elle?* (*de Mad. Gail.*)

C'est auprès d'elle
Que mon âme a connu l'amour ;
Hélas ! loin d'elle,
Pourrais-je donc vivre un seul jour...
C'est toujours elle
Que je trouve au fond de mon cœur ;
Espoir, plaisir, peine, bonheur,
Tout me vient d'elle (*bis*).

OURIKA, *à part.*

Grand Dieu ! Tout ce que j'éprouve pour lui !... Ah! malheureuse. (*Elle porte la main à son cœur et chancelle*).

CHARLES, *vivement.*

Mais, je puis encore espérer... Et c'est sur vous que je compte.

OURIKA.

Sur moi...

CHARLES.

Oui, Anaïs refuse de me voir, de m'entendre... C'est à vous de me justifier auprès d'elle (*mouvement d'Ourika.*) Qui mieux que vous peut lui faire connaître le cœur de votre frère... Dites-lui... que je me reproche chacune de ses larmes...

OURIKA, *avec effort.*

Oui... oui.

CHARLES.

Dites-lui bien surtout que je n'aime qu'elle seule.

OURIKA, *l'œil fixe.*

Qu'elle seule... je le sais...

CHARLES.

La voici... Je n'ai pas le courage de l'attendre... Je serai là... près de vous, et si vous obtenez mon pardon...

OURIKA.

Ah ! soyez tranquille... je n'oublierai rien de ce que vous m'avez dit...

CHARLES.

Mon sort est entre vos mains ! (*Il s'enfonce dans un bosquet*).

OURIKA, *seule et accablée.*

Apprendre à une autre à l'apprécier... à l'aimer!... N'importe... j'espère que j'en aurai le courage... lui, avant tout!

SCÈNE XIV.

OURIKA, ANAIS.

ANAÏS, *à la cantonnade.*

Ah! je suis prisonnière ici... bien certainement on ne gagnera rien sur moi par de semblables moyens... et j'échapperai à un mariage que j'abhorre.

OURIKA, *étonnée de sa vivacité.*

Eh! quoi, vous pourrez vous éloigner de Charles, sans regret?

ANAÏS, *d'un air résolu.*

C'est lui surtout que je veux fuir... Quel affreux caractère!... Comme il m'a traitée... Mais grâce au ciel je ne l'aime plus... je suis presque sûre même de le détester...

OURIKA, *à part, avec un reste d'espoir.*

Elle paraît bien offensée... Je crois que je ne pourrai pas réussir...

ANAÏS.

Oser me soupçonner... vouloir me dicter des lois comme s'il était déjà mon mari!

OURIKA.

Je conviens qu'il est vif, impétueux ; mais si vous n'aviez pas refusé d'entendre sa justification... peut-être.

ANAÏS.

Non... Je vois qu'il vous a chargé de plaider sa cause... mais je ne veux rien entendre... Eh! que peut-il dire?... Je suis curieuse de savoir comment il prétend s'excuser...

OURIKA, *à part et effrayée.*

Ah! mon Dieu... elle se radoucit. (*haut et d'une voix faible*) Ah! loin de s'excuser... il se condamne... il accuse sa jalousie...

ANAÏS.

La jalousie... Ah! oui, c'est le prétexte ordinaire de ces messieurs! eh! bien, voilà ce que je ne concevrai jamais... que ce sentiment puisse vous faire oublier...

OURIKA, *avec une émotion profonde.*

C'est que vous ne connaissez pas la jalousie... vous êtes bien heureuse, Anaïs!... moi, je la conçois... et je l'excuse... Si vous saviez... (*la regardant*) On n'a plus sa raison... l'objet qui vous est préféré vous devient odieux, (*avec un mouvement*) on va jusqu'à haïr... (*revenant à elle*) mais l'instant d'après on se calme, on se repent, et s'il le faut on sacrifie son propre bonheur à celui de ce qu'on aime !

ANAÏS.

C'est singulier... comme vous parlez de cela... Ourika... et vous croyez que Charles se repent ?

OURIKA.

Oui, c'est vous seule qu'il aime... je le sais, moi... (*amèrement*) oh ! je le sais mieux que personne... Ne me refusez donc pas son pardon, qu'il l'entende de votre bouche... et qu'en assurant le bonheur de son frère, la pauvre Ourika goûte au moins le seul bien qu'elle puisse espérer ! (*Sa voix s'est altérée peu à peu, et les derniers mots sont entremêlés de sanglots.*)

ANAÏS, *émue.*

Ourika, vous pleurez. Eh ! bien, ne le lui dites pas... je souffrais plus que lui, et je crois que je n'ai jamais cessé de l'aimer !...

SCÈNE XV.

Les Mêmes, CHARLES.

(*Charles, qui a entendu les derniers mots, se précipite aux genoux d'Anaïs.*)

CHARLES.

Qu'ai-je entendu ? Anaïs.

ANAÏS, *souriant.*

Il écoutait !

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, FRANVILLE, Mad. DE BEAUVAL, ensuite MARCELIN, Valets, Villageois.

FRANVILLE, *qui voit Charles embrasser Anaïs.*
Bravo! bravo!.. par ici, ma sœur; il paraît que les hostilités sont finies.

CHARLES.
Vous voyez, mon oncle... je signe le traité de paix!...

MARCELIN.
Dieu soit loué! y aura une noce... (*A la cantonnade.*) Arrivez donc, vous autres.

COEUR DE VILLAGEOIS, *qui entrent par la gauche.*

AIR : *Chœur de don Juan.*

Au son des chalumeaux,
Accourez pastoureaux
Et fillettes,
Laissez bondir tous vos troupeaux
Sur ces côteaux (*bis*).
Pour fêter nos amans
Unissez vos accens,
Bergerettes,
Que l'écho r'dise leurs sermens,
Que nos chants
Nos accens
Répètent : Soyez constans
Toujours constans (*bis*).

CHARLES, ANAÏS, FRANVILLE, MAD. DE BEAUVAL.

Entre nous, / vous, non jamais de nuage.
(*montrant Ourika*)
Notre / Votre bonheur devient son ouvrage,
Que sa tendre amitié soit le gage
De notre / votre amour et de nos / vos sermens!

CHOEUR (*fort*).
Que nos chants,
Nos accens
Répètent : Soyez toujours constans,
Toujours constans (*bis*).

MME DE BEAUVAL, *lui tendant la main.*

Chère Ourika !... je reconnais son cœur...

FRANVILLE.

Aussi... elle partage notre joie, et... (*Elle passe à la droite de Charles. A part.*) Mais qu'a-t-elle donc, cette pauvre petite... son trouble m'a déjà frappé (*haut*). Ah ! çà, mes amis, le contrat est tout prêt... Je connais si bien les caprices des amoureux que je l'ai signé d'avance... allez en faire autant, moi je vais dire à mon vieux contre-maître que mon vaisseau peut mettre à la voile !

CHARLES, *donnant la main à Anaïs*

Venez, chère Anaïs.

OURIKA, *frappée de ces mots.*

C'en est fait. (*Vivement et à mi-voix en prenant la main de Charles comme pour l'arrêter*) Charles ! Charles !

AIR : *Le voilà... de frayeur* (de Léonide.)

ENSEMBLE.

CHARLES, *étonné.*

Pourquoi donc cet effroi...
Elle reste muette,
Quelle peine secrette
La poursuit près de moi ?

FRANVILLE, *regardant Ourika.*

Pourquoi donc cet effroi...
Une peine secrète
La trouble et l'inquiète ;
C'est l'amour, je le vois.

ANAÏS ET MAD. DE BEAUVAL.

Quel plaisir !.. je le vois,
Oui, mon / son bonheur s'apprête,
Que rien ne nous arrête,
Venez donc avec moi.

OURIKA, *à Charles.*

Souvenez-vous de ma prière,
N'oubliez jamais votre sœur.

CHARLES.

Près d'Anaïs et de ma mère,
Vous avez place dans mon cœur.

ANAÏS.

Paraître devant un notaire !...
Mais je dois être à faire peur.
(à Ourika.)
Rattachez-moi donc cette fleur.
(en souriant).
A tout le monde je veux plaire. *(bis.)*

(Ourika s'avance et arrange sa guirlande ; puis tout à coup aperçoit ses mains noires près de la figure d'Anaïs, et s'éloigne avec un mouvement d'horreur et de désespoir. Ce mouvement n'est remarqué que de Franville.)

Reprise.

ENSEMBLE.

OURIKA, *à part.*
Qu'ai-je vu ?... Près de moi
Que sa grâce est parfaite,
Quand son bonheur s'apprête,
Tout est fini pour moi.

CHARLES, *donnant la main à Anaïs.*
Pourquoi donc cet effroi, etc.

FRANVILLE, *à part.*
Pourquoi donc cet effroi, etc.

ANAÏS, MAD. DE BEAUVAL.
Quel plaisir !.. je le voi, etc.

(On se met en marche et les villageois reprennent les dernières mesures du chœur de Don Juan.)

CHOEUR.

Pour fêter nos amans,
Unissez vos accens,
Bergerettes ;
Que l'écho r'dise leurs sermens,
Que nos chants,
Nos accens
Répètent : Soyez constans,
Toujours constans. *(bis.)*

(Tout le monde rentre dans la maison ; Ourika est tombée accablée sur le banc qui est près du pavillon. Franville a remonté la scène comme s'il sortait aussi ; il s'arrête au fond, et observe Ourika.)

SCÈNE XVII.

OURIKA, FRANVILLE, *au fond.*

OURIKA, *se croyant seule.*

Mon sort est accompli!... maintenant il n'a plus besoin de moi... (*Elle se lève et va pour sortir.*)

FRANVILLE, *se trouvant près d'elle.*

Où allez-vous, Ourika?

OURIKA, *avec effroi.*

Vous étiez là, monsieur.

FRANVILLE.

Vous pleurez?

OURIKA.

Moi...

FRANVILLE.

N'essayez pas de me tromper... j'ai deviné votre secret...

OURIKA, *vivement.*

Mon secret! ah! monsieur, ne le dites pas... ne le dites à personne...(*Elle se jette dans ses bras en sanglottant.*)

FRANVILLE, *très-attendri.*

Chère enfant!

OURIKA.

Je vous en conjure... que tout le monde l'ignore!... lui surtout!... Je voudrais me cacher à moi-même combien je suis coupable...

FRANVILLE.

AIR : *Las! j'étais en si doux servage.*

ENSEMBLE.

Oui je veux calmer ta souffrance,
Sèche tes pleurs, écoute-moi,
Et garde encore l'espérance,
Un jour plus doux luira pour toi;
Oui, tout s'efface, attraits, amours,
Mais l'amitié reste toujours.

OURIKA.

Combien je maudis ma naissance;
De la nature injuste loi!...
Je perds tout, même l'espérance,
Et le repos fuit loin de moi;
Mon sort est de souffrir toujours,
Et sans patrie et sans amours.

FRANVILLE, *avec émotion et lui serrant les mains.*

Allons, mon enfant, rappelez votre raison... songez à la douleur de votre famille.

OURIKA.

Ma famille!... je n'en ai plus.

FRANVILLE.

Quoi !... vos amis !...

OURIKA.

J'ai des protecteurs... et c'est bien différent !...

FRANVILLE, *ému.*

Voulez-vous donc n'écouter qu'une douleur inutile !...

OURIKA, *amèrement.*

Inutile!... oui... tout m'abandonne... tout m'oublie!..

FRANVILLE.

Non, Ourika... (*lui montrant le ciel*) il y a quelqu'un qui n'oublie jamais les malheureux!

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Lorsque nos vœux, de lui se font entendre,
A nos tourmens succède le repos;
C'est de lui seul qu'ici tu peux attendre,
Et ton courage, et l'oubli de tes maux.
Repose-toi dans sa bonté divine :
De la vertu toujours il est l'appui;
Nègres et blancs, qu'importe l'origine,
Tous les cœurs purs sont égaux devant lui.

C'est là... et dans mes bras que vous trouverez un refuge...

OURIKA.

Que dites-vous ?

FRANVILLE, *avec abandon.*

Oui, tu seras ma fille... tu ne me quitteras jamais!... le mal que j'ai causé... je veux l'adoucir... le réparer s'il se peut.

OURIKA, *voulant se jeter à ses pieds.*

Ah! monsieur...

FRANVILLE.

Non, non... sur mon cœur... c'est là ta place désormais... Allons, essuie tes larmes... promets-moi de vaincre ta douleur.

OURIKA, *avec intention.*

Oui... elle finira... je l'espère.

FRANVILLE, *s'essuyant les yeux.*

On nous attend... je ne veux pas que tu reparaisses avec cette agitation... je vais rejoindre ma sœur ; toi, mon enfant, tâche de te remettre... après la cérémonie... je t'expliquerai mes projets pour toi... et tu verras... que près d'un père il est encore quelque bonheur. (*Il l'embrasse à plusieurs reprises, Ourika baise sa main.*)

FRANVILLE, *d'une voix altérée.*

Du courage, Ourika... ma fille!.. du courage !

(*Il rentre dans la maison.*)

SCÈNE XVIII.

OURIKA, *seule.*

(*Elle le suit des yeux et laisse tomber sa tête sur sa poitrine*).

Le bonheur ! il n'est plus possible... Ah ! que ne me laissait-on vivre et mourir près de mes frères, sous le ciel qui m'a vu naître... Eh ! bien, je serais esclave, je cultiverais la terre d'un autre... mais, j'aurais une humble cabane, pour me retirer le soir ; un ami, pour partager mon sort ; des enfans, qui m'appelleraient ma mère... (*elle pleure*) Ah ! c'est trop souffrir ! que puis-je encore attendre ici ? l'espoir qu'un nouveau malheur empêchera cet hymen ! (*on entend les premières mesures de l'air suivant*) Ils sont unis ! c'en est fait, Anaïs est à lui... Ah ! Charles, je ne connais plus l'envie... (*elle tombe à genoux*) Mon Dieu ! vous avez tout fait pour lui... son bonheur est bien grand... donnez-lui encore la part d'Ourika !... (*elle se lève*) Ils viennent... fuyons...

(*Elle sort précipitamment.*)

SCÈNE XIX.

Mme DE BEAUVAL, FRANVILLE, ANAIS, CHARLES, Villageois, Villageoises, *avec des fleurs et des guirlandes qu'ils placent près de la maison et sur le passage des mariés.*

CHOEUR.

AIR : *Contredanse de la Gazza Ladra.*

Au plaisir ce beau jour nous engage,
De nos fleurs embellissons ces lieux,
Célébrons par nos accens joyeux,
Leur amour et d'aussi tendres nœuds.
Dépêchons,
Travaillons,
Suspendons
Ces festons.

FRANVILLE, *aux jeunes filles.*

Qu'un espoir double votre courage,
Car à ce bonheur là,
Chacune arrivera,
L'an prochain, c'est pour vous qu'on dira :

CHOEUR.

Au plaisir ce beau jour, etc.

Mme DE BEAUVAL.

Eh! mais... je ne vois pas Ourika?

CHARLES.

Comment! elle n'est pas là!.. dans le moment le plus heureux de ma vie.

ANAÏS.

Elle! à qui nous devons notre bonheur!

FRANVILLE.

Elle paraissait souffrante; et je suppose qu'elle se sera retirée dans son appartement.

Mme DE BEAUVAL.

Vous croyez? mon frère.

UN PAYSAN.

Ah! n' soyez pas inquiet : elle n'est pas malade, allais... j' viens d' la voir descendre le parc... all' courait... all' courait du côté de la rivière.

CHARLES.

Comment !

Mme DE BEAUVAL, *regardant son frère.*

Du côté de la rivière !

FRANVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?... je reviens à l'instant... Ah ! c'est Marcelin.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, MARCELIN, *sanglottant.*

MARCELIN.

Ah ! ah ! ah !... je ne m'en consolerai jamais.

FRANVILLE.

Tu as vu Ourika ?

CHARLES.

Parle vîte !

Mme DE BEAUVAL.

Qu'est-elle devenue ?

MARCELIN, *tristement.*

Tenez, madame (*Il lui donne un billet*).

TOUS.

Un billet !

Mme DE BEAUVAL.

Lisez... lisez, mon frère.

FRANVILLE, *troublé.*

C'est tracé au crayon ! (*lisant*) « N'accusez point Ourika
» d'ingratitude... elle a dû fuir... pour échapper s'il se peut
» à une mort certaine, et vous épargner le spectacle de ses
» souffrances... Elle retourne sur une terre qu'elle n'aurait
» jamais dû quitter... Adieu... adieu... vous tous pour qui
» j'aimais la vie... Adieu, ma mère ! Si le ciel exauce mes
» vœux, un jour peut-être je pourrai vous voir sans dan-
» ger !... Alors la pauvre petite négresse reviendra mourir
» près de ses seuls amis... près de Charles, son plus cher...
» son unique a... au... » La fin est effacée par ses larmes !

(*Tout le monde est consterné*).

Mme DE BEAUVAL, *à part.*

Je devine !... Ah ! malheureuse enfant !

CHARLES, *vivement.*

Mon oncle... courons sur-le-champ... Je ne veux pas qu'elle parte; ma mère, je vous en conjure, venez tous mes amis.

FRANVILLE, *avec force.*

Restez! restez, nous la reverrons; moi, d'abord, je pars dans huit jours.

CHARLES.

Nous aussi, mon oncle.

FRANVILLE.

Eh! bien, oui... vous viendrez... j'ai des possessions au Sénégal... vous êtes mes héritiers, et il sera tout naturel...

CHARLES.

Oui... pauvre petite sœur... nous la reverrons.

(*On entend l'air suivant.*) La voilà !...

(*Ils courent tous et se groupent des deux côtés ; On aperçoit la barque conduite par un seul matelot. Ourika est debout appuyée contre le mât, tout le monde lui tend les bras; elle est abîmée dans sa douleur.*)

CHOEUR.

AIR *Petits blancs bien doux.*

Elle fuit ces lieux !
Ah ! que nos vœux
L'accompagnent dans son voyage :
Puissent les dieux,
Loin de ces lieux,
Lui donner un sort plus heureux !
Pauvre Ourika (*bis*), dans ton voyage,
Tu dois craindre plus d'un orage !
Reçois nos vœux
Et nos adieux ;
Qu'ils te suivent loin de ces lieux,
Jusque sur ton lointain rivage,
Que le ciel guide ton voyage !

(*La toile tombe.*)

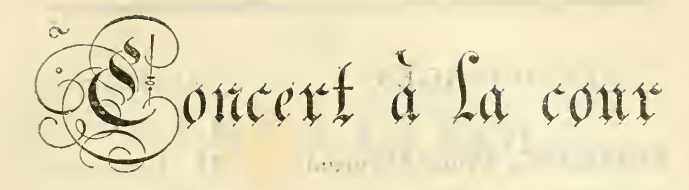
FIN.

CONCERT A LA COUR

OPERA-COMIQUE.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du faubourg Montmartre, N. 4.



OU

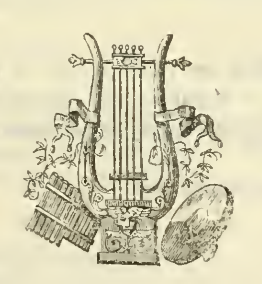
LA DÉBUTANTE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE,

Musique de Mr Auber,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 5 MAI 1824.



PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

Au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard St.-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue Lancry.

1824.

PERSONNAGES	ACTEURS.
FREDERIC, Prince Allemand......	M. LEMONNIER.
VICTOR, jeune Peintre............	M. PONCHARD.
ADELE, Cantatrice française........	Mme RIGAUD.
ASTUCIO, Surintendant de la musique	M. VIZENTINI.
CARLINE, sa Femme...............	Mme BOULANGER.
Seigneurs de la Cour.	
Valets.	

La Scène se passe à Stutgard.

Le theâtre représente un riche salon. — Porte au fond et deux latérales. — A gauche du spectateur une table ronde couverte d'un tapis vert et cinq sièges autour. — A droite vers le fond un piano.

LE

CONCERT A LA COUR,

OPÉRA-COMIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, *sortant de la porte à gauche.*

Ma foi, fasse antichambre qui voudra, pour moi j'y renonce ; au bout de deux heures d'attente, m'annoncer qu'on est sorti... il fallait donc le dire de suite... j'en aurais fait autant... et de grand cœur, car si j'implore leur protection, si je sollicite leur faveur... ce n'est pas pour moi.. c'est pour toi, mon Adèle !

RECITATIF.

Orpheline, et sans éspérance ;
Riche des seuls trésors que donnent les talens,
Elle a dans sa noble indigence
Aux plus brillans partis, préféré nos sermens.

Air.

Heureux celui
A ses loix asservi,
Plus heureux celui
Qu'elle a choisi ;
La souffrance
De l'absence,
Double mes feux, je le croi,
Et mon cœur, mon Adèle, est toujours avec toi.
Des arts elle est la gloire,
Ses accens séducteurs,
Et ses chants de victoire,
Font tressaillir nos cœurs.

Mais quand sa voix plus tendre
Veut chanter les amours,
Celui qui peut l'entendre,
Jure d'aimer toujours.
Heureux celui, etc.

Mais je le vois, il faudra pour l'obtenir, chercher quelqu'autre moyen de fortune; car je renonce au métier de solliciteur. Dieu! que de peine pour arriver à un refus. Parlez au concierge, parlez à l'huissier, parlez au valet-de-chambre; il paraît qu'ici on parle à tout le monde excepté aux gens dont on a besoin... Allons, sortons.

SCÈNE II.

VICTOR, CARLINE.

VICTOR.

Quelle est cette jolie dame? serait-ce une compagne d'infortune... une solliciteuse?

CARLINE.

En croirai-je mes yeux! monsieur Victor, ce jeune peintre!

VICTOR.

L'aimable, la charmante Carline...

CARLINE.

Un Français, un compatriote dans le palais de Stuttgard.

VICTOR.

Je ne m'attendais guère à vous rencontrer. Aussi, a-t-on jamais vu partir de Paris sans prévenir ses amis, et surtout sans leur donner de ses nouvelles... à moi, le plus dévoué, le plus constant de vos adorateurs; car vous n'avez point oublié, Carline, que vous fûtes ma première inclination.

CARLINE.

Eh mon Dieu! monsieur, taisez-vous donc, si mon mari vous entendait.

VICTOR.

Quoi! vous êtes mariée?

CARLINE.

Eh! mais sans doute! pourquoi pas? Pendant que nous étions à Paris à étudier, vous la peinture, et moi la musique, je rencontrai dans un concert le signor Astucio, un Italien.. je chantais un grand air quand il me vit pour la première fois et soudain.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Comme il me lançait une œillade,
Une cadence le charma;
Et ce fut par une roulade
Que tout-à-coup il s'enflamma!
Il me parlait de son martyre,
Jurait de m'aimer constamment;
Il fallait bien le laisser dire,
Pouvais-je, hélas! faire autrement?

2me. COUPLET.

Il était riche, il était tendre;
Mais sévère et cruel pour lui,
Mon cœur ne voulut rien entendre
Que de la bouche d'un mari!
Alors, il m'offrit pour me plaire,
Sa main, son cœur et son argent...
Par vertu je le laissai faire,
Pouvais-je, hélas! faire autrement?

VICTOR.

Je sens bien qu'il fallut accepter.

CARLINE.

Sans doute. Pour une jeune personne... pour une artiste, un établissement sérieux... c'est si rare! Je vins donc me fixer ici avec le signor Astucio, mon mari, qui occupe au palais une place distinguée: surintendant de la musique, rien que cela.

VICTOR.

Ah mon Dieu! s'il pouvait me protéger.

CARLINE.

Mais très-volontiers, je vous offre son crédit et le

mien... croyez-vous donc parce qu'on est à la cour qu'on oublie ses anciens amis?. non, monsieur, on s'en souvient; on les aime encore, même quand ils sont ingrats; car vous l'avez été.

VICTOR.

Moi!

CARLINE.

Oui, oui, ne parlons plus de cela. En quoi puis-je vous être utile? Qui vous amène à la cour de Stuttgard?

VICTOR.

Le désir de m'avancer, de me faire connaître, et d'obtenir celle que j'aime.

CARLINE.

Comment, monsieur, vous êtes amoureux, et depuis quand, s'il vous plaît?

VICTOR, *vivement.*

Depuis votre départ. Il fallait bien chercher des consolations; et puis, si vous la connaissiez...

CARLINE.

Ah! je devine, toutes les perfections; c'est de rigueur; et cette tendre passion, où est-elle?

VICTOR.

Hélas! pour des artistes, ce n'est pas tout que de s'aimer, il faut encore vivre.. et pour tirer parti, elle de sa voix délicieuse, moi de mes modestes pinceaux, nous avons quittéla France.

CARLINE.

Ensemble...

VICTOR.

J'eusse été trop heureux; mais elle ne l'a pas voulu.... elle est partie pour l'Italie, avec une de ses parentes; moi je parcours l'Allemagne et le premier de nous deux qui aura fait fortune...

CARLINE.

Doit prévenir l'autre, n'est-il pas vrai?

VICTOR.

Hélas! oui, mais jusqu'à présent, je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles.

CARLINE.

J'espère que bientôt c'est vous qui pourrez lui en envoyer d'excellentes. Le grand duc Frédéric, notre jeune prince, adore les arts et les artistes; vif, aimable, galant... sa cour est une des plus brillantes de l'Europe.

VICTOR.

Et qui me fera connaître à lui?

CARLINE.

Qui? mon mari, le signor Astucio.

VICTOR.

Vous croyez qu'il agira en ma faveur?

CARLINE.

Certainement.. on dit que les Italiens sont intrigants par intérêt; pure calomnie; mon mari, s'il le fallait, exercerait, en amateur, pour le seul plaisir de l'intrigue et pour les progrès de l'art... Moi, qui vous parle, je suis son élève, et je commence à me former; il est vrai que j'ai tant d'occasions, quand on est à la fois ici et au théâtre...

VICTOR.

Quoi! vous seriez...

CARLINE.

Cantatrice italienne au grand opéra, Astucio m'a fait recevoir; je tiens l'emploi seule et sans partage, d'abord parce que j'ai du talent, et puis mon mari empêche tous les débuts, et quand on est seule, on devient la meilleure; mais tenez, j'entends ce cher Astucio; je vais vous présenter.

SCÈNE III.

Les Précédens, ASTUCIO.

ASTUCIO.

Ze dis que c'est oune horreur, oune injustice... et qu'il n'y a que des intrigants capables per faire de pareilles suppositions.

CARLINE.

Eh ! mon dieu, mon ami, qu'avez-vous donc ?

ASTUCIO.

Vi voilà, ma chère, ze zouis d'oune colère ! si zamais maintenant je rends service à quelqu'un.

CARLINE.

A qui en avez-vous donc ?

ASTUCIO.

A notre chef d'orchestre... un malheureux que z'ai comblé de mes bontés... ze l'ai comblé... il me prie de solliciter pour lui auprès de Son Altesse, une gratification de deux cents florins.. moi z'y vas, perche ze souis trop bon !.. Son Altesse le refouse... ze vis le demande, est-ce ma faute ?

CARLINE.

Non, sans doute ; et c'est pour cela qu'il est furieux.

ASTUCIO.

Si Signora... et, par une fatalité où ze souis innocent, il se trouve que Son Altesse accorde, ce matin, cette malhourouse gratification... à qui ?.. à moi, son servitor umilissime, qui souis, par ma place, dans oune position à ne pouvoir refuser... il m'a donc fallu accepter... et les voilà, ze vous le demande... est-ce ma faute.

CARLINE.

C'est bien, c'est bien... plus tard nous parlerons de cela.

TRIO.

Souffrez qu'ici je vous présente
Un peintre que partout on vante ;
Un Français... un ancien ami !

ASTUCIO, *le saluant.*

Monsieur, vous me voyez ravi.

VICTOR, *saluant.*

Monsieur, votre bonté m'honore...

ASTUCIO, *à part, le regardant.*

Il me paraît bien zeune encore,
Surtout pour un ancien ami.

CARLINE, *à Astucio.*

J'espère qu'au prince, aujourd'hui,
Vous voudrez bien parler pour lui.

ASTUCIO.

Quoi ! vous voulez que je le serve.

CARLINE, *d'un air caressant.*

Eh ! oui, vraiment !.. oui, mon ami !

ASTUCIO.

Qui ?.. moi ?.. que le ciel vous conserve !
Pour les protéger, en tous tems,
Vous avez toujours en réserve
Une collection de petits zeunes gens !

Ensemble.

VICTOR.

Son accueil est d'un triste augure,
Je vois à sa mauvaise humeur,
Qu'il me faut, dans cette aventure,
Chercher un autre protecteur...

CARLINE.

Qu'ici votre cœur se rassure !
Oui, malgré sa mauvais humeur,
Ne craignez rien, je vous le jure ;
Il sera votre protecteur.

ASTUCIO.

Ceci m'est d'un fâcheux augure !
Qui ? moi, parler en sa faveur ?
Non pas ! il peut bien, je le jure,
Chercher un autre protecteur.

CARLINE, *à Astucio.*

A mes vœux montrez-vous sensible.

ASTUCIO, *à Victor, d'un air embarrassé.*

Oui, monsieur... croyez que bientôt...
Enfin... je ferai mon possible...

CARLINE.

Ce n'est pas là ce qu'il me faut,
Car je connais votre manière ;
Vous n'employez jamais ce mot
Que quand vous ne voulez rien faire...
Ainsi vous parlerez pour lui !

ASTUCIO.

Ma signora...

CARLINE.

Dès aujourd'hui ?

ASTUCIO.

Ma songez donc...

CARLINE.

A l'instant même !

ASTUCIO.

Si vous saviez...

CARLINE.

C'est entendu !
A son Altesse qui vous aime,
Vous parlerez, c'est convenu ;

A voix basse

Ou je lui parlerai moi-même !

ASTUCIO, *effrayé.*

Vous même... il suffit... il suffit...
Allons, j'essairai mon crédit ;
Obéissons, puisqu'il le faut,
Eh! che divaolo è questo ?

Ensemble.

CARLINE.

Vous le voyez, j'en étais sûre,
Oui, malgré sa mauvaise humeur,
Qu'ici votre cœur se rassure ;
Il sera votre protecteur.

VICTOR.

Ceci m'est d'un meilleur augure,
Oui, malgré sa mauvaise humeur,
Votre crédit qui me rassure ;
Me servira de protecteur.

ASTUCIO.

Ceci, m'est d'un fâcheux augure ?
Qui moi? parler en sa faveur,
Il ne risque rien, je le jure,
S'il n'a pas d'autre protecteur.

CARLINE, *à Victor.*

C'est une affaire arrangée, courez à votre hôtel, rapportez-nous des dessins, des esquisses ; mon mari qui, quand il le veut, fait les choses de la meilleure grâce du monde, les mettra tantôt sous les yeux du prince, et comme Son Altesse s'y connaît, je suis tranquille, vous êtes sûr de réussir.

VICTOR.

Ah ! je devrai tout à votre amitié! *(Il sort.)*

SCÈNE IV.

ASTUCIO, CARLINE.

ASTUCIO.

Ah çà! signora, parlons sérieusement: dites-mi un poco d'où vient que vi voulez que ze sois sans cesse honnête et obligeant avec tout le monde, que vi me compromettez à chaque instant.

CARLINE.

Je vous ai dit que c'était un ami à qui je voulais rendre service.

ASTUCIO.

Ma vi savez bien qu'ici, ma chère, il n'y a point d'amis, point de services... per celui-ci... je vi ai promis... ze parlerai (*à part.*), mais bien bas. (*haut.*) Eh! per Dio! que ce soit le dernier.

CARLINE.

A la bonne heure.... il me semble cependant que quand on a du crédit, il faut s'en servir.

ASTUCIO.

Vi êtes dans l'erreur, perché en s'en servant, on peut l'user, et on n'en a jamais trop pour soi-même! savez-vous dans ce moment quel danger vous menace?... le chef d'orchestre, qui est devenu mon ennemi mortel, veut faire débuter dans votre emploi une cantatrice charmante, exprès per vi prendre votre place!

CARLINE.

Me prendre ma place.

ASTUCIO.

Oui, oui, une place de dix mille florins! ze vous dis que c'est une horreur, ma vi êtes trop bonne.

CARLINE.

Non pas, et je vous montrerai que je sais défendre mes intérêts. Quand doit débuter cette rivale?

ASTUCIO.

Zamais, si je le pouis; ma nos adversaires, qui ont

remué ciel et terre, ont déjà obtenu qu'elle serait entendue par le comité...

CARLINE.

Vous vous y êtes opposé, j'espère.

ASTUCIO.

Ze m'en serais bien gardé ; il aurait toujours fallu en venir là. Alors z'ai brusqué les événemens, et z'ai prévenu la jeune débutante que c'était ici, au palais, dans la salle desconcerts, et aujourd'hui même, que l'examen aurait lieu ?

CARLINE.

Ah ! mon dieu!

ASTUCIO.

Pour dézouer la calomnie et faire les choses régulièrement... z'ai convoqué tout le comité qui, comme vi savez, est composé de cinq membres ayant voix délibérative. Z'ai envoyé une lettre aux deux chambellans du prince.

CARLINE.

Eh! mais, il sont à la campagne.

ASTUCIO.

Ze n'en sais rien, la lettre elle est envoyée... un autre au maître de zappelle.

CARLINE.

On dit qu'il est dangereusement malade.

ASTUCIO.

Je l'ignore, le billet il est envoyé ; le quatrième il est pour moi qui suis le président, et le cinquième est touzours per le premier sujet du théâtre, la prima donna; c'est donc à vous qu'il est adressé... Ainsi voilà le comité légalement formé et convoqué, tant pis pour ceux qui ne viendront pas. Ze souis en règle.

CARLINE.

Tiens, c'est drôle! c'est donc devant nous deux qu'elle chantera...

ASTUCIO.

Oui, signora, et c'est nous qui prononcerons. J'en suis désolé, mais il est des circonstances où l'homme honnête

et tranquille est obligé de biaiser per aller droit son chemin. Tenez, voici deux heures (*montrant les fauteuils*) vîte à votre poste.

CARLINE.

Mais, mon ami...

ASTUCIO.

Ah çà, n'allez-vous pas répliquer? songez à ce que je vous ai dit et tâchez que votre bulletin soit fait en conscience.

SCÈNE V.

Les Précédens, un DOMESTIQUE en livrée.

LE DOMESTIQUE.

Une jeune dame qui vient de la part de monsieur le chef d'orchestre. demande si le comité peut la recevoir.

ASTUCIO.

Oui, sans doute, (*au domestique*) Rodolphe, ces trois messieurs sont-ils arrivés?

LE DOMESTIQUE

Non, monsieur.

ASTUCIO, *regardant sa montre.*

Ces pauvres amis, ils sont bien en retard aujourd'hui. N'importe, l'heure elle est sonnée; la séance, elle est ouverte· Faites entrer.

(*Rodolphe sort, Astucio se mettant près de la table qui est à gauche... Carline et lui s'assèyent.*)

SCÈNE VI.

Les Précédens, ADELE, *tenant à la main plusieurs papiers de musique en rouleau et noués par un ruban.*

(*Adèle s'avance timidement et leur fait deux profondes révérences, ils se lèvent à la seconde et la lui rendent, ils se rassèyent.*)

ASTUCIO.

Approchez, approchez, madamigelle, et rassurez-

vous... le comité, il est peu nombreux auzourd'hui... ainsi tout se passera en famille. et comme chez nous.

ADÈLE.

Combien je vous remercie. de votre bonté, car je vous avoue que je suis toute tremblante.

ASTUCIO.

Et perche dunque vi avez peur ze vi le demande... remettez-vous, ma zère ; nous ne voulons point que l'émotion puisse nuire à vos moyens, le comité il est trop juste pour cela. Vous êtes Italienne ?

ADÈLE, *hésitant.*

Mais... faut-il dire la vérité ?

ASTUCIO.

Sans doute... et touzours.

ADÈLE.

Je me présente comme cantatrice italienne, mais je suis française.

ASTUCIO, *secouant la tête.*

Ah ! diavolo ! c'est fâcheux pour vous, mais enfin c'est pas sa faute, cette pauvre petite. Votre nom.

ADÈLE.

J'ai pris celui de la signora Zerlina.

ASTUCIO.

Zerlina... c'est très bien...

ADÈLE.

Quand vous voudrez, monsieur, je suis à vos ordres. Voici plusieurs morceaux. (*Elle lui donne sa musique.*)

ASTUCIO, *la prenant.*

C'est bien ! ma, pour que nous puissions mieux zuger de votre beau talent que tout le monde il dit enchanteur, il faut prendre un air qui réunisse plusieurs genres.

ADÈLE.

Celui-ci, monsieur. c'est un air vénitien, une description du carnaval...

ASTUCIO, *posant les papiers sur la table.*

C'est bien, vous pouvez commencer, nous sommes là pour vous applaudir.

ADÈLE.

RÉCITATIF.

Entendez-vous au loin l'archet de la folie?
Venise dans ses murs voit la foule accourir;
La raison elle-même en ce moment s'oublie,
Le carnaval vient de s'ouvrir.

Air.

Voyez, que cette marche est belle !
C'est Cassandre donnant la main
A la séduisante Isabelle,
Qui gaîment lorgnait Arlequin.
Puis vient Pierrot poursuivant Colombine;
» M'aimeras-tu, beauté divine?
» Qui moi? Pierrot,
» Je t'aime trop !
Plus loin, le beau Léandre
La guittare à la main,
Soupirant d'un air tendre
Un amoureux refrain.
Mais taisez-vous, faites silence,
Je vois venir un signor charlatan;
Suivi par la foule, il 'avance,
En vendant ses chansons et son orviétan.
(*Contrefaisant le charlatan.*)
Povera
Signora
A des migraines;
Povera
Signora
Gémit tout bas !.. ah !
Ah ! ah ! ah !
J'ai pour cela des recettes certaines,
Je crois savoir ce qui cause vos peines !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Voulez-vous
Des bijoux,
Un cachemire?
Voulez-vous
Des bijoux?
Ils sont à vous!
Ah! ah! ah! ah!
Mais je le vois, cela ne peut suffire,
Et votre cœur tout bas encor soupire !
Ah ! ah! ah ! ah !
Voulez-vous
Un époux...

Je vous vois rire :
Voulez-vous
Un époux,
A vos genoux !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Vîte un mari pour guérir cette belle,
C'est un mari que veut mademoiselle ;
Ah ! ah ! ah ! ah !

CARLINE, *se levant.*

Brava... l'on ne peut mieux chanter.

ASTUCIO, *le faisant rasseoir.*

Tais-toi donc ! (*haut.*) Songez donc, ma bonne,
Qu'on est au comité ! (*bas.*) Ze crois, Dieu me pardonne,
Qu'elle s'avise d'écouter !

ADELE, *continuant l'air.*

Voici venir sur leurs riches nacelles,
Les gondoliers, qui rament en chantant ;
Ils ont à bord gentilles, pastourelles,
Dont les cheveux flottent au gré du vent.
Mais j'entends soudain
Le gai tambourin ;
Courez, courez vîte,
La danse vous invite.
Voyez dans leurs yeux
Quel tendre délire ;
Sur leurs fronts joyeux
La gaîté respire !
Entendez-vous, quel tintamarre,
La mandoline et la guitarre ;
Du galoubet le son bruyant,
Tous à la fois, ah ! c'est charmant.

ASTUCIO, *à la fin de l'air applaudissant légèrement.*

Brava! brava! les plus heureuses dispositions... ma, nons vous demandons la permission d'en délibérer et d'aller aux voix. (*Il se lève et a l'air de parler bas à Carline.*)

ADELE, *à part.*

Ah mon Dieu! voilà qu'ils se consultent. que vont-ils décider!

ASTUCIO, *bas à Carline qui a l'air d'insister.*

Y pensez-vous ? Dio me pardonne, elle la recevrait !

ADÈLE, *à part.*

Je ne sais, mais ce monsieur surtout m'a si bien accueillie que j'ai bon espo

ASTUCIO, *quittant Carline et s'approchant d'Adèle.*

Madamigelle, l'avis ounanime dou comité est que vi donnez les piu belles espérances et que vi ferez un zour un talent très distingué.

ADELE, *à part avec joie.*

Ah quel bonheur!

ASTUCIO.

Ma, il faut que le temps et l'étude perfectionnent ces heureuses qualités; oui, ma zère amie, nous avons besoin d'étudier beaucoup, beaucoup, et le comité pense que vi devez point songer à vous produire avant deux ou trois ans.

ADÈLE.

Comment! vous me refusez donc?

ASTUCIO.

Per le moment, et dans votre intérêt; ma, par la suite, nous verrons et vi trouverez touzours dans le comité le desir de vous êtes agréable et utile. Z'ai bien l'honneur de vous saluer. (*A Carline, lui prenant la main.*) Allons faire notre rapport. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

ADÈLE, *seule.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur, me voilà refusée; adieu toutes mes espérances. Etrangère dans ce pays, seule, et sans protecteur. (*pleurant.*) Ah! je suis bien à plaindre!

SCÈNE VIII.

ADÈLE, FRÉDÈRIC, *habillé fort simplement. On aperçoit seulement sous son habit une large décoration.*

FRÉDÉRIC, *gaîment.*

Dieu soit loué! le conseil est fini, je ne suis plus prince, et j'ai maintenant congé pour toute la journée.

A demain les affaires sérieuses... Aujourd'hui tout aux plaisirs, pourvu que le ciel veuille bien m'en envoyer. Eh! mais, que vois-je? une jeune fille en ces lieux... une jeune fille qui pleure, et que peut-être je peux consoler. Allons, le ciel m'a entendu, et ma journée commence bien. (*S'approchant d'Adèle*) Qu'avez-vous ma belle enfant?

ADÈLE.

Ah! mon Dieu, monsieur, je vous demande pardon, je ne vous avais pas aperçu, mais ce n'est pas ma faute; j'avais tant de chagrin.

FRÉDÉRIC.

Vous, des chagrins! et quelle en peut être la cause?

PREMIER COUPLET.

Pourquoi pleurer?...
La candeur en vos traits respire,
Les grâces ont su vous parer;
Et l'amour semble vous sourire,
Pourquoi pleurer?

2me COUPLET.

Pouquoi pleurer?
Que ceux qui vous rendent les armes,
A vos pieds viennent soupirer;
Mais vous!.. vous, qui causez leur larmes,
Pourquoi pleurer?

ADÈLE.

Pourquoi? pourquoi? ce serait trop long à vous raconter, et puis vous n'y pouvez rien.

FRÉDÉRIC.

Bah! qui sait? je ne dis pas que je fasse ici tout ce que je veux, mais quelquefois j'y ai du crédit.

ADÈLE.

Ah! mon Dieu, est-ce que vous seriez du comité?

FRÉDÉRIC.

Quel comité?

ADÈLE, *à part.*

Il ne sait seulement pas ce que c'est (*Haut.*) le comité de réception présidé par le signor Astucio. C'est devant lui qu'il faut se faire entendre, quand on veut débuter au

grand Opéra; mais le moyen de réussir quand on est étrangère, quand on est Française...

FRÉDÉRIC.

Comment, une cantatrice française! Il me semble que voilà des titres, surtout, mon enfant, lorsqu'on est comme vous jeune et gentille, et puis, une débutante, c'est si intéressant! moi j'ai toujours aimé les débuts.

ADÈLE.

Eh bien! le signor Astucio n'est pas comme vous. (*Pleurant.*) Vrai, monsieur, ça n'est pas par amour-propre, mais je vous jure que je n'ai pas trop mal chanté, on vous le dira. Pourtant, on ne veut pas me recevoir, et on m'a ajournée à trois ans.

FRÉDÉRIC.

Ne vous faire débuter que dans trois ans, cela n'a pas le sens commun.

ADÈLE.

N'est-ce pas, monsieur. Tandis que maintenant mon sort en dépendait, je me disais : Si je puis paraître au grand Opéra, si le prince peut m'entendre, il cultive les arts, il s'y connaît, il faut croire que lui ne se laissera pas influencer par l'intrigue.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous disiez cela!

ADÈLE.

Oui, monsieur, j'espérais qu'il me protégerait, qu'il me ferait recevoir. Moi reçue! ah! que j'eusse été heureuse... j'assurais mon existence et celle de ma pauvre vieille tante... (*baissant les yeux,*) et puis encore d'autres idées, d'autres espérances dont il est inutile de vous parler... mais c'était là qu'était tout mon bonheur.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! mon enfant, rassurez-vous; j'ai idée que le prince s'intéressera à votre sort.

ADÈLE.

Est-ce que ça se peut, puisque je suis refusée (*A part.*) car, il ne m'a pas seulement comprise. (*Haut.*) Comment voulez-vous que le prince puisse me juger sans m'entendre?

FRÉDÉRIC.

C'est juste; mais si l'on vous obtenait une lettre de recommandation ?

ADÈLE.

Il serait possible !

FREDÉRIC, *écrivant sur ses tablettes.*

Holà! quelqu'un. (*Un domestique paraît; à part.*) Ce mot à Astucio suffira; c'est un ordre de début qui va le contrarier un peu, mais il faudra bien qu'il obéisse sur-le-champ. (*Au domestique.*) Tenez, portez ce billet à Astucio qui est là, (*montrant la droite.*) dans l'appartement voisin.

(*Le domestique sort.*)

ADÈLE.

Et vous croyez que, par ce moyen, je pourrai débuter ce soir.

FRÉDÉRIC.

Je l'espère, du moins.

ADÈLE.

Dans la Molinara?

FRÉDÉRIC.

Dans la Molinara.

ADÈLE.

Et le prince m'entendra?

FRÉDÉRIC.

Probablement. Moi, d'abord, j'y assisterai, et je lui en rendrai compte.

ADÈLE.

Ah! quel honnête seigneur que ce monsieur-là !

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est qu'elle est charmante, ma petite protégée, et je serais désolé qu'elle n'eût pas de talent, car, vrai, je crois que maintenant je m'intéresse autant qu'elle à son succès ! Adieu, mon enfant, à ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ADELE, *seule.*

Ah! que je suis heureuse! courons vîte prévenir ma tante du bonheur qui m'arrive. Ah! et ma musique que j'oubliais.

(*Elle va près de la table à gauche, et rassemble sa musique pour la remettre en rouleau.*)

SCÈNE X.

ADELE, VICTOR, *entrant par la droite.*

VICTOR, *à la cantonnade, et sans voir Adèle.*

Ma foi, qu'ils s'en tirent comme ils pourront, je n'y suis pour rien. Je viens de laisser notre brave Italien méditant contre la débutante de ce soir la plus belle cabale; eh! mais, quelle est cette jeune fille ?

ADÈLE, *se retournant.*

On a parlé.

VICTOR, *courant à elle.*

C'est Adèle!

ADÈLE.

C'est Victor!

DUO.

ENSEMBLE.

O doux instant, bonheur suprême!
Du sort quelque soient les rigueurs,
Je te revois, ô toi que j'aime,
Je puis braver tout les malheurs.

VICTOR.

Mais que j'apprenne de ta bouche
Quel sort nous réunit ainsi.

ADELE.

Tu le sauras! mais aujourd'hui
Un soin plus important me touche;
Que Victor me réponde ici...
Suis-je toujours celle qu'il aime?

VICTOR.

Je n'ai jamais aimé que toi.

ADELE.

Ton cœur est-il toujours le même ?

VICTOR, *lui mettant la main sur son cœur.*

Ah ! qu'il te réponde pour moi !

ENSEMBLE.

O doux instant ! bonheur suprême !
Du sort quelque soient les rigueurs,
Je suis aimé de ce que j'aime;
Je puis braver tout les malheurs !

ADELE.

Mais toi-même, daigne m'apprendre,
Par quel bonheur je te revoi ?

VICTOR.

Tu le sauras... un soin plus tendre
M'inquiète hélas ! malgré moi !
A ton tour ici réponds-moi,

REPRISE.

Ais-je retrouvé mon Adèle ?

ADELE.

Je n'ai jamais pensé qu'à toi.

VICTOR.

Ton cœur m'a-t-il été fidèle ?

ADELE, *lui mettant sur son cœur.*

Ah ! qu'il te réponde pour moi.

ENSEMBLE.

O doux instant ! bonheur suprême !
Malgré le sort et ses rigueurs,
Je suis aimé de ce que j'aime,
Je puis braver tous les malheurs !

VICÉOR.

Chère Adèle ! long-tems je n'ai rencontré que des obstacles, et je désespérais de la fortune lorsqu'enfin elle a daigné me sourire ; j'ai trouvé ici quelques protections.

ADÈLE.

Eh bien, mon ami, c'est comme moi ! depuis notre séparation, j'ai parcouru l'Italie mais sans succès. A peine si l'on daignait m'entendre ; mais en Allemagne, c'est bien

différent. Un seigneur de la cour que je ne connais pas, que je n'avais jamais vu, m'a donné une lettre de recommandation et je débute ce soir.

VICTOR.

Comment, que dites-vous ?

ADÈLE.

Jugez de mon bonheur, si je peux réussir ! c'est moi, Victor, qui serai la plus riche ; c'est moi qui serai la cause de notre mariage.

VICTOR.

Dites-moi, Adèle, vous êtes bien sûre que c'est vous qui débutez ce soir ; c'est qu'on m'avait pourtant parlé de la signora Zerlina.

ADÈLE.

Précisément, c'est moi-même, c'est un nom italien qu'on m'a conseillé de prendre.

VICTOR.

Grand Dieu !

ADÈLE.

Qu'avez-vous donc ?

VICTOR.

C'est fait de vous, vous avez des ennemis qui ont juré votre perte.

ADÈLE.

Moi, des ennemis... non, non, rassurez-vous, à qui ai-je fait du mal et qui pourrait m'en vouloir ?

VICTOR.

Je vous dit qu'il y a un complot contre vous, j'en suis certain ; tout-à-l'heure j'apportais au signor Astucio des esquisses qu'il m'avait demandées, il m'a à peine écouté tant il était furieux : il venait de recevoir pour la signora Zerlina un ordre de début et pour ce soir même.

ADÈLE.

C'est bien cela.

VICTOR.

Alors, ne pouvant l'empêcher, il veut organiser contre vous une conspiration de main de maître ; si vous le connaissiez, toute la salle est à lui.

ADÈLE.

Ah ! mon Dieu, que je suis malheureuse voilà encore, notre mariage retardé.

SCÈNE XI.

Les Précédens, FREDERIC.

ADELE, *apercevant Frédéric.*

Ah ! monsieur, vous voilà. Il y a de jolies nouvelles.

FRÉDÉRIC, *souriant.*

N'est-il pas vrai ? J'étais sûre que ma lettre produirait un bon effet.

ADÈLE.

Ah bien oui ! ça va plus mal qu'auparavant.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

ADÈLE.

Oui, monsieur, vous ne le croiriez jamais, apprenez qu'il y a ici des cabalees.

FREDÈRIC, *souriant.*

Vraiment... eh bien ! c'est que tout le monde dit, et pourtant je ne m'en suis jamais aperçu. Rassurez-vous, ma chère, on a voulu vous effrayer. Je voudrais bien voir qu'on se permît...

ADÈLE.

Oui, on n'oserait pas ! Victor lui-même en a la preuve.

FRÉDÈRIC.

Heim ! Victor, qu'est-ce que c'est que Victor ?

ADÈLE, *baissant les yeux.*

C'est lui dont je n'avais pas osé vous parler ce matin, et je ne sais pourquoi, car nous sommes du même pays... nous avons été élevés ensemble, c'est un artiste, un peintre distingué ; il aurait droit plus que tout autre à la protection du prince.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je comprends, c'est un amoureux... et moi qui bonnement croyais.. (*se reprenant*). Eh bien! qu'est-ce je fais donc, ne vais-je pas me fâcher du bonheur de monsieur Victor! allons, allons, point d'intérêt personnel, obligeons-les en prince et sans faire payer mes services. (*gaiement.*) Eh bien! voyons, mon enfant, nous disons que monsieur Victor a découvert quelque trame formée contre vous.

VICTOR.

Oui, monsieur, je puis vous l'attester.

FRÉDÉRIC.

Vous croyez qu'à nous trois, en nous entendant, et en nous réunissant, nous ne pourrions pas jouter.

VICTOR.

Oh! non, nous ne serions pas de force; songez donc que nous avons contre nous le seigneur Astucio, le surintendant de la musique.

FRÉDÉRIC.

Lui, Astucio! qui a un air de douceur et de franchise! Je l'aurais cru le meilleur homme du monde. (*à part.*) Parbleu! s'il en est ainsi de tous ceux qui m'entourent, il paraît que je les connais bien. (*haut.*) nous verrons, et si vous voulez me seconder, je me sens le courage de lutter par dessous main contre le signor Astucio lui-même. (*à part se frottant les mains.*) Je ne suis pas fâché de cabaler, moi, ça m'amusera.

VICTOR.

Eh! que voulez-vous faire? comment empêcher les gens de siffler quand ils l'ont résolu?

FRÉDÉRIC.

Que me dites-vous là?

VICTOR.

Que ce signor Astucio doit remplir la salle d'ennemis intrépides et déterminés et que le prince lui-même, quand il le voudrait, n'y pourrait rien.

FRÉDÉRIC.

C'est juste, c'est trop juste, il ne peut pas empêcher

ses sujets de siffler... il est trop bon prince pour cela... mais si, à notre tour, nous avions recours à des auxiliaires bénévoles... si nous opposions une masse applaudissante.

ADELE, *vivement.*

Et moi je n'en veux pas, ce serait voler un succès.

VICTOR.

Elle a raison ; c'est par son talent seul qu'elle doit réussir.

FRÉDERIC, *leur prenant la main.*

C'est bien, c'est très bien! (*à part*) ce sont de braves jeunes gens, de vrais artistes .... (*haut*) pardon, mes amis, c'est moi qui ai tort, (*montrant Adèle*). Il faut qu'on l'entende, il faut, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'elle doive tout à elle-même et rien à la faveur et j'imagine un moyen permis et légitime qui pourra embarrasser le signor Astucio lui-même.

VICTOR.

Quoi! vous espérez

FRÉDÉRIC.

Je suis curieux de savoir comment il se tirera de là. Vous, ma chère enfant, allez repasser vos plus beaux morceaux et apportez votre musique.

ADÈLE, *sortant.*

Ah! monsieur... que vous êtes bon et généreux!

FRÉDÉRIC, *la regardant sortir.*

Généreux!... (*à part*) oui... oui... et j'ai du mérite à l'être. Allons, allons, je vais m'occuper de notre grand projet, j'y mets de l'amour-propre et je veux voir qui l'emportera de moi ou du signor Astucio.

(*Il sort par la porte à droite du spectateur.*)

SCÈNE XII.

VICTOR, *seul.*

Il a beau dire, sa confiance ne me rassure pas... j'ignore ce qu'il médite en notre faveur... mais je crains toujours

les ruses de ce maudit Italien, et quand je pense que j'ai pu être protégé par lui... non, Non, je ne veux plus de ses services... j'aime mieux lui chercher querelle et lui déclarer que s'il ose tenter le moindre complot. Je le fais sauter par la fenêtre du palais... Oui, c'est là le meilleur moyen... justement le voici... eh mon Dieu! quel air sombre et soucieux!

SCÈNE XIII.

VICTOR, ASTUCIO, *entrant par la droite.*

ASTUCIO.

Oimé... oime! questo va male... (*d'un air dolent*) ah! vi voilà, mon zer ami.

VICTOR.

Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

ASTUCIO.

Le piu grand malheur... tous nos prozets ils sont dérangés.

VICTOR, *avec joie.*

Il serait vrai !

ASTUCIO.

Ze pouis dire cependant tout est perdu hors l'honnour... car vrai, il n'y a point de ma faute... z'avais la cabale la mieux administrée, un vrai bijou... la petite, elle aurait seulement pas pu ouvrir la bouche... per piu de sûreté, z'avais choisi des étrangers... tous vos camarades que z'avais été chercher à votre auberge de votre part...

VICTOR.

Comment, morbleu !...

ASTUCIO.

Ne vous fâssez pas... puisque la soze il n'a pas lieu... un hazard imprévu... ze viens de recevoir les ordres du prince pour un grand concert à la cour. Eh! vîte, eh! vîte, à peine ai-je eu le temps de prévenir mes musiciens de ce qu'ils avaient à faire... et c'est dans ce concert que son Altesse il veut entendre la zeune cantatrice.

VICTOR.

Et cela vous déconcerte?

ASTUCIO.

Et senza dubbio, comment voulez-vous que ze fasse... à la cour on ne siffle ni on n'applaudit.

VICTOR.

Je comprends, vous voilà réduit au silence... il faudra qu'on entende la débutante.

ASTUCIO, *d'un air mystérieux.*

C'est-à-dire... il faudra qu'on l'entende (*à part*) c'est si je veux.

VICTOR.

Quoi, est-ce que vous auriez encore quelqu'espérance?

ASTUCIO.

Eh! eh!... per Dio... nous verrons... (*à part*) il a bien fallu chercher autre chose... et ze crois même que cela vaut mieux.

VICTOR.

Que voulez-vous dire... je prétends...

SCÈNE XIV.

Les Précédens, CARLINE.

CARLINE.

Ah! mon cher Victor, que je suis contente!... le premier chambellan vous prie de passer chez lui à l'instant même.

VICTOR.

Moi qui lui suis inconnu !

CARLINE.

C'est par l'ordre du prince... il a deux superbes tableaux à vous commander... j'étais bien sûre qu'avec la protection de mon mari... (*bas à Victor.*) mais, mon ami remerciez-le donc... cela se fait toujours.

VICTOR, *à Astucio.*

Quoi, c'est à monsieur que je devrais...

ASTUCIO.

Oui, zeune homme... oui, c'est à moi qui l'ai parlé au zambellan (*à part.*) Je n'y comprends rien, ze lui en ai pas dit un mot.

CARLINE.

Allons, dépêchez-vous, on ne fait point attendre un chambellan.

VICTOR, *à Astucio.*

Oui, mais j'aurais voulu savoir...

ASTUCIO.

Nous nous reverrons au concert, tout-à-l'heure.

VICTOR.

C'est précisément à ce sujet.

CARLINE.

Mais partez donc, ou nous renonçons à vous protéger; le chambellan se fâchera.

VICTOR.

J'y vais, j'y vais... (*à part.*) Je ne sais, mais j'ai idée que ce maudit Italien trame encore quelque chose! Au surplus, je reviens dans l'instant et j'aurai l'œil sur lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

CARLINE, ASTUCIO.

ASTUCIO, *le regardant sortir.*

Ze ne sais pas ce qu'il a, le jeune homme, il n'a point du tout l'air reconnaissant.

CARLINE.

C'est la joie, le saisissement; mais qu'est-ce que cela signifie, il y a concert aujourd'hui? J'espère que j'y paraîtrai.

ASTUCIO.

Du tout, c'est impossible, puisque vous zouez ce soir.

CARLINE.

Comment! je joue!

ASTUCIO.

Eh! oui, sans doute... la Molinara est sur l'affiche, et il faut que vous la jouiez à la place de la débutante, puisque c'est elle qui chante ce soir dans le concert.

CARLINE.

Comment, c'est elle?

ASTUCIO.

Soyez tranquille, elle n'ira pas loin... je souis là... en attendant, soignez bien votre talent, perché voici l'époque du renouvellement des engagemens.

CARLINE.

C'est bien amusant, aller jouer la Molinara! Nous étions convenus que j'étais indisposée pour une huitaine.

ASTUCIO.

Allons, allons, vi allez chanter comme un petit rossignol. (*tirant sa montre.*) Diavolo, dépêchez-vous donc; l'heure il avance.

CARLINE.

Ah! mon dieu, je n'ai que le temps de m'habiller. Vous viendrez me donner des nouvelles. (*Elle sort.*)

ASTUCIO.

Et de bonnes, j'espère. Ze souis sûr de mon fait, perché c'est moi ici qu'il dirige l'orchestre! Justement, voici nos conjurés!

SCÈNE XVI.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ASTUCIO, CHŒUR DE MUSICIENS.

CHOEUR DE MUSICIENS.

Enfants de Polymnie,
Gaîment nous accourons;
Du Dieu de l'harmonie
Nous suivons les leçons!

A voix basse.

Le devoir nous appelle,
Nous voici réunis ;
Comptez sur notre zèle,
Nous suivrons vos avis !

ASTUCIO, *de même.*

C'est bien, mes chers amis,
Vous m'avez tout compris...
Du zèle et de l'adresse,
Les yeux fixés sur moi,
Vous me suivrez sans cesse.

CHOEUR.

Nous savons notre emploi ;
Flûtes et violons,
Trompettes et bassons,
Nous vous seconderons.

ASTUCIO.

Taisez-vous ! voici son Altesse.

SCÈNE XVII.

Les Précédens, LE PRINCE et toute la Cour.

CHŒUR.

Enfants de Polymnie,
Célébrons par nos jeux,
La présence chérie
Du maître de ces lieux.

Pendant la reprise de ce chœur et la scène précédente, on a allumé les lustres du salon. — On a placé à gauche plusieurs fauteuils pour le Prince et les personnes de sa cour. — A droite une banquette sur laquelle se placent ceux qui doivent chanter. — Sur le reste du théâtre en forme circulaire les pupitres des musiciens, sur le devant de la scène et en face du Prince, on apporte le piano qui reste ouvert. — Un espace est réservé au milieu pour la cantatrice, ainsi que cela se pratique dans les exercices du conservatoire.

LE PRINCE, *s'asseyant.*

C'est à merveille... prenons place.

Montrant Adèle, qui entre par la porte du fond, et à qui Victor donne la main.

Voici la débutante.

Aux courtisans qui sont derrière lui.

Eh bien !

Ais-je eu tort de vanter sa grâce,

Voyez quel modeste maintien !

ADELE, *arrivée au milieu du cercle, fait au prince une révérence, et puis levant les yeux sur lui.*

Grands dieux !

LE PRINCE, *à part.*

Je ris de sa surprise extrême !

VICTOR, *bas à Adèle.*

Qu'avez-vous donc ?

ADELE, *de même, lui montrant le Prince.*

C'est notre protecteur !

VICTOR, *le regardant.*

O ciel ! c'est le Prince lui-même.

ADELE.

Sa vue a rassuré mon cœur.

VICTOR.

J'en conçois un espoir flatteur,
Et cependant je crains encore
L'effet d'un complot que j'ignore.
Montrant Astucio.
Mais j'aurai l'œil sur l'ennemi.

Il va s'asseoir sur la banquette à droite qui est près le pupitre d'Astucio.

ASTUCIO, *se plaçant devant son pupitre qui est le premier et le plus près du spectateur.*

Quel est le premier air ?

ADELE.

Celui !
Que ce matin j'avais déjà choisi.

ASTUCIO, *faisant signe à son orchestre, et regardant le Prince.*

Quand monseigneur voudra...

LE PRINCE.

C'est fort bien ! nous y voici.

ADELE, *chantant.*

» Entendez vous au loin l'archet de la folie,
» Venise dans ses murs voit la foule accourir;
» La raison elle-même en ce moment s'oublie,
» Le carnaval vient de s'ouvrir. »

LE PRINCE.

C'est très-bien !

CHOEUR DES COURTISANS, *derrière lui.*

Monseigneur a raison !.. c'est divin !

ADELE, *continuant l'air.*

» Voyez que cette marche est belle,
» C'est Cassandre donnant la main
» A la séduisante Isabelle...

ASTUCIO, *qui pendant les mesures précédentes, a déjà commencé à embrouiller l'orchestre, bas aux musiciens.*

Un changement de mouvement.
Ici l'orchestre prend un autre air.

ADELE, *commençant à se troubler.*

» A la séduisante Isabelle...
» A la séduisante Isabelle...
A part, à elle-même.
Eh mais! je n'y suis plus vraiment!
Cherchant à ratrapper l'air que joue l'orchestre.
» Ici, Pierrot et Colombine!
» Pierrot et Colombine...

LE PRINCE, *bas aux courtisans.*

Elle se trompe un peu, je m'imagine.

ADELE, *de même.*

» Mon cher Pierrot
» Je t'aime trop.
A part.
Hélas! c'est trop haut.
Ici le désordre augmente dans l'orchestre.

Ensemble.

LE PRINCE ET LES COURTISANS.
Mais elle n'a pas tant d'aisance,
Cela, je croi, n'ira pas bien.

ASTUCIO, *bas au musiciens.*
A merveille! cela commence,
Bientôt, ils n'y comprendront rien.

ADELE.
Ah! rien n'égale ma souffrance,
Hélas! je n'y conçois plus rien!

VICTOR, *regardant Astucio.*
Ah! qu'il redoute ma vengeance,
Je vois quel projet est le sien?

LE PRINCE, *à Adèle.*

D'un premier trouble on ne peut se défendre,
Remettez-vous?

ADELE, *continuant l'air.*

» Plus loin le beau Léandre,
» La guitare à la main.

ASTUCIO, *bas aux musiciens.*

Presto, presto !

L'orchestre prend un mouvement plus vif.

ADELE, *continuant.*

» Soupirant d'un air tendre...

ASTUCIO, *bas aux musiciens.*

Allégro ! allégro !

ADELE, *de même.*

» Soupirant d'un air tendre.

Cherchant à ratrapper l'orchestre qui est en avance.

» Povera, signora,
» Ah ! ah ! ah ! ah !
» Gémit tout bas,
» Ah ! ah ! ah ! ah !
Ma tête et se perd et se trouble,
Je sens que ma frayeur redouble;
Je ne vois, je n'entends plus rien !

LE PRINCE, *bas à ceux qui l'entourent.*

J'en suis fâché ! c'est grand dommage !
La pauvre enfant ne va pas bien.

CHOEUR DES COURTISANS.

Elle ne fera jamais rien.

ASTUCIO, *bas aux musiciens.*

C'est bien... c'est très-bien, du courage !

Haut, frappant sur son pupitre, et ayant l'air de se donner beaucoup de mal.

Une deux ! soutenez, soutenez !
A l'autre page... ici... tournez...

ADELE, *balbutiant, et cherchant à retrouver des fragmens de son air.*

» Le gondolier et sa nacelle ..
» Le tambourin qui nous appelle ...

Mettant la main sur son cœur.

Je n'y suis plus, je vais me trouver mal.

VICTOR, *hors de lui, et menaçant Astucio.*

A ma fureur rien n'est égal...

Ici le bruit qui a été en crescendo, éclate tout-à-fait.

LE PRINCE ET LES COURTISANS.

Rien ne peut conjurer l'orage,
Tous ses efforts sont superflus ;
Quel tintamarre !.. ah ! quel tapage !
En vérité, je n'y tiens plus.

ASTUCIO.

C'est bien ! redoublons de courage,
Tous leurs efforts sont superflus ;
Quel tintamarre ! quel tapage !
Ah ! je le vois !.. il n'y sont plus.

Ensemble.

ADELE.

J'entends sur moi gronder l'orage,
Tous nos soins seront superflus ;
Je suis sans force et sans courage !

Regardant Victor.

C'en est fait, nous sommes perdus.

VICTOR.

C'est en vain que gronde l'orage,
Leurs projets seront confondus !
Oui, rien n'est égal à ma rage...
Morbleu !.. je ne me connais plus !

Le Prince et toute la cour se lèvent pour sortir.

VICTOR, *à Astucio.*

Arrêtez !..

ASTUCIO, *étonné.*

Que fait-il ?

VICTOR, *passant au milieu du théâtre.*

Je réclame
La justice de monseigneur.
Il existe une indigne trame
Dont je pourrais nommer l'auteur !
Son talent seul... doit la défendre...
Un seul instant... daignez encor l'entendre...

Le Prince et tous se rasseoient.

Victor se place au clavecin.

(*A Adèle.*)

Venez.. monseigneur y consent,
Du courage, cet air brillant...
Que j'accompagnai si souvent.

Le Prince fait signe à l'orchestre de s'arrêter. Adèle chante, accompagnée par Victor.

ADELE, *avec force et expression.*

Apollon, dieu du jour, des arts et du génie,
Du temple de la gloire ouvre-nous les chemins,
Ton carquois a des traits pour terrasser l'envie !
Et ta lyre a des chants pour charmer les humains.

LE PRINCE, *étonné.*
Quelle différence !... fort bien !...
En honneur, je n'y comprends rien.

TOUS.

Ensemble.
Ah ! c'est divin, bravo ! fort bien...
En honneur ! je n'y comprends rien.

ASTUCIO, *à part.*
Diavolo !... c'est beaucoup trop bien !
Oimé ! je n'y peux plus rien.

VICTOR.

Vous le voyez, Monseigneur, (*montrant Astucio.*) c'est le seigneur Astucio qui, pour empêcher qu'on entendît une cantatrice qu'il redoutait, a mis exprès le désordre dans l'orchestre.

LE PRINCE, *riant.*

Une conspiration instrumentale... en voilà une dont je n'aurais pas eu l'idée.

ASTUCIO.

Quoi ! votre Altesse pourrait supposer... ze souis connu ; d'ailleurs, on sait que zamais de ma vie ze n'ai ourdi la moindre intrigue, la moindre cabale.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, CARLINE.

CARLINE, *entrant en pleurant.*

C'est une indignité ! une horreur ! j'en demanderai justice à son Altesse.

ASTUCIO.

Ma femme toute en pleurs... qu'est-il donc arrivé ?.. Est-ce que la Molinara elle est déza finie ?

CARLINE, *toujours pleurant.*

Je crois bien ; je n'en ai pas chanté la moitié ; on ne me l'a pas laissé achever ; à chaque note, un accompagnement.

ASTUCIO, *avec colère.*

Il se pourrait...

CARLINE.

Oui, il y avait là une foule d'étrangers.

ASTUCIO.

Dieu! ze ne les ai pas décommandés!

VICTOR, *l'interrompant.*

Là, Monseigneur... vous l'entendez!

ASTUCIO, *à part.*

Dio! quelle bêtise elle vient de mi échapper!

LE PRINCE.

Vous en convenez donc, enfin, signor Astucio! (*à sa cour.*) c'est-à-dire, que moi, prince souverain, j'ai jouté toute la journée contre ce damné d'Italien, sans pouvoir l'emporter sur lui, et qu'il m'a été presqu'impossible de faire entendre une cantatrice que je protégeais, et dont il ne voulait pas!

ASTUCIO.

Si votre Altesse elle savait dans quelles intentions! dans quels motifs...

LE PRINCE, *avec ironie.*

Je les devine... c'est dans la crainte, n'est-ce pas, que je ne me laissasse séduire par ses accens enchanteurs....

ASTUCIO.

Mon Prince, je ne dis pas...

LE PRINCE.

C'est bien, c'était bien. Pour te rassurer, c'est moi-même qui veux aujourd'hui marier cette aimable personne avec M. Victor, qui voudra bien, je l'espère, se fixer à ma cour!

VICTOR ET ADÈLE.

Ah! Monseigneur, que de bontés!

LE PRINCE.

Je vous disais bien, ce matin, qu'à nous trois, en nous entendant bien, nous finirions par l'emporter.

Quant à vous, signor Astucio, je vous ordonne, pour punition, de ne plus jamais intriguer.

CARLINE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il va devenir?

ASTUCIO, *à part.*

Mon état, il est perdu!

CHOEUR.

Chacun, dans le monde,
Intrigue à la ronde,
Et les meilleurs droits
Sont aux plus adroits.

FIN.

LE

DINER SUR L'HERBE,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MELESVILLE;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 2 JUILLET 1824.

PRIX : 1 fr. 50 c.



PARIS,

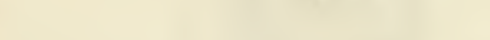
POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DESCHAMPS, Marchand de Paris. .	M. Bernard-Léon.
Mme DESCHAMPS, sa Femme.	Mme Julienne.
MARIANNE, leur Fille.	Mlle Adeline.
BRÉMONT, son Prétendu.	M. Perrin.
M. GIMARD, Notaire de Bellevue. . .	M. Bordier.
Mme GIMARD, sa Femme.	Mme Grandville.
Mlle MIMI, leur Fille.	Mlle Lili Bourgoin.
M. GRIFFON, Maître-Clerc.	M. Gabriel.
M. DUSSAUSSET, voisin de Deschamps.	M. Ferville.
Mlle DUSSAUSSET, sa Sœur.	Mlle Rosalie.
PROSPER, leur Neveu, Commis de Deschamps.	M. Legrand.
GAILLARDIN, Ami de toute la Société.	M. Numa.
Un âne. (personnage muet.)	

La Scène se passe dans le bois de Meudon.

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre du Gymnase, à M. Théodore, Bibliothécaire et copiste, au Gymnase.



Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 25 juin 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

DAVID, IMPRIMEUR, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1.

LE

DINER SUR L'HERBE,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une partie du bois de Meudon, éloignée de toute habitation. — A droite, une pelouse, ombragée par un châtaignier. — A gauche, un poteau peint en verd, et portant l'indication de différentes routes.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAILLARDIN, BRÉMONT.

GAILLARDIN, *entrant d'abord, et regardant le châtaignier.*

Au grand châtaignier, vis-à-vis le poteau; c'est bien ça... (*à Brémont qu'il appelle.*) Par ici, mon cher Brémont. Nons sommes les premiers au rendez-vous.

BRÉMONT.

Ces dames auront pris un autre chemin... C'est donc ici que nous dînerons?

GAILLARDIN.

Est-ce que ce n'est pas une salle à manger charmante?... Le plus joli côté du bois de Meudon, une vue superbe; c'est moi qui ai choisi la place. Eh bien! qu'avez-vous donc, mon jeune ami?... A une partie de campagne, à un dîner sur l'herbe, il faut être gai...

AIR : *vaudeville de partie carrée.*

Pour être heureux et pour rire d'avance,
Vous avez de bonnes raisons;
Car aujourd'hui l'on vous fiance,
Et demain nous vous marions. . .
Ces bois... ces prés... cette verdure immense,
De l'espoir emblème flatteur,
Semblent vous dire : aujourd'hui l'espérance
Et demain le bonheur.

Et malgré cela, vous êtes préoccupé?...

BRÉMONT.

Que voulez-vous ?... Peut-être un peu de fatigue... être venu à pied...

GAILLARDIN.

Ah! c'est que vous êtes un parisien, et que vous n'avez point les goûts champêtres.... Moi, je n'existe que hors barrières. Aussi, dès que ma place de l'enregistrement me laisse un moment de répit, vîte une chemise dans ma poche, un bonnet de coton dans l'autre: et me voilà parti... N'importe dans quel endroit, j'aime la campagne en général.... Je suis comme ça... aux environs de Paris, l'ami intime de cinq ou six maisons charmantes, où l'on ne pourrait pas vivre sans moi... Je mets en train toutes les parties; promenades sur l'eau, dîners sur l'herbe.... Je fais la carambole avec les papas, le boston avec les mamans, des courses d'ânes avec les jeunes personnes; et avec les petits garçons, j'enlève des cerfs-volants, ou j'attrape des hannetons.

AIR *des Maris ont tort.*

C'est chaque jour fête nouvelle;
Aussi... chez ces honnêtes gens,
Je reste à l'amitié fidèle,
Tant que peut durer le printemps:
De cette campagne agréable
Les hivers m'éloignent toujours;
Mais, comme un ami véritable,
Je reviens avec les beaux jours.

Et je recommence ma vie épicurienne et champêtre.

BRÉMONT.

Vous êtes bien heureux.

GAILLARDIN.

Et vous donc, monsieur le marié?... Savez-vous que sans moi ce mariage-là ne se serait jamais fait? Vous vouliez, vous ne vouliez pas; et le jour du contrat, j'ai vu le moment où vous alliez refuser de signer. Mais j'étais là en auxiliaire.... Ami des deux maisons, lien des deux familles, je parlais à l'un, je parlais à l'autre; et à nous deux le notaire, nous faisions tant de bruit, que vous avez tous signé d'étourdissement et de confiance.

BRÉMONT.

Oui !... une belle affaire ! un beau-père négociant dans l'âme, qui marchande tout, jusqu'à son gendre. Une petite fille bien niaise, qui n'a à sa disposition que trois syllables : « Ah bien oui ! Ah bien non ! » Et souvent, n'a-t-elle pas le bonheur de les placer à propos !

GAILLARDIN.

D'accord !

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Mais il faut en se mariant,
Voir avant tout le caractère ;
On dit que le sien est charmant,
Demandez plutôt à son père.
Il vante ses mœurs, ses talens,
Sa vertu...

BRÉMONT.

Langage ordinaire :
Les beaux-pères et les marchands
Sont dans l'usage de surfaire.

GAILLARDIN.

Je ne dis pas non... mais l'attachement qu'elle a pour vous...

BRÉMONT.

Elle me déteste, et je ne peux pas la souffrir.

GAILLARDIN.

Écoutez donc, mon cher : vous êtes trop difficile ; et vous voulez trouver tout réuni.

BRÉMONT.

Non... mais je veux tout rompre ; et je compte sur vous pour m'y aider.

GAILLARDIN.

Bien obligé... chargez-vous en vous-même.

BRÉMONT.

Je ne le puis : sans cela ce serait déjà fait... J'ai un oncle très-riche, qui est ami de M. Deschamps... il tient comme un diable à ce mariage... et si je le fais manquer, il me déshérite... Il faudrait donc alors trouver quelque moyen adroit et détourné pour que la rupture vînt de ma prétendue ou de sa famille.

GAILLARDIN.

Vous aurez de la peine, car vous êtes un aimable jeune homme, un beau parti.... M. Deschamps tient beaucoup à vous, et surtout aux 60,000 fr. que vous avez eu l'imprudence de placer dans son commerce... Je vous aiderais bien, si je le pouvais sans me compromettre; mais par goût et par système, j'aime à rester neutre... Je fais des mariages; mais je n'en défais pas... je dîne avec tout le monde et ne me brouille avec personne; ainsi occupons-nous du repas; aujourd'hui c'est l'essentiel.

BRÉMONT.

S'il pouvait me fournir l'occasion que je cherche... Est-ce que nous serons beaucoup ?

GAILLARDIN.

Une douzaine de personnes... toute la société de votre beau-père... et vous sentez bien que je n'ai pas oublié M. Dussausset et sa sœur, une demoiselle riche, aimable et majeure... sur laquelle j'ai des idées matrimoniales... Vous savez... cette jolie maison à l'entrée de Bellevue?... voilà trois ans que je lui fais la cour.

BRÉMONT.

A la maison ?...

GAILLARDIN.

Pas mal... c'est dans mon genre... le coup de fouet... Non, monsieur, pas à la maison, mais à la propriétaire.

Air *du Ménage de garçon.*

Des deux bientôt je serai maître,
Car nous allons nous marier;
Ah! grands dieux! qu'il me tarde d'être
Un propriétaire foncier; (*bis.*)
Ce mot seul qui charme et console,
En hymen est d'un grand secours:
Avec le temps l'amour s'envole;
Mais les maisons restent toujours.

Eh, tenez, la voici elle-même... c'est l'avant-garde de notre caravane.

SCÈNE II.

Les Précédens, M. et Mlle DUSSAUSSET.

DUSSAUSSET.

A la fin, nous y voici.

Mlle DUSSAUSSET.

Je n'en puis plus... aussi, M. Gaillardin, c'est votre faute ; vous indiquez toujours si mal.

GAILLARDIN.

Est-ce que je ne vous ai pas dit, au grand châtaignier ?

DUSSAUSSET.

Je sais bien... mais c'est qu'il y en a tant.

Mlle. DUSSAUSSET.

En effet, à chaque buisson... mon frère me disait : « Voilà le grand châtaignier... » Et nous avons fait ainsi une lieue au soleil et à la poussière.

DUSSAUSSET.

Eh bien ! où est le grand mal ?... cela t'a fait voir du pays... Moi, je suis comme Gaillardin, un campagnard déterminé... Je ne vendrais pas ma maison de Bellevue pour un hôtel du faubourg Saint-Germain... Ils ont bâti autour de moi... ils m'ont masqué de tous les côtés ; eh bien, ça m'est égal... je suis à Bellevue... l'air vient d'en haut... un air pur... délicieux... on sent qu'on existe.

GAILLARDIN.

Et ici donc ?... c'est encore bien mieux... Vous verrez, belle dame... rien n'est divin comme un dîner sur l'herbe... il y règne une gaîté... un désordre... un appétit... et puis, maintenant qu'à Paris les loyers sont si chers...

Air : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Là, sur cette pelouse fine,
Pour rien nous allons nous loger ;
On y trouve office et cuisine,
Et surtout la salle à manger :

DUSSAUSSET, *regardant autour de lui.*

En effet, quel bonheur j'éprouve !

GAILLARDIN.

Plus loin, un salon élégant ;
(*Bas à Dussausset.*)
Et quelquefois même on y trouve
Le reste de l'appartement.

DUSSAUSSET, *riant.*

Ah ! ah !.. ma sœur, je te préviens que voilà Gaillardin qui commence.

GUILLARDIN.

A la campagne, c'est de droit... c'est permis, et puis tantôt à dîner, les coqs-à-l'âne, les calembourgs, et les éclats de rire.

DUSSAUSSET.

Et puis au dessert, quand la nappe est levée, les rondes, les petits paquets, et le colin-maillard.

Mlle DUSSAUSSET.

Mais où donc est tout notre monde?.. est-ce que nous sommes les premiers au rendez-vous?

DUSSAUSSET, *à Brémont.*

Comment, M. Brémont, vous le gendre futur... n'êtes-vous pas avec ces dames?

BRÉMONT.

N'avaient-elles pas leurs toilettes ?

Mlle DUSSAUSSET.

Comme c'est ridicule, des toilettes pour la campagne... Dieu sait maintenant quand elles arriveront.

(*On entend crier au dehors et d'un peu loin.*)

GAILLARDIN.

Ecoutez... j'ai entendu un cri de ralliement... (*Il met ses deux mains près de sa bouche, pour faire le porte-voix.*) Ohé ! ho !.. (*On répond de même.*) Voyez-vous, on répond.

Mlle DUSSAUSSET.

Je crois que voilà Prosper, votre neveu, le premier garçon de M. Deschamps.

GAILLARDIN.

Oui... le voilà sur un âne... en estafette... et puis, qu'est-ce que je vois donc derrière lui... un... deux... trois ânes... ce sont eux... la patrie est sauvée. (*il crie.*) ohé ! ohé !...

DUSSAUSSET, *mettant son mouchoir au bout de sa canne.*

Ohé ! ohé !..

SCÈNE III.

Les Précédens, PROSPER.

PROSPER, *en dehors.*

Oh! les maudites bêtes!.. veux-tu rester là!.. venez donc m'aider à les attacher.

BRÉMONT, *à Gaillardin.*

Ne vous dérangez pas... je vais à son secours.

(*Il sort.*)

PROSPER, *entrant en scène.*

Je vous remercie, M. Brémont... c'est heureux qu'il nous ait séparés; car je suis comme eux... je suis mauvaise tête; et je ne sais pas comment ça aurait fini... Bonjour, mon oncle, et mon tuteur; bonjour ma tante, bonjour, M. Gaillardin... dites-donc, il y a de fameuses nouvelles.

Mlle DUSSAUSSET.

Eh bien! où est donc tout le monde?

PROSPER.

Ils sont par terre, à une demi-lieue d'ici... nous avions fait une cavalcade à ânes; mais celui de M. Gimard, le notaire de Bellevue, ne voulait pas marcher... et alors M. Griffon, le maître-clerc, qui est toujours pour les farces, s'est mis à le frapper, à ce qu'il disait, comme sur un huissier.

GAILLARDIN.

Il n'y a que cela... l'empire des Gaules.

PROSPER.

Ah! bien oui... cela a joliment réussi... l'âne de Mad. Gimard l'a jetée par terre, a pris le mors-aux-dents, ses autres confrères en ont fait autant... ils s'entendent tous... au bout de cinq minutes, presque tout le monde était démonté, excepté moi, qui ai pris des leçons de manége... mais qui ne pouvais pas retenir mon coursier... de sorte que je suis arrivé jusqu'ici à bride abattue, avec quatre ânes sans cavalier.

DUSSAUSSET.

Ah! ah!... ce pauvre Deschamps!... lui qui déjà n'aime pas trop la campagne... va-t-il être en colère!..

MLLE DUSSAUSSET.

Et toutes ces dames avec leurs belles toilettes... cela leur apprendra...

GAILLARDIN.

A merveille... nous allons rire...

PROSPER.

Eh ! oui, parce que si à la campagne on ne faisait pas de farces... dites-donc, mon oncle... j'en ai une bonne que j'ai préparée... pendant le dîner, je monterai sur un arbre avec une caraffe... et je jetterai de l'eau sur tout le monde... il croiront que c'est la pluie...

DUSSAUSSET.

Ah ! ah !... ce luron-là a-t-il de l'esprit !...

MLLE. DUSAUSSET.

Oui, pour abymer nos robes... je ne veux pas de ça, moi.

PROSPER.

Ne craignez rien... je tâcherai que ça tombe, de préférence, sur M. Deschamps, mon bourgeois... je ne l'aime pas, c'est un avare.

Air *du petit Courrier.*

De faim il me laisse mourir,
Et comm' je ne fais pas grand' chose,
Il cherche un commis et propose
De le loger, de le nourir ;
Mais en voyant ma mine étique,
Chacun refuse sans façon ;
Et l' bourgeois dit qu' c'est mon physique
Qui fait du tort à sa maison.

DUSSAUSSET.

Oui, mais je crois que mademoiselle Marianne, leur fille, ne te déplaît pas autant.

PROSPER.

Mademoiselle Marianne... Ah bien ! par exemple... c'est elle qui sert à table et qui me donne toujours la plus petite part... ça me la fait prendre en grippe... aussi je suis content qu'elle quitte la maison, et qu'elle se marie avec M. Brémont.

GAILLARDIN.

A merveille... en voilà un qui ne songe pas à être amoureux.

DUSSAUSSET, *à Gaillardin.*

Tant pis... tant pis... car la fille de mon ami Deschamps lui aurait joliment convenu... savez-vous que ce petit gaillard-là aura un jour soixante mille francs.

GAILLARDIN.

Il est bien heureux !

PROSPER, *regardant du côté de l'avenue.*

Eh! les voilà, les voilà !

GAILLARDIN.

Oui, voilà le reste de la société, tant infanterie que cavalerie... je cours leur tenir l'étrier.

SCÈNE IV.

Les Précédens, M. et Mad. GIMARD, Mlle MIMI, M. GRIFFON.

M. GIMARD, *à sa femme qui rit.*

Oui, riez... riez, madame Gimard; avec tout cela, cet âne a manqué de me noyer.

Mlle DUSSAUSSET, *à son frère.*

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Dieu ! quelle grotesque figure !

DUSSAUSSET.

A cheval, que ne l'ai-je vu !

GIMARD.

Afin de boire, ma monture
Près de la fontaine a couru :
Quel bruit... Quelle cause soudaine
A donc ainsi pu l'effrayer ?

DUSSAUSSET, *bas à sa sœur.*

C'est qu'en buvant dans la fontaine,
Il aura vu son cavalier.

MIMI.

Maman, quand donc qu'on commencera à s'amuser?

Mad. GIMARD.

Taisez-vous, ma fille.

DUSSAUSSET *appercevant Deschamps et sa femme.*

Eh! le voilà, ce cher Deschamps; arrive donc, lambin.

SCÈNE V.

Les Précédens, M. DESCHAMPS (*monté sur un âne*), Mad. DESCHAMPS, BRÉMONT, MARIANNE.

DESCHAMPS.

Eh bien! vous trouvez ça amusant, vous autres,... être jeté à terre par un âne,.. être rôti par le soleil, s'exténuer de fatigue,.. pour faire un mauvais dîner, enfin c'est égal.

Mad. DESCHAMPS.

Un mauvais dîner!.. un repas délicieux.

DUSSAUSSET.

Au grand air, et avec cette grande vue.

M. GRIFFON.

Mollement étendu sur la pelouse.

DESCHAMPS.

Certainement, c'est fort agréable; mais il me semble qu'assis sur une bonne chaise, dans une salle à manger, on dîne tout aussi bien.

Mad. DESCHAMPS.

Non, mon cher, vous ne savez ce que vous dites.

AIR *de Oui et Non.*

Vous qui chérissez les bons mêts,
Et qui redoutez la dépense,
Songez qu'on dîne à moins de frais.

DESCHAMPS.

C'est toujours plus cher qu'on ne pense.
La table égayant les esprits,
Dans les bois souvent on s'écarte,
Et les papas, et les maris
Finissent par payer la carte.

SCÈNE VI.

Les Précédens, GAILLARDIN, MARIANNE.

GAILLARDIN, *à la cantonnade.*

C'est bien! pendant que les quadrupèdes s'occupent de leur dîner, songeons au nôtre... Défaites les paniers de

provisions; car il faut que je remplisse toutes les fonctions à la fois, maintenant que je suis le pourvoyeur, le maître-d'hôtel de ces dames;.. tout-à-l'heure, j'étais leur écuyer, et je ne m'en plains pas... Voilà ce que c'est que l'équitation,.. j'ai vu une jolie jambe.

(*En ce moment, les acteurs doivent être en scène dans l'ordre suivant : le premier à gauche du spectateur. Dussausset, Marianne, Brémont, Mlle Dussausset, Griffon, Gaillardin, Deschamps, Mad. Deschamps, M. Gimard, Mad. Gimard, Mimi.*)

LES DAMES.

Comment, Monsieur?

GAILLARDIN.

Je ne dirai pas qui ... je ne veux pas dire qui.. (*bas à Deschamps.*) elles croiront toutes que c'est la leur.

DESCHAMPS, *bas à Gaillardin.*

Vraiment, est-ce qu'elle était jolie ?

GAILLARDIN, *de même.*

Au contraire,... c'était une grosse.

DESCHAMPS.

Si c'était celle de ma femme.

GAILLARDIN.

Ah ! ça, mes chers amis; nous voici enfin tous réunis, ce n'est pas sans peine... mais quels plaisirs nous promet une si aimable partie... lorsque tous amis et voisins, on a qu'une seule idée, qu'un seul désir ; lorsqu'on est tous du même accord, du même avis ... celui d'être heureux et de s'amuser.

MAD. DESCHAMPS.

Oh ! c'est bien vrai, c'est charmant.

MARIANNE.

Ah bien oui !...

BRÉMONT, *à part.*

Encore son *Ah ben oui!*

DESCHAMPS.

Mais d'abord, où allons-nous dîner?

GAILLARDIN.

Il me semble, sans me vanter, que le local est assez bien choisi : et que cette pelouse qui s'étend au pied de de cet arbre...

MAD. GIMARD.

Fi ! l'horreur,... c'est le plus vilain du bois ; c'est trop sombre..., tandis que là-bas, du côté de Fleury-sous-Meudon, nous serons bien mieux.

MLLE DUSSAUSSET.

Oui, l'endroit le plus passager, pour que tout le monde nous voye.

AIR : *Sur tout ce que je vous dirai.*

Moi, qui ce matin, n'ai point fait
De toilette extraordinaire,
Un tel endroit me déplairait ;
Madame est d'un avis contraire,
Se faire voir lui conviendrait.

Mme. GIMARD.

Et pour mainte raison connue,
Madame, à ce qu'il me paraît,
Aime mieux ne pas être vue.

MLLE DUSSAUSSET.

Qu'est-ce que c'est, madame ?... Que voulez-vous dire par là ?

DUSSAUSSET.

Eh bien ! pour tout terminer, dînons près de la fontaine.

DESCHAMPS.

Du tout... c'est trop humide... et mon rhumatisme !

MLLE DUSSAUSSET, *d'un air piqué.*

Certainement, je n'y dînerais pas pour tout au monde... j'y ai perdu une robe toute neuve l'année dernière.

MAD. GIMARD.

Je ne peux pas souffrir cette femme là... elle n'est jamais de l'avis de personne... Pourquoi l'a-t-on invitée ?

TOUT LE MONDE.

Et moi, mesdames, pour vous mettre d'accord, je pense...

GAILLARDIN.

C'est cela... tout le monde à la fois.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air : *J'étouffe de colère* (la Neige, des Variétés.)

TOUS.

Ah ! c'est insupportable,
Ecoutez-moi ! (*bis.*)
Il est vraiment aimable
De nous faire la loi.

GAILLARDIN, *aux dames.*

Pour un dîner, fâcheux auspice,
Calmez votre esprit indompté,
C'est à la majorité
A désigner le lieu de sacrifice.
Ainsi voyons
Les environs,
Et pour le choix,
Allons aux voix.

TOUS.

C'est cela... à la bonne heure.

(*Reprise du morceau d'ensemble.*)

Il faut de la justice, (*bis.*)
Oui, sur ma foi, (*bis.*)
Je ne veux pas qu'on puisse
Me faire la loi.

(*Ils sortent de différens côtés ; Brémont reste seul sur la scène.*)

SCÈNE VII.

BRÉMONT, *puis* PROSPER.

BRÉMONT.

L'aimable partie ! et quel touchant accord règne dans cette réunion de voisins et d'amis !

PROSPER, *portant un panier.*

Mettons toujours là ce panier. (*Il le dépose auprès de l'arbre*) C'est celui des couteaux et des serviettes... Tiens, il n'y a plus personne... excepté M. Brémont, le futur... Où sont-ils donc allés ?

BRÉMONT.

On s'est disputé sur le choix d'une salle à manger... et dans ce moment, on parcourt le bois, afin de trouver pour dîner un endroit qui convienne à tout le monde.

PROSPER.

Puisque nous voilà seuls... je n'en suis pas fâché... parce que je veux vous consulter sur une surprise que je veux faire à tout le monde, et à vous aussi... Vous savez bien qu'au dessert... il y a toujours des chansons... eh bien! à cause de la cérémonie de demain, j'en ai fait une sur votre mariage.

BRÉMONT.

Sur mon mariage!... je vous suis bien obligé.

PROSPER.

Oui, monsieur; la voilà... Mais vous qui vous y connaissez... je vous prie de me dire si les vers y sont... parce que c'est si difficile dans notre état.

AIR *de Préville et Taconnet.*

On n' peut trouver la mesure, et pour cause,
Lorsque l'on fait des vers au magasin;
Dans le moment souvent où je compose,
Entre un' pratiqu' qui demande soudain
Une aune de tull', de crêpe ou de satin.
Il faut quitter Phébus qui m'aiguillonne;
Mais, malgré moi, je rime encor tout bas,
Et sans y voir, mesurant du taff'tas,
Il s' trouve, hélas! que mes vers ont une aune,
Et que souvent leur étoff' ne l'a pas.

BRÉMONT.

C'est très-bien... il y a une fraîcheur dans les idées.

PROSPER.

Oui : vous dites cela à cause de la comparaison de la rose... et celui-ci... c'est un peu gaillard... et ça fera rire ces dames... c'est ce qu'il faut à la campagne.

(*Il lit sur son papier.*)

Du destin qui va vous lier,
Je me fais une image chère;
Ah! si j'étais le marié!
Pour moi quel sort heureux et prospère!

BRÉMONT.

A la rigueur, ce dernier vers là serait peut-être un peu long... mais à la campagne!...

PROSPER.

Ah diable! c'est vrai... « Heureux et prospère. » Eh bien! en ôtant l'*et*...

Pour moi quel sort heureux, *virgule*, Prospère!

Un point d'admiration.

BRÉMONT.

A merveille... (*à part*) et s'il peut maintenant me laisser tranquille...

PROSPER.

Il n'y a plus qu'une difficulté; c'est qu'il faut les chanter, et je n'ai pas de voix.

BRÉMONT.

J'en suis désolé... Mais si vous comptez sur moi...

PROSPER.

Ce n'est pas ça. J'ai pensé à une chose; je vais glisser mes couplets dans la serviette de mademoiselle Marianne, qui chante comme une fauvette... Et puis, quand elle les déploira, vous ferez l'étonné, et vous direz : Des couplets! qu'est-ce que ça signifie? Il faut que ma femme les chante... Vous comprenez.

BRÉMONT.

Oh! très-bien.

PROSPER, *prenant une serviette.*

C'est ça; voici la sienne... le rouleau verd. Et puis, dites donc, pendant les couplets.

AIR *du vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Vous les soutiendrez...

BRÉMONT.

Volontiers.

PROSPER.

Vous crierez : « Ah! c'est admirable!
Ah! bravo, c'est du DÉSAUGIERS. »
Car souvent on en chante à table :
Alors le nom peut les duper.

BRÉMONT.

Je doute que l'erreur les gagne;
Le Surêne ne peut tromper
Ceux qui connaissent le Champagne.

PROSPER.

Qu'est-ce qu'il parle donc de Champagne? ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut seulement que vous disiez : « Qui donc a fait ces jolis couplets? » C'est là le bon; parce qu'on demandera l'auteur... ah! ah!... et alors nous ferons la farce.

BRÉMONT.

Quelle farce?

PROSPER.

Je tournerai la tête comme ça; et puis, vous me montrerez aux autres, par derrière, en criant : « Il rougit... voilà le coupable! » Ça va joliment nous amuser... Je cours rejoindre les autres. (*Il sort en chantant.*)

Ah! si j'étais le marié!
Pour moi quel sort heureux, prospère!

SCÈNE VIII.

BRÉMONT, *seul.*

Au diable les importuns et les fâcheux!.... Jusqu'à M. le premier garçon de boutique qui me choisit pour son confident et son compère... Ah! quelle idée!... si je pouvais... Mon oncle alors n'aurait plus rien à dire, car la rupture ne viendrait pas de moi; et il me semble, en effet, que M. Prosper et mademoiselle Marianne... ça ferait un couple assez bien assorti... Il est vrai qu'aucun d'eux n'y pense : mais c'est égal.

Air *de Julie.*

Un tel projet me ranime et m'enflamme,
Tâchons, pour avoir un sursis,
Tâchons qu'on m'enlève ma femme;
Ici, n'ai-je donc plus d'amis!
Pour mon bonheur, il faut qu'on me trahisse...
Braves maris, comme l'on en voit tant,
Ah! prêtez-moi pour un instant
Ceux qui vous rendent ce service.

Ah! voici la famille.

SCÈNE IX.

BRÉMONT, DESCHAMPS, Mme DESCHAMPS.

DESCHAMPS, *à sa femme.*

Vous le voyez... c'était bien la peine de nous faire courir tous les buissons... J'en ai mon habit déchiré, et les mains écorchées... Et de tout cela, qu'en est-il résulté?... c'est qu'après une heure de recherches et de discussions, on est revenu à la premiere idée, et qu'on dînera ici.

BRÉMONT, *à part.*

Allons, commençons (*haut*)... Oui, ça ne se passera pas ainsi ; et nous verrons...

DESCHAMPS.

A qui en a-t-il, notre gendre?

BRÉMONT.

Ah! c'est vous, beau-pere?... Oui, morbleu, nous aurons une explication.

DESCHAMPS.

Qu'est-ce donc? quelque brouille?... quelque jalousie?...

BRÉMONT.

Quelque jalousie!... (*à part.*) justement nous y voilà... (*haut.*) Eh bien! oui, monsieur... oui, je suis jaloux... c'est la vérité.

DESCHAMPS.

Et de qui, mon ami?... nous n'avons ici que deux jeunes gens : M. Griffon qui s'occupe de tout le monde, et Prosper, mon premier garçon, qui ne s'occupe de rien.

BRÉMONT.

Prosper!... Eh bien! précisément c'est lui-même.

Mad. DESCHAMPS.

Comment! il se pourrait!

BRÉMONT, *parlant très-haut.*

Oui, madame, il est amoureux de mademoiselle Marianne... de votre fille.

MARIANNE.

De moi!... Eh bien par exemple! en voilà la première nouvelle... est-ce drôle?

MAD. DESCHAMPS.

Taisez-vous, ma fille... (*à Brémont.*) Non, mon gendre, cela n'est pas possible.

BRÉMONT.

Cela n'est pas possible!... apprenez que je l'ai vu chercher toutes les occasions de parler à votre fille, et ne pouvant y réussir, il a glissé dans sa serviette un billet doux .. vous pouvez vous en convaincre.

MAD. DESCHAMPS, *va au panier, prend la serviette, et y trouve le billet.*

Ah! mon Dieu!... c'est vrai.

DESCHAMPS.

Eh bien! madame, je vous le disais... vous voyez à quoi servent ces parties de campagne, ces dîners sur l'herbe... cela fournit des occasions à des jeunes gens qui, sans cela, n'y penseraient pas.

MAD. DESCHAMPS, *ouvrant le papier.*

Eh! mais... ce sont des couplets.

BRÉMONT.

Raison de plus.. déclaration indirecte et détournée... il y parle avec colère de mon mariage... voyez seulement les deux derniers vers... il n'est pas besoin d'autres preuves.

» Ah! si j'étais le marié!
» Pour moi quel sort heureux, prospère!

DESCHAMPS.

Prosper!... c'est ma foi vrai... il y a mis son nom!

BRÉMONT.

C'est juste... je n'y pensais pas... il l'a signé.

DESCHAMPS.

Il faut convenir, madame Deschamps, que ces couplets sont d'une force...

BRÉMONT.

Et vous ne voulez pas que je suppose quelque intelligence...

DESCHAMPS.

Quelque intelligence... je vous atteste, mon ami, que Marianne n'en n'a pas, et qu'elle n'en n'a jamais eu... c'est ma fille, je la connais.

Mad. DESCHAMPS.

Oui, mon gendre... on ne négligera rien pour assurer votre tranquillité.

DESCHAMPS.

Certainement... un gendre qui a mis 60,000 fr. dans mon commerce, ne mérite pas d'être...

Mad. DESCHAMPS.

Taisez-vous donc, monsieur... voici tout le monde.

SCÈNE X.

Les Précédens, GAILLARDIN, GRIFFON, DUSSAUSSET, Mlle DUSSAUSSET, M. et Mad. GIMARD, Mlle MIMI.

CHOEUR.

AIR : *Viens, chez Nadir.*

Ah! quel tourment (*bis*).
Je crois vraiment
Que de faim je suis malade,
Dieu! quel ennui!
Quelle longue promenade!
Restons ici
Pourvu qu'on dîne aujourd'hui.

GAILLARDIN.

Je l'avais bien dit... la victoire est à moi; et la preuve, c'est que voilà les ennemis qui sont restés sur la place... Ah ça, mes amis, il ne s'agit plus de délibérer... il faut ici des actions, et non pas du dialogue... Messieurs, habits-bas... mesdames, ne vous effrayez pas... Messieurs, qui m'aime me suive, pendant que ces dames vont mettre le couvert.

(*Il sort avec Gimard et Griffon.*)

Pendant ce temps tous les hommes quittent leurs habits et les accrochent aux branches des arbres; les dames se débarrassent de leurs chapeaux, et s'occupent de mettre le couvert sur la pelouse.

TOUTES LES DAMES.

Oui, oui, cela nous regarde.

Mad. GIMARD.

Donnez-moi les assiettes.

Mlle DUSSAUSSET.

Et moi, les serviettes.

Mad. DESCHAMPS, *cherchant dans un panier.*

Ah! mon Dieu!.. et mon argenterie! je ne la vois pas... mes couverts neufs!..

MARIANNE.

Mais, maman...

Mad. DESCHAMPS.

Taisez-vous, mademoiselle, je suis sûre de l'avoir emballée,... puisque c'étaient mes couverts neufs.

DESCHAMPS.

Nos couverts à filets,... là,... ça vous apprendra;... comme si de l'argenterie de ménage était faite pour voyager.

BRÉMONT, *à part.*

Allons, achevons notre ouvrage,... (*arrêtant Dussausset qui va sortir*) Monsieur... avant le dîner, j'aurais deux mots à vous dire au sujet de M. Prosper, votre neveu.

DUSSAUSSET, *étonné.*

De mon neveu!... qu'est-ce ça peut-être?.. (*à Brémont.*) Monsieur, je suis à vos ordres.

(*Ils sortent par la première coulisse à droite.*)

Mad DESCHAMPS, *qui a fouillé dans le panier.*

Les voilà,... les voilà, mes six couverts, on les avait mêlés avec ceux de Mad. Gimard. (*à M. Deschamps qui la regarde les bras croisés*). Mais allez donc, Monsieur, vous ne faites rien,... ce n'était pas la peine d'ôter votre habit.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, GAILLARDIN *revenant; il porte deux plats à la main, un grand pain long, sous un bras, une bouteille sous l'autre, et trois couronnes de pain sur la tête.*

GAILLARDIN, *en chantant*

Il est trop dangereux de glisser.....

(*Se retournant, et criant :*)

Veux-tu bien lâcher, maudit animal?

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

GAILLARDIN.

Cet imbécille d'âne qui prend mon chapeau de paille pour une botte de foin... ah! ah! ah!

TOUS.

Ah ! ah ! ah ! pour une botte de foin.

Mad. GIMARD.

Oh ! oh ! si Gaillardin se met une fois à dire des bêtises, nous allons rire.

GAILLARDIN.

Après ça, il faut bien que tout le monde vive... A qui la daube ?

Mad. DESCHAMPS.

A moi... là, au milieu.

DESCHAMPS.

Comment, au milieu!... où mettra-t-on la soupe?

GAILLARDIN.

Tiens, la soupe?... Est-ce qu'il y en a jamais dans un dîner sur l'herbe?

DESCHAMPS.

Pas de soupe!... eh bien! par exemple! comment donc ferai-je pour prendre ma rhubarbe?

Mlle. DUSSAUSSET.

Vous la prendrez demain.

GIMARD ET GRIFFON, *rentrant et portant un grand panier.*

Venez donc à notre aide.

GAILLARDIN.

C'est juste, c'est juste... Dieu! ce pauvre M. Gimard est-il chargé!... c'est le grand panier aux comestibles... toute la boutique de madame Chevet. (*Le panier est placé sur le devant du théâtre; Gaillardin en tire les divers mets qu'il remet à Deschamps, qui les fait passer.*) D'abord, le vrai gigot à la braise...

DESCHAMPS.

C'est encore nous qui l'avons apporté.

Mad. GIMARD.

Tiens! j'en ai un aussi.

Mlle DUSSAUSSET.

Et nous aussi...

GRIFFON.

Trois gigots !

DESCHAMPS.

Là ! voilà ce que c'est que de ne pas s'entendre ! on était convenu d'écrire le menu de chacun.

GAILLARDIN.

Il paraît qu'on s'est entendu pour apporter des gigots... oh ! oh ! oh !

MIMI.

Ah ça, et vous, M. Gaillardin... qu'est-ce donc que vous avez apporté ?

GAILLARDIN.

Moi..., je ne sais plus... c'est mêlé, c'est confondu, une fois que c'est sur la table... on ne reconnaît plus...

(*Brémont et M. Dussausset, rentrant ensemble en causant.*)

DUSSAUSSET.

Que m'avez-vous appris !... Mlle Marianne l'aimerait!.. ce petit Prosper !.. mon neveu !.. voyez-vous le gaillard... mais je vais lui parler d'importance.

SCÈNE XII.

Les Précédens, PROSPER, *tenant à la main une grande feuille pleine de fraises.*

PROSPER.

Un instant... un instant, ne commencez pas sans moi... j'apporte le dessert... des fraises de bois que j'ai cueillies, et dont je fais hommage à la mariée. Dites donc, mesdames, dites donc, ma tante, écoutez celui-là.

Air *des fraises.*

L'époux qu'ici nous voyons
Sans en être bien aises,
Doit cueillir rose et boutons ;
Et nous autres nous cueillons
Des fraises, des fraises, des fraises.

Voilà... Tenez, mademoiselle Marianne.

MARIANNE, *baissant les yeux.*

Monsieur... je ne sais... si je dois accepter...

PROSPER, *étonné.*

Hein!... qu'est-ce qu'elle a donc?

BRÉMONT, *à Deschamps.*

Vous le voyez, beau-père, des fraises, c'est trop fort... il va y avoir une scène.

DESCHAMPS.

Du calme, mon ami.

DUSSAUSSET.

Oui, jeune homme... je vais lui parler.

GAILLARDIN, *à Brémont, Deschamps et Dussausset, qui sont sur le devant du théâtre.*

Eh bien! messieurs, qu'est-ce que vous faites donc là bas à causer... au lieu de venir nous aider?... M. Deschamps, venez ici... voilà une place pour vous.

(*Au fond du théâtre, autour du grand châtaignier, on a placé des paniers, d'autres ont étendu leurs mouchoirs à terre. On dispose tout pour s'asseoir.*)

DUSSAUSSET, *à Prosper qui est déjà assis.*

Venez ici, monsieur, j'ai à vous parler.

(*Il le mène à l'autre bout du théâtre.*)

MARIANNE, *le regardant.*

Ce pauvre garçon!

DUSSAUSSET, *bas.*

Il faut, pour la tranquillité publique, que vous partiez à l'instant.

PROSPER.

Partir dans ce moment! avec une faim aussi conditionnée! (*regardant du côté du dîner.*) surtout quand il y a là... de si bonnes choses!

MARIANNE.

Quel regard il a jeté de mon côté!

DUSSAUSSET.

Apprenez donc que si vous restez, le mariage de M. Brémont va manquer... parce que Mlle Marianne... vous adore.

PROSPER.

Laissez donc... pas possible.

DUSSAUSSET.

Elle l'a avoué à ses parens... à son prétendu .. c'est lui-même qui vient de me le dire... ainsi il n'y a pas de doute.

PROSPER.

Cette pauvre petite !... moi qui ce matin en disais du mal... Eh bien, je ne m'en étais jamais aperçu.

DUSSAUSSET.

C'est égal... tu n'en dois pas moins, par délicatesse, t'éloigner sur-le-champ... Tiens, voilà de quoi aller dîner à l'auberge.

PROSPER.

Oui, mon oncle... puisque vous le voulez... Est-ce étonnant d'être aimé à ce point-là ?... sans le savoir !.. c'est la première fois que ça m'arrive... je n'y pensais pas du tout... eh bien ! ça produit un effet qu'on ne peut pas rendre... Adieu, mon oncle... adieu, Mlle Marianne.

(*Il sort.*)

MARIANNE.

A-t-il un air malheureux !...

(*Pendant ce temps, tout le monde s'est assis en cercle. On coupe le pain ; on débouche les bouteilles.*)

GAILLARDIN, *coupant le pâté.*

Eh bien !... eh bien !... où va donc Prosper ?

DUSSAUSSET.

C'est une commission que je lui ai donnée,... il va revenir.

DESCHAMPS.

Ah ça ! j'espère que maintenant rien ne troublera plus notre dîner... Nous y voilà donc, ce n'est pas sans peine.

GAILLARDIN.

Oui, messieurs, procédons par ordre, et ne nous pressons pas, la table n'est pas louée !... Eh ! eh ! eh !...

DESCHAMPS, *se donnant un coup de poing sur le front.*

Coquins de cousins !... et un autre encore sur la jambe !.. je suis sûr que j'en aurai des cloches ... (*regardant en l'air.*) Ah ! en voilà-t-il !.. en voilà-t-il !...

TOUS, *regardant de même.*

Dieux ! comme en voilà !

Mlle DUSSAUSSET.

Nous allons en être dévorés.

MAD. GIMARD.

C'est signe de pluie.

DUSSAUSSET.

Laissez donc : j'ai consulté mon baromètre ce matin, il est au beau fixe.

GAILLARDIN.

Je sens une goutte.

BRÉMONT.

Pas possible.

DUSSAUSSET.

C'est peut être mon neveu qui est revenu pour exécuter sa plaisanterie de la carafe. (*regardant en l'air*). Non, ma foi, ça tombe réellement.

Fragment du duo du Roi et du Fermier.

AIR : *Jenny qu'importe cet orage.*

DESCHAMPS.

Allons !.. il manquait un orage.

GAILLARDIN, *riant.*

Ce nuage
N'est qu'un passage.

DESCHAMPS ET DUSSAUSSET.

Ça commence, ah ! nous voilà bien.

BREMONT.

Restez donc... ça ne sera rien.

GAILLARDIN.

Comment, un peu d'eau vous fait peur ?

Mme DESCHAMPS.

Mais entendez-vous le tonnerre ?

Mme GIMARD, *effrayée.*

Le tonnerre !... grand dieux ! ma chère ;
Ah ! s'il fait ici du tonnerre,
Je m'en vais... je meurs de frayeur.

(*La pluie augmente.*)
(*Demi jour.*)

DESCHAMPS, *parlant.*

Les grands arbres, on dit que cela l'attire,... s'il allait tomber ici pour le bouquet...

(*Grand coup de tonnerre. Tout le monde jette un cri et se sauve en désordre de différens côtés, pendant que l'orchestre joue quelques mesures de l'orage du Roi et le Fermier.*)

TOUS ENSEMBLE, *en se sauvant.*)

Sauvons-nous.

DESCHAMPS.

Ma femme.

Mad. DESCHAMPS.

M. Deschamps.

GAILLARDIN.

Par ici.

DESSAUSSET.

Où allez-vous donc?

MARIANNE, *reprenant son chapeau et sortant la dernière.*

Maman,... maman, attends-moi donc.

(*Ils disparaissent.*)

SCÈNE XIII.

PROSPER, *seul, arrivant du côté opposé, avec un grand parapluie.*

Eh bien! eh bien! où sont-ils donc?... Moi qui, à la première goutte de pluie, ai couru de toutes mes forces, pour venir à leur secours,... je n'en ai pas achevé mon dîner;... il est vrai que je n'y étais guère disposé,... c'est drôle, moi qui avais une si belle faim... Ce que mon oncle m'a dit tout-à-l'heure, m'a coupé l'appétit... ça donne des idées,... des idées,... qui font tout oublier... Eh! oui, parbleu,... car je suis là à l'averse,... avec un parapluie sous le bras (*l'ouvrant*). C'est tout de même bien à la maîtresse de l'auberge de me l'avoir prêté sans me connaître... vous direz à ça, le physique est là qui sert de répondant.

SCÈNE XIV.

PROSPER, *avec son parapluie,* MARIANNE *revenant sur ses pas.*

MARIANNE.

Maman... maman... Je ne sais plus de quel côté ils ont pris.

PROSPER.

Ah! mon dieu! c'est mam'selle Marianne!

MARIANNE.

M. Prosper.

PROSPER.

Que c'est heureux!.. venez donc là... il y a place pour deux.

MARIANNE.

Je vous remercie, M. Prosper... c'est seulement pour laisser passer l'orage.

PROSPER.

Comme vous êtes déjà mouillée!

MARIANNE.

Et vous donc!.. vous allez vous enrhumer.

PROSPER.

Oh! un rhume est bientôt passé!.. et il y a des choses qui durent plus long-temps... mais vous n'êtes pas là assez à couvert... approchez-vous donc.

MARIANNE, *se serrant contre lui.*

(*Ils s'avancent tous les deux ensemble au bord du théâtre, et restent immobiles, couverts par le parapluie.*)

Ah! comme ça tombe... ils seront joliment trempés.

PROSPER.

Ils ne seront pas si bien que nous... l'un près de l'autre... tenez c'est drôle... ça fait juste Paul et Virginie avec un parapluie.

MARIANNE.

Paul et Virginie!.. eh mais! j'y pense, M. Prosper.. je ne devrais pas rester seule avec vous... après ce qu'on m'a dit.

PROSPER, *très-ému.*

Et qu'est-ce qu'on vous a dit?

MARIANNE.

Ah! mon dieu! comme vous tremblez!

PROSPER.

Ce n'est pas de froid, Mlle Marianne.

Air : *Avec vous sous le même toit.*

Avec vous, sous le même toit,
Heureux qui peut passer sa vie :
Un autre, hélas! aura ce droit,
Moi, je ne le dois qu'à la pluie.
Le beau temps funeste à mon cœur,
Va nous chasser de ce refuge;
Ah! je voudrais pour mon bonheur,
Voir recommencer le déluge.

MARIANNE.

Ah! mon dieu! quel regard, et comme il m'a serré la main.

Air *du trio du Calife.*

PROSPER.

Je n'y tiens plus, ô trouble extrême,
Vous le voyez, c'est vous que j'aime,

ENSEMBLE.

Oui, je sens là battre mon cœur
Et de tendresse et de bonheur.

MARIANNE.

Ah! je sens là battre mon cœur!
Est-ce d'amour.. ou de frayeur?

(*Ils se retirent vers la gauche du théâtre, et parlent bas, pendant que tout le monde arrive.*

SCENE XV.

MARIANNE et PROSPER (*toujours sous le parapluie*), GAILLARDIN et BRÉMONT (*d'abord seuls*), ensuite M. et Mad. DESCHAMPS, M. et Mad. GIMARD, Mlle MIMI, DUSSAUSSET, GRIFFON.

GAILLARDIN, *étendant la main.*

Suite du Trio.

Je l'ai dit : l'averse est finie,

BRÉMONT.

Pas tout-à-fait; car dans ces lieux
Je vois encore un parapluie.

GAILLARDIN.

Ils n'entendent rien ; je parie
Que ce sont là des amoureux ;
Approchons-nous...

(Tout le monde entre.)

PROSPER *à Marianne.*

O doux langage !
A mon amour vous répondez.

MARIANNE.

Sans le savoir, le cœur s'engage.

PROSPER.

Et l'hymen auquel vous cédez.

MARIANNE.

C'est malgré moi.

BRÉMONT, *à haute voix.*
(à M. Deschamps.)
(Le jour reparait.)

Vous l'entendez.

M. ET Mme DESCHAMPS.

ENSEMBLE.

Qu'entends-je ! ô ciel ! quoi, c'est ma fille !
Quel déshonneur pour ma famille,
Je punirai le séducteur ;
Rien n'est égal à ma fureur.

BRÉMONT, *à part.*

Quel doux espoir à mes yeux brille !
Je ne suis plus de la famille ;
Je suis le maître de mon cœur :
Rien n'est égal à mon bonheur.

PROSPER ET MARIANNE.

On écoutait, c'est {ma / sa} famille.
Rien n'est égal à ma frayeur.
Ah ! je sens là battre mon cœur !
Est-ce de crainte ou de bonheur ?

TOUS LES AUTRES.

Qu'entends-je, ô ciel ! quoi, c'est la fille !
Ah ! c'est charmant pour la famille ;
Et c'est Prosper le séducteur ;
Nous en rirons, et de bon cœur.

(A la fin de ce morceau les acteurs prennent leur place dans l'ordre suivant, le premier à la gauche du spectateur).

Prosper, Dussausset, madame Deschamps, Marianne, Deschamps, Gaillardin, Brémont, mademoiselle Dussausset et Griffon, Mimi, M. et Mad. Gimard.

BRÉMONT, *bas à Gaillardin.*

Voici l'occasion que je désirais.

GAILLARDIN.

Je vous comprends.

M. et MAD. DESCHAMPS, *aux deux jeunes gens.*

Est-ce là les exemples que je vous ai donnés ?

GAILLARDIN.

Arrêtez!... à quoi bon ces déclamations paternelles et intempestives!... prétendu trahi, père et mère offensés, épargnez-vous des tirades inutiles... le mal est fait... chez moi comme chez vous, le premier moment a été à la surprise... le second à l'indignation... le troisième à la réflexion... je me suis dit : « ces jeunes gens s'aiment, » ils s'adorent... c'est une passion secrète qui est main- » tenant de notoriété publique... il n'y a donc qu'un » parti à prendre, c'est de les unir. » (*A Brémont qui fait un geste.*) Je vous entends, M. Brémont... il en coûte à votre cœur; mais vous êtes trop généreux pour vous opposer au bonheur de ces amants... il y a un rival préféré, et la véritable délicatesse consiste à céder la place, quand on ne peut pas faire autrement.

DESCHAMPS.

Mais...

GAILLARDIN.

Je vous comprends, M. Deschamps... M. Brémont vous apportait 60,000 fr.; M. Prosper en a autant... son oncle me le disait, ce matin, et ne demande qu'à l'établir.

DUSSAUSSET.

C'est vrai... je ne m'en dédis pas.

DESCHAMPS.

A la bonne heure... mais où dînerons-nous maintenant ?

TOUT LE MONDE.

Oui... où dînerons-nous ?

BRÉMONT.

A la première auberge.

DESCHAMPS.

Comme c'est agréable... vivent les dîners sur l'herbe!

GAILLARDIN.

Nous nous en dédommagerons, car je vois deux nôces en perspective... celle de Prosper... (*à Mlle. Dussausset.*) et la notre, n'est-il pas vrai?

BRÉMONT.

Oui, mes amis... et pour vous prouver que je n'ai point de rancune, je donne, dans quinze jours, un grand dîner, où j'invite toute la société.

(*Tout le monde salue en acceptant.*)

DESCHAMPS.

Si c'est ici, je n'en suis pas.

BRÉMONT.

Au Palais-Royal, chez Beauvilliers.

DESCHAMPS.

A la bonne heure... non pas que je n'aie aussi des goûts champêtres, et des idées pastorales : mais mon avis est qu'il faut se promener à la campagne, et dîner à Paris.

VAUDEVILLE.

(*Ronde du départ pour Saint-Malo.*)

Oui, l'on trouve à la campagne
Du lait, de l'herbe, un air frais;
Où voit-on truffes, Champagne,
Et de petits cabinets?
C'est à Paris,
Ce n'est qu'à Paris,
Tout dans ce pays
A bien son prix.

Mme. DESCHAMPS.

On dîne ici sur la gerbe;
Mais où voit-on, s'il vous plaît,
Maint petit docteur en herbe,
Qui souvent en mangerait?
C'est à Paris, etc., etc.

BRÉMONT.

Rose d'amour, fleur nouvelle,
Se rencontre aux champs, je crois;
Mais souvent où fleurit-elle
Deux ou trois fois dans un mois?
C'est à Paris, etc., etc.

Mme GIMARD.

Je crois qu'aux champs mainte femme,
Prend un époux, un ami;
Mais où l'ami de madame
Est-il celui du mari?
C'est à Paris, etc., etc.

PROSPRER.

En province on est sordide,
Riche on n' dépense pas un sou;
Où voit-on la caisse vide,
Et le comptoir en acajou?
C'est à Paris, etc., etc.

DUSSAUSSET.

Sur la place d'un village,
Un charlatan est sifflé;
Plus tard, c'est un personnage,
Mais où donc est-il allé?
C'est à Paris, etc., etc.

GAILLARDIN.

L'herbe ici remplit les hottes,
Mais veut-on, sans aller loin,
Voir des gens qui dans leurs bottes
Mettent des bottes de foin?
C'est à Paris, etc., etc.

MARIANNE, *au public.*

Gourmets d'un goût trop sévère
Nous n'osons vous engager ;
Mais vous qui ne craignez guère
Un repas un peu léger...
Ah ! venez tous,
Même... amenez-nous
Du monde avec vous,
Dîner chez nous.

FIN.

Le Libraire Pollet *est Éditeur des Pièces ci-après :*

Michel et Christine, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*.	1 50
La Demoiselle et la Dame, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*.	1 50
Les deux Forçats, ou la Meûnière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol	1 25
La Pauvre famille, mélodrame en 3 actes, par MM. Benjamin et Melchior.	1 25
Le Cuisinier de Buffon, vaud. en 1 acte, par MM. de Rougemont, Merle et Simonin.	1 25
Barbe-Bleue, folie-féérie en 2 actes, mêlée de chants, précédée d'un Coup de Baguette, prologue en 1 acte, par MM. Fréderic et Brazier	1
L'Auberge des Adrets, mélodrame en 3 actes, par MM. Benjamin, St-Amand et Polyanthe.	1
Les Grisettes, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin.	1 50
La Vérité dans le vin, vaud de MM. Scribe et Mazè res.	1 50
Le Retour, ou la suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin.	1 50
Le dernier jour de fortune, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe.	5 10
Rodolphe, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville.	1 50
Lisbeth, ou la Fille du Laboureur, mélodrame en 3 actes, de M. *V. Ducange*, tiré de Léonide, ou la vieille de Surène, du même	1 »
Rossini a Paris, ou le Grand Dîner, a-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*. . .	1 50
L'Héritière, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne.	1 50
Les Invalides, ou Cent Ans de Gloire, tableau militaire en 2 actes, par MM *Merle*, *Boirie*, *Ferdinand* et *Henri Simon*.	1 50
Le Coiffeur et le Perruquier, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent.	1 50
L'Accordée de Village, comédie-vaudeville en un acte, par MM Brazier, Carmouche et Jouslin de la Salle.	1 50
Le Fondé de Pouvoirs, vaudeville en 1 acte, par MM. Carmouche et ***. .	1 50
Le Mauvais Sujet, vaudeville tiré du roman de *Léonide* de M. Victor Ducange, par MM. Frédéric et Edmond Crosnier. . . .	1 »
Le Oui des jeunes Filles, vaudeville en un acte, par MM Dupeuty, De Villeneuve et Jouslin de la Salle.	1 50
Ourika, ou la Négresse, drame en un acte, par MM. Dupeuty et Villeneuve.	1 50
La Mansarde des Artistes, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner.	1 50
La Pénélope de la Cité, vaudeville en un acte, par MM Duval, Rochefort et Jouslin de la Salle. . . .	1
Le Leycester du faubourg, vaudeville en 1 acte, par MM. Henri et Carmouche.	1 50
Le Beau-Frere, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire.	1 50
Le Baiser au Porteur, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy.	1 50

LES

TROIS AVEUGLES

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. BRAZIER, MÉLESVILLE et CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 24 JUILLET 1824.

Prix : 1 Fr. 50 Cent.



PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18 ;
Et Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

1824.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOMINIQUE, aveugle, malin et gai	M. BOSQUIER-GAVAUDAN.
BOBINEAU, son ami, aussi aveugle, bonhomme et naïf.	M. BRUNET.
THOMASSIN, maître d'auberge du village	M. BLONDIN.
CLAUDINE, sa fille.	Mlle. ALDEGONDE.
FLANELLE, tailleur et chirurgien.	M. CAZOT.
NICOLAS, jeune marchand colporteur	M. VERNET.
Paysans.	

La scène est dans une auberge de village.

Vû au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 25 *Avril* 1824.
Par ordre de Son Excellence,
Le chef-adjoint, COUPART.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LES TROIS AVEUGLES

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chambre d'auberge de village entièrement fermée, à gauche du spectateur, au troisièmeplan, uneporte donnant sur l'escalier qui descend au rez-de-chaussée, au fond une large croisée ouvrant sur la campagne, à gauche au fond un porte-manteau ; du même côté, au premier plan, une armoire à serrer le linge, à droite une vieille armoire en chêne, et paraissant très-solide.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDINE, *à gauche* (1), DOMINIQUE, BOBINEAU.

(*Au lever du rideau, Dominique et Robineau sont assis à une petite table couverte d'un tapis vert avec des cartes piquées comme celles dont se servent les aveugles, Claudine brosse de vieux habits qu'elle place ensuite au porte-manteau.*)

CLAUDINE.

Comment, monsieur Dominique, le repas des fiançailles est pour ce soir?

DOMINIQUE, *jouant.*

Et à demain la noce, ma petite Claudine! allons-nous être heureux ensemble!

BOBINEAU.

Prends donc garde, tu me donnes des coups de pieds en pensant à ton bonheur.

DOMINIQUE.

Ah! c'est que je m'crois déjà au bal. (*à Claudine.*) Nous

(*) Toutes les indications sont prises du parterre et se rapportent à la droite ou à la gauche du spectateur, les personnages nommés en tête de chaque scène, tiennent la gauche.

ferons le repas ici même dans l'auberge de vot' papa, parce que c'est plus économique; le tailleur du village, le voisin Flanelle, doit m'apporter, ce matin, mon habit neuf aurore. Sentez-vous l'allusion, petit léopard ?

CLAUDINE.

Comme, c'est agréable! épouser un aveugle!

DOMINIQUE, *jouant.*

Tiens, tiens, tiens... vous ne serez pas si malheureuse! Mon ami Bobineau que v'là et moi, nous avons le petit inconvénient d'être aveugles, c'est vrai, mais aveugles honoraires... nous n'exerçons plus qu'en amateurs, et puis d'ailleurs, qu'est-ce que ça fait pour le bonheur, d'être aveugle? tout ça dépend de la manière de voir, nous n'en sommes pas plus tristes pour ça.

CLAUDINE.

Comment, qu'est-ce que ça fait ?

Air: *Vaud. du petit Courrier.*

Un aveugle, moi, j' n'y tiens pas,
J'aim'rais autant un invalide;
Il faudra que j' vous serv' de guide,
Tout seul vous n' pourrez faire un pas.

DOMINIQUE.

Ma foi, plus d'un' fill', sur mon âme,
Dans vot' pass' se réjouirait;
Etant sûr' de d'venir la femme
D'un mari qu'elle mènerait.

ROBINEAU, *jouant.*

Ah çà! sois donc au jeu, valet d'carreau.

DOMINIQUE.

J' prends l'valet d'carreau.

BOBINEAU.

Dame de trèfle.

DOMINIQUE.

J'prends la dame de trèfle.

BOBINEAU.

Oh! mais... comment donc qu'tu fais ton compte, tu prends toujours.

DOMINIQUE.

C'est l'jeu.

BOBINEAU.

C'est l'jeu, c'est l'jeu, et avec quoi qu'tu prends?

DOMINIQUE.

Eh! ben, avec mes doigts.

BOBINEAU.

Tiens, c'te nouvelle... je te demande avec queu carte.

DOMINIQUE.

Avec de l'atout.

CLAUDINE, *les regardant.*

C'est-il unique, quoique ça, de voir deux aveugles jouer aux cartes comme deux personnes naturelles.

BOBINEAU.

Ça tient aux progrès des lumières, tout s'perfectionne aujourd'hui.

Air : *du Verre.*

Qu'on soit muet, sourd ou boîteux,
On marche, on entend, on harangue;
Avec les mains on s' pass' des yeux,
Avec des sign's on s' pass' d' la langue.

DOMINIQUE.

Et pour obtenir, mon enfant,
Mainte place qu'on sollicite;
Avec des jambes bien souvent,
Y en a qui s' passent de mérite.

Tiens, atout, atout et le point, j'ai gagné.

BOBINEAU, *fâché.*

Ah ben! tu triches, tu vois dans mon jeu.

DOMINIQUE, *se levant.*

Eh ben! tant pire, cache-le.

BOBINEAU, *avec sentiment.*

Dominique! Dominique! tu fais toujours des traits à ton ami Bobineau!

DOMINIQUE.

Allons, tais-toi, nigaud, tu payeras le café pour ma noce avec c't'aimable enfant, qu'il faut que j'embrasse pour la peine.

CLAUDINE, *mettant une chaise devant elle.*

Pas de ça, monsieur Dominique.

DOMINIQUE, *la cherchant.*

Bah! bah! vous croyez qu'un aveugle est comme un auto-

mate; mais au défaut de la vue, nous avons le tact... vous aller voir que je vais vous attrapper.

CLAUDINE.

Prenez garde de le perdre... je me sauve. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

DOMINIQUE, BOBINEAU.

DOMINIQUE.

Eh ben! eh ben! vous vous en allez, ma petite colombe? oui, j'l'entends qui descend l'escalier quatre à quatre... c'est-il drôle ces petites filles.

BOBINEAU.

Tiens, Dominique, veux-tu que je te dise une chose?

DOMINIQUE.

Dam! celle-là ou une autre, comme tu voudras.

BOBINEAU.

Tu fais-t-une bétise... depuis deux mois que t'as voulu te fixer dans ce village, parce que tu dis que tu ne veux plus courir...

DOMINIQUE.

Oui, et puis le pays m'a paru gentil.

BOBINEAU.

Tas été t'amouracher d'une jeunesse...

DOMINIQUE.

La vie de garçon commence à m'ennuyer.

BOBINEAU.

Mais, le père Thomassin ne consent à te donner sa fille, que parce que tu lui as prêté cinquante louis... qu'il ne peut plus te rendre, et je te demande comme c'est agréable pour moi, me v'là d'moitié dans la mise de fonds du mariage et je n'suis pas d'moitié dans le reste!

DOMINIQUE.

Laisse donc, je n'ai rien pris sur not' boursicot, c'est de l'argent qui m'venait d'mon Anglais.

BOBINEAU.

De ton Anglais!

DOMINIQUE.

J't'ai pas conté c't'histoire là?.. ce milord que j'avais rencontré à Calais du temps que j'faisais mes tournées départementales à pied et la canne à la main... avec mon petit bonhomme... ce mauvais sujet... ah! était-il mauvais sujet, ce petit drôle.

BOBINEAU.

Celui qui avait remplacé ton caniche, j'l'ai pas connu... c'est pendant que j'étais t'employé comme hautbois au café des Aveugles.

DOMINIQUE.

Eh ben! c'milord, à qui mon petit bonhomme avait sauvé la vie, m'envoya pour lui le lendemain, cinquante louis avec une lettre où c'qu'il lui en promettait ben d'autres; mais, c'qui prouve qu'il y a une providence qui punit les mauvais cœurs, c'est que mon petit bonhomme qu'était un petit garnement sans principes et sans sentimens, m'avait quitté d'la veille au soir, sans m'dire ni qui, ni qu'est-ce.

BOBINEAU.

Comment! il t'avait z'abandonné.

DOMINIQUE.

C'est-à-dire y avait long-temps qui m'demandait ses gages ou son congé, et vu que l'un était beaucoup meilleur marché que l'autre, j'n'avais pas hésité à le mettre à la porte, parce que je n'aime pas les ingrats, moi.

BOBINEAU.

Tu as bien raison, l'ingratitude est l'vice de ceux qui n'ont point de reconnaissance.

DOMINIQUE.

Aussi, ça n'ly a pas porté bonheur, c'pauvre petit malheureux! car quand j'ai été aux informations pour lui faire parvenir les cinquante louis, parce que la probité avant tout.

BOBINEAU.

N'y a que ça qui distingue les gens honnêtes.

DOMINIQUE.

J'ai appris qu'il était mort des suites d'une dispute qu'il avait eue avec des compagnons du devoir.

BOBINEAU.

Et t'as hérité des jaunets?

DOMINIQUE.

C'était bien juste, il n'avait ni famille, ni parens, et puis pour tous les soins que j'avais eus d'son enfance!

BOBINEAU.

Chut! j'entends quelqu'un!

DOMINIQUE.

Ne parlons plus d'argent, nous f'rons not' partage plus tard.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FLANELLE, *un paquet sous le bras.*

FLANELLE, *gaîment.*

C'est ça! un feu d'enfer chez l'père Thomassin, une fumée délicieuse.. véritable odeur de noce, il paraît que j'arrive à propos.

BOBINEAU.

Ah! c'est le voisin Flanelle.

DOMINIQUE.

C'est mon habit... allons donc, Flanelle, allons donc, flâneur, ces tailleurs à la mode sont-ils ennuyeux?

FLANELLE.

Écoutez, mon cher, je n'peux pas tout faire à la fois: quand on habille un village de la tête aux pieds, et qu'on exerce en outre cinq à six professions de première nécessité.

Air : *de Marianne.*

Dès le matin à la mairie,
La plume en main je suis subtil,
Comme tailleur, je vous parie
Qu'aucun plus que moi n'a le fil.
Au bal champêtre,
On peut connaître,
Comm' musicien
Quel talent est le mien :
Je suis dentiste,
J' suis oculite;

Méd'cin savant,
Et sergent
D'puis un an.
Comm' sergent, à qui doit la prendre,
J' fais monter la gard' l' matin.

DOMINIQUE, *riant.*

Et le soir, comme médecin,
Vous la faites descendre.

Voyons, voyons, ce fameux habit (*il ôte le sien.*)

BOBINEAU.

Ah! vöus exercez aussi la médecine?

FLANELLE.

A l'usage des personnes et des animaux. (*Il lui passe une manche, à Dominique.*) Si vous aviez voulu me laisser essayer sur vos deux cataractes. Dieux! des cataractes, c'est tout c'que j'demande au ciel! j'n'ai jamais eu le bonheur d'en avoir une.

DOMINIQUE.

Je vous en souhaite.

BOBINEAU.

C'est ça, nous irons nous exposer à perdre les yeux.

FLANELLE, *tout en passant l'habit.*

C'est que vous doutez de mon talent. La deuxième manche. Mais allez demander au père Philipot, des nouvelles de son âne. Ce malheureux animal avait une maladie que nous nommons en phisiologie la *cocotte*; je l'ai opéré et l'âne... tournez-vous, mon ami...aurait vu parfaitement sans une faiblesse dans le nerf optique.... qui l'a rendu tout-à-fait et décidément aveugle. Voilà un habit qui vous va comme un bas de soie.

DOMINIQUE.

C'est probable, car j'y suis comme dans un étau... j'peux plus me remuer.

FLANELLE.

C'est ce qu'il faut... c'est-à-dire qu'vous n'avez jamais été habillé comme ça, voulez-vous l'miroir... Ah! pardon, non, mais j'm'en rapporte à votre ami... ah! que j'suis bête.

Air : *Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Moi-même j'en suis étonné,
Quell' taille et quell' démarche lestes.

DOMINIQUE, *ôtant son habit.*

Mais avec l' drap que j'ai donné,
Comment! vous n'apportez pas d' restes.

FLANELLE.

C'est que les poches maintenant
En prenn't plus q' dans les form's anciennes

DOMINIQUE, *secouant la tête.*

J' crois qu'il en est entré vraiment
Plus dans les vôtres qu' dans les miennes.

FLANELLE.

Ah! ah! M. Dominique, tenez, si on n'vous fait pas compliment de votre habit, vous n'me paierez rien... j'aime mieux ça.

DOMINIQUE.

Moi aussi... j'ai justement quelques amis à inviter pour le repas de ce soir, parce que j'veux qu'ça soit bien composé... Allons, Bobineau, en route.

FLANELLE.

Ah ben! dites donc, ne vous donnez pas la peine de passer chez moi.

DOMINIQUE.

Pourquoi ça?

FLANELLE.

Puisque me v'là, je reçois l'invitation.

DOMINIQUE, *riant.*

Voyez-vous le farceur! il aime les repas de noce... eh! bien, ça va tout d'même, vous serez tout porté pour conduire le bal. (*Il appèle.*) Claudine! Claudine! nos chapeaux, nos bâtons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vous sortez?

FLANELLE.

Comment! vous allez seuls tous les deux, c'est imprudent!

DOMINIQUE.

Ah bah! il n'y a pas de danger, j'connais déjà le village comme mes poches... et puis l'un sent, l'autre écoute... c'est comme si nous y voyons.

BOBINEAU, *prenant une prise de tabac.*

Oui, c'est moi qui sent.

DOMINIQUE, *à Claudine.*

Claudine, fais toujours mettre le couvert, petit lutin.

CLAUDINE, *le repoussant.*

Laissez-moi donc.

FLANELLE.

Ah! dieux, la pudeur aux prises avec l'amour... tableau anacréontique et sentimental... ça fera un bien joli couple! allons, allons, pendant que vous allez faire un tour ensemble, et tailler une bavette, moi, je vais tailler un pantalon, et je reviens.

DOMINIQUE.

Air : *Verse encor.*

C'est ce soir, ce soir, ce soir, ce soir,
Qu'à table j' vas m'asseoir
Auprès de toi, Claudine.
C'est ce soir, ce soir, ce soir, ce soir,
Qu'amour, à la sourdine,
Va combler mon espoir.
Si, privé des yeux,
Je ne puis voir, ma chère,
Ton bras amoureux,
Ton souris gracieux;
J'ai ce qu'il me faut
Pour bien tenir mon verre,
Tu verras tantôt
Que je n' suis pas manchot.

ENSEMBLE.

C'est ce soir, etc.

Ils sortent tous les trois.

SCÈNE V.

CLAUDINE, *seule.*

Enfin, les voilà partis! et Nicolas, ce p'tit marchand colporteur qu'j'avais vu à la fête, au village de ma tante, et qui devait revenir pour m'épouser drès qu'il aurait fait fortune, qu'est-ce qu'il sera devenu? L'année est finite d'avant z'hier, et je n'en entends pas parler... c'est égal, je ne l'oublierai jamais... Dieux! v'la mon père... n'faisons semblant de rien, il m'gronderait encore, lui qu'est tendre comme les poulets qu'il sert aux voyageurs.

SCÈNE VI.

THOMASSIN, *en bonnet de coton et en tablier de cuisine*, CLAUDINE.

THOMASSIN, *à la cantonnade.*

La table dans la salle basse... j'vas avindre du linge... Ah! Flanelle, n'oubliez pas d'envoyer les deux paniers de vin de chez l'père Boileau, d'son meilleur...

CLAUDINE.

Tiens! du vin, il n'en manque pas ici.

THOMASSIN.

Nous allons peut-être boire le vin des pratiques.

Air : *de Julie.*

Tu n' voudrais pas le jour de tes fiançailles,
Qu' ton père bût du vin suret?
Ainsi laissons dans leurs futailles
Tous les vins de mon cabaret.
Comm' buveur je tiens à ma gloire ;
Comm' cabar'tier je cède à mon destin,
Si l'on m'accus' de vendre d' mauvais vin,
On n' me r'proch'ra jamais d'en boire

Il ouvre l'armoire à gauche.

Ah çà! tu n'peux pas m'aider, dis donc?

CLAUDINE, *s'essuyant les yeux.*

J'suis occupée... j'pleure.

THOMASSIN.

Tu vas recommencer la même chanson! Dieu de Dieu, pourquoi un père est-il obligé d'avoir des enfans?

CLAUDINE, *sanglottant.*

Dame! c'est plus fort que moi, j'peux pas m'y faire, à c't'homme.

THOMASSIN, *tenant une nappe et des serviettes.*

Allons v'là les grandes cascades lâchées... Mon dieu, ma pauvre enfant, je ne demanderais pas mieux que de te marier à ton goût, mais enfin tu sais que je n'peux plus retirer ma parole... Dominique m'a prêté cinquante louis que je ne peux pas lui rendre... c'est lui qui m'a aidé à mettre ma maison sur un bon pied... à présent que j'ai un comptoir neuf, une glace de rencontre et d'vieux quinquets dans ma grande salle, j'peux faire mousser ça comme à Paris, diminuer les portions et augmenter les prix... ça mérite considération, ainsi, sois bonne fille, et...

UNE VOIX, *en dehors.*

Ho! la maison! n'y a personne.

THOMASSIN.

C'est quelque voyageur... on y va... (*à sa fille.*) Du courage!.. viens dans les bras d'un père (*il l'embrasse*) et n'pleure plus, parce que ça m'rend comme un imbécille... tu m'descendras l'argenterie d'étain. (*il sort.*)

SCÈNE. VII.

CLAUDINE, *seule.*

Quelle famille agréable j'vais avoir... mon Dieu! que je suis malheureuse!

THOMASSIN, *en dehors.*

Claudine!

CLAUDINE.

Mon père!

THOMASSIN.

Fais voir à c'monsieur qui monte, la petite chambre au fond des mansardes? je n'peux pas quitter, j'suis à la daube.

SCÈNE VIII.

CLAUDINE, NICOLAS, *portant sur le dos une boîte de colporteur.*

NICOLAS.

Est-ici les mansardes ?

CLAUDINE.

Non, monsieur, j'vas vous conduire ; (*Jetant un cri.*) ah !

NICOLAS.

C'est elle !

CLAUDINE, *attendrie.*

Nicolas !

NICOLAS, *joyeux.*

Que j'sois juste tombé dans vot' maison !

CLAUDINE, *la main sur son cœur.*

Tu m'as donné un coup !...

NICOLAS.

Et moi donc! embrasse-moi... quel bonheur... Ah ! ça dis-moi donc quéque tu faisais pour te désennuyer en m'attendant ?

CLAUDINE.

Eh ben ! j'allais en épouser un autre, un aveugle.

NICOLAS, *frappé.*

Un aveugle ! comment qu'il s'appelle ?

CLAUDINE.

Dominique Beauregard.

NICOLAS, *frappé.*

Dominique? Dieu ! c'est le mien que je conduisais y a quinze mois... un malin qui m'a fait plus de farces... Lui, mon rival ! quel malheur que je n'aye pas de fortune ; j'ai manqué pourtant en faire une belle.

CLAUDINE.

Une fortune ?

NICOLAS.

Oui.

CLAUDINE.

Comment ça donc ?

NICOLAS.

J'ai arrêté une diligence.

CLAUDINE.

Ah ! l'horreur !

NICOLAS.

Non... j'ai arrêté une diligence qu'allait écraser quelqu'un... Vois-tu, c'était à Calais, où j'conduisais c'vieux singe de Dominique, qui m'faisait toujours crier devant lui : *N'oubliez pas c'pauvre aveugle qui a perdu la vue...* il voulait aussi m'faire crier : *Ayez pitié de mon pauvre père*, parce qu'il disait que c'était plus sensible ; mais j'voulais pas d'un père qui m'faisait pas honneur... aussi, il m'donnait plus de coups... ah ! si on m'attrape jamais à mener des aveugles... c'est un métier d'chien !

CLAUDINE.

Mais ta diligence ?

NICOLAS.

M'y v'là : un jour que j'étions assis au soleil, un gros Anglais passait au grand galop... Patatras, son cheval jette milord les quatre fers en l'air.

CLAUDINE.

Ah ! mon Dieu !

NICOLAS.

Air : *Vaud des Scythes.*

Figur'-toi qu'il était par terre,
Un' diligence venait comme le vent ;
La roue allait le briser comme un verre,
J' saut' le fossé, je m'élance en avant,
D' d'ssous les ch'vaux j' le retire au même instant !
Dans le danger rien ne saurait m'abattre,
J' sauv' ce pauvre homme au gré de mon desir ;
Et de frayeur son cœur n'a pas pu battre,
Autant que l' mien a battu de plaisir.

CLAUDINE.

C' bon petit Nicolas !

NICOLAS.

C'pauvre goddem m'embrassait à m'étouffer.

CLAUDINE.

Ça valait bien ça.

NICOLAS.

Ah ! ben oui, mais il paraît que cela ne valait que ça, car sa reconnaissance en est restée là .. je n'en ai plus entendu parler... le lendemain, à la suite d'une castille avec mon aveugle, parce que j'lui demandais mesgages de cinq ans... à vingt-sept livres dix sous par an, c'était pas cher, et qu'il voulait m'solder à coup de bâton... j'l'ai planté là, et j'ai été cherché fortune ailleurs... mais elle n'y était encore pas pour moi, car je reviens tout aussi minable que par le passé, j'ai même manqué mourir à la suite d'une bataille à coups de poing.

CLAUDINE.

Pauvre Nicolas... et tu m'aimes toujours.

NICOLAS.

Pardi ! j't'avais même écrit une lettre à ce sujet.. (*Il cherche dans ses poches.*) Où c'que j'l'ai donc fourrée ?

DOMINIQUE, *en dehors.*

Claudinette! Claudinette!

CLAUDINE.

C'est not' aveugle !

NICOLAS.

Ouf ! s'il allait me reconnaître ?

CLAUDINE.

Imbécille !..

NICOLAS.

Oh ! c'est qu'il est si fin, et puis quand il s'y met, c'diable d'aveugle, il frappe comme un sourd ! moi d'abord, je le crains comme le feu.

CLAUDINE.

Tiens-toi là, et n'dis mot.

(*Elle le fait passer à droite et va au devant de Dominique.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Claudinette ! (*à part.*) que diable fait-elle donc seule ici ?

(*haut.*) Claud... (*Il rencontre sa main.*) Ah! te voilà..Eh! bien, ta petite main tremble... j'vois c'que c'est, tu t'occupais d'moi, tu pensais à l'amour ?

CLAUDINE, *faisant des signes à Nicolas.*

A l'amour, c'est possible, mais à vous, je ne vois pas c'que vous avez d'commun ensemble.

DOMINIQUE, *gaiement.*

C'est ce qui te trompe... comment donc te figures-tu l'amour ?

CLAUDINE, *regardant toujours Nicolas.*

Air : *du major Palmer.*

Ça doit être un jeune drille
De dix-huit à vingt-cinq ans.

DOMINIQUE.

Mais, tu me trompes, ma fille,
Il est vieux comme le tems.

CLAUDINE.

Sa démarch' doit êtr' modeste,
Et ses souliers un peu gros.
Il doit avoir une veste,
Avec un' p'tit' boît' sur l' dos.

DOMINIQUE.

Mais non pas du tout, ma chère !...
L'amour pour dicter ses lois,
N'a qu'une flèche légère,
Et sur son dos un carquois.

CLAUDINE.

Sa figur' doit être ronde,
Son sourire gracieux ;
Sa chev'lure doit être blonde,
Et ses yeux doiv't être bleus.

DOMINIQUE.

Allons, tu n'as pas encore
De notions sur lui, je l' voi ;
L'amour que chacun adore,
Est aveugle comme moi.

CLAUDINE.

C'est qu' nous avons chacun l' nôtre.

DOMINIQUE.

Nous n' nous entendons pas bien.

CLAUDINE.

En c' cas-là gardez le vôtre,
Moi je garderai le mien !
Oui, j'aime bien mieux le mien.

DOMINIQUE, *à part avec défiance.*

Il m'semble qu'elle s'tourne toujours par là ? (*haut.*) Comment, petit lutin, quand ton amant est près de toi, tu n'veux pas t'humaniser?

CLAUDINE, *donnant sa main à Nicolas.*

Ah! je n'demande pas mieux!

DOMINIQUE, *d'un air satisfait.*

Allons donc, on a bien d'la peine...

Air : *Restez, troupe jolie.*

Claudine, parle avec franchise,
L'aimes-tu bien en vérité?

CLAUDINE.

Dam', puisqu'il faut que je vous l' dise,
Oui, je l'aime assez d'un côté ;
Mais de l'autre...

DOMINIQUE.

C'est trop d' bonté.
Auprès de moi viens donc bien vîte,
Pourquoi vas-tu toujours là-bas?

CLAUDINE, *parlant.*

Me voilà.

DOMINIQUE.

Tu m'aim's donc du côté, ma p'tite,
Où justement je ne suis pas.

(*A part*) Il y a quelqu'un auprès d'elle.

CLAUDINE.

Quéq'ça fait, pourvu qu'celui que j'préfère ait des preuves d'ma tendresse.

(*Nicolas lui baise la main bien doucement, Dominique l'entend et feignant une grande joie, il lève son bâton et l'envoie dans le nez à Nicolas.*)

DOMINIQUE

Ah! c'est tout ce que je demande.

NICOLAS, *se tenant le nez.*

Oh!

CLAUDINE, *avec un cri.*

Ahi!

DOMINIQUE.

Qu'est-ce donc?

CLAUDINE.

Qu'vous êtes maladroit! .. allez, j'vous déteste plus que jamais, et si je vous ai dit queuqu's douceurs, c'est que j'pensais à un autre.

DOMINIQUE, *se fâchant.*

A un autre?... Ah! c'est trop fort, mamselle, il n'y a rien de fait encore, que mon habit, et c'est moi qui romps tout.

CLAUDINE.

Est-il possible ?

DOMINIQUE, *feignant de s'en aller.*

Ah! c'est que j'suis fier aussi. J'vas trouver vot' père, lui rendre sa parole et reprendre la mienne.

CLAUDINE, *bas à Nicolas.*

Quel bonheur, il y va.

NICOLAS.

Ne t'y fie pas, c'est un vieux renard, mais maintenant que nous logeons sous le même toît, faut nous entendre, je vas te donner une lettre que je t'avais écrite, que j'ai là dans ma cassette, et qui t'expliquera mes projets.

(*Il cherche dans sa boîte. Dominique est revenu à pas de loup, tandis que Claudine regarde s'il ne rentre pas, il se trouve près de Nicolas qui est sur le devant, et quand il étend le bras pour donner sa lettre, il va frapper la poitrine de Dominique.*)

DOMINIQUE, *saisissant la lettre.*

Dulciter, camarade.

CLAUDINE.

Ah! mon Dieu!

NICOLAS, *à part.*

C'est fait de nous, et pas d'porte pour se sauver!

DOMINIQUE, *appelant.*

Père Thomassin, père Thomassin !

Air : *Tu me l'pairas, j'en jure.*

Arrivez donc, beau-père,
J' tiens le fil du mystère ;
Tremblez tous deux,
J'ai des bons yeux, *(bis.)*

Redoutez ma colère !

CLAUDINE et NICOLAS.

Je crains tout de mon/son père. (*bis.*)
Ah/Le malheureux, (*bis.*)
Comment tous deux
Eviter sa colère !

THOMASSIN et BOBINEAU.

Quel est donc ce mystère, (*bis.*)
Tremblez tous deux.
Un amoureux, (*bis.*)
Redoutez sa/ma colère.

SCÈNE X.

Les Mêmes, THOMASSIN, BOBINEAU.

THOMASSIN.

Quel bruit !

DOMINIQUE.

Oui, c'est un amoureux, et j'ai surpris une lettre.

BOBINEAU ET THOMASSIN.

Un amoureux, une lettre, voyons ça.

CLAUDINE, *bas à Nicolas.*

Ne crains rien, mon père n'sait pas lire.

NICOLAS, *à part.*

J'suis sauvé, mais le vieux singe est capable d'me reconnaître à la voix. (*Haut avec un accent normand très-prononcé.*) Mon doux Jaisus, pouvais-vous supposer... c'est une laite qu'j'envoyons à not' bonne maire Jacquelaine, qu'est au pays.. et qu'j'avais prié c'te jeunesse d'mettre à la petite poste.

DOMINIQUE.

Ta, ta, ta, ta... sa bonne mère Jacquelaine, j'ai l'oreille fine... j'ai entendu des *tu*, des *toi*.

BOBINEAU.

Des toi!

DOMINIQUE, *à Thomassin.*

Lisez-moi ça.

THOMASSIN, *embarrassé.*

Non, ça me mettrait trop en colère. (*Bas à Dominique.*) Je n'lis jamais.

DOMINIQUE.

Eh! bien, j'vas la lire, moi.

NICOLAS.

Vous savez lire?

DOMINIQUE.

Sur le bout de mon doigt... attendez. (*Il tâte le papier, à part.*) Dailleurs, je t'en vas faire une lettre, moi. (*haut*) M'y v'là. (*Il tient le papier et feint de lire avec les doigts, en tâtant des caractères.*) « ma chère et bien aimée amante.

NICOLAS, *à part.*

N'y a pas comme ça.

DOMINIQUE, *continuant.*

» Puisque vot' imbécile de père...

THOMASSIN.

Vot' imbécille de père!

BOBINEAU.

Ah! c'n'est pas délicat à lui.

NICOLAS, *étonné.*

Mais du tout.

DOMINIQUE, *continuant.*

» Veut contrecarrer vos inclinations, tout est prêt pour
» vot' enlèvement.

TOUS.

Un enlèvement!

NICOLAS, *hors de lui.*

C'est pas vrai... j'n'ai que des vues honnêtes, entendais-vous, il y a : « dites-moi, si j'peux m'présentais au-devant
» de votre respectable père, et lui déclarais notre amour avec
» lequel je suis...

DOMINIQUE, *vivement.*

Not' amour! vous l'entendez? j'savais bien qu'il se trahirait.

NICOLAS.

Oh! que je suis bête!

BOBINEAU.

C'est un amoureux!

THOMASSIN.

Sortez, monsieur.

CLAUDINE.

Mon père!

NICOLAS.

Si vous saviez..

DOMINIQUE, *prenant Thomassin qu'il secoue.*

Sortez, séducteur.

THOMASSIN.

Qu'est-ce que vous faites donc?

DOMINIQUE.

Ah! (*prenant Bobineau.*) Sortez mauvais sujet.

BOBINEAU.

Est-ce que tu as la berlue?

DOMINIQUE.

J'veux qu'il sorte.

BOBINEAU, *le repoussant.*

Que le diable t'emporte.

NICOLAS.

Ah! çà, mais à la fin de ça, j'suis dans une auberge, et j'ai le droit...

THOMASSIN.

Tu as le droit!.. attends, attends.

DOMINIQUE.

Ne le frappez pas, voulez-vous mon bâton?

CLAUDINE.

Ils vont le tuer!

NICOLAS, *s'échappant.*

Du courage Claudine, je reviendrai bientôt.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, excepté NICOLAS.

THOMASSIN.

L'effronté!

BOBINEAU, *avec chaleur croyant qu'il y est encore.*

Sortez, jeune imprudent!

THOMASSIN.

C'est ça, il y a une heure qu'il est parti, mais qu'il y revienne?

DOMINIQUE.

Du tout, je n'me soucie pas qu'il y revienne, c'est assez comme ça, j'en ai la sueur froide

THOMASSIN, *à sa fille.*

Et vous, mademoiselle sainte-nitouche, je vous apprendrai, j'vas envoyer chercher le notaire et vous signerez le contrat dès ce soir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FLANELLE, *le bouquet au côté.*

FLANELLE.

Eh bien! mes bons amis, nous nous endormons sur le rôti, la société vous réclame, et les sauces tournent.

THOMASSIN.

Ah ben! j'suis sûr que l'souper est comme moi, tout bouleversé.

(*Claudine va à la fenêtre, l'ouvre et fait des signes à Nicolas, qui est censé en bas.*)

FLANELLE.

Qu'est-il donc arrivé? est-ce que nous aurions déjà ds chagrins domestiques? est-ce que la petite nous ferait des..

DOMINIQUE.

Non, non.

FLANELLE.

Est-ce que nous aurions vu un...

DOMINIQUE.

Non, non, des détails de ménage, une petite explication de famille; mais pour donner le temps au père Thomassin de remettre le feu sous le ventre à ses fourneaux, si en attendant le repas, nous commencions le bal?

FLANELLE.

J'ai justement mon violon en bas.

BOBINEAU.

Et moi, mon hautbois, ça y est. (*Il prend son hautbois et prélude en aveugle, tout le monde se bouche les oreilles.*) Hein! comme ça vous réveille son monde.

FLANELLE.

Tu dieu, papa Bobineau, vous êtes d'une force à faire trembler.

BOBINEAU.

J'crois bien, j'ai travaillé au conservatoire.

FLANELLE.

Au conservatoire?

DOMINIQUE.

Des arts et métiers où c'qu'il était employé; allons, ma petite femme, (*ici Thomassin va rechercher Claudine qui est toujours à la fenêtre du fond, et la ramène brusquement auprès de Dominique*), en avant deux, ferme sur la chanterelle et vive la joie.!

CLAUDINE, *pleurant*.

Oui... hi!... hi!... comme c'est gai, une noce!

Air : *Vaud. du nouveau Nicaise.*

Ils dansent au son du haut-bois de Bobineau.

DOMINIQUE.

Zon, zon,
Sans leviolon,
Quand j' cont' fleurette,
A Claudinette!
Zon, zon,
Sans le violon
Mon cœur fait tic tac et zon zon.
Jamais, jamais le vin n' me trouble,
Je puis en boire coup-sur-coup;
Mais je ne crains pas d'y voir double,
Puisque je n'y vois pas du tout.

TOUS.

Zon, zon.

(*Flanelle tient le bâton de Dominique qui entraîne Claudine par la main, et Thomassin donne le bras à Robineau qui joue du haut-bois. Ils sortent en dansant, Dominique ferme la porte à double tour.*)

SCÈNE XIII.

NICOLAS, *seul.*

(*Au moment où l'on ferme la porte, on voit le bout d'une échelle qui se pose contre la fenêtre du fond, qui est restée ouverte; Nicolas montre sa tête avec précaution, il fait nuit.*)

NICOLAS, *à voix basse.*

Eh ! bien... où est-elle donc ? c'te Claudine qui m'avait fait signe, ils l'auront emmenée... faut pourtant que je la voie, que je lui parle ; tant pire ! j'hasarde, les coups de triques... (*Il passe une jambe et renverse l'échelle.*) Oh ! tous les maheurs, v'là mon échelle qu'est tombée sur la meule de foin... Tout d'même, c'est pas mal-adroit d'rentrer par la fenêtre, j'aurais été pincé à la cuisine... et si je peux voir Claudine, la décider à tenir bon et à envoyer promener la noce... (*il va à la porte et la trouve fermée*) Ah ! mon Dieu, la porte est fermée... me v'là bien, impossible de m'en retourner... queu guignon ! (*Ritournelle de danse.*) C'est ça, ils dansent ; ils vont souper, et moi je ronge mon frein... Ah çà ! est-ce qu'il n'y a pas d'autre porte. Non... qu'est-ce que c'est que ça ? (*Il voit le porte-manteau*) la garderobe du vieux. Oh ! la bonne idée ! à la première personne qui entre, je m'élance... et pour ne pas être reconnu... vite la vieille houpelande et le chapeau. (*Il les met.*) C'est çà, j'entends quelqu'un qui monte .. attention ! (*il se blottit dans un coin.*)

SCÈNE XIV.

NICOLAS, BOBINEAU *entre le premier*, DOMINIQUE *paraît ensuite.*

DOMINIQUE, *à la cantonnade.*

Dansez toujours, nous redescendons dans la minute.

NICOLAS, *à part.*

Heureusement, c'est les deux taupes, je pourrai m'esquiver. (*il fait un pas, Dominique referme la porte et met la clef dans sa poche.*)

DOMINIQUE.

Quelle diable d'idée de me faire remonter au moment de s'mettre à table...

BOBINEAU.

Bah ! le souper n'est pas encore servi ; et puis, écoute donc, je ne serai tranquille que quand not' partage sera fait.. Tu vas te marier, et si tu allais donner à ta future ma part du magot ?

DOMINIQUE.

Tu deviens avare, Bobineau, c'est vilain ; si tu me laissais tes fonds, j'les ferais travailler.

BOBINEAU.

Oui, à ton profit... tu m'as déjà retenu des intérêts pour l'argent que tu me gardes... je veux mon remboursement.

DOMINIQUE.

Allons, puisque tu le veux ; mais un moment... on nous a entendus parler d'argent en bas ; et si quelqu'un s'était glissé ici, je l'assomme d'abord.

BOBINEAU.

Bah ! une société choisie.

DOMINIQUE.

Raison de plus, faisons notre recherche ordinaire.

BOBINEAU.

A la bonne heure. (*Dominique va à droite chercher deux bâtons.*)

NICOLAS, *à part et inquet.*

Quest-ce que c'est que ça ?

DOMINIQUE.

Y es-tu ?

BOBINEAU.

Marche ! (*ils se mettent dos à dos.*)

DOMINIQUE.

Air : *Fragment de Jeannot et Colin.*

Cherchons,
Marchons ;
Allons à tâtons,
Si nous trouvons
Quelques fripons,
Poussons,
Frappons,
Nous les assommons ;
Point de façons
Avec les fripons.

Ils marchent vivement en frappant à droite et à gauche de leurs bâtons, avec un tel ordre qu'ils parcourent tout le théâtre. Nicolas saute de côté et d'autres pour les éviter.

NICOLAS, *essouflé.*

Ah ! juste ciel, que deviendrai-je,
Ils me font faire le manège.

DOMINIQUE.

Fort bien, fort bien,
Ne craignons rien ;
Maintenant le dernier moyen.

(*En parlant.*)

Ton bras...

Ils allongent leurs bâtons de manière à former le diamètre du théâtre, Nicolas voit qu'il est perdu, il se trouve entr'eux au moment ou ils vont se donner le bras, il donne le gauche à Dominique, le droit à Bobineau qui lui donne aussi le bras droit, et ils tournent très-vite tous les trois.

Tournons,
Tournons,
Allons à tâtons.

DOMINIQUE.

C'est drôle, tu n'as pas tourné comme à l'ordinaire.

BOBINEAU.

Laisse donc, j'ai tourné comme un tonton.

DOMINIQUE.

Bah! donne-moi donc ta main.

(*Nicolas qui est toujours tenu par Dominique, lui donne la main gauche, et prend en même temps celle que Bobineau lui tend.*

BOBINEAU.

La vlà !

DOMINIQUE, *avec défiance.*

Queu grosse main d'paysan ! (*à part.*) j'vais bien voir, (*il tord la main de Nicolas qui n'ose crier et qui s'empresse d'en faire autant à Bobineau.*)

BOBINEAU, *criant.*

Oh ! aye ! ouf ! que le diable t'étouffe, qu'est-ce que t'as donc ?

DOMINIQUE, *lâchant Nicolas.*

Rien, rien, (*à part.*) c'est bien lui ! (*haut.*) c'était une idée,... j'suis tranquille !

BOBINEAU.

Et moi, tout disloqué!

DOMINIQUE, *allant chercher un sac de cuir qui est dans l'armoire à droite, et qui est fermée à clef.*

Voyons le partage.

BOBINEAU, *près de la table.*

C'est ça... un inventaire général, les jaunets, les pièces blanches, les sous d'six yards.

NICOLAS, *qui est passé à gauche, à part et regardant Dominique.*

Si j'pouvais lui jouer quéque bon tour, et l'obliger malgré lui, à m' donner un à compte sur mes gages.

DOMINIQUE, *revenant avec le sac.*

Qu'est-ce que tu dis donc?

BOBINEAU.

Rien, je fais mon compte sur mes doigts.

Air : *du Calif de Bagdad.*

D'après l' dernier état d' la caisse :
Il m' revient...

DOMINIQUE.

Mil cent-vingt-sept francs.

BOBINEAU.

Puis quèqu' centim's, mais j' te les laisse.

DOMINIQUE.

V'là les louis... bien trébuchans.

NICOLAS, *à part.*

Eh! mais j'y songe, quelle idée!..

DOMINIQUE.

Ta main...

BOBINEAU, *tendant les deux mains.*

V'là la main demandée.

NICOLAS.

Ma foi, puisqu'il est en argent,
J' vas faire mon recouvrement.

DOMINIQUE.

Y es-tu?

BOBINEAU.

Va doucement. (*Nicolas s'est mis au milieu et tend la main.*)

DOMINIQUE, *mettant dans la main de Nicolas.*

Un, deux, trois.

BOBINEAU.

Quand tu voudras, j'suis là.

DOMINIQUE.

Comment, quand j'voudrai?

BOBINEAU.

Oui, j'ai l'temps... tu les recomptes d'abord, c'est plus sûr.

DOMINIQUE.

Qu'est ce que tu dis, j'les recompte, j'les recompte dans ta main, tu en as déjà trois.

BOBINEAU.

Du tout, je n'ai rien.

DOMINIQUE.

Tu oses soutenir?...

BOBINEAU.

C'est la pure vérité.

DOMINIQUE.

Monsieur Bobineau! (*Nicolas se retire un peu.*)

BOBINEAU, *pleurant.*

Vrai, Dominique, je n'ai rien reçu, tu te seras trompé comme tu n'y vois pas, tu te les auras mis dans ta main gauche.

DOMINIQUE, *à part.*

Décidément, nous sommes trois, (*haut*) c'est possible, une distraction, nous allons recommencer; tends donc bien la main.

BOBINEAU.

V'là une heure que je ne fais qu'ça. (*il allonge le bras, Nicolas met encore sa main plus près de Dominique; celui-ci prend bien son temps en comptant.*)

DOMINIQUE.

Un, deux, trois; (*il lui applique un vigoureux soufflet.*) c'est un voleur.

NICOLAS.

Oh!

BOBINEAU.

Tu as laissé tomber quéq'chose.

DOMINIQUE, *sautant sur Nicolas.*

Je le tiens.

BOBINEAU, *criant.*

Au voleur ! à la garde !

DOMINIQUE, *court ouvrir la porte.*

Au voleur !

NICOLAS, *à part.*

Je suis pris.

SCÈNE XV.

LES MEMES, CLAUDINE.

CLAUDINE, *accourant.*

Un voleur ! (*reconnaissant Nicolas.*) ah ! mon Dieu ! c'est Nic....

NICOLAS, *bas.*

Ne dis rien, et laisse-moi faire.

BOBINEAU, *le tenant et croyant qu'il lui parle.*

Que j'te laisse faire, misérable ! Dominique ! il veut m'séduire !

DOMINIQUE, *barrant la porte.*

Monsieur Thomassin ! au voleur !

SCÈNE XVI.

LES MEMES, THOMASSIN.

THOMASSIN.

Qu'est-ce que vous dites ? un voleur ?

DOMINIQUE.

Oui, le vlà, il m'a déjà volé cinq louis et un soufflet, on les trouvera sur lui.

THOMASSIN.

Ah ! arrivez donc Monsieur Flanelle, vlà un voleur qui vous demande.

SCÈNE XVII.

LES MEMES, FLANELLE, quelques Paysans.

FLANELLE, *la serviette à la main.*

Comment, comment, un coquin à arrêter, et je n'ai pas mon uniforme! *il se place au milieu, Claudine tient l'extrême gauche, ensuite Thomassin, Dominique, Flanelle, Bobineau et Nicolas.*

NICOLAS.

Mon général! (*Contrefaisant l'aveugle et prenant une voix nazillarde* écoutez-moi, (*il va du côté oppposé*) où êtes-vous, mon général?

FLANELLE.

Par ici, ne m'approche pas, homme criminel et intéressé.

NICOLAS, *du ton pleurard d'un mendiant.*

Jsuis pas un voleur. J'étais leur z'associé, c'est eux qui m'a volé c'que j'tenais d'la charité des âmes charitables, vlà deux ans que j'traine mon pauvre corps pour tâcherd'les rattraper; heim!

(*il gémit d'une manière comique.*)

Air *: des Cuisinières.*

Ayez pi-pi-tié de c' pauvre homme,
Qu'est privé d' ses pauvres yeux;
Forcé de de-d'mander l'aumône,
Aux âm's qui sont généreux.
Demandant sa pauvre vie
Tout le long de ses pauvres jours,
Dit : soyez cha-charitables;
Sensibles,
Humains;
Quand ça n' s'rait qu'un pauvre liard.

DOMINIQUE.

Tiens, c'est ma chanson.

NICOLAS, *voulant recommencer.*

Demandant sa pau....

FLANELLE.

Silence!

BOBINEAU.

Comment, lui aveugle.

DOMINIQUE.

Il s'vante, qu'il montre sa patente.

FLANELLE.

Diable! ça s'complique, mais nous allons bientôt savoir... (*à Nicolas, il lui regarde les yeux*) Ah! mon Dieu, c'est une cataracte, mon brave homme?

NICOLAS.

La cataraque, mon général.

FLANELLE.

Comme c'est heureux! moi qui cherche depuis si long-temps une cataracte de bonne volonté, j'vais l'opérer.

NICOLAS, *effrayé et gémissant.*

Heim!

FLANELLE.

J'ai justement ma trousse sur moi... une chaise, j'vais l'expédier... Bonhomme, vous allez y voir dans la minute.

CLAUDINE.

Il va l'éborgner!

THOMASSIN.

Pardi, il n'risque rien.

NICOLAS, *ouvrant les yeux.*

Permettez, permettez... ce n'est pas la peine, (*d'un air bête.*) v'là qu'j'y vois, mon général.

FLANELLE, *émerveillé.*

Heim! je n'l'ai seulement pas touché... rien qu'l'idée.

TOUS *à Nicolas.*

Ah! ah! drôle, tu nous trompais!

NICOLAS.

Eh ben! puisqu'il faut vous l'avouer, (*à part.*) je m'vengerai, au moins... (*haut.*) la vérité est que je ne suis pas aveugle, et qu'mes deux camarades que v'là ne le sont pas plus que moi.

BOBINEAU.

J'suis pas aveugle; que j'te voie, malheureux!

DOMINIQUE.

Oh ! l'effronté !

FLANELLE.

Il serait possible ! ils auraient abusé de notre sensibilité !

NICOLAS.

Ils n'en conviendront pas, parce qu'ils sont entêtés, mais on n'a qu'à leur appliquer une trentaine de coups de bâton, ils y verront comme vous et moi... ça a toujours réussi dans toutes les villes où on les a démasqués.

DOMINIQUE et BOBINEAU.

Des coups de bâton !

FLANELLE.

Par exemple, voilà une manière d'opérer la cataracte que je ne connaissais pas, c'est de la chirurgie à la Turque ; c'est égal, essayons pour l'intérêt d'la science... deux gourdins.

DOMINIQUE.

C'est une horreur !

BOBINEAU.

Il y a trente-cinq ans que je n'y vois goutte.

DOMINIQUE.

J'suis aveugle depuis qu'j'ai vu le jour... Tenez, tenez, voilà tous mes certificats.

FLANELLE.

Ah ! messieurs, messieurs, s'il a des certificats ! (*lisant.*) Mémoire du marchand de vin.

DOMINIQUE.

C'est pas ça.

FLANELLE, *en lisant un autre.*

« Je hanvoi au jeune Nicolas Dufour, qui sauvé la vie » à moi, cinquante louis. »

NICOLAS *passe devant Bobineau et le fait trébucher.*

Qu'entends-je ? cinquante louis !.. il m'avait envoyé... halte là, ça m'appartient.

DOMINIQUE, *étourdi.*

C'est Nicolas ?

NICOLAS, *très-vite.*

Oui, j'suis Nicolas Dufour, et je réclame mes cinquante louis. (*Il jette sa houpelande et son chapeau.*)

DOMINIQUE.

Lui que je croyais mort.

NICOLAS, *donnant ses papiers à Flanelle.*

Du tout, il est vivant.

THOMASSIN.

Mais c'est l'voyageur, l'amoureux de Claudine!

FLANELLE.

Air : *J'ai vû le Parnasse des Dames.*

Je ne r'viens pas de ma surprise!..
Il ne mérite aucun pardon,
Si par lui cett' somm' fut prise.

DOMINIQUE.

Corbleu! mais écoutez-moi donc!

FLANELLE.

Ah! mon cher!.. quels torts sont les vôtres!
Avec vos princip's délicats,
Comment, vous prenez l' bien des autres!..

DOMINIQUE.

Qu' voulez-vous, quand on n'y voit pas?

D'ailleurs, je n'suis pas dans mon tort... Viens donc ici, mon cher Nicolas.

NICOLAS, *passant près de lui.*

Oui, cher! il vous coûte cinquante louis, c'Nicolas-là.

DOMINIQUE.

C'est juste, j'les dois; mais faudras que tu attendes, je les ai prêtés au père Thomassin, vu qu'j'épouse sa fille.

NICOLAS.

Ah! M. Thomassin, si vous vouliez les garder... aux mêmes conditions.

THOMASSIN, *à Dominique.*

Au fait... vu qu'ma fille n'vous aime pas et que j'suis bon père...

DOMINIQUE.

Ah ! ah ! vous vous en apercevez de depuis que la fortune me tourne le dos... c'est bien, c'est bien ; je ferme les yeux sur les faiblesses humaines... D'ailleurs, je ne serai pas fâché de concourir au bonheur de mon petit bonhomme que je voudrais voir heureux (*à part.*) et à tous les diables !

THOMASSIN, *faisant passer sa fille près de Nicolas.*

C'est fait.

NICOLAS et CLAUDINE.

Oh ! queu bonheur !

FLANELLE, *à Nicolas.*

Jeune homme, j'espère que vous n'oublierez jamais que c'est à moi que vous devez la vue, j'vous ai opéré.

NICOLAS.

Oui, vous êtes un fameux oculiste !

BOBINEAU.

Ah çà ! au moins, sommes-nous réintégrés dans not' état d'aveugle ?

DOMINIQUE.

Oui, oui... que je t'embrasse encore, mon cher Nicolas. (*Il feint de vouloir embrasser Nicolas et embrasse Claudine qui se trouve près de lui et regarde d'un autre côté.*)

CLAUDINE.

Eh bien !

NICOLAS.

Qu'est-ce qu'il fait donc ?

DOMINIQUE, *riant.*

Là ! je m'suis encore trompé.

VAUDEVILLE.

CHOEUR.

Air : *Vaud. de matin et soir.*

Fermons les yeux,
Cet adage
Est fort sage !
Avec raison on le cite en tous lieux.
Jeunes et vieux
Répétons d'âge en âge,
Y voir trop clair est souvent dangereux.

CLAUDINE.

A l'indulgence en c' moment je m'adresse,
Avec bonté protégeant notre pièce ;
Sur les défauts qu'on y peut voir,
Ah ! puissiez-vous dire ce soir :
Fermons les yeux,
Cet adage
Est fort sage,
Avec raison on le cite en tous lieux ;
Jeunes et vieux
Répétons d'âge en âge,
Y voir trop clair est souvent dangreeux.

CHOEUR.

Fermons les yeux, etc.

FIN.

LES

ADIEUX AU COMPTOIR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 9 AOUT 1824.

PRIX : 1 fr. 50 c.



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DUBREUIL, Marchand d'Étoffes. . .	M. Dormeuil.
Mme DUBREUIL, sa Femme.	Mme Grandville.
ÉLISA, leur Fille.	Mlle Adeline.
BERNARD, jeune Tapissier.	M. Perrin.
M. COTING, Tailleur.	M. Klein.
Un jockey, costume à l'anglaise.	M. Émilien.
FRANÇOIS, Domestique.	M. Bordier.

La Scène se passe à Paris, dans la maison de M. Dubreuil.

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre du Gymnase, à M. Théodore, Bibliothécaire et copiste, au Gymnase.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 31 juillet 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

DAVID, IMPRIMEUR, RUE DU FAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1.

LES

ADIEUX AU COMPTOIR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un appartement assez élégant; — Porte au fond; — Deux portes latérales; — A droite, sur le devant, une petite table couverte d'un tapis: — Du côté opposé une table ronde sur laquelle on sert le déjeûner.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET Mad. DUBREUIL.

(*Ils sortent ensemble de la chambre à gauche*).

M. DUBREUIL.

Mais au moins, ma femme, écoute un peu la raison.

Mad. DUBREUIL.

Non, M. Dubreuil, je ne veux pas que nous restions plus long-temps dans le commerce... voilà vingt ans que je suis assise dans ce maudit comptoir, il me tarde d'en sortir.

M. DUBREUIL.

Songe donc, ma chère amie, que nous nous y sommes enrichis.

Mad. DUBREUIL.

Raison de plus pour nous retirer, pour faire les bourgeois... pour acheter une maison à Paris, et une à la campagne.

M. DUBREUIL.

Y penses-tu?

MAD. DUBREUIL.

AIR *du Ménage de Garçon.*

Et pourquoi pas ? qui vous arrête ?.. .
Surtout, monsieur, dans un moment
Où dans Paris chacun achète
Des maisons, sans avoir d'argent.

M. DUBREUIL.

Par les acheter on commence,
Et bien des gens en font métier;
Mais il s'en vendrait moins, je pense,
Si l'on commençait par payer.

MAD. DUBREUIL.

Eh bien, monsieur, rien ne vous empêche de commencer par là... et quand je pense à ce bal, où nous avons été hier avec ma fille... dieu!... que je voudrais me voir dans un salon de la Chaussée-d'Antin, sur un canapé, ou un divan ! et recevant le beau monde... n'est-ce pas plus agréable, et plus honorifique que d'être demoiselle de comptoir, ou dame de boutique... aux ordres de tout le monde... astreinte à la sonnette, et attachée à la demi-aune ?

M. DUBREUIL.

Et moi, qui ne suis jamais sorti de la rue Saint-Denis !.. qu'est-ce que je ferai dans ton beau salon de la Chaussée-d'Antin?

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Pour voir des sots gonflés de leur mérite,
De jeunes fats, des docteurs de boudoir,
De gros banquiers fiers d'avoir fait faillite;
J'aime bien mieux rester dans mon comptoir:
Franchise, honneur, vertus héréditaires,
Chez ces messieurs que feriez-vous ? hélas !
Vous seriez là des plantes étrangères,
L'air n'y vaut rien... vous n'y prendriez pas.

MAD. DUBREUIL.

Restez-donc dans votre quartier, puisque vous le voulez; mais au moins, vous ne pouvez point sacrifier vos enfans ; et puisque nous avons de la fortune, j'espère que votre intention n'est pas qu'ils soient des marchands comme nous.

M. DUBREUIL.

Si fait parbleu... mon fils Didier, qui a bientôt quatorze ans, sortira dans trois ans du collége, pour entrer, non pas (comme vous le disiez) dans une école militaire, mais dans mon magasin... Il ne portera ni l'épée, ni l'épaulette... il y a assez de braves sans lui... il portera comme moi la demi-aune, et sera aide-de-camp de monsieur son père, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de le faire monter en grade, et de le nommer général en chef.

Mad. DUBREUIL.

Mais notre fille Elisa, qui est en âge d'être mariée... une fille charmante, qui a été élevée par moi ?

M. DUBREUIL.

Notre fille épousera le fils de M. Bernard, mon ancien ami, un des premiers tapissiers de Paris.

Mad. DUBREUIL.

Moi !.. la belle mère d'un tapissier !

M. DUBREUIL.

Où serait le mal ?.. savez-vous qu'un tapissier comme celui-là, qui a vingt mille livres de rentes assurées, vaut mieux qu'un notaire ou un avoué qui doit sa charge.

Mad. DUBREUIL.

A la bonne heure : mais si votre fille éprouve pour ce mariage une répugnance invincible ?..

M. DUBREUIL.

Une répugnance invincible !.. elle ne connaît pas son prétendu, puisque voilà dix ans qu'il est à Lyon à la tête de ma fabrique. Elisa ne pense rien de tout cela ; et c'est vous qui lui mettez de pareilles idées dans la tête.

Mad. DUBREUIL.

Voulez-vous vous en rapporter à elle ?.. je vous promets de rester neutre.

M. DUBREUIL.

Eh bien ! j'y consens.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Entre nous deux qu'elle prononce :
Mais aussi, d'après sa réponse,
L'hymen se fera sur-le-champ.

Mme DUBREUIL.

Eh ! quoi vous voulez ?

M. DUBREUIL.

Oui vraiment,

Je veux la forcer d'être heureuse.

Mme DUBREUIL.

Dieu ! quelle tyrannie affreuse !

M. DUBREUIL.

Eh ! bien, tâchez dès aujourd'hui

De me tyranniser ainsi.

Mais taisez-vous; car voici ma fille.

SCÈNE II.

M. ET Mad. DUBREUIL, ELISA.

Mad. DUBREUIL, *s'asseyant sur un fauteuil.*

Approchez, Elisa, approchez... nous avons à vous interroger sur une affaire importante.

M. DUBREUIL.

Oui, ma fille... et surtout réponds-nous avec franchise, car nous ne voulons que ton bonheur.

Mad. DUBREUIL.

Levez la tête, Elisa... Auriez-vous envie d'être mariée ?

ÉLISA, *vivement.*

Oui, maman... (*se retournant vers M. Dubreuil, et lui faisant la révérence*) Oui, mon papa.

M. DUBREUIL.

C'est bien... c'est bien... voilà un empressement qui est de bon augure.

Mad. DUBREUIL.

Et voudriez-vous épouser le fils de M. Bernard le tapissier? (*Lui faisant signe de la tête de dire non.*)

ÉLISA, *hésitant.*

Non... non, maman.

M. DUBREUIL.

Comment, non ?

Mad. DUBREUIL.

Ah! M. Dubreuil, permettez : vous ne devez pas l'intimider ; il faut qu'elle soit libre de répondre... (*à sa fille*) Comment ? tu ne voudrais pas être la femme d'un tapis-

sier ? te voir depuis le matin jusqu'au soir dans une belle boutique à mesurer des franges et à auner de la moquette? (*Lui faisant toujours signe que non.*)

ÉLISA.

Non, maman... non, certainement.

MAD. DUBREUIL, *à son mari.*

Vous voyez que je ne lui fais pas dire... (*à sa fille*) Est-ce que tu aimerais mieux, par hasard, un jeune homme comme il faut, qui n'aurait rien à faire toute la journée, qu'à mener promener sa femme au bois de Boulogne... en calèche, ou en tilbury... qui lui donnerait des bijoux, des cachemires (*regardant son mari avec intention*), et qui ne regarderait jamais le mémoire de la marchande de modes.

ÉLISA, *vivement.*

Ah ! oui, maman ; voilà le mari qu'il me faut ; et je n'en veux pas d'autre.

M. DUBREUIL.

Et moi, morbleu ! j'entends, mademoiselle...

MAD. DUBREUIL.

Vous le voyez... malgré nos conventions, vous allez vous emporter.

M. DUBREUIL.

Non pas... mais qu'elle voie au moins celui que je propose... Voici trois jours que Bernard est arrivé de Lyon... ses premiers momens ont été donnés à sa famille et à ses affaires... mais maintenant il nous appartient ; et je vous préviens que tantôt nous l'avons à dîner... pour que vous fassiez connaissance.

MAD. DUBREUIL.

Eh, mon Dieu !... nous le connaissons de reste, par tout le bien que vous nous en disiez.

AIR *des Amazones.*

C'est un garçon honnête et raisonnable,
Plein de bonté, d'esprit et de vertus.

ÉLISA.

D'un caractère aussi joyeux qu'aimable.

M. DUBREUIL.

Eh bien ! morbleu ! que vous faut-il de plus ?
Esprit, gaîté, prudence, bonté d'âme,
Que de vertus !.. En voilà, dieu merci !
C'est de quoi faire un héros... et madame
N'y trouve pas de quoi faire un mari !

MAD. DUBREUIL.

Oui, monsieur ; parce que je ne veux pas sacrifier ma fille... parce que nous ne sommes point faites pour subir continuellement l'humiliation du comptoir.

M. DUBREUIL.

L'humiliation du comptoir !... Ah ça, ma chère Jeannette...

MAD. DUBREUIL.

Ah !... Jeannette !...

M. DUBREUIL.

Dame !... c'était votre nom, quand je vous ai épousée... (*on sonne*) Et, tenez, tenez, vous qui n'êtes point faite... entendez-vous la sonnette !... voilà du monde qui arrive... allons, ma fille, ma femme, à votre poste.

SCÈNE III.

Les Précédens, COTING.

COTING.

Pardon d'entrer jusqu'ici... n'ayant trouvé personne au magasin.

M. DUBREUIL.

C'est nous, monsieur, qui vous faisons nos excuses... Ma femme, une chaise à monsieur.

MAD. DUBREUIL.

Dieu ! être obligée d'être honnête avec tous ces gens là !

COTING.

Ne vous donnez pas la peine... je viens acheter quelques pièces de velours... Sans me connaître, vous avez peut être entendu parler de moi... je suis M. Coting, un des premiers tailleurs de Paris.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Mais dans le siècle où nous sommes,
Souvent les tailleurs, hélas !
Ne trouvent que des ingrats !
C'est nous qui faisons les hommes,
Un tel... n'est qu'un ignorant...
Grâce au bel esprit qu'il prend,
On l'écoute en l'admirant...

A qui doit-il cette gloire ?
A qui doit-il son esprit ?...
Il le doit à son habit.
Et quand je vois son mémoire ,
Cet habit ?... Dieu ! quelle horreur !
Il le doit à son tailleur.

Vous savez que j'ai inventé l'étoffe qui porte mon nom, et qui a eu tant de vogue l'hiver dernier... et je viens vous consulter sur une espèce de velours que je voudrais créer, et que vous auriez la bonté de faire fabriquer... J'ai là, des échantillons... (*pendant qu'il ôte ses gants*) Vous avez ici un petit local charmant.

M. DUBREUIL.

Oui... c'est notre arrière-boutique, que ma femme a voulu que je fisse arranger en salon... (*montrant la porte du fond*) et qui a une sortie particulière sur la rue.

COTING.

C'est fort propre.... mais si vous venez chez moi..., vous verrez..., c'est tout en glace... De sorte que quand un client essaye un habit... il le voit double.

DUBREUIL, *à part.*

Et il le paye de même...... Eh bien! monsieur, vos échantillons ?..

COTING, *prenant plusieurs papiers.*

M'y voici... non, c'est un billet de M. le comte de Saint-Edmond!

Mad. DUBREUIL.

Saint-Edmond ?

COTING.

Vous connaissez ?..

Mad. DUBREUIL.

De réputation... ce jeune homme, si aimable, si brillant.

ÉLISA.

L'oracle du goût et de la mode.

Mad. DUBREUIL.

On nous en a beaucoup parlé dans toutes les sociétés où nous allons (*bas à M. Dubreuil*). Voilà le gendre qu'il vous faudrait.

COTING.

Moi, je ne le connais pas... impossible de le joindre...

mais je connais son papier... et j'ai là une lettre de change passée à mon ordre, pour laquelle je me suis mis en règle... (*prenant d'autres papiers.*) Ah! tenez, vous voyez ces deux nuances... ce velours noir et ce velours blanc... je voudrais... cela va vous étonner... Mais moi, je suis un de ces génies créateurs qui visent à l'originalité... Je voudrais combiner ensemble ces deux couleurs hétérogènes, et en faire jaillir une autre.

M. DUBREUIL.

C'est déjà fait.

COTING.

Comment?

DUBREUIL.

Nous avons le gris... le gris de souris... le gris perle...

COTING.

C'est dommage... mais c'est égal... gardez-moi le secret... vous pouvez toujours dire que c'est moi qui l'ai inventé.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Par l'invention, moi, je brille;
Aussi, je ferai mon chemin.

DUBREUIL, *lui montrant la boutique.*

Par ici... ma femme et ma fille
Vont vous conduire au magasin :
J'ai plus d'une étoffe nouvelle,
Dont on admire la couleur ;
Et là, vous pourrez choisir celle
Dont vous voulez être l'auteur.

COTING, *sortant avec Élise.*

C'est on ne peut pas plus honnête.

MAD. DUBREUIL *à Coting.*

Je vous suis, Monsieur... (*à M. Dubreuil*) et quant à votre monsieur Bernard... ne nous en parlez plus; car nous le détestons maintenant plus que jamais. (*On sonne*) Allons, encore du monde... Voilà, voilà; on y va.

SCÈNE IV.

M. DUBREUIL, *seul.*

Dieu!.. qu'un père de famille a de mal! et qu'il y a une chose difficile au monde!.. c'est de faire entendre raison à sa femme... car ma fille, cette pauvre Élisa, n'a pas de volonté... et serait, j'en suis sûr, toute disposée à m'obéir, si on ne lui montait pas l'imagination... Hein, qui vient là?.. c'est ce pauvre Bernard, mon gendre en expectative.

SCÈNE V.

M. DUBREUIL, BERNARD.

M. DUBREUIL.

Bonjour, mon garçon... qu'est-ce qui t'amène si matin?

BERNARD.

Je n'ai pas eu la patience d'attendre jusqu'au dîner, parce que j'avais à vous raconter quelque chose de si étonnant... mon père en a été dans l'enchantement, et vous aussi, j'en suis sûr... parce que vous êtes un si brave homme... un si honnête homme.

M. DUBREUIL.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit... mais de toi... Allons, vîte, dis-moi ce qui t'arrive.

BERNARD.

Voyez-vous, quand j'étais à Lyon, mon père m'écrivait toutes les semaines : « Sois bon sujet, et M. Dubreuil te » donnera sa fille. » Vous-même, quand vous veniez, vous m'en disiez autant,... et vous conviendrez que cela monte la tête d'un jeune commis-marchand, qui a dix-huit ans, et de l'imagination;... de sorte que, sans connaître mademoiselle Élisa, et sans l'avoir jamais vue, j'en étais déjà amoureux sur parole.

M. DUBREUIL.

Il n'y a pas de mal jusqu'à présent.

BERNARD.

Ah bien oui!... tout cela était bel et bon de loin,... mais je n'ai pas été deux jours à Paris que ça n'était plus ça.

M. DUBREUIL.

Qu'est-ce à dire?

BERNARD.

Hier au soir, j'ai été au bal chez un riche banquier, avec qui mon père a des relations d'affaires,... Dieu! quel coup-d'œil!

Air *de Marianne.*

Chez nous au bal on aime à rire,
C'est là que règne la gaîté;
Mais à Paris, sans se rien dire,
On s'amuse avec gravité.
Malgré l'orchestre aux sons joyeux,
Chacun dansait, et d'un air sérieux!
Et les messieurs! il faut les voir!
Pour être gai, tout le monde est en noir.
En voyant un pareil négoce,
Surtout leur sombre vêtement,
On dirait d'un enterrement
Qui se trouve à la noce.

Aussi, moi, qui n'y étais pas... j'allais me retirer, lorsque je vois entrer, avec sa mère, une jeune personne, qui avait une physionomie si douce et si jolie... que crac, au premier coup d'œil, voilà la tête et le cœur qui sont partis.

M. DUBREUIL.

Allons, il ne manquait plus que cela... le voilà amoureux.

BERNARD.

Oh! amoureux en plein!... Et vous sentez bien que je pensais déjà à vous et à mon père, et que je me faisais de fameux reproches... sans compter les remords qui allaient leur train... lorsqu'au moment où ces dames venaient de partir, quelqu'un les a nommées devant moi... et jugez de ma surprise?... C'étaient madame Dubreuil et mademoiselle Elisa,... votre femme et votre fille...

M. DUBREUIL.

Il se pourrait!... Hier, en effet, elles ont été au bal.

BERNARD.

Hein! quelle rencontre!... et quel bon hasard!... Tomber ainsi amoureux de sa femme!... car je l'aimais d'a-

vance... Je l'adore maintenant.... Je l'aimerai toujours.... Je n'en ai pas dormi de la nuit... J'en ai la fièvre.

M. DUBREUIL.

Air *du vaudeville de la Somnambule.*

Je ne sais pas s'il faut ou non te plaindre;
Mais ça va mal, mon cher, pour tes amours.

BERNARD.

Que dites-vous? quel malheur faut-il craindre?
Ai-je un rival?... parlez vîte, j'y cours.
Si je n'ai pas pour celle qui m'enchante,
Assez d'esprit pour la bien mériter;
J'aurai, du moins, si quelqu'un se présente,
Assez de cœur pour la lui disputer.

M. DUBREUIL.

Voyez-vous, quelle bonne tête!... Eh! non... ce n'est pas cela... c'est ma femme et ma fille qui détestent les commerçans et le commerce, et qui ne veulent pas entendre parler de ce mariage.

BERNARD.

Qu'est-ce que vous me dites-là? moi, qui ne peux plus être heureux qu'avec mademoiselle Elisa... D'ailleurs, est-ce que vous n'êtes pas le maître chez vous?... Est-ce que vous ne pouvez pas dire : « Je le veux? »

M. DUBREUIL.

Oui, sans doute... mais qu'en arrivera-t-il? ma femme criera à la tyrannie! au despotisme!... et ma fille, qui est déjà mal disposée, t'en aimera encore moins.

BERNARD.

Vous avez raison... mais alors quel parti prendre?

M. DUBREUIL.

Ce n'est pas facile : sans les heurter de front, trouvez quelque moyen d'arriver à notre but... Il faudrait tâcher de plaire à ma femme et à ma fille... Hier, comment as-tu été accueilli?

BERNARD.

Fort bien... Mademoiselle Elisa avait un air si aimable! Et pour madame sa mère.....

Air : *Du partage de la richesse.*

Elle observait mon genre et ma méthode,
Car pour ce bal mon père avait voulu
Que l'on me fît un costume à la mode :
Ainsi, jugez comme j'étais vêtu.
Dans ce salon ils étaient tous si drôles;
Mais un surtout, que de loin j'aperçoi,
Je m'en approche en haussant les épaules,
Et le miroir m'apprend que c'était moi.

Il est vrai qu'il n'y avait pas là un cavalier qui fût plus ridicule... Aussi tout le monde m'admirait.

M. DUBREUIL.

A merveille... Voilà un commencement... Pour continuer, il faut t'en aller sur-le-champ, car ma femme aime les élégans... les gens à la mode ; et tout serait perdu, si elle te voyait accoutré de la sorte.

BERNARD.

Dam!... c'est pour le matin... mon costume de travail.

M. DUBREUIL.

Va mettre ton bel habit, ta chaîne d'or, le lorgnon, et reviens sur-le-champ.

BERNARD.

A quoi bon?

M. DUBREUIL.

A quoi bon?... Nous verrons après. Cela ne te regarde pas; et quoi qu'il arrive, aie soin de ne me contrarier en rien... de me laisser faire, et de toujours dire comme moi.

BERNARD.

C'est dit. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. DUBREUIL, *seul.*

Diable?... moi, qui n'ai jamais été bien fort, me trouver ainsi, à mon âge, et pour la première fois de ma vie, à la tête d'une intrigue!... Je ne sais pas trop comment je m'en tirerai... d'autant que d'ordinaire ce ne sont pas les pères qui se mêlent de ces choses-là... Mais c'est pour le bonheur de ma fille... et puis, avec ma femme, ça m'épargne une querelle; et, en ménage, c'est une économie

qu'on n'est pas fâché de faire... Il y a tant d'autres occasions de dépenses... Hein! qui vient là? un jokei anglais.

SCÈNE VII.

M. DUBREUIL, un Jockey.

LE JOCKEI.

Est-ce ici, M. Dubreuil, un marchand d'étoffes?

M. DUBREUIL.

Oui, mon ami.

LE JOCKEY.

Je viens de la part de mon maître, M. le comte de St-Edmond.

M. DUBREUIL.

Ah! M. de St-Edmond,... rue de la Chaussée-d'Antin!

LE JOCKEY.

Oui, monsieur.

M. DUBREUIL.

C'est celui dont ma femme me parlait tout-à-l'heure,... qu'y a-t-il pour son service?

LE JOCKEY.

Il vous prie de passer demain matin, chez lui,... c'est pour un nouvel ameublement dans son petit salon?

M. DUBREUIL.

C'est bien, mais encore faudrait-il savoir.... est-il là avec toi, dans sa voiture?

LE JOCKEY.

Non, monsieur, mon maître déjeûne en ville,... je viens de le conduire; et je ne dois aller le reprendre que dans trois heures avec la voiture.

M. DUBREUIL.

Dans trois heures,.. (*à part*) ah! mon dieu, quelle idée! voilà mon plan qui m'arrive... (*haut*) dis-moi, mon garçon, tu m'as l'air d'un garçon intelligent?...

LE JOCKEY.

Dam'... monsieur, je fais mon état de jockey anglais du mieux que je peux.

M. DUBREUIL.

Et tu es bien attaché à ton maître?

LE JOCKEY.

Monsieur sait ce que c'est,... un jeune homme à la mode qui a une très-grande fortune,... on a toujours un attachement proportionné...

M. DUBREUIL.

C'est juste;... et si, malgré ta fidélité, on te proposait de le quitter ce matin ?

LE JOCKEY.

Comment, monsieur?

M. DUBREUIL.

Pour trois heures seulement (*lui donnant de l'argent*), et moyennant vingt francs par heure.

LE JOCKEY.

A ce prix-là, monsieur, je servirais vingt maîtres à la fois, voyons que faut-il faire!

(*M. Dubreuil le tire à l'écart et lui parle bas.*)

Tais-toi,... c'est ma femme.

SCÈNE VIII.

Les précédens, Mad. DUBREUIL.

MAD. DUBREUIL.

L'ennuyeux personnage!... j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais,... et cet autre : un petit bourgeois qui me fait déployer vingt pièces d'étoffes sans rien acheter!... il est bien dur, quand on a vingt-cinq mille livres de rente, d'obéir à des gens qui n'ont peut-être pas un écu dans leur poche,... et qui se donnent encore les airs de marchander.

LE JOCKEY, *à M. Dubreuil.*

Il suffit, monsieur, je comprends.

(*Il sort.*)

MAD. DUBREUIL.

Eh bien! mon mari, en finirez-vous aujourd'hui?.... et quand comptez-vous déjeûner?

M. DUBREUIL.

M'y voici, ma chère amie; c'est que je terminais ici un article important.

MAD. DUBREUIL.

Vraiment!... quel était ce jockey?

M. DUBREUIL.

Celui de M. le comte de St-Edmond, dont tu me parlais tout-à-l'heure,... il m'annonçait que son maître allait venir ce matin choisir des étoffes.

Mad. DUBREUIL.

Il se pourrait! moi, qui avais tant d'envie de le connaître!... Ah! mon dieu!... dans quel état est ce salon!... (*appelant*) François,... François,... holà quelqu'un,... ma fille, ma chère Élisa...

SCÈNE IX.

Les Précédens, FRANÇOIS, puis ELISA.

Mad. DUBREUIL.

Accours donc, ma chère amie.... tu ne sais pas une nouvelle,... M. de St-Edmond qui va venir .... eh! vîte, François, rangez ce salon.

FRANÇOIS.

Et le déjeûner qui était prêt?

Mad. DUBREUIL.

Vous le servirez tout-à-l'heure .... nous attendons auparavant une visite.

FRANÇOIS.

C'est donc cela qu'il y a là un beau jeune-homme qui vous demande.

Mad. DUBREUIL.

Et vous l'avez fait attendre .... qu'il entre vîte. François,... et n'oubliez pas de l'annoncer, comme cela se fait toujours.

FRANÇOIS.

Comment, madame?

Mad. DUBREUIL.

Eh! oui... vous entrerez le premier en disant : « M. de St-Edmond. »

M. DUBREUIL, *à part.*

Elle fait bien d'y songer... j'avais oublié le plus essentiel.

(*François sort.*)

Mad. DUBREUIL.

Mais j'y pense maintenant... dans quel négligé me voilà!

ELISA.

Que je suis contente... que j'ai bien fait de mettre ce matin cette robe...

M. DUBREUIL, *à part.*

C'est ça... la tête est partie... voilà toutes les girouettes en mouvement. (*Les deux dames arrangent leur toilette devant la glace.*)

SCÈNE X.

Les Précédens, FRANÇOIS, puis BERNARD.

FRANÇOIS, *entrant et annonçant à haute voix.*

M. de Saint-Edmond.

BERNARD, *regardant M. Dubreuil.*

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

M. DUBREUIL, *allant à lui.*

Salut à M. de Saint-Edmond.

BERNARD, *bas.*

Il paraît que c'est mon nom.

M. DUBREUIL, *de même.*

Oui, sans doute. (*haut*) Je suis trop heureux de recevoir l'homme le plus à la mode de Paris... (*bas*) Tu est un élégant, entends-tu? et tiens-toi droit..

BERNARD, *de même.*

Soyez tranquille... vous allez voir, rien que le salut... (*s'avançant près des dames, et les saluant, la tête dans les épaules*) Belles dames, j'ai l'honneur d'être le vôtre, autant que possible.

MAD. DUBREUIL et ELISA, *faisant la révérence.*

Monsieur...

ELISA, *levant les yeux.*

Ah! mon dieu, maman... c'est ce monsieur d'hier avec qui j'ai dansé, et qui ne nous a pas quittées de tout le souper.

MAD. DUBREUIL.

Comment, il se pourrait!... il était donc au bal, incognito.

BERNARD, *les lorgnant.*

Il me semble, autant que le bon ton me permet d'y voir... que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer ces dames.

MAD. DUBREUIL.

Mais, oui, monsieur... nous avons passé hier la soirée ensemble.

BERNARD.

Est-ce hier?.. eh? oui, rue Lepelletier... un bal de banquier. Une cohue... moi, je n'y vais jamais... aussi, je n'étais pas invité... je n'y connais personne... c'est un ami qui m'y a amené.

MAD. DUBREUIL.

Il me semble cependant, que le bal était...

BERNARD.

Ah! laissez-donc...

AIR : *sans mentir.*

Oui, le luxe et l'opulence
Eblouissent tous les yeux;
Mais chez les gens de finance,
Tous les bals sont ennuyeux.
Terpsichore craint l'approche
Des Crésus prompts à glisser,
Et dit, en voyant leur poche,
Où tant d'or vient s'entasser :
« C'est trop lourd (*bis*) pour bien danser. »

Et puis, quelle société... je n'y ai rencontré que deux personnes véritablement dignes de mes hommages... aussi, je ne les ai pas quittées... et j'étais loin de m'attendre aujourd'hui au plaisir de les revoir.

ELISA, *bas à sa mère.*

Qu'il est aimable et galant!

MAD. DUBREUIL.

Eh bien! M. Dubreuil, vous l'entendez... vous voyez que les gens comme il faut se reconnaissent partout.

BERNARD.

Du premier coup d'œil! je vous défie d'entrer dans un salon, sans être remarquée..

MAD. DUBREUIL.

Comme tout ce qu'il dit est de bon ton.

(*François apporte le déjeûner.*)

BERNARD.

Comment!... vous n'avez point encore déjeûné? à onze heures!.. mais c'est comme moi... c'est tout à fait bon genre.

Mad. DUBREUIL.

Oui, monsieur, c'est notre habitude.

M. DUBREUIL.

Excepté qu'aujourd'hui nous avons deux heures de retard... mais si vous voulez sans façon être des nôtres?..

BERNARD.

Comment donc!... mais très-volontiers.

Mad. DUBREUIL, *bas à son mari.*

Qu'est-ce que vous faites?.. nous n'avons personne... François est si mal adroit pour servir.

M. DUBREUIL.

Eh bien! monsieur n'a-t-il pas ses gens?

BERNARD.

Mes gens?... qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DUBREUIL.

Tenez, justement voici votre jockey.

SCÈNE XI.

Les Précédens, un JOCKEY *en grande livrée.*

LE JOCKEY, *s'adressant à Bernard.*

Je viens savoir les ordres de monsieur.

BERNARD, *bas à Dubreuil.*

Dites-donc... il se trompe de maître.

M. DUBREUIL, *de même.*

Vas toujours, c'est convenu.

BERNARD, *au jockey.*

Mais, mon cher, comme vous voudrez... je crois que vous pouvez attendre.

ELISA, *à la fenêtre.*

Dieu! quel joli til-bury!

LE JOCKEY.

C'est la voiture de mon maître.

BERNARD, *bas à Dubreuil.*

Ma voiture!... c'est encore convenu?

M. DUBREUIL.

Eh ! oui, oui... Allons, asseyez vous.

BERNARD, *après avoir pris place à la table et cherchant un nom.*

Tom... John... Villiams, mon jockey... servez-nous à table.

M. DUBREUIL.

Monsieur, nous sommes flattés de voir que vous ayez bien voulu partager le déjeûner de famille.

BERNARD.

Je suis trop heureux d'y être admis, et tout mon bonheur serait à mon tour de pouvoir vous recevoir chez moi.

Mad. DUBREUIL.

Monsieur, ma fille et moi... sommes infiniment flattées... (*bas à son mari*) Je vous le demande, monsieur, est-il possible d'être plus honnête ?

M. DUBREUIL.

Vous le trouvez donc...

Mad. DUBREUIL.

Charmant... (*au jockey*) Je vous demanderai une tasse.

M. DUBREUIL, *souriant.*

Vraiment... (*à part*) Allons, allons, je suis enchanté de ma ruse, et pour la première fois que je m'en mêle, ça ne va pas mal.

SCÈNE XII.

M. et Mad. DUBREUIL, ELISA, BERNARD, *autour de la table, et déjeûnant,* le jockey, *debout, occupé à les servir*, M. COTING, *entrant par la porte du magasin.*

COTING.

Je suis désolé... de vous déranger encore... je ne vous dis qu'un mot, et je m'esquive.

(*M. Dubreuil se leve de table, et va causer avec lui à l'autre bout du théâtre*).

Mad. DUBREUIL, *à Bernard.*

Ne faites pas attention, c'est un chaland... ça n'en vaut pas la peine.

COTING, *à M. Dubreuil.*

Ce velours gris-perle me paraît bien... j'en prendrai quatre pièces pour commencer... pour le surplus...

MAD. DUBREUIL, *à qui Bernard a parlé bas pendant ce temps.*

C'est charmant ! Dieu ! qu'il a d'esprit !... On avait bien raison de nous vanter M. de Saint-Edmond.

COTING.

Hein !... qu'est-ce que c'est ?... quel nom ai-je entendu ! Comment !... monsieur serait ?...

ÉLISA.

M. de Saint-Edmond, lui-même.

COTING.

En effet... je reconnais son jokey... celui qui me renvoyait toujours. (*haut à Bernard.*) Plusieurs fois, monsieur, je me suis présenté à votre hôtel, sans vous rencontrer.

BERNARD.

A mon hôtel !... (*à part*) C'est encore quelqu'incident arrangé par le beau-père.

COTING.

Votre domestique ici présent m'a toujours dit que vous n'étiez pas visible.

BERNARD.

Ce gaillard-là joue bien son rôle...

COTING.

Et puisque je vous trouve, voici une petite lettre de change, acceptée par vous et passée à mon ordre.

M. DUBREUIL, *à part.*

Eh ! mon dieu !... je n'avais pas pensé à celui-là... Ce que c'est, quand on commence.

BERNARD, *à part.*

C'est bien cela... Tous les jeunes gens à la mode ont des créanciers... et le beau-père m'en a trouvé un. (*haut à Coting.*) Eh bien ! mon cher, qu'est-ce que cela ?... une lettre de change !.. est-ce que ça me regarde ?.. est-ce que je peux me mêler de tout ? C'est moi qui les fais, c'est déjà bien assez... mais ce n'est pas moi qui les paie... Voyez mon homme d'affaires... Est-ce que vous me prenez pour un bourgeois !

COTING.

Non, monsieur... je sais bien la différence... Les bourgeois paient eux-mêmes... mais c'est que je me suis mis en règle... Il y a contrainte par corps ; et je serais désolé, pour si peu de chose, de causer du désagrément à monsieur...

M. DUBREUIL, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... tout va se découvrir.

COTING.

Et de le faire mettre en prison.

Mad. DUBREUIL ET ÉLISA.

En prison !...

BERNARD, *aux dames.*

Laissez donc... ça n'est pas possible... je ne découche jamais. (*à Coting*) De quoi est-il question ?... de mille écus ?

COTING.

Du tout, monsieur... d'une misère de 500 fr.

BERNARD, *toujours à table.*

Et c'est pour cela que vous me rompez la tête... Tenez, entendez-vous là-dessus avec M. Dubreuil, nous sommes en compte courant... et il va vous solder. (*à Mme Dubreuil*) Je vous demanderai un peu de crême.

M. DUBREUIL.

Comment, morbleu !... y pensez-vous !... payer cinq cents francs !

Mad. DUBREUIL, *versant de la crême à Bernard.*

Sans doute, mon ami ; vous ne pouvez refuser à M. de Saint-Edmond.

BERNARD.

Certainement ; qu'est-ce que cela vous coûte?

M. DUBREUIL.

Ce que ça me coûte... c'est que vous croyez plaisanter... mais je suis dans ce moment-ci dans une position... (*à part*) Mais renoncer à une ruse qui va si bien... (*on entend sonner*) Allez donc vîte. . Et puis d'ailleurs le véritable Saint Edmond payera peut-être. (*on sonne encore*) Mais, allez donc, madame.

Mad. DUBREUIL, *se levant de table.*

Excusez, monsieur...

BERNARD.

Faites, madame... je sais bien ce que c'est que le commerce.

Mad. DUBREUIL.

Ah ! si celui-là s'avise de marchander, il sera bien venu. (*Elle sort.*)

M. DUBREUIL, *à Coting.*

Monsieur, passons dans mon cabinet... nous allons régler cela. (*à Bernard*) Je te laisse quelques minutes avec ta prétendue... profite des momens, car ils sont chers. (*Il entre avec Coting dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE XIII.

BERNARD, ÉLISA, LE JOCKEY.

ÉLISA, *à part.*

Et mon papa qui me laisse avec lui !... Qu'est-ce que je vais lui dire ?

BERNARD, *à part.*

Le beau-père a raison... c'est l'instant ou jamais de me déclarer.

ÉLISA.

Vous disiez, monsieur, que vous étiez venu pour voir des étoffes?... Je vais, si vous le voulez, vous conduire au magasin.

BERNARD.

Tout-à-l'heure... (*au Jockey*) Williams, allez à votre cheval... (*à Élisa*) Dans ce moment, j'ai le temps d'attendre.

ÉLISA.

C'est que j'ai peur que vous ne vous ennuyez avec moi... Je ne vais pas souvent dans le monde; et je ne suis pas au fait de ses usages.

BERNARD.

Tant mieux... Vous ignorez combien le grand monde est ennuyeux... Je ne dirais pas cela devant votre mère, qui s'en est fait des idées magnifiques; mais il n'y a pas encore bien long-temps que j'y suis... et j'en ai déjà assez.

ÉLISA.

Il se pourrait.

BERNARD.

Au premier coup-d'œil, ça paraît agréable de briller, de se promener, de n'avoir rien à faire,... mais si vous saviez au bout de quelque temps, comme la journée est longue.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Au boulevard, voyez sur une chaise,
Plus d'un confrère, hélas! tout endormi!
Pour échapper à l'ennui qui lui pèse,
Il monte en vain sur un léger wiski,
L'ennui s'élance et galope avec lui:
Puis à la bourse en revenant il passe,
Ou bien au jeu se livre avec ardeur,
Implorant comme une faveur
Quelque chagrin qui le délasse
De la fatigue du bonheur.

Ah! si j'avais suivi mes premiers projets, je n'en serais pas là,... j'avais de l'argent, des capitaux assez considérables, je me serais mis dans le commerce.

ÉLISA.

Vous?... dans le commerce!

BERNARD.

Et pourquoi pas?... moi, je me fais une idée charmante d'une vie utile et occupée,... je me vois avec ma femme, au milieu de mes vastes magasins.

ÉLISA.

Votre femme!... vous vous seriez donc marié?

BERNARD.

Sans doute; ne fût-ce que pour partager mon bonheur!.. Dans l'état que j'aurais pris, tous les momens n'auraient pas été donnés au travail. Après une matinée utilement employée, cinq heures arrivent.... la caisse et le registre sont fermés; libre de tous soins, content de soi-même et des autres, quelle douce gaîté anime le repas!... Le soir, on va chercher avec sa femme un spectacle amusant; ou bien l'on va dans quelques sociétés, chez de bons amis, qui sont enchantés de vous voir; et dans la belle saison, on a, près de Paris, une maison de campagne charmante, où l'on va passer les fêtes et les dimanches;... on a même la

demi-fortune, ou le charaban qui vous transporte gaîment et en famille;... ajoutez à cela, l'amour qui embellit tout; et vous verrez qu'un brave et honnête marchand qui a de la considération, une bonne femme, et de la fortune, est encore, de tous les bourgeois de Paris, celui qui a l'état le plus heureux.

ÉLISA.

C'est pourtant vrai,... je n'avais jamais pensé à tout cela,

BERNARD.

Mais pour ce beau projet, il faut d'abord une femme qu'on aime, et dont on est aimé.

Air : *De la Volière.*

Trouver une femme que j'aime,
N'est pas difficile, je crois.

ÉLISA.

Vous avez déjà fait un choix?

BERNARD.

Je veux vous le dire à vous-même.
(faisant un geste).
Mais écoutez .. n'entends-je pas
Vers nous revenir votre père.
Je crois, hélas !
Qu'il faut me taire.

ÉLISA.

Non, non, monsieur, l'on ne vient pas.

Deuxième couplet.

BERNARD.

C'est pour vous que mon cœur soupire.

ÉLISA.

(*Parlant.*) O Ciel !

BERNARD.

Et je ne dois plus vous revoir.
A moins pourtant qu'un mot d'espoir...

ÉLISA, *baissant les yeux.*

Quoi ! . faut-il donc ici vous dire...
Mais écoutez... n'entends-je pas
De ce côté venir ma mere.
Je crois, hélas !
Qu'il faut me taire.

BERNARD

Non, non, vraiment, l'on ne vient pas.

(*On entend sonner.*)

MAD. DUBREUIL, *appelant.*

Elisa, Elisa...

ELISA.

Vous voyez bien, monsieur.

BERNARD.

Encore un instant... je ne vous demande qu'un seul mot.

(*On entend sonner.*)

ELISA.

Impossible... puisque maman m'appelle.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

BERNARD, *seul.*

Elle me quitte... mais c'est égal... je crois maintenant que mes affaires sont bien avancées.

SCENE XV.

BERNARD, COTING, puis M. DUBREUIL.

COTING, *sortant du cabi et de M. Dubreuil et saluant.*

C'est très bien... voilà qui est arrangé... (*à Bernard*) je suis payé; monsieur, je vous salue, et je m'esquive; car on m'attend.

(*Il sort par le fond.*)

BERNARD, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce qu'il dit donc qu'il est payé?... c'est inutile, puisqu il n'y a là personne...

M. DUBREUIL, *sortant du cabinet.*

Eh bien! mon garçon, comment cela va-t-il?

BERNARD.

A merveille... mais il faut convenir aussi que vous vous y entendez joliment... tous les incidens ont été disposés a ec un art... surtout une progression... ce jeckey d'abord... puis le til-bury... et enfin ce créancier que vous avez inventé... c'était le coup de maître.

M. DUBREUIL.

Comment que j'ai inventé?... C'est charmant... Il croit toujours que c'est pour rire... Apprenez, Monsieur, que

cette invention-là m'a coûté cinq cents francs et qu'à la rigueur je devrais rabattre sur la dot... Mais ne parlons pas de cela... Tu es donc content de ton entretien.

BERNARD.

Je suis dans l'enchantement... j'ai fait ma déclaration... et, à moins que l'habit que je porte ne me donne déjà de la fatuité, il me semble que je suis payé de retour.

M. DUBREUIL.

Vraiment... eh bien! il ne faut pas perdre de temps, et porter les derniers coups... tu aimes ma fille, tu en es aimé... c'est très-bien... je vais déranger tout cela.

BERNARD.

Comment, Monsieur?

M. DUBREUIL.

Eh! oui, je vais tout rompre.

BERNARD.

Mais, M. Dubreuil, je ne souffrirai pas...

M. DUBREUIL.

Et si tu me contraries, tu ne l'auras pas... Voici ma femme et ma fille... entre dans ce cabinet, écoute, ne dis mot, et laisse moi faire...

(*Bernard veut insister, Dubreuil le pousse dans le cabinet à droite, et revient.*)

SCÈNE XVI.

M. DUBREUIL, Mad. DUBREUIL, ÉLISA, BERNARD, *dans le cabinet.*

Mad. DUBREUIL, *à Élisa.*

Comment, ma fille... il serait amoureux de toi!... que me dis-tu là?

ÉLISA.

Oui, maman, je vous assure... (*à M. Dubreuil.*) Eh bien, mon papa! est-ce que M. le comte de Saint-Edmond est parti?

M. DUBREUIL.

Oui... je suis d'une colère... nous venons d'avoir une scène ensemble.

ÉLISA.

Comment?

M. DUBREUIL, *à Mad. Dubreuil.*

Vous ne vous douteriez jamais qu'il est amoureux de ma fille. (*à Élisa*) Tu ne le savais pas?

ÉLISA.

Si, mon papa, puisqu'il me l'a dit.

M. DUBREUIL.

Eh! bien, vois l'indignité... je lui ai offert ta main, et il l'a refusée.

ÉLISA et Mad. DUBREUIL.

Il l'a refusée !

M. DUBREUIL.

Très-positivement... qu'est-ce que tu dis de cela?

ÉLISA.

Ah! mon papa!.. je suis bien malheureuse... mais, je vous le demande... qui s'y serait attendu!.. un air si bon, si aimable... et si vous saviez ce qu'il me disait ce matin.

M. DUBREUIL.

C'est ma faute, j'aurais dû le prévoir... mais ta mère m'avait tant répété qu'elle voulait pour gendre quelqu'un qui fût hors de notre profession, qui tînt dans le monde un rang plus élevé... c'était là ce qu'il nous fallait... mais il arrive, par un fâcheux retour, que nous voulons bien de ces personnes-là, mais qu'elles ne veulent pas de nous.

ÉLISA.

Dieu! quelle humiliation!

M. DUBREUIL.

Oh! sans doute, ça n'est pas flatteur.... aussi dans le premier moment, j'en ai été indigné comme vous, mais maintenant que je réfléchis,... je n'ai pas trop le courage de lui en vouloir.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Braves marchands qu'enrichit le commerce,
Pourquoi jeter les yeux plus haut que soi?
Moi, qui suis fier de l'état que j'exerce,
Je vois chacun le respecter en moi.
Mais vous qu'un fol orgueil anime,
De votre état vous cherchez à sortir;
Comment alors voulez-vous qu'on l'estime...
Lorsque vous-même avez l'air d'en rougir?

ÉLISA.

Pourquoi alors vous a-t-il dit qu'il m'aimait ? Pourquoi tantôt me l'a-t-il dit à moi même ?

M. DUBREUIL.

Ça n'empêche pas... Mets-toi à sa place... Si tu étais une grande dame et qu'il fût un simple marchand, consentirais-tu à t'abaisser jusqu'à lui ?

ÉLISA.

Oui, certainement... (*pleurant*) Et plût au ciel qu'au-lieu d'être un jeune homme à la mode, d'être lancé dans le grand monde et dans les hautes sociétés, il fût tout simplement comme nous dans le commerce !

M. DUBREUIL.

S'il en était ainsi, tu ne le dédaignerais pas?

ÉLISA.

Ah ! mon Dieu, non... vous verriez plutôt...

M. DUBREUIL.

Et tu l'épouserais ?

ÉLISA.

Sur-le-champ.

BERNARD, *qui est sorti du cabinet, se jetant à ses pieds.*

Dieu ! que je suis heureux !

Mad. DUBREUIL.

Que vois-je !... M. de Saint-Edmond, aux genoux de ma fille !... (*à M. Dubreuil*) Que nous disïez-vous donc ? Et qu'est-ce que cela signifie ?

M. DUBREUIL.

Que mes vœux sont exaucés... et que tu vois, non M. de Saint-Edmond, mais le fils de mon ami Bernard, qui est plus amoureux à lui seul que toute la Chaussée-d'Antin.

Mad. DUBREUIL.

M. Bernard !... il serait possible !... Je serais jouée à ce point... et vous voudriez me faire consentir...

M. DUBREUIL.

Moi !.. ce n'est pas là mon intention ; je ne veux contraindre personne... Comme tu le disais ce matin, ma chère amie... qu'elle parle... je ne prétends l'influencer en rien... Voyons, Élisa (*s'asseyant sur le fauteuil où était Mad. Dubreuil à la deuxième scène*), veux-tu te

marier pour avoir le plaisir d'avoir une corbeille de noce, et d'aller en til-bury ou en calèche?

ÉLISA.

Non, mon papa.

Mad. DUBREUIL.

Comment, ma fille !.. vous pourriez...

M. DUBREUIL.

Permettez, Madame, vous devez rester neutre... (*à Élisa.*) Est-ce que par hasard tu préférerais à un élégant de la Chaussée d'Antin, le fils de mon ancien ami Bernard?

ÉLISA.

Oui, mon père.

M. DUBREUIL.

Vous le voyez... je ne lui fais pas dire... et vous êtes trop bonne mère, ma chère amie, pour vouloir contraindre les inclinations de votre fille.

Mad. DUBREUIL.

Alors, tant pis pour elle... faites comme vous voudrez.

M. DUBREUIL.

Voilà ce que je demandais... et grâce à ce mariage, nous restons tous au comptoir.

FINAL.

M. DUBREUIL.

AIR : *des Rendez-vous bourgeois.*

De crainte de disgrâce
Sachons borner nos vœux ;
Restons à notre place,
Et tout en ira mieux.

TOUS EN CHŒUR.

De crainte de disgrâce, etc., etc.

M. DUBREUIL.

AIR *Du vaudeville de la Somnambule.*

Le Gymnase doublant de zèle,
En deux moitiés voit partager son camp ;
A ses foyers l'une reste fidèle,
L'autre voyage au bord de l'Océan ..
Qu'ici du moins nous reste l'indulgence ;
A nos bureaux, où l'on aime à vous voir,
Venez toujours ; et pendant cette absence,
Ne faites pas vos adieux au comptoir.

On reprend en chœur.

De crainte de disgrâce, etc., etc.

Le Libraire Pollet *est Éditeur des Pièces ci-après :*

Michel et Christine, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

La Demoiselle et la Dame, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. . . . 1 50

Les deux Forçats, ou la Meûnière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol 1 25

La Pauvre famille, mélodrame en 3 actes, par MM. Benjamin et Melchior. 1 25

Le Cuisinier de Buffon, vaud. en 1 acte, par MM. de Rougemont, Merle et Simonin. 1 25

Barbe-Bleue, folie-féerie en 2 actes, mêlée de chants, précédée d'un Coup de Baguette, prologue en 1 acte, par MM. Frédéric et Brazier 1

L'auberge des Adrets, mélodrame en 3 actes, par MM. Benjamin, St-Amand et Polyanthe. 1

Les Grisettes, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

La Vérité dans le vin, vaud. de MM. Scribe et Mazè res. 1 50

Le Retour, ou la suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

Le dernier jour de fortune, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 5 10

Rodolphe, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

Lisbeth, ou la Fille du Laboureur, mélodrame en 3 actes, de *M. V. Ducange*, tiré de Léonide, ou la vieille de Surène, du même 1 »

Rossini a Paris, ou le Grand Dîner, a-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*. . . 1 50

L'Héritière, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

Les Invalides, ou Cent Ans de Gloire, tableau militaire en 2 actes, par MM *Merle*, *Boirie*, *Ferdinand* et *Henri Simon*. 1 50

Le Coiffeur et le Perruquier, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

L'accordée de Village, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Brazier, Carmouche et Jouslin de la Salle. 1 50

Le Fondé de Pouvoirs, vaudeville en 1 acte, par MM. Carmouche et ***. . 1 50

Le Mauvais Sujet, vaudeville tiré du roman de *Léonide* de M. Victor Ducange, par MM. Frédéric et Edmond Crosnier. . . . 1 »

Le Oui des jeunes Filles, vaudeville en un acte, par MM. Dupenty, De Villeneuve et Jouslin de la Salle. 1 50

La Mansarde des Artistes, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

La Pénélope de la Cité, vaudeville en un acte, par MM. Duval, Rochefort et Jouslin de la Salle. . . . 1

Le Leycester du faubourg, vaudeville en 1 acte, par MM. Henri et Carmouche. 1 50

Le Beau-Frere, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire. 1 50

Le Baiser au Porteur, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

Le Dîner sur l'herbe, tableau-vaudeville en un acte, par MM Scribe et Melesville.. . . . . 1 50

LÉOCADIE,

DRAME LYRIQUE.

LÉOCADIE,

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES,

Par MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE,

Musique de M. AUBER;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 4 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 2 F. 50 C.



PARIS,

CHEZ VENTE,

LIBRAIRE DES SPECTACLES DE SA MAJESTÉ,

BOULEVARD DES ITALIENS, N° 7, PRÈS LA RUE FAVART.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Don CARLOS, Colonel d'un régiment d'infanterie	M. Lafeuillade.
Don FERNAND D'AVEYRO, Capitaine au même régiment	M. Lemonnier.
PHILIPPE DE LEIRAS, Sergent. . . .	M. Huet.
CRESPO, Alcade.	M. Darancourt.
LÉOCADIE, sœur de Philippe. . . .	Mme Pradher.
SANCHETTE, nièce de Crespo. . . .	Mme Rigaut.
Officiers.	
Soldats.	
Villageois.	
Villageoises.	
Bateleurs.	

La scène se passe en Portugal, dans le comté d'Elvas.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

LÉOCADIE,

DRAME LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne agréable. A droite, du spectateur, la maison de Crespo ; à gauche, celle de Philippe, devant laquelle sont une table en pierre et deux chaises; plus haut, du même côté, une partie du village d'Elvas ; à droite, sur le troisième plan, le commencement de l'avenue qui conduit au château.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHETTE, *en costume de mariée, et entourée de jeunes filles qui ont l'air d'achever sa toilette. L'une lui donne le bouquet, l'autre attache à son bonnet une branche d'oranger.*

ENSEMBLE.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage ;
Recevez notre compliment.
Dieu ! quel beau jour qu'un jour de mariage !
Ah ! qu'il nous en arrive autant !

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amans.
Ah ! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis long-temps !

CRESPO, sortant de sa maison et allant à Fanchette.

Eh bien ! est-ce fini, ma chère ?

SANCHETTE.

Mon oncle, suis-je bien ainsi ?
Dites-moi, pourrai-je lui plaire ?

CRESPO.

Tu le veux... Je le veux aussi ;
Mais pour toi, je pouvais, ma chère,
Espérer un meilleur parti.
Toi... toi, la nièce d'un alcade,
Epouser un simple sergent !

SANCHETTE.

Philippe doit monter en grade ;
Il est tendre, aimable et vaillant.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Philippe est aimable et vaillant.

SANCHETTE, aux jeunes filles.

Grâce à vos soins, me voilà prête.

(Allant parler à chacune).

Merci... merci... Mais à présent
Songez vîte à votre toilette,
Et revenez bien promptement.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage;
Recevez notre compliment.
Dieu! quel beau jour qu'un jour de mariage!
Ah! qu'il nous en arrive autant!

(Elles sortent.)

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui que l'amour nous engage;
Oui, je reçois vos complimens.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis long-temps!

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage;
Il est vrai qu'ils ont mes sermens;
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus long-temps.

SCÈNE II.

SANCHETTE, CRESPO.

SANCHETTE.

Oui.... Philippe, rassurez-vous,
Sera le meilleur des époux;
Et puis sa sœur Léocadie,
Si bonne et si jolie,
Est ma meilleure amie.

CRESPO.

Mais ce que je ne comprends pas,
D'où vient donc sa mélancolie?
Qu'a-t-elle donc?

SANCHETTE.

On n'en sait rien, hélas!
Mais, tenez, vers ces lieux elle porte ses pas!

CRESPO.

Toujours triste et rêveuse!

SANCHETTE.

Ah! l'on ne croirait pas
Que son frère ici se marie.

SCÈNE III.

Les Précédens, LÉOCADIE, *vêtue simplement et tenant des fleurs à la main.*

LÉOCADIE.

ROMANCE.

Pour moi, dans la nature,
Tout n'est plus que douleur;
Des eaux le doux murmure
Ne charme plus mon cœur;

L'oiseau de la prairie
Ne sait plus m'attendrir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE.

Elle ne nous voit pas.

CRESPO.

Mois tais-toi donc; parle plus bas.

LÉOCADIE.

DEUXIÈME COUPLET.

La fleur à peine éclose
Me paraît sans fraîcheur;
Le parfum de la rose
A perdu sa douceur.
Le bonheur d'une amie
Ne vient plus m'embellir.
Pauvre Léocadie!
Te vaudrait mieux mourir.

SANCHETTE, allant à elle.

Je n'y tiens plus... Léocadie!

LÉOCADIE.

Eh! quoi... c'est toi, ma sœur.

SANCHETTE.

Mais qu'as-tu donc?

LÉOCADIE, affectant une grande joie.

Rien!... mon ame est ravie
De ton hymen, de ton bonheur.

ENSEMBLE.

LÉOCADIE.

C'est aujourd'hui que l'hymen vous engage;
Soyez heureux, soyez constans.
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos sermens!

SANCHETTE.

C'est aujourd'hui qu'à jamais je m'engage
Au plus fidèle des amans;
Ah! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand on attend depuis long-temps!

CRESPO.

C'est aujourd'hui que l'hymen les engage;
Il est vrai qu'ils ont mes sermens:
Mais j'aurais dû, si j'avais été sage,
Attendre encor bien plus long-temps.

SANCHETTE à Léocadie.

Mais, je vous le demande; où est donc M. Philippe, votre frère? moi je suis prête, et c'est le futur qui se fait attendre!

CRESPO.

Vous savez bien qu'il a été chercher des papiers nécessaires à son mariage, et sans lesquels moi, alcade de ce village, je n'aurais pu consentir à votre union.

LÉOCADIE.

Et puis, ne faut-il pas qu'il aille au château demander la permission de don Carlos, son colonel.

SANCHETTE.

La permission!.... la permission!.... Cependant ce n'est pas une affaire de discipline; et je vous

demande où nous en serons dans notre ménage, s'il faut toujours comme cela demander....

LÉOCADIE, l'interrompant.

Allons, allons, ne te plains pas... car le voici!

SCÈNE IV.

Les Précédens, PHILIPPE, *en uniforme de sergent.*

PHILIPPE à Crespo.

Bon jour, cher oncle... (*à Léocadie*) Bon jour, ma sœur...

SANCHETTE.

Et à moi, monsieur, vous ne dites rien...... Quelle nouvelle y a-t-il?

PHILIPPE.

D'excellentes! Mon colonel a tant d'amitié pour moi! « Bien, Philippe, m'a-t-il dit, hâte-toi de te marier et d'avoir des enfans; il n'y a jamais trop de braves gens. »

SANCHETTE.

Dieu! que Monseigneur est bon!

LÉOCADIE à Sanchette.

Je crois alors que je puis aller chercher nos bouquets.

(Elle entre un instant dans la maison de Philippe.)

PHILIPPE.

Oui, sans doute, aujourd'hui la noce: (*à Crespo*) et voilà mes papiers que je vous apporte. Vous pouvez être tranquille, ils sont en règle.

CRESPO.

Je n'en doute point; mais en ma qualité d'on-

cle et de magistrat, je dois apporter à leur examen une double attention. Quelle est d'abord cette grande pancarte, dont l'écriture est si belle? j'ai cru, au premier coup d'œil, que c'était gravé.

PHILIPPE.

Ce sont mes états de service que ma sœur Léocadie a eu la bonté de copier de sa main.

CRESPO.

Je ne lui aurais jamais soupçonné un pareil talent. Moi, qui vous parle, je ne ferais pas mieux.

SANCHETTE.

Et mon oncle s'y connaît, lui qui, avant d'être alcade, était magister.

CRESPO.

Du tout, mademoiselle, j'étais gouverneur! gouverneur d'une douzaine d'enfans que l'on m'avait confiés! fonctions honorables, qui n'étaient qu'un acheminement à de plus hautes dignités. *(Regardant les papiers)* ÉTATS DE SERVICE. Passons, cela ne me regarde pas!

(Ici Léocadie rentre, tenant à la main une corbeille de fleurs qu'elle pose sur la table de pierre qui est devant la maison.

Voyons les papiers civils... les renseignemens sur la famille.. car vous sentez bien, mon cher ami, que la moindre infraction.... ce que nous appelons la plus petite faute d'orthographe, peut porter atteinte au respect et à la considération qui me sont nécessaires.

PHILIPPE.

Vous avez raison, l'honneur avant tout : mais rassurez-vous, notre alliance ne vous fera point de tort; et, si vous trouvez la moindre tache à notre nom, je vous permets de rompre notre mariage et de m'enlever Sanchette (*à Léocadie*). N'est-il pas vrai, ma sœur?

LÉOCADIE, *avec émotion.*

Oui.. oui, mon ami...

CRESPO, *parcourant les papiers.*

Qu'est-ce que je vois donc là dans votre acte de naissance... le... le comte de Dénia.

PHILIPPE, *froidement.*

C'était mon grand-père !

CRESPO, *étonné.*

Hein... et le chevalier de Léiras.

PHILIPPE, *de même.*

C'était mon père.

CRESPO, *ôtant son chapeau.*

Il serait possible!... votre propre père... à vous, Philippe ?

PHILIPPE.

Et pourquoi pas? Qu'y-a-t-il d'étonnant? Dans ces temps de troubles et de révolutions, attaché à un parti malheureux, il est mort dans l'exil et dépouillé de ses biens. Je suis resté, à quinze ans, sans appui, sans ressources, protecteur de ma sœur et d'une vieille tante, notre seule parente ; que pouvais-je faire? Mendier des secours en parlant de mes ayeux?... Non ! mon père m'avait laissé son épée ; c'était son seul héritage; je m'en suis montré digne. Je me suis fait soldat ; j'ai servi mon pays... je crois du moins que ce n'est pas déroger !

SANCHETTE, *sautant de joie.*

Quoi? vous êtes noble! ah! que je suis contente!

PHILIPPE.

Eh! qu'est-ce que cela te fait? Qu'est-ce qu'il t'en reviendra? Quand on est sans fortune, quand on n'a rien pour soutenir son nom, il vaut mieux

ne pas s'en parer ; et c'est ce que j'ai fait. Nourri dans les camps, élevé au milieu des armes, je ne serai jamais qu'un soldat ; c'est mon lot. Eh bien ! j'en suis fier et content... je ne demande pas autre chose. Je m'allie à celle que j'aime, à une famille d'honnêtes gens ; et pourvu que ma sœur Léocadie soit aussi heureuse que moi, rien ne manquera à mon bonheur.

CRESPO.

Mon cher ami !... mon cher neveu ! Et, dites-moi... Monseigneur en est-il instruit ?

PHILIPPE.

De ce matin seulement ; car il a fallu aussi lui confier une partie de ces papiers, et je ne reviens pas encore de sa surprise et de sa joie. « Quoi ! » Philippe, s'est-il écrié, toi et ta sœur vous avez » de la naissance ! vous êtes d'une famille noble ! » si tu savais quel plaisir me fait cette nou- » velle... » Et en effet, il avait un air rayonnant... Je vous demande ce que ça peut lui faire ? car, d'ordinaire il n'y tient pas. Au régiment, il traite tous ses soldats en camarades ; et au feu, il est toujours à côté d'eux, quand toutefois il n'est pas en avant.

CRESPO.

C'est égal... Monseigneur a raison ; et je suis de son avis. Ce cher Philippe... je suis ravi de cette alliance... Par exemple, vous me permettrez de mettre dans dans le contrat... Philippe de Léiras... c'est de rigueur ; et puis : Philippe de Léiras, neveu d'un alcade... ces deux phrases là vont bien ensemble !

PHILIPPE.

Faites comme vous voudrez... pourvu que vous vous dépêchiez.

CRESPO.

Soyez tranquille. Je vais m'occuper du contrat, et dans une heure vous serez mariés.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE V.

LÉOCADIE, PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Cet excellent oncle! Pourvu qu'il ne perde pas de temps à causer, comme il le fait toujours!

PHILIPPE.

C'est pour cela que je n'ai pas voulu, devant lui, vous répéter les nouvelles qu'on m'a apprises au château, parce qu'il aurait fait là dessus des commentaires à n'en plus finir.

LÉOCADIE.

Qu'est-ce donc?

PHILIPPE.

En sortant de l'appartement de don Carlos, j'ai vu, dans le château, des gens de pied et des équipages qui arrivaient; et puis un bruit... un tapage... Il se prépare quelque cérémonie; et l'on dit que don Carlos, mon colonel, va se marier.

LÉOCADIE.

Lui... se marier!... vous croyez?

PHILIPPE.

Eh bien, qu'as-tu donc?

LÉOCADIE.

Moi! rien... Et en effet, cette nouvelle ne doit pas étonner.

SANCHEETE.

Sans doute... Il y a long-temps que ça devrait être fait... Un jeune seigneur qui est son maître, qui a une fortune superbe, et qui en outre est le plus joli garçon du pays, ce qui ne gâte rien...

LÉOCADIE, à Philippe.

Et comment as-tu appris?...

PHILIPPE.

C'est mon capitaine que j'ai trouvé là, et qui me l'a dit en confidence.

SANCHETTE.

Votre capitaine?.. don Fernand d'Aveyro?

PHILIPPE.

Oui, l'ami de mon colonel, jadis son compagnon d'études et de folies, et maintenant son frère d'armes.

LÉOCADIE, d'un air de confiance.

Oh! si c'est de lui que tu tiens cette nouvelle, il n'y a encore rien de certain.

SANCHETTE.

Sans-doute, est-ce qu'il sait jamais ce qu'il fait ou ce qu'il dit?... un étourdi, un mauvais sujet dont le colonel a déjà payé deux ou trois fois les dettes.

PHILIPPE.

Eh bien! Monseigneur a bien fait, parce que c'est un brave jeune homme que nous aimons tous au régiment, et qui, malgré son étourderie, est dévoué au colonel.

SANCHETTE.

Oui, dévoué..... dévoué.. .. il verra, à la fin de l'année, les mémoires de dévoûment.

FERNAND, en dehors.

Allez, dépêchez-vous, et ne perdez pas de temps.

SANCHETTE.

C'est lui! je l'entends; ce que c'est que d'en parler!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FERNAND, *sortant de l'allée du château.*

FERNAND, à la cantonnade.

Des danses, des quadrilles et un bel orchestre; je veux aussi des jeux de bagues, et même un petit combat de taureaux.... si c'est possible. Enfin, qu'on n'épargne rien, c'est moi qui paye.

SANCHETTE.

Eh, mon dieu! monsieur le capitaine, qu'y a-t-il donc?

FERNAND.

Vous ne savez pas la grande nouvelle.... il n'est question que de cela au village et au château.

PHILIPPE.

Comment! il serait vrai?.... Monseigneur se marie?...

FERNAND.

Eh! non, ce n'est pas lui.... mais la comtesse Amélie, sa sœur.

LÉOCADIE, vivement.

Vous en êtes bien sûr?....

SANCHETTE.

Et qui épouse-t-elle ?

FERNAND.

Vous ne devinez pas ?... regardez-moi donc.

CAVATINE.

C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux !

Voilà quatre ans que je l'adore,
Et personne ne s'en doutait...
Oui, voilà quatre ans qu'en secret
Elle m'a donné son portrait...
Aujourd'hui j'ai bien mieux encore....

C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux !

Je l'aimai long-temps en silence,
N'osant réclamer un tel bien :
Son frère est riche et je n'ai rien.
Mais aujourd'hui, pour l'opulence,
Qui pourrait s'égaler à moi ?
Je suis plus riche que le roi....

C'est moi qui suis son époux :
Est-il un destin plus doux !
Je suis son époux !

SANCHETTE.

Et comment cela est-il arrivé ?

FERNAND.

C'est ce matin, don Carlos..... mon colonel..... mon ami (*avec émotion*), ah! tu es trop heureux, Philippe, d'avoir manqué te faire tuer pour lui ;

et tu as reçu là une balle qui m'appartenait de droit.... enfin ce brave et excellent jeune homme... m'apprend qu'il connaît mon amour, qu'il l'approuve, qu'il a fait sortir sa sœur de son couvent, et qu'aujourd'hui même nous serons mariés.

LÉOCADIE.

Et qui avait pu l'instruire ?

FERNAND.

Je n'en sais, ma foi, rien ; mais j'ai idée que c'est une lettre de moi.

LÉOCADIE.

Une lettre....

FERNAND.

Oui, un jour que j'écrivais à Amélie et à son frère... je me serai trompé d'adresse, et il aura lu la lettre destinée à sa sœur. Enfin, c'est aujourd'hui qu'arrive ma future, et j'accours audevant d'elle.... Vous ne la connaissez pas?... Je crois bien, depuis trois ans qu'elle n'est pas sortie de son couvent.... (*à Philippe*) Imagine-toi, mon cher ami, la plus jolie et la plus aimable femme.. Je ne sais pas pourquoi elle est riche.. car personne, mieux qu'elle, n'aurait pu s'en passer. Mais c'est encore don Carlos... il donne à sa sœur une partie de sa fortune ; il l'a voulu absolument.. moi je ne pouvais pas le contrarier..... un beau-frère à qui je dois tout...

LÉOCADIE.

Ah ! je le reconnais bien là... Mais, puisque la comtesse Amélie doit arriver dans le village..... eh ! vite, Sanchette, viens m'aider à faire des bouquets...

SANCHETTE.

Oh ! de grand cœur.

Elles vont toutes deux s'asseoir près de la table.

FERNAND.

C'est bien, nous en aurons besoin... J'ai rencontré, tout-à-l'heure, votre oncle, le seigneur Crespo, que j'ai mis à la tête de mes divertissemens champêtres... un alcade, ça fait bien, ça donne, tout de suite, à une fête un air imposant et municipal !... et puis, Philippe, j'ai fait placer la danse et la musique sur la pelouse à côté de ta maison, car nous aurons tout le village. Moi, je n'aime pas à être heureux seul... De plus, je dote six jeunes filles ; Sanchette, Léocadie, vous m'indiquerez les plus jolies.... je veux dire les plus sages... et, à propos de cela, dites-moi donc ce que c'est qu'un petit bonhomme de deux ou trois ans, qui demeure là, à deux pas, avec la vieille Catherine.

SANCHETTE.

Le petit Paul... vous voulez dire...

LÉOCADIE, laissant tomber son bouquet.

Le petit Paul ?...

SANCHETTE, le ramassant.

Prends donc garde à ce que tu fais...

FERNAND.

Il paraît qu'on ne connaît pas ses parens... c'est dommage... il est gentil, cet enfant... de petits cheveux blonds... et puis... il bavarde...

PHILIPPE.

Oui... oui... le petit drôle a de l'esprit... c'est le favori de Léocadie...

FERNAND.

Vraiment... je suis enchanté que vous vous y intéressiez... je l'emmène avec moi...

LÉOCADIE, *vivement et se levant.*

Vous l'emmenez... Catherine y consent?...

FERNAND.

C'est arrangé avec la vieille. Autrefois tous les mois on lui écrivait ; mais en voilà six qu'elle n'a reçu de nouvelles... peut-être que les parens de cet enfant n'existent plus... Pour lui rendre service, j'ai proposé de m'en charger... elle a accepté... j'en ferai un page... et, s'il a des dispositions... je veux le lancer, et que, dans quelques années, il soit le plus mauvais sujet du régiment... vous m'en direz des nouvelles..... Eh bien, où allez-vous donc, Léocadie?...

LÉOCADIE.

Pardon... j'ai oublié quelques préparatifs.

FERNAND.

Les toilettes... c'est trop juste... Ah ça, vous qui ne voulez jamais danser avec moi... j'espère qu'aujourd'hui...

LÉOCADIE.

Je n'ai rien à refuser au beau-frère de Monseigneur.

(Elle fait la révérence, et sort.)

SCÈNE VII.

Les Précédens, *hors Léocadie.*

FERNAND.

C'est-à-dire que c'est à mon nouveau titre, et non à mon mérite personnel, que je devrai

cette faveur... Sais-tu, Philippe, que ta sœur est très-singulière... Sous son costume villageois, elle a un air de dignité qui impose... Don Carlos ne lui parle jamais qu'avec respect... et, moi-même, je n'ose plaisanter avec elle... comme avec Sanchette, par exemple...

SANCHETTE.

Je vous remercie de la préférence.

PHILIPPE.

Que voulez-vous? . . . elle a été élevée par une tante qui lui a donné, peut-être à tort, l'éducation et les manières d'une grande dame . . . vous vous y habituerez . . . Mais savez-vous que c'est une bonne action que vous avez faite là, mon capitaine? . . . . vous charger de ce pauvre petit diable.

FERNAND.

Il n'y a pas de mal, mon ami; ça en répare d'autres qui ne sont pas aussi belles . . . j'ai encore de la marge pour être au pair!

PHILIPPE.

Vous, capitaine?

FERNAND.

Oui . . . oui . . . il ne faut pas croire, parce que vous me voyez posé et raisonnable, que j'aye toujours été comme cela . . . je ne parle pas des petites distractions qui arrivaient au régiment, parce que tu sais bien, Philippe, qu'entre militaires . . .

SANCHETTE, à Philippe.

Comment, monsieur . . .

FERNAND.

Hein! . . . qu'est-ce que je fais donc là devant

la future? . . . ne parlons pas de cela . . . ce n'est rien . . . mais quand j'y pense, et que je me rappèle les aventures de ma vie . . . nous avons surtout quelques vilains chapitres! Tiens, Philippe, je te raconterai cela quelque jour, quand nous aurons une vingtaine d'années de mariage . . . Je cours chercher mon jeune page . . . je veux le faire habiller pour la cérémonie . . . Dites donc, j'aurais pourtant bien voulu savoir quelle est sa mère . . . j'ai interrogé la vieille Catherine, parce que je suis assez curieux de ces aventures là . . . . mais elle ne sait rien!

PHILIPPE.

On croit que c'est le fruit de quelque hymen secret.

FERNAND.

Ou peut-être . . . car enfin . . . c'est possible . . .

SANCHETTE.

Ah! mon dieu, oui . . . car, d'après ce qu'on disait hier chez mon oncle . . .

FERNAND.

Comment? il y a des caquets, même chez l'alcade!

SANCHETTE.

Je crois bien, c'est là qu'on les fait.

FERNAND.

Dis-les moi vîte . . . je veux tout savoir.

SANCHETTE.

PREMIER COUPLET.

Voilà trois ans, qu'en ce village
Nous arriva ce bel enfant;
Et chacun, dans le voisinage,
Dit qu'il doit être d'un haut rang.

Par sa grâce et son doux sourire,
Tous les cœurs sont intéressés ;
Mais du reste on n'en peut rien dire,
Et voilà tout ce que je sais !

DEUXIÈME COUPLET.

Jamais, hélas ! jamais sa mère
Près de lui n'a porté ses pas ;
Sa nourrice est une étrangère
Qui même ne le connaît pas ;
En secret quelquefois encore
Des présens lui sont adressés...
Pour le reste..., chacun l'ignore ;
Et voilà tout ce que je sais !

TROISIÈME COUPLET.

Matin et soir, dans la prairie,
Nous nous amusons de ses jeux ;
Mais c'est moi, c'est Léocadie
Que toujours il aime le mieux.
Qu'il est joli !.. qu'il est aimable !
Si mes vœux étaient exaucés,
Moi, j'en voudrais un tout semblable...

(Philippe lui fait signe de se taire, et elle reprend l'air en baissant les yeux.)

Et voilà tout ce que je sais !

FERNAND.

C'est déjà quelque chose, et cela redouble encore ma curiosité... Si vous pouviez, ma petite Sanchette, vous qui avez de l'esprit, découvrir le mot de l'énigme, ou seulement le nom de la mère, tenez, je vous donnerais cette belle chaîne d'or que vous regardiez hier avec tant de plaisir...

SANCHETTE.

Vrai ?... oh ! oui, vous ne me la donneriez pas...

FERNAND.

Tu te méfies de moi; *(la lui jetant au col)* tiens, la voilà d'avance . . . tant je suis sûr que tu la gagneras . . . parce que tu es si adroite et si jolie . . . C'est que vraiment, Philippe, ta future est charmante . . . un air malin . . . un regard . . . *(il quitte brusquement sa main qu'il avait prise)* Eh bien ! qu'est-ce que j'ai donc, moi? . . . ces souvenirs de garnison . . . *(haut)* Adieu, ma petite.

SCÈNE VIII.

PHILIPPE, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Dieu ! la belle chaîne d'or ! que je suis heureuse! et que le seigneur Fernand est aimable ! . . . certainement, je ne plains pas la comtesse Amélie. *(rencontrant un regard de Philippe)* Eh bien ! monsieur Philippe, qu'avez-vous donc? et pourquoi me regarder ainsi?

PHILIPPE.

Qu'est-ce que c'est que ces coquetteries et ces complimens, et cette chaîne que vous avez acceptée ?... Avisez-vous de la gagner, et je ne vous revois de ma vie.

SANCHETTE.

Comment, c'est pour cela !... Je vous demande un peu si ce n'est pas terrible de n'avoir pas un moment de tranquillité ! D'abord, monsieur Philippe, je vous en prie, ne me faites pas pleurer... je serai jolie, après cela, pour la noce !... Vilain caractère... est-ce que vous croyez que je

m'en soucie de cette chaîne ?... Et la preuve, c'est que je m'en vais sur-le-champ la rendre au seigneur Fernand.

PHILIPPE, la retenant.

Non pas, rentrez... plus tard nous parlerons de cela.

SANCHETTE.

Fi! le jaloux!

PHILIPPE.

Eh bien, Fanchette, je te demande pardon...

FANCHETTE.

Vous ne m'en voulez plus ?... bien sûr ?..

PHILIPPE, lui baisant la main.

Je te le promets.

SANCHETTE.

Que cela vous arrive encore!

(Elle entre, à droite, chez Crespo.)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, FERNAND, *entrant par la gauche*, *et* CRESPO, *par la droite du spectateur.*

FERNAND.

Ah! seigneur alcade, je vous trouve à propos.

PHILIPPE.

Que vous est-il donc arrivé, mon capitaine ?

FERNAND, gaîment.

L'aventure la plus piquante ! et si je m'en croyais, je serais d'une colère... mais un jour de noce, on n'a pas le temps. J'arrive chez cette vieille Catherine, qui, selon sa promesse, devait me remettre mon jeune page : « Ah ! monsieur, me

dit-elle, il m'est défendu de vous le confier. — Et par qui ?... Pour quel motif ?... — Je l'ignore moi-même; je ne puis le dire. » Il y avait là dessous un mystère qui me déplaisait. « Prenez garde, lui dis-je ; car, si, par votre faute, vous privez ce pauvre enfant de l'état et du sort heureux que je lui destine, c'est vous que l'on accusera. » Alors cette brave femme... tremblante... incertaine... « Tenez, monsieur, portez au seigneur alcade, » cette lettre que je viens de recevoir ; ne la mon- » trez qu'à lui, et demandez son avis. » Je l'ai prise ; je l'apporte, et la voici. (*à Crespo*) Voyez plus tôt.

(La lui lisant.)

« Vous garderez chez vous et ne remettrez à » personne le dépôt qui vous est confié ; bientôt » vous aurez de mes nouvelles. Brûlez cette lettre » comme toutes les autres. »

(donnant la lettre à Crespo.)

Toujours le même mystère !

CRESPO, tenant la lettre et la regardant.

Ah, mon Dieu ! quelle écriture !... celle de ce matin !...

FERNAND, vivement.

Eh bien !... est-ce que vous seriez au fait ?

CRESPO.

Non... non... je croyais d'abord. (*à part*) C'est bien elle... quelle découverte !

FERNAND.

C'est égal ! Si vous savez quelque chose... nous devons partager la nouvelle, et vous devez tout me dire... parce que moi, je suis la discrétion même... c'est connu... Ah, mon Dieu ! déjà midi ! et ma future qui va arriver !.. je cours à sa rencontre. (*à Crespo*) N'oubliez pas le programme de la

fête... je vous ai nommé pour aujourd'hui mon intendant des menus plaisirs... et si on ne s'amuse pas... vous êtes responsable... Philippe, viens-tu avec moi ? je vais te présenter à ma femme.

(Il sort en courant.)

PHILIPPE, prêt à le suivre.

Oui, mon capitaine.

SCÈNE X.

PHILIPPE, CRESPO.

CRESPO, retenant Philippe par le bras.

Un moment !

PHILIPPE.

Qu'avez-vous donc ?

CRESPO.

Parle bas.

PHILIPPE, souriant.

Eh ! mais... Crespo... qu'est-ce que cela signifie ? Comme vous voilà ému !

CRESPO.

Oui... car dans le fond... je t'estime... je t'aime... mais, comme tu le disais toi-même ce matin... l'honneur de notre famille avant tout.

PHILIPPE.

Que voulez-vous dire ?

CRESPO.

Que tout est rompu.

PHILIPPE.

Comment ?...

CRESPO.

Plus de mariage...

PHILIPPE.

Quoi ! vous osez ?...

CRESPO.

Parle bas, te dis-je. Tu as entendu le capitaine... Cette lettre de la mère de Paul... Tiens... connais-tu cette écriture ?

PHILIPPE, frappé.

Dieux !... Léocadie !... ma sœur !...

FINALE.

PHILIPPE.

Qu'ai-je vu ?

CRESPO.

Du silence !..

PHILIPPE.

O fureur !..

CRESPO.

Calme toi.

PHILIPPE, avec désordre.

Je ne puis... ma vengeance
Parlera malgré moi...

CRESPO, le retenant dans ses bras.

Allons... est-ce là ton courage ?

PHILIPPE.

J'en ai pour souffrir le malheur...
Mais pour dévorer un outrage..
Pour supporter le déshonneur...
Je n'en ai plus !..

CRESPO.

Appaise ta fureur.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.	CRESPO.
Plus d'avenir! plus d'espérance!	A tous les yeux, avec prudence,
Ce coup a détruit mon bonheur.	Cache ton trouble et ta douleur;
Eh! comment garder le silence	Et songe à garder le silence
Quand l'enfer déchire mon cœur!	Pour sauver l'honneur de ta sœur.

PHILIPPE, avec désespoir.

Ah! qu'elle craigne ma fureur!

CRESPO.

Silence, on vient..

PHILIPPE.

Dieux!.. c'est tout le village:
Où cacher ma honte et ma rage?

CRESPO, à demi-voix.

Par égard pour toi... pour ta sœur,
A me taire ici je m'engage,
Ce secret mourra dans mon cœur..
Mais plus de mariage...

PHILIPPE.

Non.. non.. plus de mariage
Plus de repos.. plus de bonheur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, *troupe de villageois et de jeunes filles portant des fleurs*, *ensuite* SANCHETTE *et* LÉOCADIE.

(Les villageois et les jeunes filles accourent de tous côtés, et forment des danses au son des castagnettes, pendant le chœur suivant.)

CHŒUR.

Venez, jeunes fillettes,
Venez, jeunes garçons,
Au son des castagnettes
Dansons, chantons, dansons!

Le plaisir nous appelle
Quel jour heureux pour nous!
Nous chantons la plus belle
Et le plus tendre époux...

Venez, jeunes fillettes, etc.

LES HOMMES, à Philippe.

Allons.. allons.. il faut partir.

PHILIPPE, à part.

Ah! quel tourment!

TOUS.

Ah! quel plaisir!

CHOEUR.

Venez, jeunes fillettes, etc.

SANCHETTE, sortant de la maison de Crespo.

Me voilà... je suis prête...
Eh! bien.. partons nous pour la fête..?

PHILIPPE.

Non!..

SANCHETTE, étourdie.

Non!... et pourquoi?

PHILIPPE, avec colère.

Pourquoi?... pourquoi?..
Ne m'interrogez-pas... laissez-moi... laissez-moi.

LÉOCADIE, sortant de la maison de Philippe.

Eh! bien, partons-nous pour la fête?

PHILIPPE.

Non!.

LÉOCADIE, étonnée.

Non.. et pourquoi?..

PHILIPPE, avec un mouvement de fureur.

Pourquoi?.. pourquoi?

LÉOCADIE.

Mon frère...!

PHILIPPE, hors de lui.

Laissez-moi...

LÉOCADIE, à part.

Il me glace d'effroi!

ENSEMBLE.

PHILIPPE, à part.

Plus d'avenir!.. plus d'espérance!.
Ce jour détruit tout mon bonheur;
Eh! comment garder le silence
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO, bas à Philippe.

A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur,
Et songe à garder le silence
Pour sauver l'honneur de ta sœur.

LÉOCADIE, SANCHETTE, chœur.

Dans tous ses traits quelle souffrance!
Dans ses regards quelle fureur!
Je crains de rompre le silence
Et de connaître {mon / son} malheur.

SANCHETTE, désolée.

Je n'y tiens plus... c'est une horreur!
Que veut dire un pareil mystère?

PHILIPPE.

Qu'il n'est plus d'hymen entre nous.

SANCHETTE.

Plus d'hymen!..

TOUS.

Plus d'hymen.

LÉOCADIE, courant à son frère.

Qu'entends-je... eh quoi! mon frère...

PHILIPPE, la repoussant.

Laissez-moi.. craignez mon courroux!

PHILIPPE, à part.

Plus d'avenir!.. plus d'espérance!
Ce jour détruit tout mon bonheur..
Eh ! comment garder le silence
Quand l'enfer déchire mon cœur!

CRESPO, bas à Philippe.

A tous les yeux, avec prudence,
Cache ton trouble et ta douleur ;
Et songe à garder le silence
Pour sauver l'honneur de ta sœur.

SANCHETTE, à part.

Ah ! je perds enfin patience.
ENSEMBLE. Pourquoi son trouble et sa fureur ?
Eh quoi ! n'est-il plus d'espérance ?
Faut-il renoncer au bonheur?

LÉOCADIE, à part.

Dans tous ses traits quelle souffrance !..
Pourquoi son trouble et sa fureur?
Pour lui, s'il n'est plus d'espérance,
Ses peines doublent mon malheur.

LE CHŒUR.

Dans tous ses traits quelle souffrance !..
Dans ses regards quelle fureur !..
Pour lui n'est-il plus d'espérance ?
Faut-il qu'il renonce au bonheur ?

(Philippe, entraîné par Crespo, s'élance dans sa maison; Sanchette se jette dans les bras de Léocadie, tandis que les villageois s'empressent autour d'elle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur de la maison de Philippe : porte à droite et à gauche ; au fond, une porte et trois grandes croisées, fermées par des rideaux ; à droite, une table et deux chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Léocadie est assise et plongée dans ses réflexions ; on frappe à la porte extérieure, elle se lève et va ouvrir.)

LÉOCADIE, DON CARLOS.

LÉOCADIE.

Quoi, Monseigneur, c'est vous que nous recevons dans notre chaumière ! Que dira Philippe, quand il saura que son colonel a daigné venir chez lui ?

DON CARLOS.

Il ne me doit aucune reconnaissance : j'ai besoin de lui parler.

LÉOCADIE.

Depuis deux heures il n'est pas rentré, et j'ignore où il est allé... mais je cours m'informer...

DON CARLOS, la retenant.

Restez, Léocadie, vous pouvez m'instruire,

aussi bien que lui, de ce que je veux savoir : Est-il vrai que le mariage de votre frère soit rompu ?

LÉOCADIE.

Oui, Monseigneur !

DON CARLOS.

Et pour quelle raison ?

LÉOCADIE.

Je ne sais... ni lui... ni le seigneur Crespo n'ont voulu nous le dire... mais Philippe était dans une fureur que ma vue et mes prières semblaient augmenter encore... Alors je n'ai pas osé insister... et je me suis retirée ici avec Sanchette, que j'essaie en vain de consoler !

DON CARLOS.

C'est son oncle... c'est Crespo, qui est cause de tout ! Depuis qu'il est alcade de ce village... il a, pour sa nièce, des prétentions et des idées de fortune... Si ce n'est que cela, j'espère rétablir entr'eux la bonne intelligence, et je veux maintenant que ce mariage ait lieu en même temps que celui de ma sœur..

LÉOCADIE.

Quoi, Monseigneur ! vous daigneriez, vous voulez que tout le monde ici vous doive son bonheur !..

DON CARLOS.

Il n'y a que vous, Léocadie, qui ne voulez rien me devoir. D'où vient cette tristesse continuelle ? quelle est la cause de vos peines ? car vous en avez...

LÉOCADIE.

Moi, Monseigneur !...

DON CARLOS.

Oui, et vous craignez de les confier à mon amitié; ne suis-je pas le protecteur de votre frère?.. le vôtre?...

LÉOCADIE.

Je connais l'excès de vos bontés... mais elles ne peuvent rien ici...

DON CARLOS, gaîment.

Peut-être : qu'en savez-vous? tout peut arriver! Il est des idées qu'autrefois je regardais comme impossibles à réaliser ; et depuis ce matin, je commence à y croire...aussi, Léocadie, j'attends ma sœur pour lui faire part...

LÉOCADIE.

Et de quoi?....

CARLOS, se reprenant.

Rien... nous en parlerons plus tard... mais j'espère qu'aujourd'hui... pour le mariage de ma sœur et de Fernand, nous vous verrons au château.

LÉOCADIE.

Non, Monseigneur...

CARLOS.

Que me dites-vous?

LÉOCADIE.

DUO.

Dans une douce ivresse,
Des dons de la richesse
Vos jours vont s'embellir.
Moi, dans cet humble asile,
Vivre obscure et tranquille,
C'est là mon seul désir.

DON CARLOS.

Quoi ! tels sont vos souhaits.

LÉOCADIE.

Je n'en forme point d'autres.

DON CARLOS.

Moi j'ai bien mes projets,
Mais plus doux que les vôtres...
Je les confie à votre foi :
Écoutez-moi.

(Reprise du 1er. motif.)

Dans une douce ivresse,
Je veux par la tendresse
Voir mes jours s'embellir !
Près d'une épouse chère,
Passer ma vie entière,
C'est-là mon seul désir !

LÉOCADIE, à part avec émotion.

Dieu ! que dit-il ? ô trouble extrême !...

DON CARLOS.

Oui, de mes vœux le seul objet
Est de trouver un cœur qui m'aime..
Mais gardez-moi bien le secret...

ENSEMBLE.

DON CARLOS (à part), la regardant avec tendresse.

Oui d'espérance
Et de bonheur,
Je sens d'avance
Battre mon cœur.

LÉOCADIE.

Quelle souffrance !
Ah ! pour mon cœur,
Plus d'espérance !
Plus de bonheur !

DON CARLOS, avec joie.

Adieu, j'ai bon espoir,
Bientôt je pourrai vous revoir.

ENSEMBLE.

DON CARLOS.	LÉOCADIE.
Oui d'espérance	Quelle souffrance!
Et de bonheur,	Ah! pour mon cœur,
Je sens d'avance	Plus d'espérance!
Battre mon cœur.	Plus de bonheur!

Don Carlos sort par la porte du fond

SCÈNE II.

LÉOCADIE, *seule, le suivant des yeux.*

Qu'ai-je entendu?... quand je pense à ses projets, à ses plans de bonheur.... il se pourrait!... lui!... don Carlos!.. Non, non, éloignons de pareilles idées... Il est des rêves auxquels il n'est même pas permis de s'arrêter!

SCÈNE III.

LÉOCADIE, PHILIPPE, *arrivant du côté opposé à la sortie de don Carlos.*

LÉOCADIE.

Ah! te voilà, mon frère!... tu nous a bien inquiétés.... où étais-tu donc?..

PHILIPPE.

Que t'importe?... laisse moi....

Il ôte son chapeau et son sabre, et les suspend à la muraille.

LÉOCADIE.

C'est qu'en ton absence... Monseigneur est venu.... il avait appris la rupture de ton mariage.

PHILIPPE.

Ah! il avait appris...

LÉOCADIE.

Mon dieu.... ne te fâche pas; il voulait te parler à ce sujet... mais il est allé trouver le seigneur Crespo, l'alcade.... et il espère le déterminer...

PHILIPPE, *avec une colère concentrée.*

Il n'y réussira pas... Je remercie Monseigneur de me continuer ses bontés; mais Crespo me refuse sa nièce.... et il fait bien, il a raison....

LÉOCADIE.

Que dis-tu? et pour quel motif?...

DUO.

PHILIPPE, *d'un air sombre.*

Tu le demandes!.. toi!..

LÉOCADIE, *effrayée.*

Mon frère!

Ne me regarde pas ainsi..

PHILIPPE.

Tu le demandes!.. toi!..

LÉOCADIE, *plus effrayée.*

Mon frère!

PHILIPPE.

Toi, qui m'as ravi
Le seul bien que laissa mon père!

LÉOCADIE.

Que dis-tu?

PHILIPPE.

Je sais tout!

LÉOCADIE.

O ciel!.
Je suis trahie!..

PHILIPPE.

Ne tremble pas, ne crains rien pour ta vie ;
J'ai fait, de l'épargner, le serment solennel.

LÉOCADIE.

Ah ! par pitié !..

PHILIPPE.

Je ne veux rien entendre ?
Rien qu'un seul mot... son nom ?...

LÉOCADIE.

Ah ! Philippe..

PHILIPPE.

Son nom..
Je veux l'apprendre..

LÉOCADIE.

Rappelle ta raison...

PHILIPPE.

Écoute moi, Léocadie...
Tu m'as frappé d'un coup mortel !
Tu m'as couvert d'un opprobre éternel !
Tu m'as fait détester la vie !..
Eh bien.. je puis encor t'accorder ton pardon :
J'oublirai tout... dis-moi son nom...

ENSEMBLE.

PHILIPPE.	LÉOCADIE, à part.
Oui, parle et la vengeance,	Quelle horrible souffrance !
Va conduire mon bras.	Je n'y survivrai pas.

PHILIPPE.

Eh quoi ! tu gardes le silence?...

LÉOCADIE.

Rien n'est égal à l'horreur de mon sort ..
Mais j'en appelle à toi... mon juge...
Au ciel... mon unique refuge...
Ah ! frappez-moi tous deux de mort,

Si la triste Léocadie
A mérité les maux dont elle est poursuivie ?

(La musique cesse peu à peu.)

PHILIPPE.

Parle, je t'écoute!...

LÉOCADIE.

Oui... toi seul peux m'entendre et nous venger... il y a quatre ans, tu partis pour l'armée; tu nous laissas, près d'ici, dans le petit village de Riélos, dont le château avait appartenu à nos ancêtres. Un soir... funeste souvenir! c'était la veille du jour où ma tante me fut ravie... tremblante pour elle, privée de tout secours, je ne pensai ni à l'éloignement ni à l'obscurité de la nuit; je m'enveloppai d'une mante; et seule, à pied, je courus à la ville voisine. Déjà j'en approchais, j'étais dans la grande prairie, auprès de cette chapelle que mon père avait fait élever pour remercier le ciel de notre naissance, lorsque j'entends les pas d'une nombreuse cavalcade : c'étaient de jeunes seigneurs qui sortaient de la ville; leur désordre, leurs bruyans éclats de voix, tout me fit présumer qu'ils n'avaient plus leur raison. Je retournai sur mes pas, afin de les éviter; mais en vain. Ils m'avaient aperçue, car ils s'écrient : C'est elle, c'est la fugitive... Ils courent sur mes traces, m'entourent; l'un d'eux me saisit, m'enlève dans ses bras...

PHILIPPE.

Les lâches!...

LÉOCADIE.

La frayeur, le désespoir, m'avaient ôté l'usage de mes sens... mais prête à quitter la vie, ma der-

nière pensée fut pour toi, mon frère, que j'appelai à mon secours...

PHILIPPE.

O fureur!...

LÉOCADIE.

Et toi aussi, mon père, j'invoquais ton nom.. je te suppliais de me protéger.... hélas.... tu ne m'entendis pas !!!... Et quand je revins à moi... cette nuit qui m'environnait encore... cette maison, cet appartement inconnus, tout m'apprit que la mort était désormais mon seul espoir !... à genoux, j'implorais le trépas... lorsque soudain retentit à mon oreille un cri douloureux, un cri déchirant que je crois entendre encore : Dieu! ce n'est pas elle!.. et l'on s'élance hors de l'appartement.

PHILIPPE.

O ciel ! quel est ce nouveau mystère !...

LÉOCADIE.

Restée seule et dans l'obscurité... je fais quelques pas... je me trouve près d'une croisée... je l'ouvre, et une faible lueur vient éclairer les lieux où j'étais... je regarde... l'or et la soie étincelaient de toutes parts... Je vois encore ces tableaux, ces tapisseries... oui, je les vois, je les reconnaîtrais... A côté de la cheminée, brillait un médaillon attaché à une chaîne d'or... je ne sais quelle idée m'inspire, et me dit qu'un pareil indice peut un jour servir à nous venger... je m'en empare... je le cache dans mon sein, je cours à la croisée... des rideaux que j'y attache, m'offrent un moyen de fuite; en ce moment j'entendais les pas de plusieurs personnes... je voyais briller des flambeaux... je m'élance... éperdue....

hors de moi... craignant d'être poursuivie... une rue se présente... vingt autres se croisent... Errant, marchant au hasard, sans appui, sans abri, j'ignore ce que je devins dans cette nuit fatale... seulement je me rappelle que, de loin, j'aperçus le Tage... Enfin, m'écriai-je, voici un asile! et j'y courus... Sans doute, mes forces me trahirent; car, au point du jour, je me trouvai hors de la ville... seule... étendue près du fleuve... maintenant tu sais tout.

REPRISE DU DUO.

PHILIPPE.

Non, non, tu ne fus point coupable;
Pardonne un injuste soupçon;
Mais le sort fatal qui m'accable,
Trouble mes sens et ma raison.

LÉOCADIE.

O vous que j'implore à genoux!
Mon dieu, mon dieu, protégez-nous.

PHILIPPE, la soutenant.

Léocadie, ma sœur, nous ne nous quitterons plus; je n'existe maintenant que pour la vengeance... je connaîtrai ton ravisseur... quel qu'il soit, je le frapperai...

LÉOCADIE.

Philippe... mon frère...

PHILIPPE.

Oui... les peines, les fatigues, les dangers, rien ne me coûtera pour le découvrir... et j'y parviendrai... Le moindre indice nous mène souvent à la vérité; et ce médaillon, dont tu parlais tout-à-l'heure... je veux le voir...

LÉOCADIE, le défaisant de son cou.

Le voici !... Mais hélas ! il ne t'apprendra rien !..

PHILIPPE.

N'importe .... donne. (*ouvrant le médaillon*). Que vois-je ? un portrait de femme...

LÉOCADIE.

Oui... une femme jeune et belle.

PHILIPPE.

Dont les traits me sont inconnus.. Ainsi la fortune trahit encore mon espoir, et me dérobe ma victime.

LÉOCADIE.

On vient... c'est Monseigneur !...

(Elle cache le portrait.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON CARLOS.

DON CARLOS.

Ah, te voilà... mon cher Philippe; j'ai bien des nouvelles à t'annoncer, et j'ai voulu te les apprendre moi-même...

PHILIPPE.

Je ne sais comment vous remercier de vos bontés, mon colonel; mais vous me connaissez, et vous savez que depuis long-temps ma vie est à vous ....

DON CARLOS.

Tu me l'as trop bien prouvé, pour que je puisse l'ignorer ....J'ai fait venir Crespo, l'alcade, qui a manqué me mettre en colère, quoique je n'en

eusse guère envie!... croirais-tu qu'il n'a jamais voulu me dire pour quelle raison.... il te refusait sa nièce?...

PHILIPPE.

C'est un honnête homme, mon colonel....

DON CARLOS.

Oui.... mais c'est un obstiné; et il s'adressait mal, car j'avais décidé, moi, qu'il donnerait son consentement. Qui s'oppose à ce mariage, lui ai-je dit? le grade de Philippe?... je viens de le nommer sous lieutenant.

PHILIPPE avec joie.

Quoi, mon colonel!...

DON CARLOS.

Il m'a sauvé la vie; et dès aujourd'hui, je me charge de sa fortune. Enfin d'un air fort embarassé.... il m'a répondu: Philippe connaissait le motif de mon refus.... eh bien! pourvu que tout reste entre nous deux.... je donne mon consentement...

PHILIPPE

Comment!... il se pourrait!...

DON CARLOS.

C'est ce soir, à sept heures, que vous serez mariés.... En attendant, Fernand, mon beau frère, nous donne, ce matin, une fête charmante sur les bords du Tage.... le fleuve est couvert de barques et de gondoles préparées par ses ordres.... mais il a manqué me chercher querelle, quand il a appris que la cérémonie était retardée de quelques heures; il est vrai que j'avais bien mes intentions. Tu ne sais pas.... je vais peut-être aussi me marier!...

PHILIPPE.

Vous, mon colonel ?

LÉOCADIE, *(à part.)*

O ciel !

DON CARLOS.

Oui.... j'ai été de trop bonne heure maître de moi-même et de ma fortune. Dans ma première jeunesse, j'ai été l'esclave, d'abord de mes passions, plus tard de celles des autres.... Des idées de grandeur ou d'ambition, ont occupé tous mes instans.... Mais aujourd'hui, désabusé du monde, je ne veux plus vivre que pour moi-même et pour mes amis. Voilà long-temps que je suis riche.... je voudrais maintenant être heureux.... je voudrais me retirer au sein de cette retraite, auprès d'une épouse aimable.... qui m'apportât en dot, non une fortune dont je n'ai que faire, mais des qualités plus nécessaires à mon bonheur. Eh bien ! Philippe, cette compagne de mon choix, je l'ai enfin trouvée: douce, bonne, aimante, et de plus, d'une noble famille.... Ma sœur pouvait seule peut-être blâmer un pareil projet... je lui en ai fait part ; et ce n'est pas, m'a-t-elle dit, quand je viens d'assurer son bonheur et celui de Fernand, qu'elle voudrait s'opposer au mien.... Je puis donc maintenant épouser celle que j'aime....

PHILIPPE.

Que dites-vous ?

DON CARLOS.

Je viens te demander ta sœur en mariage..... Veux-tu me la donner ?

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LÉOCADIE.

Grand Dieu !

PHILIPPE.

Malheureux que je suis!...

(à Carlos.)

Si vous saviez quel destin est le nôtre ?
Accablez-moi de vos mépris..

(se jettant à genoux.)

Mon colonel.. je ne le puis!

DON CARLOS.

O ciel!

(froidement.)

Je te comprends ! ta sœur en aime un autre...

LÉOCADIE.

Moi... jamais... et pourtant la fortune jalouse,
M'interdit pour toujours le nom de votre épouse.

DON CARLOS.

Parlez.. il faut me découvrir
Ce secret, dussé-je en mourir !

LÉOCADIE.

Je ne puis !..

SCÈNE V.

Les Precédens, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Ah ! quel dommage !..
Ah ! quel malheur pour ses parens.

PHILIPPE.

Mais, c'est Sanchette que j'entends!..

SANCHETTE.

Ça fait un bruit dans le village,
C'est le jour aux événemens...

PHILIPPE.

Qu'avez-vous donc?

SANCHETTE.

Au bord du Tage...

Ce petit Paul... ce bel enfant....

LÉOCADIE, courant à elle, et retenue par Philippe qui est placé entre Sanchette et Léocadie.

Ah! tu me glaces d'épouvante...
Parle vîte.. quel accident?..

SANCHETTE.

Dans une gondole élégante,
De loin, il aperçoit Fernand,
Qui lui tendait les bras... hélas! le pauvre enfant!
Vers lui s'élance.. et l'onde mugissante,
L'engloutit à l'instant.

LÉOCADIE poussant un cri.

Mon fils!..

SANCHETTE ET DON CARLOS.

Dieux! que dit-elle?

PHILIPPE, retenant Léocadie.

Imprudente.

LÉOCADIE.

Mon fils!... je veux le voir ou mourir avec lui.

(Elle sort en courant et Sanchette la suit.)

SCÈNE VI.

PHILIPPE, DON CARLOS.

DON CARLOS.

Je connais donc ce funeste mystère!...

ENSEMBLE.

PHILIPPE.	DON CARLOS.
La honte, la colère, Le regret, la douleur, S'emparent de mon cœur.	La honte, la colère, Le regret, la douleur, S'emparent de mon cœur.

Fatale découverte ! Mystère plein d'horreur ! Qui consomme sa perte Et qui fait mon malheur.	Fatale découverte ! Mystère plein d'horreur ! Qui consomme sa perte Et qui fait mon malheur.

PHILIPPE.

Vous connaissez ma destinée,
Pour moi plus d'hyménée ;
Avec elle et loin de ces lieux,
Je vais cacher ma honte à tous les yeux.

ENSEMBLE.

PHILIPPE.	DON CARLOS.
La honte, la colère, Le regret, la douleur, etc.	La honte, la colère, Le regret, la douleur, etc.

(Philippe sort.)

SCÈNE VII.

DON CARLOS, *à droite du spectateur, absorbé dans ses réflexions*, FERNAND, deux Paysans, puis CRESPO.

FERNAND, aux paysans.

C'est bien, mes amis ; attendez-moi un instant... (*apercevant Carlos*) Eh bien, Carlos, qu'est-ce que tu fais donc là ?... on te demande de tous les côtés. (*à Crespo qui entre*) Seigneur Crespo, je suis à vous... j'ai à vous parler... (*aux paysans*) Tenez, voilà pour boire à ma santé ; (*à l'un d'eux*) et, de plus, je te promets de te servir le jour de tes noces.

CRESPO.

A qui en avez vous donc ?

FERNAND.

C'est un de ces villageois qui m'a servi de va-

let de chambre, et qui m'a aidé à changer d'habit... car j'étais dans un état...

CRESPO.

D'où sortez-vous donc ?

FERNAND.

Parbleu ! de la rivière... au moment où j'ai vu tomber ce pauvre petit garçon, je me suis jeté après lui, et l'ai ramené en un instant.

CRESPO.

Il y a donc eu un accident ?

FERNAND.

Eh oui !... Vous ne savez donc rien, vous, magistrat chargé de veiller à la sureté publique ? Et ma future, cette chère Amélie ! a eu une peur... mais pas le moindre danger ; mon jeune page se porte mieux qu'avant, et moi aussi ; je suis même charmé d'avoir été faire, aux nymphes du Tage, ma visite de noce ! (*à Carlos*) Ah ça, mon ami, partons-nous ? Tout est prêt pour la cérémonie, et l'on nous attend.

DON CARLOS, d'un air distrait.

Y penses-tu ? il n'est pas encore temps : c'est ce soir, à sept heures.

FERNAND.

Oui, tu l'avais commandé ainsi... mais j'ai donné contre-ordre... Mon ami, je n'aurais jamais pu attendre jusque-là... c'était impossible.. (*l'entraînant*) Ainsi viens vîte !... Eh ! mais, qu'as-tu donc ? tu es pâle... agité... te voilà comme ta sœur était tout-à-l'heure, au moment de mon expédition navale...

DON CARLOS.

Moi !... mon ami,... non, tu t'abuses.

FERNAND.

Si vraiment... tu as quelque chose... Carlos ,... mon ami , mon frère , est-il quelque chagrin , quelque danger qui te menace ?... faut-il y courir ? faut-il donner mes jours pour toi ? réponds de grâce... (*voyant qu'il se tait.*) Hein !.. ce n'est pas assez ! faut-il plus encore ? faut-il retarder mon mariage jusqu'à demain ?.. parle , je suis capable de tout !

DON CARLOS , faisant un effort sur lui-même.

Non , mon ami , non ; je n'exige rien ! sortons d'ici ; allons trouver ma sœur ; j'ai besoin d'être auprès de vous ; j'ai besoin de voir des gens heureux.

FERNAND.

Eh bien alors , tu peux me regarder ; je ne cache pas mon bonheur... j'en parle à tout le monde... (*l'emmenant*) Viens , partons...

CRESPO , le retenant.

Eh bien , seigneur Fernand , qu'aviez vous donc à me dire ?... moi , qui vous attends.

FERNAND.

C'est , ma foi , vrai ; je l'oubliais. (*à Carlos , qui est sorti par la porte du fond*). Mon ami , vas toujours , je te rejoins dans l'instant... (*à Crespo*) Vous êtes-vous occupé du bal et du souper ?...

CRESPO.

Oui , sans doute , dans la grande salle du château.

FERNAND.

C'est bien ; mais ce n'est plus ça ! il y a aussi un contre-ordre. Après la cérémonie , nous nous

rendons tous à la ville ; mais auparavant je veux donner ici, aux jeunes filles du village, la dot que je leur ai promise... les en avez-vous prévenues ?

CRESPO.

Oui, sans doute... De plus, nous aurons ici, sur la pelouse, les tables et la danse champêtre ; et si vous vouliez voir le programme d'aujourd'hui...

FERNAND, sans l'écouter.

Demain... demain... Du reste, je m'en rapporte à vous... Adieu, mon ami, je vais me marier !...

(Il sort en courant.)

SCÈNE X.

CRESPO, puis PHILIPPE.

CRESPO, le regardant sortir.

Quelle tête ! quelle tête !... Il est bien heureux d'être capitaine... car s'il avait fallu qu'il fût alcade... Eh, c'est Philippe... comme il a l'air soucieux...

PHILIPPE, à part, d'un air rêveur.

Pauvre Léocadie !... en revoyant son enfant, la joie... l'émotion... j'ai cru qu'elle allait s'évanouir.. et pendant qu'on s'empressait de lui porter des secours... je me suis hâté de dérober à tous les yeux... (*montrant le médaillon et la chaîne qu'il tient à la main.*) C'est vous, seigneur Crespo...

CRESPO.

Oui, mon cher Philippe ; Monseigneur vous a fait part, sans doute, de mes nouvelles intentions...

PHILIPPE, d'un air triste, et lui donnant la main.

Oui, et je vous remercie, Crespo...

CRESPO, regardant la chaîne que tient Philippe.

Ah! ah! vous avez repris à Sanchette la chaîne d'or que le seigneur Fernand lui avait donnée ce matin... Vous avez bien fait... ce n'était pas convenable...

FERNAND.

Quelle chaîne d'or?..

CRESPO.

Celle que vous tenez à la main...

PHILIPPE.

Non, celle-ci n'appartient point au seigneur Fernand...

CRESPO.

C'est singulier, on dirait qu'elles ont été faites en même temps, car elles se ressemblent exactement...

PHILIPPE.

Hein!... que dites-vous?... (*la regardant.*) Il me semble en effet... quel étonnant rapport!... Dites-moi, Crespo... vous qui avez été souvent dans les châteaux voisins, et qui connaissez mieux que moi... tous les habitans des environs... auriez-vous quelqu'idée... de cette figure-là.. et de la personne à qui ce portrait pourrait appartenir?...

CRESPO.

Vous l'avez donc trouvé?

PHILIPPE.

Oui... précisément....

CRESPO.

Attendez... attendez... (*regardant*) Eh! parbleu! qu'est-ce que je disais tout à l'heure?... cet étourdi-là n'en fait jamais d'autres! (*lui rendant le portrait*) C'est au seigneur Fernand.

PHILIPPE.

Que dites-vous-là ?...

CRESPO.

C'est le portrait de sa future... de la comtesse Amélie.

PHILIPPE, tremblant de colère.

Vous en êtes bien sûr ?...

CRESPO.

Parbleu !... je viens de la voir encore il n'y a qu'une demi-heure... C'est moi qui, à la tête du village, lui ai débité la harangue de rigueur... Et vous pouvez aisément vous convaincre par vous-même... le portrait est fort ressemblant.

PHILIPPE.

Ce portrait !... Fernand !...

CRESPO, en riant.

Eh ! sans doute... il y a long-temps qu'ils s'aimaient... et la comtesse lui aura donné ce portrait bien avant que leur union fût décidée....

PHILIPPE.

En effet... il nous a dit ce matin que la comtesse lui avait donné son portrait... il y a quatre ans... (*avec fureur*) quatre ans !... c'est cela... j'y suis enfin.

CRESPO.

Eh bien ! qu'avez-vous donc? vous voilà comme un furieux !

PHILIPPE, sans l'écouter.

Que je suis heureux !... il est temps encore !... Oui, c'est ce soir... le colonel me l'a dit... ce soir, à sept heures, que leur union doit avoir lieu... Je cours trouver don Carlos... Amélie elle-même... ils jugeront entre nous..... Après tout, ma sœur est noble, et d'une naissance égale à la sienne... Allons, calmons ma colère... n'allons pas tout compromettre par un éclat... rien n'est désespéré, tant que Fernand peut épouser ma sœur !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, SANCHETTE.

SANCHETTE, accourant.

Que c'était beau !... La belle cérémonie... Ils sont mariés.

FINAL.

PHILIPPE.

Que dit-elle ?

CRESPO.

D'où viens-tu donc ?..

SANCHETTE.

De la chapelle,
Où l'on célèbre en ce moment
Le mariage de Fernand !..

PHILIPPE.

De Fernand !..

SANCHETTE.

Lui-même !
Il épouse celle qu'il aime !

PHILIPPE.

Ils sont unis !...

SANCHETTE.

Et pour jamais !
Quel bonheur brille dans leurs traits.

PHILIPPE, à part.

C'en est donc fait, plus d'espérance !
Je n'en ai plus qu'en ma vengeance !..

SANCHETTE.

Vous vous plaignez de leur bonheur !

PHILIPPE.

Oui.. oui.. l'enfer est dans mon cœur !

SANCHETTE.

Quels sentimens sont donc les vôtres ?
Monsieur, si nous ne pouvons pas
Nous marier... faut-il, hélas !
Vouloir en empêcher les autres ?..

PHILIPPE, à part, sans l'écouter.

C'est fini... je ne crais plus rien...
Oui... son trépas.. ou le mien...

SANCHETTE, remontant le théâtre.

Entendez-vous, l'écho répète
Les sons de la musette,
Et ceux du violon..
Voyez d'ici sur le gazon,
Se former les jeux et la danse ;
Hélas ! sans moi.. le bal commence !

(Elle pousse les trois grandes croisées du fond, et l'on aperçoit le tableau d'une fête de village : d'un côté, l'orchestre, les ménétriers et la danse ; de l'autre un jeu de bague et des tables où plusieurs villageois sont occupés à boire et portent la santé de Fernand)

PHILIPPE, à part.	CHŒUR.
O fureur !... ô vengeance !...	Ah ! quel beau jour pour lui commence ;
Je punirai le ravisseur !	De Fernand chantons le bonheur !
Sa mort est la seule espérance	Oui, de cette heureuse alliance,
Qui puisse consoler mon cœur.	Rien ne peut troubler la douceur.

SCÈNE XI.

Les Précédens, DON CARLOS, FERNAND.

(Plusieurs personnes de la noce ; tous les paysans s'empressent autour d elles et agitent en l'air leur chapeau.)

Vive Fernand !

FERNAND.

Ah ! quelle ivresse !
Elle est ma femme ! elle est à moi !
(à don Carlos lui serrant la main.)
Carlos, quel bonheur je te doi !..
(aux paysans qui l'entourent.)
Redoublez vos chants d'allégresse !
Mes amis, disposez de mon bien !
(leur jettant plusieurs bourses.)
Tenez.. prenez.. n'épargnez rien !
Il me reste une autre richesse...
Elle est ma femme !!! elle est à moi !

SANCHETTE, essuyant une larme, et le regardant en souriant.

Dans quelle ivresse je le voi !

FERNAND.

Ce soir, amis, vous viendrez à la ville ;
Votre présence est fort utile,
Pour le bal et pour le repas !..

DON CARLOS.

Comment.. c'est à la ville !

FERNAND.

Oh ! ne réplique pas ?
Car ma femme le veut.. et je pars de ce pas ?

PHILIPPE, à part.

Qu'ai-je entendu ? c'est le soir.. à la ville !
Il suffit.. je suivrai ses pas...
Fernand.. tu m'y retrouveras..

CHŒUR.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, SANCHETTE, CRESPO.

Ah! quel beau jour pour lui commence!
De Fernand chantons le bonheur!
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

PHILIPPE.

O fureur! ô vengeance!
Je punirai le ravisseur;
Sa mort est la seule espérance,
Qui puisse consoler mon cœur.

CARLOS.

Ah! rien n'égale ma souffrance!
Pour moi, non, jamais de bonheur!
(montrant Fernand.)
Qu'il soit heureux! cette espérance
Peut seule consoler mon cœur.

FERNAND.

Ah! quel beau jour pour moi commence!
Ivre d'amour et de bonheur...
Oui, de cette heureuse alliance
Rien ne peut troubler la douceur.

(Ils sortent tous; Philippe prend son chapeau et son sabre qui étaient attachés à la muraille, et sort le dernier.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le Théâtre représente un riche appartement de l'hôtel de Don Carlos; il est orné de tableaux: à gauche, une cheminée; au fond, des croisées donnant sur des jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHETTE, *seule et parlant à la cantonnade.*

Non, monsieur... non, je ne veux pas danser... Ah! mon Dieu, quel bruit! quel tapage!.... Mon oncle Crespo, qui est le majordome général, ne sait plus lui-même où donner de la tête..... Dieux! que c'est beau.... une noce de grand seigneur!... C'était à qui m'inviterait... Ah! bien oui... j'ai bien le cœur à cela... Moi, qui devais me marier aujourd'hui... dire que je suis à une noce, et que ce n'est pas la mienne!...

COUPLETS.

Je viens de voir notre comtesse,
Ouvrant le bal en ce moment;
Dans ses atours, que de richesse!
Que son regard est séduisant!
Par le bonheur elle était embellie,
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais.. mais..
Tout bas je me disais,
Voilà pourtant comme je serais.

DEUXIÈME COUPLET.

La jeune épouse aimable et belle,
Baissait les yeux en rougissant;
Car son époux toujours près d'elle,
Serrait sa main bien tendrement:

Qu'elle semblait et confuse et ravie,
Ah ! ce n'est pas que je lui porte envie ;
Mais.. mais..
Tout bas je me disais,
Voilà pourtant comme je serais.

Mais je ne dois pas y penser... tout est rompu avec Philippe... Il a dit à mon oncle qu'il partirait... qu'il quitterait le pays... Hélas ! je sens bien maintenant qu'il le faut... mais n'avoir pas pu lui faire mes adieux... voilà ce qui me désole le plus... (*elle voit ouvrir la porte à droite*) Ah! mon Dieu!... je ne me trompe pas !... c'est lui-même.

SCÈNE II.

SANCHETTE, PHILIPPE.

(Philippe est en négligé de voyage, le chapeau militaire et sans armes ; il regarde de tous côtés d'un air inquiet : sa physionomie est pâle et abattue).

SANCHETTE, courant à lui.

Mon cher Philippe!...

PHILIPPE, surpris.

Ah !... c'est vous... Sanchette !...

SANCHETTE.

Que je suis contente de vous revoir !... Qui vous amène ici ?

PHILIPPE, d'un air distrait.

Je pars... Je me suis éloigné de ma sœur, sans la prévenir... mais avant de quitter le pays... j'ai voulu...

SANCHETTE, vivement.

Me dire adieu... Ah ! que c'est aimable à vous !

PHILIPPE, de même.

Oui... oui... Sanchette, te dire adieu... et en même temps je voulais... J'ai d'anciens comptes à régler avec mon capitaine... Il est ici... n'est-ce pas?

SANCHETTE.

Oui, sans doute.

PHILIPPE.

Cet hôtel lui appartient ?

SANCHETTE.

C'est-à-dire... il était à don Carlos, qui en a fait cadeau à sa sœur... et il a aussi bien fait... car il ne l'habitait pas... il n'y venait jamais... il semblait même avoir pris cette maison en haine. Conçoit-on cela ?... Une habitation magnifique !... (*voyant Philippe qui regarde de tous côtés*) Eh ! mais, que voulez-vous donc ?

PHILIPPE.

Dites-moi... ne pourrais-je pas lui parler un moment... en secret ?

SANCHETTE.

A qui ?...

PHILIPPE.

Au capitaine.

SANCHETTE.

Lui !... le marié ?... impossible... Ils sont à table avec tous leurs amis... et puis, il ne quitte pas sa femme d'une minute.

PHILIPPE.

Sa femme !

SANCHETTE.

Croyez-moi ?... il vaut mieux attendre à demain.

PHILIPPE, avec force.

Attendre !... pas un jour !... pas une heure !... ne faut-il pas que je parte ?

SANCHETTE.

Allons, Philippe... calmez-vous... et surtout n'ayez pas cet air sombre et malheureux... vous me faites presque peur. Je sais bien que ce n'est pas gai de se quitter ainsi; mais, parce qu'on est

triste, ça n'empêche pas d'être aimable avec les gens... Moi, d'abord, je vous promets de ne jamais en épouser un autre... de penser toujours à vous... et... Eh bien ! vous ne m'écoutez pas ?...

PHILIPPE.

Si... si fait... Mais puisqu'il est impossible de parler à Fernand... pourriez-vous au moins lui remettre un billet ?

SANCHETTE.

Pour cela... je le crois.

PHILIPPE, s'approchant de la table.

Eh bien !... attendez...

(On appelle en dehors).

Sanchette ! Sanchette !...

SANCHETTE.

Eh ! mon Dieu ! l'on me cherche... je crois entendre la voix de mon oncle...

PHILIPPE.

Allez vîte.... je ne veux pas qu'il me voie .... Où pourrai-je vous retrouver ?...

SANCHETTE.

Dans le jardin... près de la grille.

PHILIPPE.

J'y serai dans quelques minutes.

(Sanchette sort par le fond.)

SCÈNE III.

PHILIPPE, *seul.*

Au fait, quelle imprudence j'allais commettre ! le défier chez lui?... au milieu de sa famille?... et puis, oser provoquer mon supérieur !... J'aurais été saisi... arrêté... Ecrivons ; cela vaut mieux... Oui... en lui demandant raison d'une insulte mortelle... Je le connais, il est brave... il y viendra ! Impossible, d'ailleurs, qu'il soupçonne quel est

son adversaire. (*Il se met à la table , et parle en écrivant.*)

RÉCITATIF.

Seuls... sans témoins... la nuit,
Dans le bois d'orangers... où j'ai caché mes armes...

(On entend en dehors un air de danse.)

De l'orchestre et du bal, j'entends d'ici le bruit.
Du plaisir ils goûtent les charmes,
Je vais en cris de deuil changer ces chants joyeux....

(Achevant d'écrire.)

Oui !... oui !... la mort de l'un des deux,
La mort !...

(Il se lève.)

AIR :

Et Carlos !.. et mon bienfaiteur !
Je vais , dans ma rage cruelle ,
Lui ravir un ami fidèle ;
Lui ravir l'époux de sa sœur.,
Non , non, non l'époux de sa sœur,
Mais le ravisseur de la mienne !
Ce mot seul ranime ma haine
Et me rend toute ma fureur.

On vient... allons retrouver Sanchette , et chargeons-la de remettre ce cartel.

(Il sort par la porte à gauche , sur la ritournelle de l'air de danse que l'on entend toujours.)

SCENE IV.

DON CARLOS , FERNAND , *entrant par le fond.*

FERNAND.

Je te trouve enfin ; j'ai cru que je ne pourrais jamais te rejoindre, depuis un quart d'heure que je suis à ta poursuite ! Le difficile était de se frayer un passage à travers la foule des danseurs ou des convives... Que de saluts!... que de com-

plimens! Dieu! qu'on a d'amis quand on se marie! et des lettres de félicitations! *(en tirant un paquet de sa poche)*. Tiens... rien que d'aujourd'hui... je n'aurai jamais le temps de lire tout cela.. Si tu voulais t'en charger?...

DON CARLOS, prenant les lettres.

Volontiers...

FERNAND, le retenant.

Oh!... je te tiens, tu ne m'échapperas pas; et nous allons avoir une explication sérieuse... Oui, mon ami, je ne suis pas content de toi!... Dans un jour de joie et de bonheur, d'où vient ce front soucieux et cet air de mélancolie? enfin, tout-à-l'heure, quand j'ai chanté mes couplets... moi, je ne peux pas en juger... mais je m'en rapporte à ma femme... elle les trouve charmans... tout le monde les a applaudis, excepté toi... Cependant, si on ne se soutient pas entre parens... Qu'est-ce que c'est donc que cette conduite-là, beau-frère?..

DON CARLOS, d'un air rêveur.

Je ne sais... ma sœur a voulu que sa noce fût célébrée dans ces lieux...

FERNAND.

Un séjour magnifique! que nous devons à ta générosité! Mais dis-moi donc pourquoi tu l'avais abandonné: nous y faisions autrefois des soupers délicieux; et, depuis trois ou quatre ans, je n'ai pas idée que tu nous y aies invités une seule fois.

DON CARLOS, avec trouble.

Fernand!...

FERNAND.

Oui, vraiment... il y a quatre ans: je me rappelle très-bien la dernière fois que nous y sommes venus... à telles enseignes qu'un de nous était brouillé avec sa maîtresse... Et parbleu, c'é-

tait toi !... Je vois encore Pédrille, ton valet, qui, au dessert, vient nous annoncer que, dans son désespoir, la signora Biancha était sortie de la ville, seule, à pied, pour aller, disait-elle, se jeter dans le Tage... Quoique persuadé qu'il n'en serait rien... A cheval, m'écriai-je, et courons sur ses traces... car, malgré la nuit qui était noire en diable...c'est moi qui, de loin, l'ai aperçue le premier...

DON CARLOS, très-ému.

Fernand... tais-toi ! tais-toi, au nom du ciel...

FERNAND, étonné.

Eh mais, qu'as-tu donc ?

DON CARLOS.

Rien... n'en parlons plus... je t'en prie... rentre au salon... car je suis sûr que ma sœur est inquiète de ton absence.

FERNAND.

Vraiment ?... Pauvre petite femme !... C'est bien naturel... C'est comme moi ! croirais-tu que, depuis qu'elle est ma femme, je l'aime dix fois plus qu'auparavant... je n'y conçois rien... ça dérange tous les systèmes reçus... aussi je vais la retrouver... car, malgré mon mariage, j'ai toujours peur que quelque événement ne nous sépare !... Mourir demain... ça me serait égal ; mais aujourd'hui... vrai, ce serait désespérant... Hein ! que nous veut Sanchette ? et à qui en a-t-elle avec ses signes ?...

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SANCHETTE.

SANCHETTE, de loin.

Monsieur... monsieur...

FERNAND.

Eh bien ! avance donc...

SANCHETTE, embarrassée.

C'est que... c'est que madame la comtesse vous demande... pour ce boléro...

FERNAND.

Madame la comtesse?.. ah ! ma femme ! Dis donc ma femme, si tu veux que je t'entende... (*à Carlos*). Mon ami, c'est ma femme qui me demande.

SANCHETTE, le retenant.

Mais, un instant...

FERNAND.

Je ne peux pas... puisque ma femme m'attend...

SANCHETTE.

Ce sont des lettres que j'ai à vous remettre.

FERNAND.

De quelle part ?

SANCHETTE.

Est-ce que je sais?... ce sont des pétitions et réclamations de vos nouveaux fermiers... Et puis il y en a une d'un cavalier que je ne connais pas, et qui est reparti sur-le-champ.

(Elle sort en courant.)

FERNAND, prenant les lettres.

C'est çà ! encore des complimens.... (*à Carlos*) Tiens, mon ami... (*les lui donnant*) mets ça avec les autres...

CARLOS.

Donne... je t'épargnerai cet ennui...

FERNAND.

Est-on heureux d'avoir un beau-frère !... ne te gêne pas... tantôt... ce soir... avant de te coucher... toi... tu as le temps... Adieu, mon ami, je vais trouver ma femme...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

DON CARLOS, *seul.*

ui, leur bonheur me donnera le courage de supporter la perte de Léocadie... et d'éloigner de mon cœur un autre tourment plus affreux encore.

(Assis près de la table, il ouvre plusieurs lettres.)

Le comte d'Aranza... la duchesse Delmontès. . des complimens de grands seigneurs.... rien ne presse. (*Il ouvre un autre billet.*) Qu'ai-je vu! juste ciel! (*Il regarde l'adresse.*) C'est bien pour lui... au capitaine Fernand d'Aveyro! (*Il lit à demi-voix.*) « Si vous n'êtes pas le plus lâche des « hommes, vous vous rendrez, dans une demi- « heure, à l'entrée du petit bois d'orangers, près « du rempart; vous y trouverez un homme que « vous avez mortellement outragé... je n'ai d'autres « armes que mon sabre! Nous serons sans té- « moins... c'est vous dire assez que la mort de « l'un de nous peut seule terminer le combat... « je vous attends!.. » (*Il ferme le billet.*) Point de signature... Fernand aurait un ennemi mortel!... il ne m'en a jamais parlé... et ma sœur!... ma pauvre Amélie, qui n'existe... qui ne respire que pour son époux... et je remettrais ce billet!... Non, je m'en garderai bien! (*Relisant le billet.*) Seuls... sans témoins... au milieu de l'obscurité... Rien ne peut me trahir... je prendrai la place de Fernand... je m'y rendrai. Aussi bien, depuis le jour funeste que ces lieux me rappellent, je n'ai pas eu un seul instant de repos. Mais le ciel est juste... je n'échapperai point au châtiment... car, je le sens, dans ce combat, c'est moi qui dois succomber... Je le disais, tout-à-l'heure, cette maison me sera fatale...

SCÈNE VII.

DON CARLOS, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Monseigneur, pardon de vous interrompre; on vient de me dire qu'une jeune fille de notre village était en bas, et demandait à vous parler.

DON CARLOS, préoccupé et brusquement.

Lui parler.... je ne puis.... je ne puis dans ce moment... laissez moi.. *(à part.)* L'heure approche, allons, partons.... allons prendre mes armes.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

SANCHETTE, *seule.*

Qu'a-t-il donc? je ne le reconnais pas, lui qui d'ordinaire accueille tout le monde avec tant de bonté, Allons voir qu'elle est cette jeune fille... Ciel! c'est Léocadie...

SCÈNE IX.

SANCHETTE, LÉOCADIE, *accourant par la porte à gauche.*

SANCHETTE.

Qui vous amène ici?....

LÉOCADIE, hors d'elle même.

Philippe.... où est-il?... il y va de ses jours... il n'est venu en ces lieux que pour se battre.

SANCHETTE.

Grand dieu! qui vous l'a dit?

LÉOCADIE.

Un militaire, notre voisin... Philippe lui a confié son dessein.... en le priant de veiller sur moi... s'il succombait; et j'accours implorer le secours de don Carlos....

SANCHETTE.

Il est sorti.... il ne peut vous recevoir.

LÉOCADIE.

O ciel! que devenir!...

SANCHETTE.

Attendez... Restez ici, je vais chercher mon oncle l'alcade! lui seul peut nous donner un conseil....

LÉOCADIE, la conduisant jusqu'à la porte du fond.

Vas.. cours.. c'est mon seul espoir.. je t'attends.

(Elle se jette sur un fauteuil qui est au fond de l'appartement ; peu à peu, elle lève les yeux et regarde autour d'elle.)

AIR :

O ciel!.. où suis-je?

(Elle s'arrête comme stupéfaite et glacée de terreur, porte la main à ses yeux comme pour mieux s'assurer de ce qu'elle a vu, et regarde de nouveau.)

Je ne m'abuse point!.. ce n'est pas un prestige!
Qui m'a ramenée en ces lieux?..
Je les revois!.. je les connais!.. grands dieux!

SCÈNE X.

LÉOCADIE, CARLOS.

DON CARLOS, sortant du cabinet à droite, tenant à la main un sabre, qu'il pose sur la table (à part.)

En croirai-je mes yeux?
Léocadie!.. et quel trouble l'agite!.

LÉOCADIE.

Dans quel piège m'a-t-on conduite!
(portant sa main à son front.)
On a juré ma perte.. je le voi!

(Aperçevant don Carlos qui s'est approché.. elle pousse un cri de joie et court à lui.)

Carlos !.. Carlos !.. c'est vous, protégez-moi !
Je ne vous quitte pas. D'aignez ici, par grâce,
Daignez être mon défenseur !
Guidez mes pas loin de ce lieu d'horreur !..

CARLOS.

Qu'avez-vous donc ? qui vous menace.

LÉOCADIE.

La honte !.. le déshonneur !

CARLOS.

Que dites-vous ?.. quel souvenir funeste ?
Ne vous abusez vous pas ?

LÉOCADIE.

Non.. non ! là, j'invoquai la justice céleste ;
Là, j'étais à ses pieds, implorant le trépas !
Et ce seul témoin qui me reste :
Ce médaillon dont ma main s'empara.

(Montrant la cheminée.)

Il était là...!

CARLOS.

Grands dieux !.. il se pourrait ?.. ah ! le remords m'accable !

LÉOCADIE, éperdue.

Ne l'entendez-vous pas.. fuyons.. éloignons nous ?
Et que le ciel vengeur frappe seul le coupable.

CARLOS.

Ah ! ne le maudis pas !.. il est à tes genoux

LÉOCADIE, avec terreur.

O ciel ! que dites-vous ?

CARLOS.

Voyez son désespoir extrême ;
En horreur à lui-même,
Il attend son arrêt de vous.
Désarmez la justice suprême,
En le nommant votre époux.

LÉOCADIE, voulant fuir.

Non ! non !

CARLOS, la retenant.

Tu m'entendras !..

LÉOCADIE, avec effroi.

Non, non, éloignez-vous.

CARLOS, à ses pieds.

Par mes remords, par ma souffrance,
Que mes forfaits soient expiés..
De ce ciel que j'invoque imite la clémence ;
Accorde le pardon que j'implore à tes pieds.

SCÈNE XI.

Les Précédens, PHILIPPE.

PHILIPPE

Dieu !.. que vois-je ?

CARLOS, avec désespoir.

Un coupable !
Que poursuit le remords, que le malheur accable ;
Que ton bras doit punir !.. frappe...

PHILIPPE, portant la main à son sabre.

Que dites-vous !

LÉOCADIE, courant à son frère.

O ciel ! que vas-tu faire... épargne... mon époux !..

PHILIPPE et CARLOS.

Lui }
Moi } son époux !

TRIO.

CARLOS et LÉOCADIE.

Celui } que j'adore
Celle }
Est là contre mon cœur ;
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur.

PHILIPPE.

Le ciel que j'implore,
Enfin me rend l'honneur.
Je ne puis croire encore
A tant de bonheur.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FERNAND, SANCHETTE, CRESPO, *tous les gens de la noce.*

FERNAND.

Que faites-vous ici?.. c'est la dernière ronde,
Le dernier fandango! car après lui je veux
Renvoyer tout le monde :
Ces bons amis!.. c'est ennuyeux,
Ils dansent tous avec ma femme.

CARLOS.

Ainsi que toi, Fernand, je suis heureux..
Le bonheur et la paix vont rentrer dans mon ame.

(Lui montrant Léocadie.)

C'est elle que j'épouse.

FERNAND.

O ciel! il se pourrait!..

CARLOS.

Demain, ma sœur et toi connaîtrez mon secret.

PHILIPPE, à Sanchette.

Nous aussi, de l'hymen nous formerons la chaîne..

SANCHETTE.

Nous serons donc unis!.. ah! ce n'est pas sans peine.

FERNAND.

Écoutes.. quel bonheur!. ce sont
Nos amis qui s'en vont.

CHŒUR FINAL.

Vous qu'en ce jour l'hymen engage,
Goûtez le destin le plus doux,
Chantons cet heureux mariage,
Célébrons ces heureux époux.

FIN.

LE

PARLEMENTAIRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. SCRIBE et MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY, LE 8 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 1 fr. 50 cent.



PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PIERRE BLOUM, fermier.	M. Bernard-Léon j^e.
CHARLOTTE, sa nièce	Mme. Dormeuil.
JEAN SLOPP, marié secrétement à Charlotte.	M. Legrand.
FRITZ, valet de ferme	M. Klein.
GUSTAVE, capitaine français.	M. Clozel.
Un Sergent	M. Gabriel.
Soldats.	

La scène se passe dans un petit village d'Allemagne.



Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 8 octobre 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE N° 1

LE PARLEMENTAIRE.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une salle commune de ferme : porte au fond, donnant sur un corridor ; à droite, la porte de la chambre de Charlotte ; une croisée à droite et à gauche de la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

SLOPP, CHARLOTTE.

Ils entrent avec précaution, et en regardant de tous côtés. Charlotte a une mante de paysanne, qu'elle pose sur une chaise; Slopp a un costume moitié paysan, moitié militaire.)

SLOPP.

Eh bien! ma petite Charlotte, ne tremble donc pas comme ça.

CHARLOTTE.

Ah, mon Dieu!.... tu es bien sûr que personne ne nous a vus rentrer à la ferme?

SLOPP.

Qui veux-tu qui nous ait vus?.... il fait à peine jour.... ton oncle Pierre Bloum, Fritz l' valet d' ferme... les chevaux, les vaches... ils dorment tous.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Nous somm's partis avant l'aurore,
Et tout le monde sommeillait;
Car moi-même, j' dormais encore
Pendant que l'on nous mariait.

CHARLOTTE, *d'un ton de reproche.*

Dormir m'eût été difficile...
Si c'est ainsi qu' vous m'aimez!...

SLOPP.

Avec un' autr' j' s'rais moins tranquille ;
Mais toi, j' t'épous' les yeux fermés.

CHARLOTTE.

Nous v'là donc mariés!..... oh dieu!...... Jean Slopp, qu'est-ce que nous avons fait là?

SLOPP.

Un fameux coup de tête... c'est vrai.

CHARLOTTE.

Quand ça se saura dans ce petit village de Molstrich... me voilà perdue de réputation dans toute la Westphalie... et mon oncle Bloum?... il ne nous le pardonnera jamais.

SLOPP.

Tant pire!.... c'est sa faute aussi!... V'là deux ans que je t'aime avec une constance et une obstination qu'on ne trouve que de ce côté-ci du Rhin... et ton oncle n' voulait pas nous marier... et il me préférait Fritz, son garçon de ferme, parce qu'il avait quelques écus de plus.

CHARLOTTE.

Oui... c' vilain Fritz, j' peux pas l' souffrir.

SLOPP.

Par bonheur, on allait tirer pour la *Landwer*, attendu que, par suite des mouvemens des armées, et du dessous qu' nous avons presque toujours, on craint l'arrivée des Français.

AIR *de Marianne.*

J' tomb, sur le numéro quarante,
Not' receveur amen' le trois,
Comm', remplaçant je me présente,
Et pour cent florins que j' reçois,
J' suis engagé;
Je suis chargé
D'avoir ici
Du courage pour lui:
Gard' sédentaire,
C'est mon affaire,
J' sers mon pays
En restant au logis.

CHARLOTTE.

Tu n'as pas trop l'allur' guerrière.

SLOPP.

Mais à quoi bon dans cet état,
Puisque dans l' fait on est soldat,
Sans être militaire?

Alors, tout fier d' mon nouveau grade, je m' présente chez ton oncle, avec mes cent florins, mon sabre, et ma giberne..... Il m' dit qu'il n' veut pas d' militaire dans sa famille... c'est-il bête?

CHARLOTTE.

Après t'avoir laissé enrôler!

SLOPP.

Aussi j'ai vu qu'il y avait d' la mauvaise volonté..... j'ai pris mes mesures... et nous v'là mari et femme d'à c'matin, sans que personne s'en doute.... (*la regardant.*) Eh! ben, mam'zelle Charlotte... est-ce que vous y avez regret?

CHARLOTTE.

Non, non, monsieur Jean Slopp... Mais faut être prudent... Vous savez comme mon oncle est terrible.... Faut paraître ici le moins possible.

SLOPP, *la regardant en souriant.*

De jour..... tu as raison..... Mais à ce soir..... dis donc, Charlotte.... à ce soir...

AIR : *Taisez-vous, taisez-vous.*

Si tu m'aimes tu dois m'entendre...
Sans bruit, je reviendrai ce soir.

CHARLOTTE, *baissant les yeux.*

Dam! je n' peux plus vous le défendre;
Mais si quelqu'un allait vous voir!

SLOPP.

Non, je me glisserai dans l'ombre,
Sois tranquille, on n' me verra pas.

CHARLOTTE.

Je sais bien que la nuit est sombre;
Mais si l'on entendait vos pas!
Non, monsieur, non, monsieur, je ne le veux pas.

Deuxième Couplet.

SLOPP.

D' l'aut' côté, l'on peut me surprendre;
(*Montrant la porte à droite.*)
Mais c'te port' donne aussi chez toi...

CHARLOTTE.

Gardez-vous de rien entreprendre.

SLOPP.

Elle est fermée, à c' que je croi.
(*La poussant.*
Elle est fermée, oui, je le voi...

Ah ! pour combler mon espérance,
Faudrait un' clef... et j' n'en ai pas.

CHARLOTTE, *en montrant une à sa ceinture.*

J'en ai bien une là... je pense...
Mais si mon oncl' s'éveille, hélas !

(*Pendant que Slopp la prend.*)

Non, monsieur, (*bis*) je ne le veux pas.

SLOPP.

Oh ! je la tiens.

CHARLOTTE.

Finissez.

BLOUM, *en dehors.*

O hé... Fritz... Charlotte !...

CHARLOTTE.

C'est mon oncle... nous nous sommes oubliés... sauv'toi...

SLOPP.

Impossible... le v'là.

SCÈNE II.

Les Mêmes, BLOUM.

BLOUM, *sans voir Slopp d'abord.*

Eh bien ! vous n'entendez pas l' tambour, vous autres ?

SLOPP.

Le tambour !

BLOUM, *à Slopp.*

Comment !.. eh ben ! qu'est-ce que tu fais donc ici, toi ?

CHARLOTTE, *troublée.*

Mon oncle.... j'vas vous dire.... il était venu...

SLOPP, *de même.*

Oui.... j'étais venu....

BLOUM.

Oh ! j' me doute ben pourquoi... Mais, dieu, merci ça va finir..... allons, va vîte rejoindre ton caporal ; il te cherche partout.

SLOPP.

Là !..... encore l'exercice !..... c'est-il ennuyeux !..... car j' disais qu'il n'y avait rien à faire.... il y a l'exercice deux fois par jour.... la charge en douze temps.... je n'en suis encore qu'au second temps..., « *Ouvrez .. bassinet.* »

BLOUM.

Il est bien question de cela!.... Tu n' sais pas les nouvelles?

SLOPP.

Quoi donc?

BLOUM.

Vous évacuez le village.

SLOPP.

Ah nous évacuons le village!...... eh ben, c'est-il bon signe, ça?

BLOUM.

Mais du tout, imbécille.... vous vous en allez, parce que les Français arrivent.

SLOPP.

Nous nous en allons? là!... encore du dessous!

BLOUM.

Oui.... la *Landwer*, part à l'instant... il y a un ordre, pour que vous alliez rejoindre le major Brockinbourg, qui est de l'autre côté de la rivière.

CHARLOTTE.

Ah, mon Dieu!...

BLOUM, *à Slopp.*

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Il faut t'éloigner au plus vîte,
Et déloger à l'impromptu...

SLOPP, *troublé.*

C'est justement là c' qui m' dépite,
Encor si l'on était prév'nu...
Mais soudain, ça vient vous surprendre,
Voilà pourquoi l' cœur m' fait tic, tac...

En regardant Charlotte.

Car j'étais bien loin de m'attendre,
A coucher ce soir au bivouac.

BLOUM, *regardant par la fenêtre à gauche de la porte du fond.*

Tiens, tiens..... v'là tes camarades qui défilent...... j' te conseille de ne pas t'amuser, car il va y avoir des coups de fusil.

SLOPP, *effrayé.*

Ah ben..... s'il faut faire feu..... j' n'en suis pas encore

là.... « *Ouvrez.... bassinet* »..... c'est demain que j' devais mettre en joue.

BLOUM.

Alors, sauve-toi.

CHARLOTTE.

Oui monsieur Jean Slopp... j' vous en prie.

SLOPP, *éperdu.* (*à part.*)

Dieux !... et ma femme !

AIR : *Faut l'oublier.*

BLOUM.

Allons, mon cher,... de la prudence.

SLOPP.

C'est le plus sûr, il faut partir.

(*Bas à Charlotte.*)

Je tâcherai de revenir.

BLOUM, *allant à la porte.*

J'entends le tambour qui s'avance.

SLOPP, *bas à Charlotte.*

Songe toujours à ta promesse,
Lorsque les Français s'ront venus....

CHARLOTTE, *bas.*

De frayeur mes sens sont émus...
J' crains leur valeur...

SLOPP, *bas.*

J' crains leur tendresse.

CHARLOTTE, *de même.*

Ne t'expos' pas.

SLOPP, *de même.*

Ni toi non plus.

BLOUM, *se retournant.*

Te v'là encore... les entends-tu ?

CHARLOTTE.

Ah, mon Dieu, oui... C'est bien eux... (*On entend la musique du régiment qui accompagne le reste de la scène*).

SLOPP *troublé, prenant une bêche qu'il met sur son épaule en guise de fusil.*

Ah, père Bloum... j'ai oublié de donner l'avoine à mes chevaux.

BLOUM, *voyant sa bêche.*

Allons donc... prends ton fusil... Qu'est-ce que tu fais donc ?

SLOPP, *la remettant.*

Ah! l'habitude... mon fusil est en bas... Adieu, Charlotte... (*criant*) Attendez-moi donc, vous autres.

(*Il sort*).

CHARLOTTE.

Ah, mon oncle!... qu'est-ce que nous allons devenir?

BLOUM.

Il n'y a pas d' quoi s'effrayer.. ils sont bons enfans... et en prenant des précautions.

FRITZ, *en dehors.*

Les v'là... les v'là...

CHARLOTTE.

C'est Fritz.

SCÈNE III.

Les Mêmes, FRITZ.

FRITZ, *accourant.*

V'là les Français... les grenadiers... le régiment d'Auvergne.

CHARLOTTE.

Ne crie donc pas comme ça.

BLOUM.

Ils sont arrivés?

FRITZ.

Tambour battant, et la musique en tête... C'est des hommes magnifiques... le tambour major surtout; et sa canne, qui est haute de ça... On distribue les billets de logement; et j'ai fait un fier coup, père Bloum... je me suis glissé auprès du commandant.

BLOUM.

Et tu nous a fait exempter?

FRITZ, *d'un air content.*

Mieux que ça... je lui ai dit que vot' maison était la meilleure... Il la prend pour lui... et il va venir avec dix hommes.

BLOUM, *en colère.*

C't' imbécile!... de quoi se mêle-t-il?

FRITZ.

Mais, père Bloum, c'est une faveur.

BLOUM.

Je n'aime pas à être mieux traité qu' les autres, ça fait des jalousies... Chut, les v'là... laisse-moi faire. (*Ils se reculent, Charlotte se cache derrière eux.*)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, GUSTAVE, plusieurs Soldats.

(*Les soldats ont le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule; et sont couverts de poussière.*

LES SOLDATS, *à Bloum et à Charlotte.*

AIR: *Fragment d'une Nuit au Château.*

Pourquoi fuir à notre approche?
Calmez-vous, ne craignez rien...
Car en tous lieux sans reproche,
Les fillett's nous r'çoiv'nt très-bien.

GUSTAVE, *à Bloum.*

Pour renouer connaissance,
Chez toi, nous venons loger.

BLOUM, *le bonnet à la main.*

Messieurs, c'est trop d'obligeance,
N'fallait pas vous déranger.

ENSEMBLE.

CHARLOTTE.

Ah! je tremble à leur approche;
Du courag'; tenons-nous bien;
Que jamais Slopp ne m' reproche
D'avoir négligé son bien.

FRITZ.

J' n'ai pas peur à leur approche;
Et ma foi puisque j' n'ai rien...
Je n' crains pas qu'on me reproche
D' mêtr' laissé prendre mon bien.

BLOUM.

Ah! je tremble à leur approche;
Ils boiv'nt et mangent si bien!
Sans avoir un seul reproche,
Tâchons de sauver mon bien.

LES SOLDATS.

Pourquoi fuir à notre approche?
Calmez-vous, ne craignez rien;
Car en tous lieux, sans reproche,
Les fillett's nous r'çoivent bien.

GUSTAVE.

Oui, mes amis, nous ne voulons déranger personne, et encore moins effrayer cette aimable enfant, qui tremble de toutes ses forces... (*Il prend Charlotte par la main*) Venez donc, ma belle ; ne vous cachez pas... ce serait trop nous traiter en ennemis.

CHARLOTTE, *timidement.*

Monsieur l'officier !...

BLOUM.

Pardon, mon commandant... C'est ma nièce... une petite sotte.

GUSTAVE.

Elle est charmante... Elle me rappelle tout-à fait ma femme... les mêmes yeux.

FRITZ, *à part.*

C'est drôle !.... nos jolies filles ressemblent toujours à leurs femmes.

BLOUM.

Ah ! vous êtes marié, commandant !

GUSTAVE.

Sans doute... la plus jolie petite femme, que j'adore, que je ne vois presque jamais, mais qui m'écrit des lettres charmantes, qui m'aime toujours, du moins, je le crois... Dans notre état, il n'y a que la confiance qui sauve.

AIR *de Lantara.*

Ma femme est aimable et jolie,
On se dispute ses regards;
Des amans la troupe ennemie
L'environne de toutes parts;
Et quand l'honneur m'appelle aux champs de Mars :
Je lui dis, plein de confiance,
« Que vos vertus soient mes soutiens;
» Je cours, madame, aux ennemis de France,
» Et vous laisse au milieu des miens. »

SCÈNE V.

Les Mêmes, un SOLDAT.

LE SOLDAT.

Capitaine!

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est?

LE SOLDAT.

Joli-cœur vient de reconnaître la position des autres... ils sont à trois portées de fusil de l'autre côté de la rivière... ils n'font pas l'effet d' vouloir nous parler.

GUSTAVE.

C'est bien... nous aurons le temps de dîner... Cette petite promenade nous a donné de l'appétit... Voyons, mon cher hôte.

BLOUM, *à part.*

Aye... aye... v'là l' moment épineux.

LE SOLDAT, *lui frappant sur l'épaule.*

Faut d'abord d'quoi tremper la soupe.

BLOUM.

Oui... la soupe... j'sais bien... c'est que nous n'avons pas grand' chose.

FRITZ.

Qu'est-ce que vous dites donc?

BLOUM, *bas.*

Veux-tu te taire... (*haut*) Je n'ai pas seulement une pauvre petite livre de viande.

FRITZ, *se récriant.*

Ah! père Bloum!.. et ce gros cochon?..

BLOUM, *lui faisant des signes.*

Oui... tu as raison Fritz... c'gros cochon... c'est bien malheureux que nous l'ayons vendu hier au marché... si on avait pu prévoir... avec ça que nos hussards n'ont pas laissé une seule bouteille de vin.

LE SOLDAT.

Eh bien!.. nous boirons de l'eau-de-vie.

BLOUM.

Ah! de l'eau-de-vie... vous dites de l'eau-de-vie, mon brave homme... je n'sais pas c'que c'est.

GUSTAVE.

Ah ça! vous n'avez donc rien?

BLOUM, *serrant la main de Fritz.*

Absolument rien... Le pays est si pauvre... Les réquisitions... le passage des troupes.

GUSTAVE.

C'est dommage, nous avions de l'argent à dépenser.

BLOUM, *relevant la tête.*

Hein !

GUSTAVE.

J'aurais mieux aimé que cet honnête homme le gagnât. (*Il tire sa bourse*) Enfans, aux provisions; et que l'on paye comptant partout.

(*Le sergent sort.*)

BLOUM.

Oh! quelle bêtise !

LE SOLDAT, *à son camarade.*

Et le meilleur schnik, entends-tu, la Rose ?

BLOUM, *l'arrêtant.*

Du schnik... permettez-donc... c'est du schnik que vous voulez?... vous disiez de l'eau-de-vie... Quand on n' parle pas bien une langue... du schnik! c'est que j'ai le plus fameux du pays.

GUSTAVE, *comptant de l'argent.*

Ah!... à la bonne heure.

BLOUM, *regardant l'argent.*

Et quant au pot au feu .. j' n'ai pas d' viande, c'est vrai; mais une fois en passant... si ça vous était égal, de bonnes volailles bien grasses.

GUSTAVE.

C'est parfait.

BLOUM.

Avec un petit morceau de lard, grand comme... (*Il met un doigt sur le bout de l'autre main; et l'allonge de tout le bras à mesure que Gustave compte de l'argent*) grand comme ça... du pain blanc comme neige... des égards, de la bière à discrétion, et le plaisir d' vous être agréable.

GUSTAVE.

A merveille.

AIR : *De la chasse du jeune Henri.*

LE SOLDAT.

Vîte à l'ouvrage et qu'on commence,
Nous aimons
Autant les flacons
Qu' les tendrons.

BLOUM, *regardant son argent.*

Et moi, j'aime l'argent de France,

Car les écus,
Consolent les vaincus...
Par eux, un jour nous f'rons bombance,
Viv' les amis,
Les amis du pays.

ENSEMBLE.

BLOUM et FRITZ.

Par eux, un jour nous f'rons bombance,
Viv' les amis,
Les amis du pays.

LES SOLDATS.

Nous allons enfin fair' bombance,
Viv' nos amis,
Nos amis du pays.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, le SERGENT.

LE SERGENT.

Mon capitaine... mon capitaine.

GUSTAVE.

Que veux-tu?

LE SERGENT.

Une surprise... Vous ne savez pas... une chaise de poste vient d'arriver... devinez qui!...

GUSTAVE.

Ma femme.

LE SERGENT.

Juste.

GUSTAVE.

Ce que c'est que d'y penser... cette chère Cécile.

LE SERGENT.

Elle a appris que vous aviez été blessé à la dernière affaire... elle a pris la poste, a couru nuit et jour....

GUSTAVE.

Pauvre petite femme!... il y a si long-temps que je ne l'ai vue... (*A ses soldats*) Mes amis, commencez toujours sans moi... je vais embrasser ma femme... (*revenant*) ah, diable! mon cher hôte... et où la logerons-nous?

BLOUM.

L'épouse du commandant?... soyez donc tranquille... la plus belle chambre... j' vais tout disposer... (*il cherche parmi des clefs.*)

GUSTAVE, *s'en allant.*

C'est bien... c'est bien. (*il sort.*)

BLOUM, *regardant sa nièce.*

Eh! parbleu, Charlotte... j'y pense... ta chambre... c'est la plus propre, la mieux meublée... tu n' peux pas te dispenser d' la céder.

CHARLOTTE.

Comme vous voudrez, mon oncle... (*à part*) J' n'y ai pas de regret, puisque c' pauvre Jean Slopp...

BLOUM, *cherchant dans ses clefs.*

Où ai-je donc fourré la clef de cette petite porte?...

CHARLOTTE, *à part.*

Ah, mon Dieu!... (*haut*) Mon oncle, vous savez bien qu'elle est perdue depuis long-temps... d'ailleurs, l'autre entrée est plus convenable.

BLOUM.

Tu as raison... viens m'aider à monter les paquets... (*A Fritz qui arrive avec des verres et des bouteilles*) Allons donc, Fritz, sers donc ces braves gens. (*Il sort avec Charlotte, tandis que Fritz sert à boire aux soldats qui sont debout autour d'une table.*

CHOEUR.

AIR : *C'est à Paris.* (du Valet de Chambre)

Le verre en main, (*bis.*)
Gaîment oublions nos alarmes,
Le verre en main, (*bis.*)
Du vrai soldat c'est le refrain.

LE SERGENT.

Quand l'ennemi pose les armes,
Avec lui l'on nous voit soudain,
Le verre en main.

TOUS.

Le verre en main.

LE SERGENT, *buvant.*

Buvons à not' patrie,
Buvons à ses beaux jours.

UN SOLDAT, *de même.*

A notre bonne amie.

TOUS.

Buvons à nos amours.

FRITZ, *les regardant.*

Pour nous que de déboires!

LE SOLDAT.

Buvons à leurs sermens.

LE SERGENT.

Buvons à nos victoires,
Nous boirons plus long-temps.

TOUS LES SOLDATS.

Buvons à nos victoires,
Nous boirons plus long-temps.

LE SERGENT, *à Fritz.*

Allons, compère,
Emplis ton verre,
Trinque avec nous.

FRITZ, *prenant un verre.*

J'en suis ravi,
Autant de pris sur l'ennemi.

TOUS, *en élevant leurs verres.*

Le verre en main, (*bis.*)
Gaîment oublions nos alarmes,
Le verre en main, (*bis.*)
Du vrai soldat c'est le refrain.

UN AUTRE SOLDAT, *entrant.*

Capitaine... capitaine... où est le capitaine ?

LE SERGENT.

Qui est-ce qui le demande?

LE SOLDAT.

Un parlementaire envoyé par le major Brockinbourg.

LE SERGENT.

Oh ! diable... (*appelant*) Capitaine !..

SCÈNE VII.

Les Mêmes, GUSTAVE, *ouvrant la porte de la chambre à droite*; CHARLOTTE, *entrant par la porte du fond.*

GUSTAVE, *tenant la porte.*

Qu'est-ce qu'il y a donc?

LE SERGENT.

Un parlementaire.

GUSTAVE.

Parbleu, il prend bien son temps... (*à la coulisse*) Reste, ma chère Cecile, tu dois être fatiguée du voyage...

on te servira à dîner dans ta chambre... (*Il pousse la porte*) Allons ! qu'on me l'amène ce parlementaire. (*Le sergent sort avec deux soldats.*) Eh ! mais c'est l'aimable Charlotte !

CHARLOTTE, *timidement.*

Mon dieu, monsieur l'officier... un parlementaire... c'est-il signe qu'on va se battre?

GUSTAVE, *lui prenant la main.*

Mais je ne crois pas.

CHARLOTTE.

Ah !... je vous en prie... tâchez d'faire remettre ça.

GUSTAVE, *la cajolant.*

Je devine... nous avons un amoureux, et nous tremblons pour lui... Pauvre petite... elle est si gentille... (*regardant par la porte à droite*) Ma femme est chez elle?.. oui.

CHARLOTTE, *à part.*

Comme il me serre la main.

AIR *de Céline.*

Ce pauvre époux que je regrette,
Où donc est-il en ce moment ?

GUSTAVE.

C'est son destin qui t'inquiète,
Je puis le servir.

CHARLOTTE.

Quoi, vraiment ?

GUSTAVE.

Un seul baiser sur cette joue,
Et désormais je le défends.

CHARLOTTE, *après un silence.*

Allons, pour lui je me dévoue,
Il faut bien penser aux absens.

(*Gustave embrasse Charlotte au moment où l'on ôte à Slopp, qui est amené par le sergent et les deux soldats, le bandeau qui lui couvre les yeux.*)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, SLOPP, FRÎTZ, LE SERGENT, SOLDATS.

SLOPP, *voyant le baiser pris.*

Oh !... qu'est-ce que je vois là ?

CHARLOTTE *à part.*

C'est lui !

FRITZ.

Tiens... mais c'est...

CHARLOTTE, *bas.*

Tais-toi donc.

GUSTAVE.

Ah ! c'est l'envoyé du major ?

SLOPP, *déconcerté.*

Oui, monsieur... c'est-à-dire, général... c'est moi qu'est l'parlementaire et... (*à part*) dieux ! moi qui m'suis proposé au major... exprès pour la revoir... j'arrive tout juste... ce que c'est que les horreurs de la guerre !

GUSTAVE.

De quoi s'agit-il ? parle.

SLOPP, *qui a deux lettres à la main, et qui en cache une qu'il ne fait voir qu'à Charlotte.*

C'est des depêches... c'est un billet du major... (*bas à Charlotte*) il y en a une pour toi... mais si j'avais su... pour un premier jour de noce !

GUSTAVE.

Eh bien ! approche donc.

SLOPP, *troublé, et remettant les deux lettres dans la même main.*

Oui, mon général ; c'est au sujet de l'insuspension d'armes... (*Il en glisse une dans le tablier à Charlotte, et lui dit tout bas*) Lis ça en secret.

FRITZ, *s'en apperçevant, dit à part.*

Un papier à Charlotte... oh ! si je pouvais savoir....

(*En ce moment Charlotte s'esquive, Fritz la suit.*)

GUSTAVE, *à Slopp.*

Je verrai bien,... donne.

SLOPP, *lui donnant l'autre lettre,*

Voilà, mon général... le major m'a dit qu'il y avait une réponse.

GUSTAVE, *le regardant.*

Oui... Drôle de figure !... pour un soldat, il n'a pas l'air trop rassuré... (*Il décachete, et lit à mi-voix*) « Cher ami. » — Eh bien ! il est familier... C'est du major ?

SLOPP.

D'lui-même... j'y ai vu écrire.

GUSTAVE.

C'est singulier.... (*il lit haut*) « Cher ami. » (*Slopp n'écoute pas et va boire à la table.*) Cher ami!

AIR *de Zoraïme et Zulmare.*

« Je n'y tiens plus, faut que j' te r'voie
» Je vais revenir près de toi. »
Comment donc! mais il me tutoye,
Voudrait-on se moquer de moi?
Que signifie un tel langage?

(*Il lit.*)

« Le souvenir de tes beaux yeux,
» Fait dans mon cœur trop de ravage. »
Que dit-il donc?... mes beaux yeux.

LE SERGENT ET LES SOLDATS.

Les yeux du capitaine.. ô dieux!

GUSTAVE, *lisant.*

« Oui, malgré c't' absence cruelle,
» Ton regard fripon. »
Mon regard fripon.

TOUS.

Son regard fripon.

GUSTAVE.

« Et ton pied mignon. »
Et mon pied mignon!

TOUS.

Et son pied mignon.

GUSTAVE, *lisant.*

« Me trott' toujours dans la cervelle..
» A c' soir ... pour toi je meurs d'amour. »
Qui diable pour moi meurt d'amour?

SLOPP, *poussé par le Sergent.*

C'est le major de Brockinbourg.

GUSTAVE.

Morbleu! redoute mon courroux,
Si tu n'expliques ce mystère;
Se servir d'un parlementaire,
Pour m'envoyer un billet doux;
Parle, ou redoute mon courroux.

LE SERGENT et LES SOLDATS.

Au capitaine un billet doux !
Ah ! l'aventure est singulière !
Se servir d'un parlementaire,
Pour lui donner un rendez-vous ;
Parle, ou redoute son courroux.

ENSEMBLE.

SLOPP.

Ah ! je redoute son courroux !
Dieu sait, dans les lois de la guerre,
C' que mérite un parlementaire
Qui porte ainsi des billets doux.
Ah ! calmez un pareil courroux !

SLOPP (*à part.*)

Dieux ! c'est la mienne à Charlotte.... je me serai trompé.

GUSTAVE.

Veux tu bien m'expliquer....

SLOPP, *troublé.*

N' vous fâchez pas, mon général.... j' vas vous dire.... j'avais des dépêches.

GUSTAVE.

Où sont-elles ?

SLOPP, *regardant de tous côtés.*

J' les retrouverai certainement... en m' donnant du temps... (*à part*) si j' pouvais r'avoir l'autre.

GUSTAVE, *à ses soldats.*

Hum !... ça devient suspect. (*à Slopp*) Qu'est-ce que tu regardes donc de tous côtés ?

SLOPP.

Dam ! je regarde... pour tâcher de voir... c'est vrai, vous m'ahurissez.

GUSTAVE.

Ah ! pour tâcher de voir...... (*bas à ses soldats.*) C'est un espion.

LES SOLDATS, *entre eux.*

Un espion !

GUSTAVE, *à Slopp.*

Eh bien..... mon garçon, regarde bien.... observe tout à ton aise.... si dans une demi-heure, tu n'a pas retrouvé tes dépêches, tu sais ce qui t'attend.

SLOPP.

Ce qui m'attend !.... (*à part.*) c'est ça.... une bonne

schlague qui me revient... (*haut*) Mais, capitaine, je puis vous jurer.

GUSTAVE.

Il suffit.... je vais donner ordre qu'on le surveille... distribuer les postes (*à part*) et retrouver ma femme..... cet imbécille qui vient.... me rompre la tête!....

(*Il sort par le fond.*)

LE SERGENT *à Slopp, avec ironie.*

AIR : *Voici madame de Merville.*

Allons, morbleu, qu'on se dépêche;
Cherche tes papiers avec soin,
Car si t'as perdu ta dépêche,
Tu ne la porteras pas loin.

SLOPP.

Dans l'instant j' compt' vous la remettre,
Car vos façons me déplais'nt fort,
On vient leur apporter un' lettre,
Et faut encor en payer l' port.

ENSEMBLE.

SLOPP.	LES SOLDATS.
Oui, je r'trou'verai ma dépêche,	Allons, mon cher qu'on se dépêche,
D' vos conseils je n'ai pas besoin;	Il faut avoir un peu plus d' soin;
Jamais moi, je ne me dépêche,	Et si t'as perdu ta dépêche,
Et j' l'aurai sans aller bien loin.	Tu ne la porteras pas loin.

SCÈNE IX.

SLOPP, *seul.*

Eh ben, comme ils y vont!.... la schlague pour une lettre de plus ou de moins.

AIR *de Calpigi.*

C'est joli d'êtr' parlementaire,
Pour peu qu'on eût un' têt' légère...
Mais avec Charlott' je n' crains rien.
Grâce au ciel, je la connais bien : (*bis.*)
C'est un' bonn' femme de ménage,
Je sais qu'elle est soigneuse et sage,
Et que jamais ell' n'égara
Les billets doux qu'on lui donna. (*bis.*)

Justement, la voici.

SCENE X.

SLOPP, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *accourant.*

Me v'là, me v'là, mon ami.... je me suis échappée un moment...Que je suis aise de te revoir, mon cher Slopp... j'étais bien loin de t'attendre.

SLOPP.

Je m'en suis apperçu en arrivant, madame Slopp..... c' n'est pas joli de vot' part... mais j' mets ça sur l' compte du trouble du moment. ... Voyons, nous n'avons pas de temps à perdre........ donne moi vîte la lettre que je t'ai remise tout à l'heure.

CHARLOTTE.

La lettre ?

SLOPP.

Oui.

CHARLOTTE.

Ah! j' nai pas pu la lire, parce que mon oncle m'a appelée... j'ai eu peur, et j'l'ai cachée sous la grosse pierre du puits.

SLOPP.

T'as ben fait...... mais vas la rechercher tout d' suite..... c'est essentiel.

CHARLOTTE.

Eh mon Dieu!...... j'y ai déjà été...... je n' l'ai plus retrouvée.

SLOPP.

Comment ?...

CHARLOTTE.

Quelqu'un m'aura vue, et s'en sera emparé.

SLOPP.

Et tu n' sais pas qui?

CHARLOTTE.

J' n'ose pas m'en informer, parce que ça découvrirait notre secret.

SLOPP, *à part.*

Eh ben!... me voilà dans une belle passe.

CHARLOTTE.

Mais c'est un p'tit malheur... tu n'as qu'à m' dire c' qu'il y avait dans cette lettre.

SLOPP, *troublé.*

Est-ce que je l' sais?

CHARLOTTE.

Comment, monsieur! vous n' savez pas c' que vous m'écrivez?

SLOPP.

Mais du tout, c' n'est pas de moi...... c'est du major Brockinbourg.

CHARLOTTE.

C'est bien pis.... comment, monsieur! vous m'apportez des lettres d'un autre?

SLOPP, *impatienté.*

C' n'est pas cela... tu m' f'rais devenir fou... tu n' comprends pas...... je me suis trompé d' lettre...... et si l'autre papier n' se r'trouve pas tout de suite.... v'là, par ta négligence, une fameuse schlague qui m'arrive.

CHARLOTTE.

Il serait possible!..... la schlague!..... ah Slopp!...... mon cher mari!...

SLOPP.

Tais-toi donc... Veux-tu pas qu' ton oncle t'entende, et qu'il m'assomme?... il n' me manquerait plus que ça pour me refaire... N'est-ce pas lui que j'entends?... non, c'est l' sergent... chut.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, le SERGENT.

LE SERGENT.

Qu'est-ce que vous faites là, jeune fille?...allons, allons, retirez-vous. (*Il va donner une consigne au soldat qui est en dehors.*)

CHARLOTTE.

Oui, monsieur, je m'en vais... (*à part*) comment faire?.... ah! quelle idée!

AIR : *De Voltaire chez Ninon.*

Le capitain' si j' l'implorais,
Tandis qu'il est auprès d' sa femme,
Je crois bien que j' l'attendrirais;

Car il a l'air d'avoir bonne âme....
Et ce baiser dont j' me souvien...
(*Regardant Slopp.*)
De l' sauver j'ai bonne espérance...
Et puis, il ne m'en coût'ra rien,
Car j'ai déjà payé d'avance.

(*Elle entre dans la chambre à droite, et repousse la porte.*)

LE SERGENT, *à Slopp.*

Eh bien, jeune homme! avez-vous retrouvé vos dépêches?

SLOPP.

Il croit qu'elles vont revenir toutes seules... que diable!... on donne le temps.

LE SERGENT.

C'est qu'alors faut vous tenir prêt... j' vais venir vous chercher...(*tirant sa montre*) Vous avez encore dix minutes.

SLOPP, *regardant par-dessus son épaule.*

Dix minutes... ah mais, vous avancez.

LE SERGENT.

Je viens de me mettre à l'heure... ah ça, jeune homme, j'espère que nous ferons les choses comme un joli garçon.

SLOPP.

Comme si je ne savais pas c' que c'est... Eh mon Dieu!... j'ai déjà passé par-là... et j'en suis revenu.

LE SERGENT, *le regardant* (*à part*).

Ah il en est revenu!... hein!... il paraît que c'est un luron... Eh bien, camarade... je reviens vous chercher tout-à-l'heure... au plaisir. (*Il sort par le fond*)

SCÈNE XII.

SLOPP, *seul.*

Au plaisir... il n'y a pas d' quoi... avec ça que je n' sais pas trop comment les Français entendent la schlague.. ils ont, peut-être, une méthode particulière... mais, au bout du compte, qu'on la reçoive en français ou en allemand, ce n'est jamais que des coups d' canne?... aussi, ça n'est pas tant pour la chose que pour les plaisanteries qu'ils feront dans le village... recevoir la schlague

le jour de ses noces... c'est humiliant... eh mais, quand j'y pense... j'ai encore dix minutes... on m'a laissé seul... v'là la chambre de Charlotte, j'en ai la clef... j' peux me sauver par l'autre porte, et en même temps dire, en passant, un p'tit mot à ma femme... et puis les autres s'en tireront sans moi comme ils pourront... C'est ça... n' faisons pas de bruit... C't'e pauvre Charlotte... elle ne m'attend pas... ça va peut-être lui faire peur... mais elle m'aime tant... elle m'est si fidèle... allons. (*Il s'avance sur la pointe des pieds, et s'arrête, en voyant Gustave sortir de la chambre*) Qu'... qu'... qu'est-ce que je vois là?

SCÈNE XIII.

SLOPP, GUSTAVE.

GUSTAVE, *ouvrant la porte et parlant à la cantonnade.*

Enferme-toi, ma bonne amie... je vais revenir.

SLOPP, *pétrifié.*

Chère amie!.. oh, cet enragé d'capitaine qui sort de la chambre de ma femme!

GUSTAVE, *à voix basse.*

Ah! te voilà... je te cherchais.

SLOPP.

Comment, monsieur... vous me cherchiez!...

GUSTAVE, *de même.*

Du silence.... pas de bruit... pas d'éclat... Nous nous sommes occupés de toi avec Charlotte... je ne peux pas te faire grâce; mais je peux du moins te laisser évader... Je vais éloigner le sergent et ses soldats.

SLOPP.

Et vous croyez que je souffrirai...

GUSTAVE.

Veux-tu te taire, malheureux!... ces imbécilles d'Allemands ont la tête dure... tu vois cette fenêtre.. (*désignant la fenêtre à droite*) Tu as un quart d'heure pour t'en aller et pas davantage... Adieu... Pars au plus vîte.

(*Il sort par le fond et ferme la porte.*)

CÈNE XIV.

SLOPP, *seul.*

Eh bien, par exemple... voilà qui est pire que la schlague... et c't' audace!... ce sang-froid !... Non content d'en conter à ma femme et d'occuper ma place... il m' dit encore *va-t-en..* Non; je les gêne peut-être... mais pas du tout... je resterai ici... je m'y établis pour les vexer... Vaut encore mieux être bâtonné que d'être mystifié à ce point-là.

SCÈNE XV.

SLOPP, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Grâce au ciel!... me v'là tranquille... (*Elle aperçoit Slopp*) Que vois-je?... comment, tu es encore là ?

SLOPP.

Et elle aussi ?

CHARLOTTE.

Tu devrais être bien loin, et depuis long-temps.

SLOPP.

Oui dà... ça vous arrangerait... mais je ne partirai pas.

CHARLOTTE.

Comment !

Air *du Vaudeville de l'Avare.*

Ignores-tu ce qui se passe ?...
Le capitain' vient de céder ;
Ne pouvant pas le faire grâce,
Du moins, il le laisse évader. (*bis.*)

SLOPP.

Oui, je vous comprends à merveille.

CHARLOTTE.

Sauve-toi vîte de ces lieux,
Il promet de fermer les yeux.

SLOPP.

Pour que j' lui rende la pareille.

Mais j'y vois clair.... l'honneur avant tout; et j' préfère la schlague... v'là comme je suis.

CHARLOTTE.

Comment la schlague!... si ce n'était que ça..... mais on te prend pour un espion; et il y va d'être fusillé.

SLOPP, *étourdi.*

Hein!... qu'est-ce que tu dis là?

CHARLOTTE.

Voilà dix minutes de perdues..... dépêche-toi donc.

SLOPP.

Dieu! si j'avais su! et je pourrais me résoudre!.. Du tout, mam'zelle, vous n' me connaissez pas....... et de quel côté d'ailleurs?.... n'est-ce pas par cette fenêtre qu'il a dit?

CHARLOTTE.

Oui, sans doute.... mais écoute-moi.

SLOPP.

Jamais!... me croyez-vous assez lâche pour profiter..... il n'y a pas de sentinelle...

CHARLOTTE.

Puisque le capitaine vient de l'éloigner.

SLOPP.

Le capitaine!... ce mot me décide.... je m'éloigne de la perfide, pour ne plus la revoir. (*Il va vers la fenêtre.*)

CHARLOTTE.

Eh bien, monsieur, vous ne m'embrassez pas?

SLOPP, *revenant sur ses pas.*

L'embrasser!.... elle ose encore!... non, m'am'zelle, je n'embrasse pas les trompeuses, les perverses.... adieu.

CHARLOTTE, *l'arrêtant.*

Qu'est-ce que ça signifie, monsieur?

SLOPP, *voulant s'en aller.*

J' n'ai pas l'temps... laissez-moi donc.

CHARLOTTE, *de même.*

Du tout.

SLOPP, *de même.*

Ils vont venir.

CHARLOTTE, *pleurant.*

Ça m'est égal.... vous m'direz c' que vous avez.

SLOPP.

C' que j'ai?.... c' capitaine, qui tout-à-l'heure sortait de votre chambre....

CHARLOTTE.

C'est celle de sa femme.... puisque je lui ai cédé la mienne.

SLOPP.

Sa femme!..... il se pourrait!..· et moi qui ai cru...., je m' suis imaginé.... étais-je bête! c' n'est pas vrai... je respire.... ma Charlotte!... ah! que cela fait du bien de retrouver sa femme innocente.... et surtout de se sauver.... adieu... (*revenant encore*) Ah! j' savais bien que j'oubliais quelque chose.... je ne t'ai pas embrassée.

CHARLOTTE, *tendant sa joue.*

Dépêche-toi.

SLOPP, *l'embrassant.*

Ah, Charlotte!

CHARLOTTE, *se jetant dans ses bras.*

J'veux m'en aller avec toi.

(*Au moment où Slopp est monté sur une chaise pour sortir par la fenêtre, et qu'il a la moitié du corps hors de la chambre, Blóum entre brusquement, et prenant Charlotte par la main, il la fait passer auprès de lui*).

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, BLOUM, ensuite le SERGENT et les SOLDATS.

BLOUM, *s'écriant.*

Qu'est-ce que j'entends?.. vouloir emmener ma nièce!

SLOPP.

Mais taisez-vous donc.

BLOUM.

Je veux parler.

SLOPP.

Est-il bavard!

BLOUM.

AIR : *Dans Paris quand il entrera.*

Arrêtez, c'est un séducteur.

SLOPP.

Grand dieu! dis lui donc de se taire.

CHARLOTTE.

Au nom du ciel, daignez-vous taire.

SLOPP.

Il va causer quelque malheur.

BLOUM.

Au secours ! c'est un séducteur.

LE SERGENT et LES SOLDATS, *entrant.*

Il veut s'enfuir, la chose est claire.

TOUS.

Arrêtez, arrêtez,
En vain vous résistez.

BLOUM, *aux soldats.*

Entourez-le... (*à Charlotte*) Venez-ici, mam'zelle.

SLOPP, *les bras croisés, et le regardant fixement.*

C'est ça... c'est ça... donnez-vous en... vous avez fait d'la belle besogne... Est-il obstiné !... eh bien, pour vous apprendre... vous croyez n'leux avoir livré qu'un étranger pour vous, qu'un obscur valet de ferme... eh bien, c'est vot' propre neveu qu'vous venez d'faire arrêter ! là !

BLOUM.

Comment !

CHARLOTTE, *pleurant.*

Oui... il est mon mari.

BLOUM, *atterré.*

Dieux !... mon neveu !...

SLOPP.

Est-on bête dans les familles !... au lieu de se soutenir.

LE SERGENT, *à Slopp.*

Allons, jeune homme... quand vous voudrez... vous qui êtes si brave...

SLOPP.

Un moment... il y avait erreur... il y a mal entendu... parce que, certainement, je n'ai jamais eu l'idée d'être fusillé... (*à Charlotte*) Ma femme... ne m'laisse pas aller... C'te pauvre femme... j'vous demande... la laisser veuve et demoiselle.

FRITZ, *en dehors.*

Père Bloum... père Bloum !

BLOUM.

Que nous veut Fritz ?

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, FRITZ, *essoufflé.*

FRITZ.

Père Bloum... Une nouvelle... j' tiens l' fil de l'intrigue...

apprenez qu'il y a des intelligences entre Slopp et votre nièce.

BLOUM, *le poussant.*

Laisse-moi donc tranquille...... c' t'imbécille, qui vient m'apprendre ça.

FRITZ.

Oh! cett' fois-ci..... j'ai des preuves; et comme je n' sais pas lire.... j' vous les apporte.... (*montrant Slopp*). J'y avais vu à c' matin glisser une lettre à Charlotte.

SLOPP, *vivement.*

Une lettre!

FRITZ.

Oui... vous n' pouvez pas l' nier..... mais j'ai pas pu la saisir... Heureusement, le p'tit berger avait vu mam'zelle Charlotte la cacher sous la pierre du puits.

CHARLOTTE, *avec joie.*

Sous la pierre!

FRITZ, *rapidement.*

Il l'a prise... il vient de m' le dire... j' lui ai offert tout c' que javais, pour me la donner.. ça m'a coûté un florin; mais j'y ai pas de r'gret, et la v'là.

SLOPP, *sautant de joie.*

Est-il possible!... oui, c'est elle.

FRITZ.

Eh ben!... eh ben!...

SLOPP.

J' suis sauvé... (*à Gustave qui entre.*) Capitaine, capitaine, venez vîte.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Qu' y a-t-il?.... (*à Slopp.*) Comment, te voilà encore là?

SLOPP, *lui donnant la lettre.*

Oui, capitaine... lisez, lisez...

FRITZ.

Est il bête? il donne ça au capitaine!

GUSTAVE, *l'ouvrant.*

Encore des lettres d'amour!

SLOPP.

Non... c'est des lettres de grâce.

TOUS.

Lisez vîte.

GUSTAVE, *lisant.*

Du major... Eh mais, ce sont tes dépêches.

SLOPP.

Oui, commandant.

GUSTAVE, *parcourant la lettre.*

Que vois-je!... plus d'hostilités... la suspension d'armes est signée entre les deux généraux... et bientôt l'assurance de la paix!...

TOUS.

La paix!

GUSTAVE.

AIR : *de la Robe et des Bottes.*

Quel doux espoir!... enfin donc aux alarmes,
Vont succéder la joie et le repos;
(*A ses soldats.*)
Et vous, braves compagnons d'armes,
Ce jour couronne vos travaux.
(*Montrant le papier.*)
Soyons fiers de cette victoire;
A son pays consacrant ses succès,
Heureux qui lui donne la gloire!
Et plus heureux qui lui donne la paix!

TOUS.

Heureux qui lui donne la gloire!
Et plus heureux qui lui donne la paix!

SLOPP, *hors de lui.*

J'suis sauvé...quel bonheur!... Charlotte!... Mes amis!.. Cher oncle!...

(*Il embrasse tout le monde*).

FRITZ.

Cher oncle!... ah ça, il perd la tête!...

BLOUM.

Eh! non... il sont mariés.

FRITZ.

Mariés!... (*à part*) Dieux!... et moi qui me suis donné un mal pour le tirer d'affaire...

SLOPP.

Fritz, mon ami, je te revaudrai cela... (*au sergent*) Sans rancune, sergent... je ne suis pas encore revenu de ma frayeur, et du danger que j'ai couru sans m'en douter.

CHARLOTTE.

Heureusement qu'il est passé.... tu dois sentir ton bonheur.

SLOPP.

Je n'en ai plus la force... tiens, ma femme... je suis sûr que j'ai la fièvre... j' vais aller me coucher.

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Amour seconde mon courage.*

GUSTAVE et LES SOLDATS.

Allons / Et nous } guidés par l'espérance,
Sans regret quittons ce séjour;
Et sous l'heureux ciel de la France,
Nous serons bientôt de retour.

SLOPP, CHARLOTTE, BLOUM et FRITZ.

Et vous guidés par l'espérance,
Sans regret, quittez ce séjour;
Et sous l'heureux ciel de la France,
Vous serez bientôt de retour.

SLOPP, *au public.*

AIR *du Vaudeville de la Somnambule.*

Messieurs, les auteurs en alarmes,
Auprès de vous, m'envoient ici,
Demander un' suspension d'armes,
Mais seulement pour aujourd'hui...
J'ignor' si ça pourra vous plaire;
Mais je suis v'nu sur la foi des traités,
Et n'allez pas contre un parlementaire,
Commencer les hostilités.

CHOEUR.

Et nous guidés, etc.

FIN.

CORALY,

OU

LA SOEUR ET LE FRÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY, LE 19 NOVEMBRE 1824.

PRIX : 1 fr. 50 cent.



PARIS,

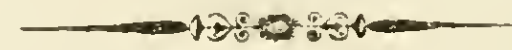
POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1824.

PERSONNAGES. *ACTEURS.*

Mme DE SELMAR, jeune veuve	Mme Théodore.
ÉDOUARD, son frère	M. Béranger.
ROLAND, ami d'Édouard	M. Gontier.
CORALY	Mlle Fleury.
TONTON, danseur.	M. Clozel.
Milord GUINSBOURG.	M. Fierville.
ANTOINE, concierge.	M. Bernard-Léon je.

La scène se passe dans une maison de campagne auprès de Paris.



Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de Madame, à M. Théodore, Bibliothécaire et copiste, au théâtre de Madame.



Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 29 octobre 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

CORALY,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon ; porte au fond ; sur le premier plan, à droite et à gauche, la porte d'un cabinet; sur le deuxième plan, à droite, une croisée ; au côté opposé, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; d'un côté de la porte du fond, un canapé ; de l'autre, une table à toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, Mad. DE SELMAR.

MAD. DE SELMAR, *entrant par le fond.*

Voilà qui est singulier.... une maison de campagne à louer, et le concierge n'y est pas !...

ÉDOUARD.

Qu'importe, ma sœur, puisque sa petite fille nous a montré toute la maison.

MAD. DE SELMAR.

Elle est fort bien située.... au bord de la Seine, à Neuilly..... à deux lieues de Paris.

AIR : *Ces postillons.*

Elle est charmante, et vient d'être bâtie ;
Dans ses décors que de goût, de fraîcheur !
Et la louer déjà !. .. quelle folie !
Quel en est donc le possesseur ?

ÉDOUARD.

Quelqu'intrigant, ou quelque fournisseur ;
Quelque banquier d'une prudence extrême,
Qui part peut-être, emportant sans façon
Son porte-feuille.... et qui n'a pu de même
Emporter sa maison.

MAD. DE SELMAR.

Du reste, on peut y entrer sur-le-champ ; car elle est toute meublée.... qu'en dis tu ? j'ai bien envie de la louer.

ÉDOUARD.

Mais, ma sœur.... comme vous voudrez..... en tout cas, nous en causerons en route... je vais faire avancer votre calèche.

MAD. DE SELMAR.

Eh ! mon Dieu !.... rien ne presse.... nous venons de tout visiter.... c'est très-fatigant.... et je ne suis pas fâchée de me reposer.

ÉDOUARD, *à part.*

Allons, elle s'établit ici... et si on arrivait ?....

MAD. DE SELMAR, *assise, et le regardant après un moment de silence.*

Édouard, parle moi franchement.... une sœur de vingt-cinq ans n'est pas un mentor bien sévère ; et puis, avant d'arriver en France, lorsque nous étions ensemble aux colonies, tu avais l'habitude de tout me dire.... Où allais-tu ce matin, quand je t'ai rencontré ?

ÉDOUARD, *embarrassé.*

Je suis sorti à cheval de bonne heure, pour faire une promenade à la porte Maillot.... et j'ai été tout surpris d'apercevoir votre calèche...

MAD. DE SELMAR.

Pourquoi donc ton premier mouvement a-t-il été de m'éviter ? et lorsque je t'ai proposé de m'accompagner jusqu'à Neuilly.... tu avais l'air contrarié.

ÉDOUARD.

Moi, ma sœur !...

MAD. DE SELMAR.

Oh, je l'ai bien vu !.... Je cherchais une maison de campagne... Quand j'ai voulu entrer dans celle-ci.... tu as changé de couleur....

ÉDOUARD.

Par exemple....

MAD. DE SELMAR.

Tu as eu l'air plus rassuré, en apprenant que le concierge n'y était pas pour le moment.

ÉDOUARD.

Quoi!... vraiment!... quelle idée! Je vous jure, Hortense, que tout cela n'existait que dans votre imagination.

MAD. DE SELMAR.

Alors, pardonne-moi.... L'amitié d'une sœur a aussi sa jalousie... Songe, qu'élevés tous les deux sur une terre étrangère.... c'est à moi que tu as été confié.

AIR *de la Robe et des Bottes.*

J'avais le double de ton âge,
Et n'avais guère que seize ans,
Lorsque, deux mois après mon mariage,
La mort vint frapper nos parens.
Trop tôt ravie à sa jeune famille,
Ma mère, hélas! te remit à ma foi,
En me disant : Veille sur lui, ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.
Elle me dit : veille sur lui, ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.

ÉDOUARD.

Je sais qu'il n'y eut jamais de sœur plus tendre; et dans ce moment même, veuve et maîtresse d'une grande fortune, c'est pour moi que vous refusez de vous marier.

MAD. DE SELMAR.

Sans doute... Nous avions un oncle à la Havane, qui, au lieu de partager sa fortune entre nous deux, l'a léguée toute entière à mes enfans... si j'en avais... Or, en ne me remariant pas... cet héritage reste à nous deux... la moitié t'en appartient.... et c'est un dépôt sacré que je te garde jusqu'à ta majorité.

ÉDOUARD.

Ah! c'est trop de générosité... et je ne dois pas souffrir...

MAD. DE SELMAR.

Pourquoi donc?..Qu'ai-je besoin de prendre un époux?..

N'es-tu pas mon protecteur ?.. Je suis enchantée d'avoir mon jeune frère pour cavalier... Il y a, dans l'amitié de frère et sœur, une douceur qui ne se trouve dans aucun autre attachement... Aussi je suis heureuse d'être riche, pour que tu le sois... Tu as voulu revoir notre patrie, retourner en France...

ÉDOUARD.

Que je vous remercie d'avoir cédé à mes désirs!.. quel beau pays!.. tous les plaisirs réunis !

MAD. DE SELMAR.

Oui... mais depuis quelques jours, je ne te reconnais plus; tu es sombre, rêveur... je ne te vois presque jamais... Quelle est cette marquise Dudley, chez laquelle tu vas souvent?... l'autre semaine encore, tu m'as quittée pendant deux jours, pour une partie de chasse avec le comte de Sannois.

ÉDOUARD.

C'est vrai, ma sœur.

MAD. DE SELMAR, *souriant.*

Le comte était à Paris... et il est venu dîner chez moi... pendant que vous chassiez ensemble dans les bois de Senart.

ÉDOUARD, *à part.*

Ah ! mon Dieu!.. (*haut*) Mais c'est que voyez-vous, ma sœur, c'était une partie de garçons... où nous étions...

MAD. DE SELMAR.

Assez... assez... je ne t'en demande pas davantage... Mais écoute-moi, Edouard ; de tous tes amis... il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aurais confiance... c'est M. Roland.

ÉDOUARD.

Oui, Roland... c'est un bon enfant... mais c'est qu'au milieu de ses folies, il fait toujours de la morale; et il donne aux autres d'excellens avis, dont lui-même ne profite pas.

MAD. DE SELMAR.

Eh bien ! suis ses conseils et non pas son exemple.

ÉDOUARD.

Vous le connaissez ?

MAD. DE SELMAR.

Moi? fort peu... je me suis trouvée une ou deux fois à côté de lui... et il ne m'a jamais adressé la parole... Mais d'après plusieurs traits qu'on m'a cités, c'est un homme d'honneur, et je crois que tu peux sans danger en faire ton ami.

ÉDOUARD, *regardant sa montre.*

Aussi j'espère bien... ah! mon Dieu... midi dans l'instant... je m'en vais...

MAD. DE SELMAR.

Est-ce que tu ne m'accompagnes pas dans ma promenade?

ÉDOUARD.

Ce serait avec grand plaisir... mais j'ai des affaires à Paris... un rendez-vous que... Roland m'a donné hier.

MAD. DE SELMAR.

Hier!... c'est difficile... Tu m'as dit ce matin, que tu ne l'avais pas vu depuis huit jours.

ÉDOUARD.

Sans doute... mais il m'a écrit; et c'est pour...

MAD. DE SELMAR.

C'est bien... c'est bien, mon ami... c'est moi qui ai eu tort de t'interroger... Rentreras-tu dîner?

ÉDOUARD.

Non, non, ma sœur... et même ce soir... il sera bien tard... j'ai tant de choses à faire... (*à part*) Ah! mon Dieu!... et la chaise de poste que j'oubliais!... et les préparatifs de mon départ! (*haut*) N'importe... ce soir... à dix heures... à onze... j'irai chez toi... (*à part*) Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.

MAD. DE SELMAR.

Que dis-tu?

ÉDOUARD.

Rien... rien... Adieu, ma sœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

Mad. DE SELMAR, *seule.*

Oh! les vilains jeunes gens!... Que d'inquiétude, que de chagrins ils nous donnent .. Un mari, ou un amant, passe encore... ils se cachent, et on n'en sait rien... mais un frère! c'est terrible... parce qu'enfin, sans connaître au juste, on se doute toujours...

AIR *du petit Courrier.*

Que n'ai-je plutôt une sœur !
On a bien, quand elle est sensible,
A craindre l'amour: c'est terrible!
Mais on peut défendre son cœur;
On peut, sans être bien habile,
L'instruire contre les amans;
A son élève on est utile,
Et l'on s'exerce en même temps.

Mais, Edouard... je ne peux pas le suivre, ni savoir par moi-même... Dieu! j'y pense maintenant... Ces derniers mots qui lui sont échappés... *Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser...* Pourquoi partir!... Aurait-il quelque duel, quelqu'affaire d'honneur?... à qui me confier?... ne connaissant personne... presque étrangère dans mon pays, je crains de hasarder quelque démarche qui ne soit pas convenable... N'importe, mon frère est en danger; et quoiqu'il arrive...

SCÈNE III.

Mad. DE SELMAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Mille pardons de ne pas m'être trouvé à l'arrivée de madame... C'est madame qui venait pour voir la maison...

MAD. DE SELMAR.

Oui, mon ami.

ANTOINE.

C'est moi que je suis Antoine, le concierge... j'étais à l'autre bout du village à causer chez le distillateur, parce que, vous entendez bien, madame, que, portier à la campagne, on est isolé... les maisons sont si eloignées!

Air *du Ménage de garçon.*

C'est le concierge de Courcelles
Qu'est notre voisin le plus près;
C'est bien gênant pour les nouvelles,
Et s'il vient quelques p'tits caquets,
On n' sait... mille exemples l'attestent,
A qui les dire.... c'est piquant!
Souvent même, on en fait qui restent,
Pour le compte du fabricant.

Mad. DE SELMAR, *à part.*

C'est un bavard, tant mieux... (*haut*) A qui appartient cette maison?

ANTOINE.

A un ancien fournisseur qui ne l'habite pas, vu qu'il voyage... alors il s'est déterminé à la louer... je croyais lui avoir trouvé un locataire pour toute la saison, la marquise Dudley...

Mad. DE SELMAR.

Comment! la marquise Dudley habitait cette maison!

ANTOINE.

Oui, madame... mais il paraît qu'elle veut partir aussi; car elle désire sous-louer le plus promptement possible.

Mad. DE SELMAR.

Et quelle est cette marquise?

ANTOINE.

Pour ce que c'est de ça, madame, ça vous paraîtra incroyable, impossible; mais s'il faut dire la vérité...

Mad. DE SELMAR.

Eh bien!

ANTOINE.

Eh bien! je n'en sais rien.

MAD. DE SELMAR.

Tu n'en sais rien?...

ANTOINE.

Non, madame... et pour un concierge... c'est humiliant à avouer! Mais, autant qu'on en peut juger, elle est riche, et ne tient pas à l'argent... car elle a loué cette maison, et n'y est venue que trois ou quatre fois... Ils étaient toujours sept ou huit personnes à dîner... de la gaîté, des éclats de rire, des bouchons qui sautaient... c'est tout ce qu'on entendait de l'antichambre : j'ai voulu parler aux domestiques; ah bien oui! *yes...yes... ya...ya...* voilà tout ce que j'en obtenais... Je ne sais pas où ils ont été élevés... et ici, en leur absence, pas une femme de chambre, pas un petit jockei ; enfin, madame, aucun moyen d'instruction, et l'on en est réduit aux conjectures... Mais je viens de voir sortir un jeune homme qui aurait pu vous donner des renseignemens positifs, car c'était un ami de la maison.

MAD. DE SELMAR.

Que dites-vous? comment! Edouard, mon frère!

ANTOINE.

C'est le frère de madame!

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Je ne m'étonne plus maintenant de son trouble, lorsque je lui ai proposé d'entrer dans cette maison. (*haut*) Et vous dites que la marquise doit partir...

ANTOINE.

Je le présume, madame... d'abord elle fait sous-louer ; ensuite il y a, à l'auberge du Charriot-d'or, une femme de chambre à elle.

MAD. DE SELMAR.

On pourrait la faire causer...

ANTOINE.

Je l'ai déjà fait, madame... elle n'est point au service de la marquise... mais elle doit y entrer aujourd'hui...

MAD. DE SELMAR.

La belle avance!...

ANTOINE.

Elle a une lettre de recommandation, et doit accompagner madame en voyage... c'est pour cela qu'aujourd'hui elle l'attend à Neuilly ; car il paraît que madame va venir...

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Tout ce que j'entends redouble mon inquiétude et ma curiosité... Mais à quelque prix que ce soit, je veux pénétrer ce mystère... (*haut*) Mon ami, je loue cette maison... puisqu'on peut y entrer de suite ; j'y viendrai demain... après demain... (*à part*) peut-être aujourd'hui. (*haut*) En attendant (*lui donnant une bourse*), voici des arrhes ; dès ce moment, tu n'es plus au service de la marquise, mais au mien.

ANTOINE, *à part, prenant la bourse.*

Celle-ci est au moins une duchesse.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ces façons-là sont de mon goût ;
C'est l'double du prix ordinaire.

MAD. DE SELMAR.

Des soins... du silence surtout !

ANTOINE.

Comment ! il faut encor me taire...
Des portiers de bonne maison
Madame connaît les usages...
J'aim' mieux parler à discrétion,
Et qu'on l'rabatte sur mes gages.

MAD. DE SELMAR.

Eh non, ce n'est que pour aujourd'hui... Mais qui vient là ?

ANTOINE, *regardant à gauche.*

Encore deux autres messieurs qui viennent souvent... ils sont entrés par la petite porte du parc... ou bien, ils auront franchi la haie.

MAD. DE SELMAR.

Je ne veux pas qu'ils me voyent... (*à part*) Cette femme de chambre qui est à Neuilly... quelque hasardée que soit

cette démarche, c'est le seul moyen de m'instruire... (*à Antoine, qui regarde toujours, par la porte latérale, les personnes qui arrivent*) Partons vîte... je t'expliquerai mes projets, et ce que j'attends de ton zèle.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

ROLAND, Lord GUINSBOURG.

ROLAND, *entrant le premier.*

Eh bien, milord, entrez donc... n'ayez pas peur... c'est moi qui vous présente, je suis toujours invité.

GUINSBOURG.

Me voici donc chez elle... je été tout tremblant.

ROLAND.

J'étais venu ce matin à pied, en philosophe, par de-là la barrière de l'Etoile; et me trouvant près de Neuilly, je suis entré ici un instant, en ami de la maison. Mais que diable faisiez-vous donc en dehors, à la porte du parc, à regarder les murs en soupirant?

GUINSBOURG.

C'est que, voyez-vous, messié Roland, je été amoureux... véritèble; et miss Coraly, elle rendait moi malheureux beaucoup.

ROLAND.

Vous n'êtes pas le seul... Coraly est charmante... vive, aimable, spirituelle... De toutes les nymphes de l'opéra, c'est la plus séduisante et la plus sage... et c'est là le mal; parce que voyez-vous, milord, je m'y connais, quand elles sont sages... c'est plus rare, mais c'est plus dangereux.

GUINSBOURG.

Pourquoi donc?

ROLAND.

Parce qu'au lieu d'être un caprice, cela devient une passion.

GUINSBOURG.

Vous n'êtes donc pas, vous, dans le sensibilité ?

ROLAND.

Jamais... par goût et par état... Je suis né sur mer à bord d'un vaisseau... je n'ai jamais quitté mon père, un brave marin... le capitaine Roland, qui, plus d'une fois, milord, a parlé de près à vos compatriotes... A sa mort, tout a été fini pour moi; j'ai dit adieu à la gloire... j'ai réalisé sa fortune, et suis venu avec quarante mille livres de rentes m'établir à Paris... où je vis en philosophe; et ce n'est pas comme tant d'autres, une philosophie d'emprunt... celle-là est à moi... je l'ai bien payée... vingt mille livres de rente, ou à peu près. Mais, c'est égal; il m'en reste encore autant, et c'est plus qu'il n'en faut pour obliger un ami, ou pour lui donner un bon conseil... car je ne suis pas égoïste... et quand je vois quelques imprudens qui veulent se lancer sur mes traces...

AIR *du Pot de fleurs.*

A leur jeunesse, à leur audace extrême,
Par mes leçons, je montre le danger;
Sans cesse m'y trouvant moi-même,
Mieux qu'un autre j'en puis juger:
Trop souvent battu par l'orage,
Je suis, à leurs yeux attentifs,
Ainsi qu'un phare au milieu des récifs;
J'éclaire, et sauve du naufrage.

Aussi, je suis adoré de mes élèves.

GUINSBOURG.

Je croyais bien.

ROLAND.

L'autre jour, j'ai tenu mon cours chez *Véry*, où je leur donnais à dîner... A table, on professe bien mieux... En sortant de classe, ils étaient tous gris, parce que, voyez-vous, ma sagesse n'a rien d'austère; je suis bon enfant, bon convive: je fais marcher de front la philosophie et le vin de Champagne... Aussi, dans les boudoirs, dans les foyers de l'Opéra, je suis partout bien reçu; mais sans façon, sans conséquence, en amateur... On sait

qu'avec moi, il n'y a rien à faire... Comme Roland, mon patron, je suis maintenant invulnérable.

GUINSBOURG.

Eh bien, mon ami, vous étiez plus heureux que moi, qui été blessé beaucoup dans le cœur !

ROLAND.

Ah ça, où en êtes-vous donc de vos amours ?

GUINSBOURG.

Eh bien, mon ami, je avais parlé de mon passion et de mon fortune... et elle avait mis moi à la porte.

ROLAND.

Et c'est là, en effet, que je vous ai trouvé.

GUINSBOURG.

AIR *du Piége.*

Pourtant, je offrais à genoux
Deux ou trois millions d'opulence
Que je avais gagné chez vous.

ROLAND.

Au fait... c'est juste ; quand j'y pense,
Franchement ces étrangers-là
Sortiraient trop d'argent de France,
Si nous n'avions pas l'Opéra
Qui vient rétablir la balance.

GUINSBOURG.

Croyez-vous, mon ami, qu'elle voulait être Milady Guinsbourg ?

ROLAND.

Vraiment ?

GUINSBOURG.

Yes, Milady Guinsbourg... vraiment...

ROLAND.

C'est bien !.... C'est dans les grands principes..... Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres Anglais?... Vous n'y tenez pas !... Les gazettes de Londres nous annoncent tous les jours de pareilles alliances.

GUINSBOURG.

Yes.... mais ce était toujours par capitulation, dans le dernière extrémité; et, en attendant, je venais ici pour le espionnage; car, voyez-vous, je soupçonne un petit Française, monsieur Edouard, de me mystifier, moi.

ROLAND.

Qu'est ce que vous me dites-là? c'èst pour Edouard que Coraly vous congédie?

GUINSBOURG.

Je en ferais le gageure.

ROLAND.

Est-ce qu'elle aurait sur lui des vues sérieuses?...... Un instant, je ne le souffrirai pas...

GUINSBOURG.

Oh, mon ami! mon cher ami!... quel service!

ROLAND.

Ne m'en remerciez pas!:.. Ce n'est pas par intérêt pour vous... mais pour lui..... Edouard est un aimable garçon que j'ai pris en amitié... Et puis il a, à mes yeux, un talisman qui le protégera toujours, une sœur, madame de Selmar... Si vous la connaissiez! c'est la beauté, c'est la vertu même... Aussi, moi... mauvais sujet, je n'en parle jamais qu'avec vénération.

GUINSBOURG.

Quoi, mon ami!... vous qui disiez vous invulnérable!

ROLAND.

Pas de ce côté là!... c'est bien différent!.. c'est le sentiment le plus pur, une adoration mêlée de respect; enfin deux ou trois fois, je me suis trouvé près d'elle... et je n'ai seulement pas osé lui adresser la parole.

GUINSBOURG.

Vous! un petit téméraire! audacieux auprès des dames!

ROLAND.

C'est selon... mais dans le monde ça n'est plus ça... dès que j'entre dans un salon, que j'adresse la parole à une

femme, je perds cent pour cent de mon mérite... je m'intimide, je deviens gauche ; je suis comme vous dans les coulisses de l'Opéra ; j'ai l'air d'un étranger qui ne sait pas la langue du pays.

GUINSBOURG.

Ecoutez vous... je have entendu le voiture... dans le roulement.

ROLAND.

C'est vrai... c'est Coraly.

GUINSBOURG.

Quel était le messier qui lui donnait la main ?

ROLAND.

Vous ne connaissez pas... c'est un danseur de l'Opéra... monsieur Tonton... ce n'est pas dangereux... Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous tremblez !

GUINSBOURG.

C'est qu'elle allait venir, elle-même.

ROLAND, *à part.*

Est-il bête !

GUINSBOURG.

Et qu'elle avait défendu moi de paraître.

ROLAND.

Soyez tranquille, restez..... à cause d'Edouard, je veux savoir ce qui en est... Ne vous montrez pas d'abord ; je me charge du raccommodement.

GUINSBOURG.

C'était bien, c'était bien... je sauver moi (*Il entre dans le cabinet à gauche, Roland remonte la scène*).

SCÈNE V.

ROLAND, CORALY, TONTON.

CORALY.

A merveille, William.... je suis contente... je suis sûre que nous n'avons pas mis dix minutes pour venir de Paris.

TONTON.

Oui, vos chevaux sont en nage !... un attelage de quatre mille francs qui est peut-être perdu !

CORALY.

Qu'importe !... pourvu qu'on aille vîte.

TONTON.

Je vous l'ai dit, votre landau est beaucoup trop haut..: en descendant j'ai manqué de me fouler la rotule ; et voilà comme on compromet une jambe.

CORALY.

Je suis enchantée de ce que m'a dit Antoine, mon concierge... Ah, ma maison est louée d'aujourd'hui ! c'est fort agréable.

ROLAND, *s'avançant.*

Comment, madame ! votre maison est louée?

CORALY.

Eh, mon dieu !... c'est vous, Roland !... je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

ROLAND.

C'est une surprise... je suis sans façon... moi, je n'en fais jamais.

CORALY.

Mais venir ainsi au hasard...

ROLAND.

Oh ! j'avais des données certaines... avant-hier, dans votre loge, vous avez dit : « Lundi, je ne danserai pas... » j'aurai ma migraine. » Je me suis douté que vous viendriez à votre maison de campagne.

TONTON.

Oui... la campagne... c'est commode... je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver.

ROLAND.

Ce diable de Tonton est toujours de la même force... je ne connais pas de danseur qui fasse plus d'esprit.

TONTON.

C'est vrai... c'est vrai, quand j'ai le temps... les

jours où je ne danse pas... mais patience, vous verrez ce que je médite.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Dans ce moment-ci j'accommode
Le romantique en entrechats,
Et tous les auteurs à la mode
Avec moi sauteront le pas.
Leurs ouvrages, quoiqu'il m'en coûte,
Sont mis en ballets par mes soins ;
C'est un avantage.....

ROLAND.

Sans doute ;
Nous aurons le style de moins.

TONTON.

Je comptais venir travailler ici cet été... mais vous dites que la maison est louée.

ROLAND.

Pourquoi vous en défaire ?

CORALY.

J'ai d'autres vues... les gens qui m'entourent sont curieux et bavards... moi, j'aime à cacher mon rang.

ROLAND.

L'incognito est le plaisir des grands... et vous qui, d'ordinaire, êtes reine ou princesse..

CORALY.

Ici, j'abdique, et ne suis que marquise.

TONTON.

C'est bien modeste... mais c'est souvent indispensable... Si vous connaissiez comme moi les désagrémens de la célébrité... je donnerais tout au monde pour n'être qu'un homme ordinaire... Quand je suis dans une promenade publique, tout le monde se dit à l'oreille : « Tenez, le » voilà, c'est lui... c'est Tonton... c'est Tonton... ce fameux » danseur qui a inventé les pirouettes sur le talon..... » Alors ils m'entourent, ils me pressent, ils me marchent sur les pieds ; et je leur dis : Messieurs, prenez donc garde ; que diable... j'en ai besoin... (*Il rit*).

ROLAND.

Quand je vous le disais... c'est un feu roulant, c'est le *Voltaire* de la pirouette.

TONTON, *d'un air sérieux.*

Permettez, monsieur, permettez; vous me parlez là de Voltaire... c'est que je l'ai lu... nous avons même dansé dans un opéra de lui.

CORALY.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

TONTON.

Je me le rappelle très-bien, *la princesse de Babylone*, musique de Kreutzer..... nous avions là un pas de deux..... vous rappelez-vous... tra la la... un coupé à la seconde.

(*On entend tomber un meuble dans la chambre à côté.*)

CORALY.

Eh! qu'est-ce que j'entends?... est-ce qu'il y a quelqu'un ici?

ROLAND.

Eh!... mon Dieu!... je n'y pensais plus... C'est mon protégé... que j'avais oublié... Il aura eu le temps de faire un somme.

CORALY.

Qu'est-ce que cela signifie?

ROLAND.

Que je me suis chargé de vous présenter un de vos esclaves indignes, le désolé milord Guinsbourg.

TONTON.

Un de mes élèves... je lui montre à danser.

CORALY.

Comment! il est ici?... je ne veux pas le voir.

ROLAND.

Permettez... je lui ai promis ma médiation.

CORALY.

N'importe.

ROLAND.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je crains pour vous ce qu'on dira ;
Quoi ! vous lui déclarez la guerre !
Songez qu'en tout temps l'Angleterre
Fut en paix avec l'Opéra.
Entr'eux que de rapports intimes !
Elle existe au milieu des flots ,
Vénus naquit au sein des eaux.
Entre puissances maritimes ,
On doit toujours vivre en repos.

CORALY.

Eh ! que voulez-vous que j'en fasse?... je l'ai congédié... et ne le recevrai pas.

ROLAND.

Prenez garde... je vais croire à certains projets dont on parle, et qui pourraient nous brouiller à jamais.

CORALY , *inquiète.*

Que voulez-vous dire?

ROLAND , *bas.*

Ecoutez, Coraly, restons bons amis ; parmi vos adorateurs... il n'en est qu'un que j'excepte... Edouard, que je retranche de votre domaine.. Vous m'entendez... Sans cela..

CORALY, *à part.*

Ah, mon Dieu ! (*haut*) Quoi! vous pourriez supposer.. s'il en est ainsi... et pour vous prouver... je suis prête à recevoir milord ; mais c'est qu'il est ennuyeux à la mort.

ROLAND.

Eh bien! n'avez-vous pas Tonton qui fera sa partie?

SCÈNE VI.

Les Précédens, Lord GUINSBOURG.

ROLAND.

Entrez, milord, et ne craignez rien... grâce à moi, la paix est faite.

GUINSBOURG.

Je été bien heureux... milady... de obtenir le pardon de moi.

CORALY.

C'est bien, milord... qu'il n'en soit plus question.

GUINSBOURG.

Ce messier Roland, il était bien dévoué pour moi... c'est pas comme vous, milady, qui traite moi comme un nègre... et pourtant... (*riant*) le traite des nègres, il était défendu... ah! ah!.. vous permettez le petite plaisanterie.

ROLAND.

Très-joli... voilà de la galanterie britannique; et je ne sais pas pas pourquoi vous vous plaisez à désespérer cet honnête insulaire.

GUINSBOURG.

Yes... mon amour...

(*Tonton passe auprès de milord.*)

CORALY.

Taisez-vous donc... voici quelqu'un.

GUINSBOURG.

Oh bien, tant pis... je allai lancer moi.

SCÈNE VII.

Les Précédens, ANTOINE.

ANTOINE, *à Coraly.*

Madame, c'est une jeune fille qui vient d'apporter cette lettre.

CORALY, *qui a ouvert la lettre.*

Ah! ah! c'est de Jenny... une de mes camarades.

(*lisant.*)

« Ma chère...je t'envoye Henriette, la femme de cham-
» bre dont je t'ai parlé....Selon tes instructions, je ne lui
» ai pas dit chez qui elle allait entrer... elle a du zèle, de
» l'adresse... de la présence d'esprit... » (*refermant la*

lettre.) Cela suffit... je n'ai pas besoin d'en savoir davantage... (*à Antoine*) Faites attendre ici... (*Antoine sort*) Je vais sur le champ répondre à Jenny, pour la remercier; et milord, en retournant à Paris, aura la bonté de se charger de ma lettre.

GUINSBOURG.

Comment, miledy ?...

CORALY.

C'est essentiel... et le plus tôt possible.

GUINSBOURG, *à part.*

Goddem!... que j'étais un animal bête de milord.... que je osais pas permettre moi dans le colère.

TONTON.

Eh bien, milord... si, en attendant, nous allions faire une partie de billard... (*à part*) J'aime à jouer avec lui... je le gagne toujours.

AIR *de l'Auberge de Bagnères.*

ENSEMBLE.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Il séjourne :
Maîtrisant les hasards,
Il brille en tous les arts,
Et c'est un vrai César
Au billard.

TONTON.

Je suis un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Je séjourne :
Maîtrisant les hasards,
J'excelle en tous les arts,
Et je suis un César
Au billard.

ROLAND, *regardant Coraly.*

Oui, je crains de son cœur
Quelque trait séducteur;
Ici, comme amateur,
Je séjourne :

ENSEMBLE.

De ces lieux puisqu'il part,
Observons à l'écart;
Profitons avec art
Du hasard.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur
Ici quelque noirceur;
La frayeur dans mon cœur
Il séjourne:
En jouant au billard,
Observons avec art;
Portons de toute part
Mon regard.

TONTON.

Je parie, et souvent
Pour le parti gagnant
Le sage avec talent
Se retourne:
De l'audace et du front,
Et les succès viendront:
Pour ça que faut-il donc?
De l'aplomb.

ENSEMBLE.

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur, etc.

TONTON.

Je suis un grand danseur, etc.

ROLAND.

Oui, je crains de son cœur, etc.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur, etc.

(Tonton sort par le fond avec Milord, et Coraly entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE VIII.

ROLAND, *s'asséyant à gauche, et prenant un livre qui se trouve sur le canapé.*

C'est clair.... elle veut éloigner milord... mais je reste, et nous verrons ce que cela deviendra.

MAD. DE SELMAR et ANTOINE *entrent par la porte à gauche, derrière Roland.*

ANTOINE, *à voix basse.*

Entrez, madame, et du courage!... c'est le seul moyen de tout savoir.... Madame m'a dit de vous faire attendre ici... je vais l'avertir.

MAD. DE SELMAR.

Chez qui suis-je?... je n'en sais rien encore.

ROLAND, *à Antoine.*

Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE.

La nouvelle femme de chambre qu'attend madame. (*Il entre dans la chambre où est Coraly*).

ROLAND.

C'est bien...

MAD. DE SELMAR, *jetant sur Roland un coup d'œil rapide.*

Eh! mais, si je ne me trompe, c'est M. Roland, l'ami de mon frère.... ce jeune homme si timide qui n'osait me parler.

ROLAND, *remontant le théâtre.*

Une soubrette jeune et gentille.... c'est à merveille..... ça ne me fait pas peur cela... (*il s'approche derrière elle, et lui prend la taille*) une jolie tournure... A nous deux, Lisette, à faire connaissance.

MAD. DE SELMAR, *tremblante.*

Eh bien! monsieur, qu'est-ce que c'est?

ROLAND, *la regardant, et s'éloignant d'elle.*

Dieux! que vois-je!... voilà une ressemblance qui m'a fait une peur... (*haut*) Mais quelle idée!... Parbleu, ma belle enfant, je suis enchanté de l'aventure.... je n'aurais jamais cru rencontrer cette figure-là sous un bonnet de soubrette.

MAD. DE SELMAR.

Que voulez-vous dire, monsieur?... vous me prenez pour une autre.

ROLAND, *prenant son bras.*

Du tout... je te prends pour moi ; car tu ne sais pas que tu ressembles trait pour trait à la femme de Paris la plus jolie et la plus aimable..... à madame de Selmar.

MAD. DE SELMAR.

Que dit-il?

ROLAND.

Et juge donc, pour moi quel bonheur !... lui dire que je l'aime.... jamais de ma vie je n'aurais eu ce courage, cette hardiesse.... tandis que toi.... eh bien !... Si vraiment ; même à toi, cela me fait quelque chose.... mais c'est égal ; c'est sans conséquence.... je suis encore un peu timide par habitude.... mais ça va se passer.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... (*haut.*) En effet, j'ai entendu parler de ma ressemblance avec cette dame.

ROLAND.

N'est-ce pas ? c'est frappant !... Mais quelle différence... elle est mieux encore... il ne faut pas que cela te fâche.

MAD. DE SELMAR.

Nullement... Sans doute vous étiez reçu chez elle ?

ROLAND.

Non... je n'ose pas... elle ne reçoit personne... Mais elle a un frère, un jeune étourdi, pour qui elle a l'amitié la plus tendre... Eh bien ! et moi aussi... je l'aime, je le protége... Quelques dangers l'environnent, surtout dans ce moment.

MAD. DE SELMAR.

Que dites-vous ?

ROLAND.

Oui..... ta maîtresse trame quelques complots ; mais malgré elle et malgré toi, je les déjoûrai, quand je les connaîtrai... parce que d'être mauvais sujet, ça n'empêche pas d'être honnête homme.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Ah ! je n'ai plus peur de lui.

ROLAND.

Songe donc qu'en défendant son frère, c'est elle-même que j'oblige... et de pouvoir lui rendre ainsi service, sans qu'elle le sache... sans qu'elle s'en doute jamais... il me semble que c'est bien... que c'est délicat... que c'est digne d'elle.

MAD. DE SELMAR.

Je comprends, et crois deviner quelles sont vos vues.

ROLAND.

Moi! des vues sur elle!... Y penses-tu ?... Je me jeterais au feu pour lui épargner un chagrin... mais l'épouser !... Ah bien oui !... D'abord, à cause de son frère, elle ne veut point se marier; et puis, dès que je l'aperçois...

AIR *du Fleuve de la vie.*

Saisi d'une frayeur nouvelle,
Je tremble, et ne lui parle point;
Qu'elle est belle !... et pourtant sur elle
Tu l'emportes en un seul point.

MAD. DE SELMAR.

Eh quoi !... j'aurais cet avantage !
Quel est-il donc ?

ROLAND.

C'est qu'en ce jour,
Tu m'inspires autant d'amour,
Et bien plus de courage.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Me voilà bien... Il y a maintenant un égal danger à parler, ou à me taire... Si je pouvais du moins en obtenir des renseignemens! (*haut*) Monsieur, daignez, par grâce, me faire connaître la maison de la marquise chez laquelle je suis.

ROLAND.

La marquise !... Tu en es encore là ?... La marquise Dudley n'est autre que Coraly, une des plus jolies danseuses de l'opéra.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Grand Dieu !... une jolie condition que j'ai choisie là... Il vaut mieux tout lui dire. (*haut*) Protégez-moi, monsieur; vous êtes le seul à qui je puisse me fier.

ROLAND.

Voilà qui est parler.

AIR *du vaudeville de Oui et Non.*

Allons, plus de timidité;
De tes yeux mon âme est charmée.

MAD. DE SELMAR.

Finissez donc.

ROLAND.

Que ta fierté
Ici ne soit point alarmée;
Oui, d'honneur, j'ai cru voir en toi
Son air, sa tournure et sa grâce.
Ainsi, ne me fuis pas, tu voi
Que ce n'est pas toi que j'embrasse.

(*On sonne.*)

Tiens, entends-tu ta maîtresse?

MAD. DE SELMAR.

Grâce au ciel!

SCÈNE IX.

Les Précédens, TONTON, *entrant par le fond.*

TONTON, *à Roland.*

Je suis vainqueur... cinq parties à vingt francs..... c'est comme si j'avais dansé ce soir... ce sont des feux!..... Milord se promène dans le parc..... il attend son épitre..... et moi le dîner; (*on sonne*) car si la maison est louée.... j'espère que le dîner ne l'est pas.

SCÈNE X.

Les Précédens, CORALY, *tenant à la main une lettre qu'elle jette sur la toilette.*

CORALY.

Eh bien!... est-ce qu'on ne m'entend pas?.... (*apercevant madame de Selmar.*) Ah! c'est ma nouvelle femme

de chambre... approchez, Henriette... (*bas à madame de Selmar*) J'ai lu la lettre de Jenny... vous avez ma confiance.... nous avons à causer et beaucoup, mais quand nous serons seules... Je vais les éloigner... (*haut.*) Approchez ma toilette.

MAD. DE SELMAR, *étonnée.*

Comment!... (*à part.*) C'est juste... (*Elle approche la toilette avec peine.*)

TONTON, *approchant un fauteuil qu'il offre à Coraly.*

Ah ça, vous n'avez pas oublié que nous dansons après demain ce pas de deux... n'allez pas être indisposée.

CORALY.

Est-ce que vous ne pouvez pas danser sans moi ?

TONTON.

Du tout... quand vous n'êtes pas là.... je ne suis pas soigné à mon entrée ; et ça me casse bras et jambes.

CORALY.

J'espère que ces messieurs vont nous faire le plaisir de nous laisser.

ROLAND.

Vous avez bien raison.

AIR *des Artistes par occasion.*

De cette charmante retraite
(*montrant Tonton*)
Vous faites bien de le bannir ;
L'admettant à votre toilette,
Quels périls vous alliez courir!

TONTON, *d'un air modeste.*

Qui? moi!...rassurez-vous, mon ange;
Du tout!...rassurez-vous, mon ange.

ROLAND.

Craignez sa présence en ces lieux;
Car Zéphir est fort dangereux,
Et je tremble qu'il ne dérange
Les boucles de vos blonds cheveux. (*bis.*)

GUINSBOURG, *en dehors et à la porte du fond.*

Milédy... Milédy...

ROLAND.

C'est lord Guinsbourg.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Un milord !.... qu'est-ce que c'est que cela ?...

CORALY, *à haute voix.*

On n'entre pas... je suis seule....

GUINSBOURG, *en dehors.*

Je venais demander votre lettre.

CORALY.

Dans l'instant.

GUINSBOURG.

C'était bien... je vais attendre.

ROLAND, *chantant.*

Quand on attend sa belle,
Que l'attente.....

CORALY.

Mais taisez-vous donc.... ne voulez-vous pas qu'il entende ?

ROLAND.

C'est terrible chez vous.... il faut toujours se gêner... je m'en vais.... je vais faire un tour de parc....

TONTON.

Et moi faire quelques battemens....

ROLAND.

Toujours occupé, monsieur Tonton.

TONTON.

Que voulez-vous ?... il le faut bien... à Paris, je m'enferme quelquefois des heures entières... dans mon cabinet.

ROLAND.

Vous avez raison, il n'y a que cela... le travail du cabinet. (*Ils sortent ensemble par la porte à gauche.*)

SCÈNE XI.

CORALY, Mad. DE SELMAR.

CORALY.

Enfin nous voilà seules!... ferme cette porte et viens ici... Jenny m'écrit que tu es discrète, intelligente, dévouée à tes maîtres....

MAD. DE SELMAR.

C'est mon devoir...

CORALY.

Tu ne t'en repentiras pas !... Eh bien, Henriette, il faut que d'ici à ce soir... et c'est toi seule que je charge de cette commission, il faut que toutes nos malles soient prêtes.... car nous partons toutes deux, cette nuit, pour l'Angleterre.

MAD. DE SELMAR.

Partir toutes les deux ! et pour quel motif?...

CORALY.

Apprends, Henriette, que je vais en Angleterre, pour me marier....

MAD. DE SELMAR.

Vous marier ?...

CORALY.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, j'en conviens, je suis jalouse
D'obtenir un état... un rang ;
En un mot, je veux qu'on m'épouse.

MAD. DE SELMAR.

Quoi ! faire un éternel serment

CORALY.

Ces vœux d'éternelles tendresses
M'offrent un nouvel avenir :
Quelquefois, j'ai fait des promesses ;
Pour changer, je veux les tenir.

C'est mon seul désir... ma seule ambition : et voilà ce qui me décide.

MAD. DE SELMAR.

J'entends, vous choisissez pour époux ce milord Guinsbourg, dont vous parliez tout-à-lheure...

CORALY.

Non pas, il ne m'offre que sa fortune.

MAD. DE SELMAR.

Et vous le refusez ?...

CORALY.

Oui... pour un autre beaucoup moins riche, mais que j'aime, et qui m'offre sa main... c'est le jeune Edouard... le frère de madame de Selmar, une riche créole.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

O ciel! (*haut*) Oui, j'ai entendu parler de cette dame... et Edouard y consent?

CORALY.

Il n'ignore point le sacrifice que je lui fais, en renonçant à la fortune de milord Guinsbourg...

MAD. DE SELMAR.

Mais prenez garde, madame; je dois vous éclairer sur la situation de M. Edouard et de sa sœur : j'ai entendu dire que madame de Selmar était riche... il est vrai... mais si elle se remariait, son frère n'aurait rien...

CORALY.

Oui, mais elle ne se remariera pas.... j'ai lu une lettre d'elle, où elle le jure à son frère... et sa parole est sacrée... On dit que cette femme-là est la vertu même.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Tout conspire contre moi, jusqu'à la bonne opinion que j'inspire...

CORALY.

Depuis ce matin, Edouard s'est occupé de tous les préparatifs... des papiers pour son mariage, des passe-ports pour l'étranger... et cette nuit nous partons, avant que personne ait pu soupçonner notre fuite... Eh mais, qui vient là?... (*regardant par la fenêtre*) Un cavalier entre dans la cour... c'est lui! c'est Edouard!

MAD. DE SELMAR.

Ah! mon dieu! que devenir?..

GUINSBOURG, *en dehors et frappant à la porte à gauche.*

Milédi!

CORALY.

Encore lord Guinsbourg.

GUINSBOURG.

Puis-je entrer maintenant?

CORALY, *à madame de Selmar.*

Trouve un moyen de l'éloigner.

MAD. DE SELMAR.

Et comment?

CORALY.

Est-ce là ce qui t'embarrasse?.. et cette adresse... cette présence d'esprit dont on m'a parlé... (*apercevant une lettre qui est sur la table*) Ah! ma lettre... donne la lui, et qu'il parte à l'instant, entends-tu?

MAD. DE SELMAR.

Oui, madame... (*à part*) C'est bien, je lui remets cette lettre, et je pars... Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

(*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XII.

CORALY, puis EDOUARD.

CORALY.

Qui peut l'amener sitôt?.. je ne l'attendais que ce soir... (*à Edouard qui entre par la droite*) C'est vous, mon ami... comment arrivez-vous déjà?

EDOUARD.

Tout est fini, j'ai terminé mes courses plutôt que je ne croyais... dans une heure, votre voiture et les chevaux nous attendront près du pont...

CORALY.

Pourquoi vous hâter? pourquoi ne pas attendre la nuit, comme nous en étions convenus?

EDOUARD.

Parce que si nous différons... je ne réponds de rien... tout-à-l'heure à Paris, je n'y tenais plus... j'ai été chez ma sœur... pour tout lui avouer...

CORALY.

O ciel ! vous m'abandonnez !

EDOUARD.

Moi ! Coraly... vous savez bien que je vous aime trop, pour concevoir seulement une pareille idée... mais je voulais voir ma sœur... la prier de me pardonner... de me donner son consentement... Par bonheur, elle n'était pas chez elle... mais au trouble que j'éprouvais... Tenez, Coraly, partons sur le champ, c'est plus prudent...

CORALY.

Mais, mon ami, réfléchissez donc....

EDOUARD.

Non, non, pas de réflexion... car si j'en fais... je n'aurai peut-être plus le courage de partir... venez....

CORALY.

Attendez au moins que le dîner soit terminé, car j'ai du monde qui, ce soir, doit retourner à Paris; et alors nous nous trouverons seuls.

ÉDOUARD.

Et quel est ce monde?

ROLAND, *en dehors.*

C'est bien, je vais la prévenir.

CORALY.

C'est Roland qui se trouve ici par hasard.

EDOUARD.

Roland! je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

CORALY.

Et moi donc!... j'en serais désolée; entrez ici, je vais faire servir à dîner, et je reviens à l'instant.

ÉDOUARD.

Comment ferez-vous pour les quitter?

CORALY.

Soyez tranquille; j'aurai ma migraine... partez vîte.

(*Edouard entre dans le cabinet à droite.*)

Coraly.

SCÈNE XIII.

CORALY, ROLAND.

ROLAND, *à Coraly.*

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc ici? vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrive?

CORALY.

Qu'y a-t-il donc?...

ROLAND.

La personne qui ce matin a loué la maison, vient s'y installer, à ce que m'a dit Antoine...

CORALY.

S'y installer! dans ce moment! J'espère qu'elle nous donnera bien jusqu'à demain.

ROLAND.

Ma foi, je ne sais pas comment vous allez faire. C'est amusant, il faudra qu'elle dîne avec nous... et si c'est une prude, ça se trouve bien.

CORALY.

Quoi! c'est une dame! quelle est-elle?

ROLAND.

Je n'en sais rien... j'ai vu de loin entrer sa voiture; mais voilà Tonton qui va vous donner des nouvelles.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, TONTON.

TONTON.

C'est une belle dame en calèche, à qui j'ai couru donner la main... à la troisième position... à qui ai-je l'honneur de parler?... à madame de Selmar.

ROLAND.

Ah, mon Dieu! madame de Selmar dans cette maison!

TONTON.

Madame de Selmar !... n'est-ce pas une élève de Coulon?.. celle qui doit débuter?

CORALY.

Eh! non, sans doute. C'est une passion de M. Roland.... Quelle rencontre !... je ne veux pas la voir.

ROLAND.

Ni moi non plus, je n'oserai jamais.

CORALY.

Tonton va se charger de la recevoir.

TONTON.

Du tout : est-ce que j'ai l'habitude de parler?

ROLAND.

C'est juste ; il n'est pas payé pour cela...

TONTON.

Mais monsieur Roland, qui en est amoureux, c'est lui que ça regarde...

CORALY.

Il a raison.... je vous en prie, Roland, daignez la recevoir... dites-lui que demain, de grand matin, la maison sera à sa disposition... faites-lui les honneurs... enfin tâchez qu'elle s'en aille le plutôt possible.

TONTON, *lui donnant la main.*

C'est cela; nous allons vous attendre dans la salle manger.

(*Ils sortent par la porte à gauche.*)

SCÈNE XV.

ROLAND, puis Mad. DE SELMAR.

ROLAND.

Il me cargent-là d'une commission... moi ! tête à tête avec elle!... pour la première fois de ma vie!... Eh bien, qu'est-ce que je fais donc? Est-ce que je tremblerais?.. Oui, morbleu, me voilà aussi bête que milord!

MAD. DE SELMAR, *au fond, à part.*

C'est Roland! tant mieux... je pourrai du moins me concerter avec lui.

ROLAND, *la saluant respectueusement et levant les yeux.*

Je suis pour ce que j'en ai dit... voilà une ressemblance... Si ce n'était cet air de noblesse et de dignité, que l'autre ne peut avoir... (*haut*) Madame... vous me voyez bien surpris... c'est à dire... non, je suis enchanté... que le hasard ..(*à part*) Allons, je ne sais plus ce que je dis.

MAD. DE SELMAR, *à part.*

Quelle différence!... ce n'est plus le même homme....

ROLAND, *prenant un air plus assuré.*

Cette maison... que vous venez de louer... appartient à une personne qui, certainement, ne peut, sous aucun rapport, et chez laquelle moi... je me trouvais accidentellement.

MAD. DE SELMAR.

C'est bien, monsieur Roland, je vous comprends; mais ce n'est pas là ce qui m'amène : c'est surtout à vous que je désirais parler.

ROLAND, *avec surprise.*

A moi, madame! (*à part*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle me veut?

MAD. DE SELMAR.

Je connais l'amitié que vous portez à mon frère; je sais que je parle à un homme d'honneur; et je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

ROLAND.

AIR *d'Aristippe.*

Que dites-vous?.... je demeure immobile
Et de surprise et de plaisir;
Qui? moi! je puis vous être utile!
Parlez, et je cours vous servir.
La confiance enfin rentre en mon âme;
A mes vertus quand vous ajoutez foi,
J'y crois aussi, car vous devez, madame,
Vous y connaître mieux que moi.

MAD. DE SELMAR.

Apprenez donc ce qui cause toutes mes craintes : mon frère veut épouser Coraly... il le lui a promis.

ROLAND.

Je m'en doutais; c'est pour cela que, depuis huit jours, il évitait ma présence... mais soyez tranquille... il ne l'épousera pas... je me battrai plutôt avec lui.

MAD. DE SELMAR.

Eh non, monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande.

ROLAND.

Vous avez raison... L'éloquence et la persuasion... Dès demain matin, je serai chez Edouard...

MAD. DE SELMAR.

Et cette nuit... il part avec Coraly pour l'Angleterre !... Tout est disposé pour leur fuite et pour leur mariage.

ROLAND.

Que me dites-vous là ?

MAD. DE SELMAR..

Je le sais; j'en ai les preuves : et bien plus, dans ce moment, mon frère est ici.

ROLAND.

Cela n'est pas possible!... je l'aurais vu !

MAD. DE SELMAR.

Il y est caché.

ROLAND.

Je n'en reviens pas !... Comment se peut-il que vous soyez au fait mieux que moi ?

MAD. DE SELMAR.

Vous le saurez... Voyons avant tout ce qu'il faut faire... Donnez-moi vos conseils... Je veux m'établir ici, me présenter devant mon frère, et empècher son départ... Est-ce un bon moyen ?

ROLAND.

Je ne le pense pas... Je crois bien qu'Edouard céderait

à vos prières... pour aujourd'hui... mais demain, mais après demain... Il faut détruire le mal dans sa racine.

MAD. DE SELMAR.

Et comment détacher Coraly de mon frère ?... car il paraît qu'elle l'aime.

ROLAND.

Oh ! pour terminer sur-le-champ cet amour là, il y aurait bien un moyen... un moyen terrible... c'est-à-dire, rien n'est plus facile...

MAD. DE SELMAR.

Eh bien !... parlez vîte !

ROLAND.

Je veux dire terrible à expliquer... ce n'est qu'une ruse... d'un instant... dont l'exécution dépend de vous... Mais je suis sûr que vous refuserez.

MAD. DE SELMAR.

Enfin, monsieur, voyons ce qui en est... dites-le moi.

ROLAND.

C'est que je n'ose pas... vous ne voudrez jamais.

MAD. DE SELMAR.

Eh bien, monsieur, je vous le promets... je promets d'avance.

ROLAND.

Eh bien, madame, nous allons voir... Ce serait d'abord de vous mettre à cette table...

MAD. DE SELMAR.

Et pourquoi ?

ROLAND.

Coraly connaît votre écriture, j'en suis certain ; car elle a entre les mains un billet de vous, adressé à votre frère... Il faudrait alors écrire la lettre que je vais vous dicter.

MAD. DE SELMAR.

M'y voici... parlez.

ROLAND.

Avant tout... je dois vous prévenir que cette lettre ne

restera que dix minutes entre mes mains... au bout de ce temps... je vous promets de vous la rapporter... si toutefois vous avez cette confiance en moi...

MAD. DE SELMAR.

Oui, monsieur, commençons...

ROLAND.

C'est à moi que vous écrivez...

MAD. DE SELMAR.

Ah! c'est à... c'est bien...

ROLAND, *dictant.*

« Mon ami...

MAD. DE SELMAR, *s'arrêtant.*

Comment, monsieur !

ROLAND.

Je vous ai prévenue que, dans cette lettre, il n'y aurait rien de vrai... dans dix minutes vous pourrez la déchirer, et elle sera comme nulle et non avenue.

MAD. DE SELMAR.

Continuez...

ROLAND.

« Mon ami....

Je serais bien ingrate, si je n'étais pas touchée de votre tendresse.

MAD. DE SELMAR, *s'arrêtant.*

Quoi, monsieur !...

ROLAND.

Vous voyez bien, madame, que vous vous découragez déjà... j'en étais sûr...

MAD. DE SELMAR.

Non, monsieur... me voilà résignée, et je vous promets de ne plus vous interrompre...

ROLAND.

Vous y êtes; une bonne résolution... je continue : (*dictant*) *La conduite de mon frère me décide, et je vous donne ma main.*

Mad. DE SELMAR, *se levant.*

Vous avez beau dire, monsieur, je n'écrirai jamais ces choses-là...

ROLAND.

Alors, madame, c'est que vous n'aimez pas votre frère....

Mad. DE SELMAR.

Mais... c'est que...

ROLAND.

Pour votre frère !...

Mad. DE SELMAR.

Je l'écris, monsieur... je l'écris...

ROLAND.

Ma main et *toute ma fortune*... soulignez ce dernier mot, signez... *Hortense de Selmar.*

Mad. DE SELMAR, *allant se remettre à la table.*

Êtes-vous content?

ROLAND.

Et l'adressse... c'est l'essentiel... (*madame de Selmar ploye la lettre et la remet à Roland*). Maintenant laissez-moi faire; je vous réponds du succès...

Mad. DE SELMAR.

N'oubliez pas... dans dix minutes.

ROLAND.

Je vous promets de la rapporter ; mais je vous demande... une grâce... laissez-moi la lire... une seule fois... (*la regardant*) *à monsieur Roland..... Mon ami.... je vous donne ma main*.... oui, c'est bien de vous... c'est vous qui l'avez écrite... Ah ! quel dommage !... dire que je tiens là dans ma main... Adieu, adieu, madame, je reviens dans l'instant. (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVI.

Mad. DE SELMAR.

Pauvre jeune homme! je suis bien sûre du zèle qu'il

mettra à nous servir ; et mon frère a en lui... un bien bon ami... mais il est si étourdi... si inconséquent... N'ai-je pas tort de me fier à sa promesse?... de ne m'en rapporter qu'à lui?... (*regardant vers le fond*) Qui vient là ? ah ! mon Dieu! c'est le milord à qui tout-à-l'heure j'ai remis cette lettre... Que va-t-il dire en me voyant sous ce costume ?

SCÈNE XVII.

Mad. DE SELMAR, Lord GUINSBOURG.

GUINSBOURG, *entrant par le fond avec mystère.*

Je havais agi prudemment en feignant de partir, moi... je avais vu une voiture de poste dans le dehors!... (*apercevant madame de Selmar*) Goddem!... le petit soubrette... en milédy... ce était quelque machination diabolique... employons les précautions ordinaires... lé séduction britannique.

AIR : *Le luth galant.*

Venez, petite... approchez-vous ici...
Et dites-moi... ce que fait milédy.

MAD. DE SELMAR, *repoussant la bourse.*

Monsieur, vous vous trompez.

GUINSBOURG.

Eh quoi! Mademoiselle!
Je croyais à son air
Avoir bon marché d'elle.
Mais par malheur, hélas! je vois qu'elle est fidelle.
(*tirant une seconde bourse.*)
Alors, c'était plus cher.

Et si vous voulez dire à moi ce qui se passe ici...

MAD. DE SELMAR.

Dieu! quelle idée!... sa présence peut nous seconder. (*Repoussant la bourse*) Non, milord... je vous servirai, je vous le promets, et sans intérêt; mais hâtez-vous... nous avons découvert la vérité... Coraly veut épouser Édouard.

GUINSBOURG.

L'épouser! il se pourrait!

MAD. DE SELMAR.

Allez au secours de votre ami Roland qui plaide en votre faveur.

GUINSBOURG.

En ma faveur.... je comprenais rien... tout le monde il était pour moi, et sans intérêt.

MAD. DE SELMAR.

Mais partez-donc... les momens sont précieux.

GUINSBOURG.

L'épouser!... l'épouser!... je étais dans le jalousie... comme un milord italien,.. et si on trompait moi... je allais tomber dans les Othello... Goddem! (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

Mad. DE SELMAR, puis EDOUARD.

MAD. DE SELMAR.

Est-ce heureux qu'il soit revenu sur ses pas!... c'est le ciel qui nous l'a envoyé... et peut-être sa présence... c'est Edouard.

ÉDOUARD, *sortant de la chambre avec précaution.*

Je n'entends plus personne... Eh bien, Coraly! Ciel! ma sœur...

MAD. DE SELMAR.

Qu'as-tu donc, mon ami?... d'où vient ta surprise?...

ÉDOUARD.

Moi! ma sœur!... je n'ai rien, et si vous saviez...

MAD. DE SELMAR.

Je devine ce que tu vas m'apprendre, et je t'en remercie. Je me plaignais déjà d'en avoir reçu la première nouvelle par d'autres que par toi... Est-il vrai, Edouard, que tu vas te marier!

ÉDOUARD.

Qui a pu vous dire?

MAD. DE SELMAR.

Est-ce vrai?

ÉDOUARD.

Oui... oui, ma sœur...

MAD. DE SELMAR.

Et comment ne m'as-tu pas présenté à ta prétendue?

ÉDOUARD.

C'est que je n'osais pas... il y avait à ce mariage des obstacles.

MAD. DE SELMAR.

AIR : *Fils imprudent.*

Je te comprends ; elle est pauvre peut-être :
Mais je suis riche pour nous deux ;
Mon frère, fais-la moi connaître.

ÉDOUARD.

Je suis confus de tes soins généreux.

MAD. DE SELMAR.

Dis-moi son nom .. quoi !tu baisses les yeux !
De ton bonheur ma tendresse est jalouse.

ÉDOUARD.

Je n'ose, hélas ! et c'est là mon tourment,
Te la nommer.

MAD. DE SELMAR.

Et dans l'instant
Tu vas la nommer ton épouse!

EDOUARD.

Ne crois pas, ma sœur, qu'elle soit indigne de mon amour... Si tu savais ce qu'elle a refusé pour moi, et par quels sacrifices...

MAD. DE SELMAR.

Tu en es bien sûre.

ÉDOUARD.

Sans cela, peux-tu penser?..: eh mais, quel est ce bruit ?.. c'est celui d'une voiture.

SCÈNE XIX.

Les Précédens, ROLAND.

ROLAND, *à la cantonnade.*

Bon voyage... je me charge de vos commissions et de vos adieux.

ÉDOUARD.

Eh! qui donc vient de partir?

ROLAND.

Tu le sauras! mais auparavant tu m'entendras..... Je venais de trouver Coraly; écoutez-moi, lui dis-je; j'accours vous rendre un service. Ne pensez plus à Edouard.... il n'a plus rien... sa sœur se marie.

ÉDOUARD.

Que dis-tu?

ROLAND.

Oh! j'avais en main les preuves et les pièces à l'appui... Je le vois trop, m'a-t-elle dit avec un accent douloureux... sa famille, tout le monde s'oppose a cet hymen... je dois y renoncer pour ne point faire son malheur... qu'il m'oublie, qu'il soit heureux... moi, je ne l'oublierai jamais... je l'aimerai toujours.

ÉDOUARD, *faisant un geste pour sortir.*

Et je serais insensible à un pareil sacrifice!

ROLAND.

Attends donc... En ce moment arrive un allié sur lequel j'étais loin de compter... Milord arrive, et la scène change. Il avait appris, je ne sais comment, tes projets de mariage... et la fureur... la jalousie... mieux que cela, l'orgueil national s'en est mêlé... Il n'a pas voulu que, même en fait d'extravagance, un Français l'emportât sur lui... il a proposé sa main... Alors si vous aviez vu le trouble, l'embarras de Coraly... d'un côté, cette fortune qui fuyait à jamais, de l'autre, ces trésors, ces honneurs... ce titre

de milady qu'on jetait à ses pieds... elle a tiré son mouchoir, et fondant en larmes...

ÉDOUARD.

O ciel! elle a pleuré !

ROLAND.

Oui, mon ami... elle a pleuré; et elle est partie.

ÉDOUARD, *désolé.*

Partie avec milord !

ROLAND.

Dans la voiture que tu avais préparée pour votre fuite.

ÉDOUARD.

Par exemple, voilà une trahison que je ne pourrai jamais oublier.

ROLAND.

Laisse-donc... je connais cela... En fait de trahisons, il n'y a jamais que les trois premières qui fassent de la peine... Songe à ce qui te reste... à ta sœur...

MAD. DE SELMAR.

A notre amitié... car, depuis ce matin, je ne t'ai pas quitté un instant... M. Roland te l'attestera.

ROLAND, *interdit.*

Que voulez-vous dire ?

MAD. DE SELMAR.

Quoi!... vous qui êtes si habile.... ne devinez-vous pas maintenant par quels moyens j'ai surpris les secrets de l'ennemi ?

ROLAND.

O ciel!... vous étiez Henriette!... Et quand je pense à tout ce que j'ai eu l'audace de vous dire... à la manière dont je vous ai traitée... c'est fait de moi... je suis perdu... Mais j'ai encore une restitution à faire : (*lui remettant la lettre*) Voici ce dépôt que vous m'avez confié... je ne mérite pas qu'il reste plus long-temps dans mes mains.

MAD. DE SELMAR.

C'est bien.

ROLAND, *avec joie.*

Eh quoi !... vous ne le déchirez pas ?

MAD. DE SELMAR.

Non... je le garde... et je verrai dans quelques temps... si, sans faire tort à mon frère, je dois l'envoyer à son adresse.

ROLAND, *hors de lui.*

Qu'ai-je entendu !... Je suis trop heureux.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

Les Précédens, TONTON.

TONTON, *la serviette à la main.*

Ah ça, qu'est-ce que tout le monde devient donc ?... Comment ! voilà une heure qu'on me laisse seul dans la salle à manger... Où est donc la maîtresse de la maison ?

ROLAND.

Elle vient de partir pour l'Angleterre.

TONTON.

Comment ! elle est partie !... Et demain, notre pas de deux ?

ROLAND.

Vous le danserez à vous tout seul.

TONTON.

Il y a là dessous quelque cabale dont je ne suis pas la dupe... On sait d'où ca vient

ROLAND.

Puisqu'on vous dit qu'elle a été enlevée malgré elle.

TONTON

Enlevée malgré elle !... Chez nous, monsieur, ça arrive tous les jours... mais quand on est bonne camarade, on s'arrange pour que ça ne tombe pas un jour d'opéra.

VAUDEVILLE.

Air *du vaudeville de Partie et Revanche* (musique de M. Heudier.)

ÉDOUARD, *à Mad. de Selmar.*

J'eus en partage imprudence et folie ;
Toi, la bonté, la raison, la douceur ;
De mes amis la jeunesse étourdie
Aurait besoin d'un pareil précepteur;
Mais grâce à leurs têtes légères,
Dans Paris, séjour des erreurs,
Ainsi que moi, l'on voit beaucoup de frères,
Mais comme toi, l'on voit bien peu de sœurs.

ROLAND.

Sans caprice, sans jalousie,
Doux liens formés par le ciel,
Et qui durent toute la vie,
Oui, tel est l'amour fraternel.
Combien mes destins sont prospères !
Que je jouis de mon double bonheur !

à Édouard.

Car, dieu merci, nous allons être frères,

à Mad. de Selmar.

Et, grâce au ciel, vous n'êtes pas ma sœur.

TONTON.

Chez les danseurs on devrait voir éclore
Le goût, l'éloquence, l'esprit;
Car Apollon et Terpsychore
Sont frère et sœur, à ce qu'on dit :
Mais Apollon, pour moi sévère,
Est, je le crois, jaloux de mon bonheur;
Et, si je suis fort mal avec le frère,
C'est que je suis trop bien avec la sœur.

MAD. DE SELMAR, *au Public.*

Ainsi que la sœur la plus tendre,
A mon frère servant d'appui,
Je voudrais bien qu'on pût me rendre
Ce qu'aujourd'hui j'ai fait pour lui.
Pour ma conduite un peu légère
J'ai grand besoin de défenseur.
Jusqu'à présent j'ai protégé mon frère,
Vous, messieurs, protégez la sœur.

FIN.

Le Libraire POLLET *est Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES DEUX FORÇATS, ou la Meûnière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol 1 25

L'AUBERGE DES ADRETS, mélodrame en 3 actes, par MM. Benjamin, St-Amand et Polyanthe. 1

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Diner, à-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*.. . 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche. 1 50

LE BEAU-FRERE, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LE COMMISSIONNAIRE, mélodrame en 3 actes, par MM. Ferd. Lalone et Ménissier. 1 25

LE MULATRE ET L'AFRICAINE, mélodrame en 3 actes, par MM. Frédéric et Laqueyrie 1 25

LA PETITE SOMNAMBULE, vaudeville en un acte, par MM. Ch. Dupeuty et Ferd. de Villeneuve. 1

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DIAMANT, mélodrame en trois actes, par M. Victor Ducange. 1 25

LE COLONEL DE HUSSARDS, mélodrame en trois actes, par MM. Ménissier et Chavanges. 1

LE RETOUR A LA FERME, comedie-vaudeville en 1 acte, par MM. Achille Dartois et Brisset. 1

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

Table

=

Vaud. 1. ac.

Les trois aveugles.
Vaud. 1. ac.

Les Adieux au Comptoir.
Vaud. 1. ac.

Léocadie.
Op. Com. 3. ac.

Le Parlementaire.
Vaud. 1. ac.

Coraly ou la Sœur et le
Frère. Vaud. 1. ac.

